



H 8237
~~5909~~



LIBRAIRIE

ANCIENNE FRANÇAISE

H. HERLISON

14

CRÉANS.



*de Libris B^{is} gra^{is} &
 bonis nuntis alio^{rum} de gra^{ti}
CONFERENCE'S
 ACADEMIQVES
 Congregationis S^{an}c^ti Mauri
 Recueillies et mis^{es}
 lumiere par *J. S. M. O.*
 de Heere doyen
 de S^{an}c^ti Aignan
 Catalogue d'Orleans inderitul
 1670*

A PARIS.
 Chez Denys
 Langlois rue S^{an}c^ti Jacques
 pres les Jacobins.
 1618

Auca prius se du Roy

La Gardier incidi

de Dom D^{ominic} Huffy





A MONSIEVR
FORNIER DOCTEUR
regent aux loix en l'vniuersité
d'Orleans.



MONSIEVR,

encores que vous
vous soyez assez
faict paroistre ius-
ques à present tant
en public par vos escripts, & vostre pro-
fession, qu'en particulier par les riches &
eloquens discours dont vous entretenez
ordinairement vos amis, ie ne laisseray
pourtant de faire encore voir vostre nom
graué sur le frontispice de ces conferences
puisque vous auez la meilleure part es

EPISTRĒ

plus celebres actiōs que i'ēay recueillies. Nous lisons qu'ē l'assemblee des jeux Olympiques aussi tost que Themistocles surintendant des affaires d'Athenes paroissoit dans le parc où se faisoient les exercices, le peuple auoit tousiours les yeux collez sur son visage, & le mōstroit à ceux qui ne le cognoissoyent pas; de mesme ie vous expose icy à la veüe du monde afin que ceux qui vous cognoissēt prennent plaisir à vous y regarder, & ceux qui ne vous cognoissent point encores iettent les yeux sur vous pour participer au contentement qu'on a cy deuant receu de vos discours. Il est vray que vous n'y serez pas seul, ains en la compagnie des plus doctes d'Orleās, au nombre desquels i'ay mesme esté receu, selon le iugement de mes amis pour y contribuer quelque chose comme eux; mais selon mō opiniō pour leur servir de lustre seulemēt, & faire mieux paroistre la solidité de leur doctrine, & la gentillesse de leurs

DEDICATOIRE.

inventions plustost que pour aucun profit que l'on peut esperer de ce qui sortiroit de moy. Ainsi les belles entreprises & les riches ouurages ont besoin de la main de plusieurs; Ainsi la construction de la chappelle d'Eleusine où se faisoient anciennement les ceremonies des mysteres ne fut pas entierement accomplie par une seule personne: Choroebus en fit le plan, dressa le reng des premieres colonnes qui sont à fleur de terre, & les lia avec les architraues; un autre apres sa mort en fit la ceinture, & y rengea les colonnes qui paroissent au dessus; le troisieme fit le pavillon où estoit le sanctuaire: Callicrates le dernier la mit à son comble, & bastit la longue muraille qui l'environnoit: en ceste maniere chascun y fit successivement ses essays, ceste besoigne n'estant ny l'œured'un homme, ny le labeur d'un iour. Ainsi au bastiment de nostre Academie il a esté bien à propos que plusieurs feissent paroistre leurs esprits, les uns en

EPISTRE

des graues & serieux discours, les autres en l'eloquence, en la subtilité, au meslange de diuerses sciences; quelques vns mesme en la representation de quelques facetieux subiects que certaines occasions inopinément ont faict naistre, & specialement en la defence de plusieurs opinions paradoxes où vous vous estes plus volontiers arresté. Parmy ceste bande choisie si ie n'ay tant cōtribué que les autres i'espere au moins qu'on aggreera le soing que i'ay apporté à assembler quelques pieces, & les renger icy pour en faire monstre au public. Il est vray que le proverbe ancien blasmoit ceux qui se souuenoyent des deuis familiers qu'on auoit tenus à table parmy la licence des banquets ordinaires, mais les discours serieux qui ont esté faicts en l'assemblee des sçauans personnages sont plustost dignes d'estre honorez d'une perpetuelle memoire, que d'estre enseuelis dans le tombeau du silence. Platon, Xenocrate, Aristote, Diō

DEDICATOIRE.

l'Academicque & plusieurs autres philosophes de marque ont prins la peine de mettre par escript les plus memorables discours qui auoyent esté concertés en leur presence. Plutarque depuis imitant leur exemple a receuilly les plus releuez propos de table tenus chez ses amis tant à Rome qu'à Grece, & moy suyuât les mesmes traces, ay pensé faire chose nō moins utile qu'agreable, si ie' mettois au iour quelques unes des conferences de nostre academie. Ouurage que i'ay plustost entrepris pour donner courage à ceux qui ont du sçauoir & du loisir d'employer le temps à ces beaux exercices à faire part à leurs amis de leur estude à vostre imitation, que pour aucune esperance de reputation que i'en peusse acquerir: Car mon principal but estant de seruir Dieu selon le deuoir auquel ma profession m'oblige, mesprisant les ombres passageres de la gloire du monde, ie me veux efforcer de tout mon pouuoir de faire la recherche

ÉPISTRE DEDICAT.

d'une autre qui soit plus solide, & employer le reste de mes iours a vous veoir & servir d'aussi bon cœur que ie me dis,

MONSIEUR,



Votre plus affectionné ser-
uiteur

de H E R E , Doyen de
sainct Aignan.



TABLE DES DISCOURS
CONTENVS EN CET OEUVRE



A vant propos au Lecteur

I. *Discours*

Des deux aages ADOLESCENCE ET VIEILLESSE,
par le sieur de Heere doyen de saint Aignan
d'Orleans. fol. 11

II.

DE LA MOBILITE DE LA TERRE, par le sieur
Fornier docteur es droits en l'université d'Or-
leans, fol. 28

III.

DE LA SOLITUDE, par M. Claude Petau Cha-
noine de sainte Croix d'Orleans. fol. 73

IV.

DE L'AMOUR, par le sieur Fornier. fol. 99

V.

DU CHIEN, par le sieur de Heere. fol. 126

VI.

DE L'IGNORANCE, par le sieur Fornier. fol. 177

VII.

Si nostre BEATITUDE consiste en l'action de l'é-
tendement, ou en celle de la volonté, du sieur
Claude Petau fol. 217

VIII.

DE L'YVRESSE, par le sieur Fornier. fol. 253

IX.

DU PEDANT, par le sieur de Heere fol. 301

	X:	
DE LA NVICT,	par le sieur Fornier.	fol. 363
	XI.	
DE L'HERESIE,	par le sieur Fornier.	fol. 390
	XII.	
DE L'OMBRE.		fol. 430
	XIII.	
DV SILENCE		fol. 464

Approbation des Docteurs.

NOUS soubsignez Docteurs en Theologie de la faculté de Paris certifions auoir leu & diligé-ment examiné deux discours: l'VN DE LA BEA-
TITVDE composé par M. Claude Pe-
tau chanoine de l'Eglise sainte Croix
d'Orleans, l'autre de L'HERESIE com-
posé par M. Raoul Fornier Docteur ez
droicts en l'vniuersité d'Orleans, &
n'y auoir rien en iceux qui ne soit con-
forme à la doctrine Catholique Apo-
stolique & Romaine. Faict à Paris ce
5. Aupil 1618.

N. COLIN.

A. SOTO.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par grace & priuilege du Roy il est permis à Denys Langlois maistre Imprimeur & Libraire en l'vniuersité de Paris d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé *Conferences Academicques, recueillies & mises en lumiere par le sieur de Here Doyen de saint Aignan d'Orleans.* Et deffenses sont faictes à tous autres Imprimeurs & libraires de l'imprimer ny vendre sans le consentement dudit Langlois pendant le terme de six ans, sur peine de mil liure d'amende, confiscation des exemplaires, despens dommages & interests, comme plus à plain est contenu ez lettres patentes donnees à Paris le 10. Avril 1618. scelees du grand scau en cire jauné Signé

Par le Roy en son Conseil.

Bernard

A ij



A V A N T - P R O P O S A V L E C T E V R.



L N'Y a point à mon aduis d'exercice parmy la conuerſation des hommes de lettre, où l'vtilité ſoit conioincte avec plus de plaisir, que la conference des Academies, où chacun à ſon tour deſpoye ſur le tapis ſes conceptions ſur quelque ſubiect agreable. C'eſt vn hōneſte paſſetemps, où l'austerité de l'eſtude eſt doucement temperée par la recreation; le chagrin de la ſolitude bāny par l'entreueuë des amis; l'oïſiueté, le jeu, & les pires occupations du monde euitées par vn innocent entretien. C'eſt vn miroir dans lequel nos amis nous font voir à nous meſmes, & reco- gnoiſtre ſans rougeur & ſans honte la deformité de nos imperfections. C'eſt vn champ clos dans lequel ſans aigreur

& fans animosité, lon donne & lon reçoit ces coups fauorables, que S. Ambroise appelle *correptiones in amicitia gratas, quæ aculeos habent, dolorem non habent.* C'est vn concert de musique, auquel les differences des esprits plus releuez ou plus bas, comme des tons plus bas ou plus hauts rendēt en gros vne delicieuse harmonie. C'est vn iardin remply de mille varietez, d'ás lequel chacun peut recueillir les fleurs, ou les fruiçts qui luy font plus à gré. Et comme dedans vn mesme pré, disoit vn anciē, la ieune fille amasse des fleurettes, le bœuf de l'herbe, & la cigongne des serpens; aussi en la mestange de ces discours, les vns se plaisent à recueillir les fleurs de bien dire, les autres s'arrestent plus volōtiers à la solidité de la doctrine, & quelques vns à remarquer les deffauts. Plusieurs ont douté si les abeilles tirent le miel des-ja tout fait, ou si elles le font; car aucuns pensent qu'elles n'ont pas la science de le faire, ains de l'amasser seulement. Les autres estiment plus vray semblablement que par vne proprieté naturelle elles conuertissent en miel le suc qu'elles ont tiré des fleurs de quali-

tez differentes. De mesme il y en a qui retirent des liures qu'ils ont leu, ou des discours qu'ils ont entendu certains traicts, qu'ils rendent puis apres to⁹ tels qu'ils les ont pris; les autres plus industrieux leur donnent vne nouvelle forme, & par quelque subtil desguisement leur changent tellement le visage, s'en seruans opportunement à vn autre vsage qu'ils n'ont esté premierement employez, qu'ils se rendent aucunement propre ce qui estoit d'autrui, ny plus ny moins que par la vertu de la chaleur naturelle nous conuertissons l'aliment en nostre substance. C'est ainsi que nous deuons selon le conseil de Seneque, *Adhibita ingenii nostri cura & facultate, in vnum saporem varia illa libamenta confundere, ut etiam si apparuerit vnde sumptū sit, aliud tamen esse quàm vnde sumptum est appareat: quod & in corpore nostro videm⁹ sine vlla opera nostra facere naturā.* Plusieurs beaux esprits de ce temps nous en ont laissé des exemples assez remarquables és serieuses matieres dont ils ont discouru; & j'espere vous en faire veoir d'autres en la diuersité des sujets de nos conferences, qui ne vous apporteront pas moins

d'vtilité que de contentement. P'ay esté soigneux de les recueillir pour vo^o faire gouster quelque apparence du plaisir que nous auons receu en effect, d'vne voix animee, d'vne parole bien articulée, & d'vn discours bien suiuy, qui ne peut auoir la grace en le lisant, telle qu'il a eu en le prononçant. Je sçay bien que les anciens faisoient quelque difficulté de diuulguer les propos familiers tenus en leurs maisons, & craignoient de violer en quelque maniere les loix d'hospitalité, s'ils eussent publié les deuis qu'ils croyoient deuoir demeurer enfermez comme vn depost sacré. Mais à ce scrupule i'oppose premierement l'authorité des sainctes lettres, qui no^o enseignent que nos maisons doiuent estre ne plus ne moins que des places publiques, dans lesquelles il faut viure comme en la presence de tout le peuple. Et puis i'adiouste encore à ceste consideration l'opinion presumee que i'ay de ceux mesmes dont ie mets au iour les discours, estimant qu'ils prendront en bonne part le bien que ie procure au public, exposant comme sur vn theatre ces tableaux qui pourront ser-

uir de patrons dignes d'estre imitez par les amateurs de ces beaux exercices. Et à la mienne volonté que i'eusse peu vo⁹ en presenter plus grand nombre, mais le moyen m'en a esté osté par la perte que i'ay faicte de trois de mes amis qui m'ont esté ravis presque aussi tost que ie les ay cogneus, dont l'un estoit recommandable pour la pieté singuliere de sa vie religieuse & tres grande doctrine, les autres pour auoir esté employez avec honneur és charges publiques, tant dehors que dedans le royaume. Ceux qui sont demeurez se font encores tous les iours cognoistre & signaller par leurs vertus, & tres doctes escrits, dont ie ne craindray point d'inferer icy les noms, plus pour l'ornement de ce liure, & de nos conferences, que pour publier leurs merites, qui sont assez cogneus d'un chacun. Le principal, & qui y a le plus contribué est monsieur FORNIER, Docteur Regent aux loix en ceste vniuersité d'Orleans, dont les escrits sont tellement recogneus, que de tous les endroits de la France ses liures sont recherchez, & aux pais estrangers estimez de telle façon, qu'il n'y a

vn feul docte qui n'y puise abondamment de quoy se faire admirer, tant en la Jurisprudēce qu'ē toute autre sciēce; & encore M. CLAUDE PETAV Chanoine de sainte Croix, qui se rend tous les iours estimē en sa ieunesse par ses predications. Nous estans fix en nombre rencontrez heureusement tous ensemble, prismes resolution de nous assembler souuent en mon logis, & vn discours s'estant meu sur la diuersitē de nos aages, ie fus obligē par la compagnie d'en faire l'ouuerture de nostre Academie à la premiere veuē, qui deuoit estre le Ieudy ensuiuant, où l'vn des plus doctes & iudicieux Prelats de nostre France se voulut trouuer, en se diuertissant de ses plus serieuses estudes, esquelles il s'occupe continuellement en la lecture des Peres, pour se delecter, & esgayer son esprit en ces Conferences Academiques qu'il a depuis plusieurs fois enrichy de ses tres-cloquens discours remplis de profonde doctrine, lesquels avec plusieurs autres i'essayeray de recouurer pour vo⁹ dōner dedās quelque peu de tēps vn secōd volume si ie recognois que cestuy-cy vous ait

esté agreable. Apelles, ce dit on, exposant ses plus belles peintures à la veüe des passans, se cachoit derrière les tableaux, afin d'escouter en secret la liberté des iugemens d'vn chacun. Et ie fay montre au public de ces ouurages de pieces rapportees pour esprouer si le iugement des lecteurs m'encouragera de continuer cet exercice, ou me destournera d'en poursuiure deormais l'entreprise.



CONFERENCES ACADEMIQUES.

PREMIER DISCOURS.
Des deux aages; Adolescence,
& Vieillesse.

*Par le Sieur DE HEERE, Doyen de
saint Aignan.*



ESSIEURS, vous ne pouviez à mon auis faire choix pour l'institutiõ de nostre Academie d'aucun lieu plus à propos que de ce-luy-cy, tant pour la retraite solitaire & l'amenité, que pour les autres qualitez qui s'y trouuent re-
commandables à cest effect. Et comme

en plusieurs autres choses, de mesme en celle cy vous vous estes monstrez imitateurs de ce diuin philosophe Platon, lequel souuent faisoit assemblée des plus doctes personages de son temps en vn lieu retiré à l'escart, esloigné du bruit & de la foule du peuple, sequestre des affaires du barreau, en vn petit verger acheté tout expres de la valeur de trois cens escus, où il s'entretenoit avec vn singulier contentement de bõs & agreables discours, le plus souuent avec Xenocrates, Polemon, & autres gens d'essite. Entre lesquels Timothee qui estoit accoustumé à la superfluité des banquets parmy les capitaines, fut vn iour prié de soupper en l'Academie, où Platon l'ayant festoyé sobrement pour l'appareil des viandes & la nourriture du corps; mais delicieusement pour le traitemēt de l'esprit: timothee depuis cõfessa ce qu'il auoit esproué, que ceux qui auoient souppé chez Platon s'en trouuoient bien encore le lendemain. I'espere, Messieurs, le mesme fruit de nos Conferences, & me promets que ceux qui en auront gousté les delices s'en trouueront bien plus d'vn

jour. Et comme Antiphanes l'un des amis de Platon disoit en riant qu'il y auoit vne ville où les paroles se geloient en hyuer, & puis au retour de l'esté s'estans fondues en l'air deuenoient intelligibles: de mesme disoit on que plusieurs jeunes gens qui venoient ouir les discours de Platon, à peine les pourroient-ils comprendre, sinon bien tard sur la fin de leur aage. I'employeray volontiers cest exemple à ma consolatiõ, & me rencontrant au milieu de tant de beaux esprits qui surpassent la pretenduë diuinité de Platon en la cognoissance des sciences vrayement diuines aussi bien que des autres, si ie ne puis parler qu'en beguayãt deuant ceux qui me passent en aage & en sçauoir, au moins auray-ie en ma vieillesse, si le cours ordinaire de la nature m'y conduit, le contentement de me pouuoir seruir heureusement des discours dont à present ie me recognois incapable. Cependant pour dõner quelque commencement aux Conferéces que vous auez trouué bon de faire en ce lieu, il seroit à desirer que tout ainsi que celuy qui veut traiter quelque honorable

compagnie, doit s'efforcer pour leur faire bonne chere, d'estre luy mesme de bonne chere : aussi m'entremettant de receuoir en mon logis ceste compagnie si choisie en toute prudence & doctrine i'en eusse moy-mesme quelque petite part. Toutefois me representant que vostre facilité fera plustost portee à excuser mes deffauts, qu'à imiter ces ignorants qui se contentent d'escouter les autres sans oser se presenter pour mieux faire, ie commēceray ceste iournee par la comparaison de deux aages aussi differentes d'humeur, & d'autres qualitez que de tēps. Je traicteray premieremēt de l'Adolescence ou Jeunesse, de laquelle ie suis à peine encore fort; & comme vn autre lantus voyāt d'vn visage le passé, de l'autre l'aduenir, ie ietteray ma veuë puis apres sur la Vieillesse; dont ie vay m'approchāt, & vous deduiray sommairemēt quelques perfections & imperfections de l'vne & de l'autre. Quant à la premiere, la raison naturelle & l'experience nous montrent, que ce sang abondant qui boult dedans les veines des jeunes gens, enflamme souuent & facilement leurs ap-

petits, les rend prompts, hardis, cholériques, & fait qu'au lieu d'employer l'usage de la raison à dompter leurs affections vitieuses, ils donnent le dessus à la passion, & mettent la raison sous les pieds. En la Vieillesse au contraire, la source de la concupiscence qui est au foye; s'esteint; & ce feu qui auparavant allumoit les desirs desreglez, estant peu à peu amorty, red la partie inferieure si imbecille qu'elle ne peut rien entreprendre sur l'empire de la superieure; si bien qu'à mesure que les forces de la passion vont en diminuant, la raison à l'opposite augmente sa vigueur. Peut-estre excuserez vous la jeunesse sur l'infirmité de son iugement, & attribuez ses deffauts plustost à la debilité de la raison, qu'à la malice de l'âge : mais quant à moy, j'estime que la jeunesse est plustost sourde aux cris de la raison, que la raison muette au biède de la jeunesse. Et toutesfois supposé que la raison ne parlât assez haut pour faire entendre ses preceptes aux jeunes hōmes, au moins fussent ils attentifs aux enseignemens des maistres parlans, & se montraissent plus dociles qu'ils ne font aux conseils

qu'on leur donne. Mais c'est vne autre imperfection de cest aage, qu'un jeune homme n'est pas seulement ce que dict le poëte *Cereus in vitium flecti*; mais encore *monitoribus asper*. C'est pourquoy Zenon le Citieien considerant la mauuaise inclination des jeunes gens qui ne se rendent maniables ny à la conduite de la raison, ny de leurs pedagogues, il les enuoyoit aux joueurs d'instrumens; pour leur faire honte; lors qu'ils verroient que les choses inanimees; cōme le bois, la corne, le roseau, les intestins des bestes, rendent vn son harmonieux quand on leur applique la raison des proportions musicales pour former des accords; & les hommes ne prennent pas la peine de reduire leurs mœurs en vne bonne temperature par les enseignemens de la raison, ou la conduite de leurs maistres: Au contraire ils desirent au plustost qu'il leur est possible secouër le joug de leurs gouverneurs, afin qu'estans tirez de ceste subiection, & cōme hors de page, ils puissent prendre sans contredit ceste licence effreneë, qu'à faute de bien entendre ils appellent liberté, & ne iugent pas que ceste imagi-

naire franchise est plustost seruitude puis qu'elle les soubmet à des maistres bien pires & plus rudes que les premiers, sçauoir est leurs cupiditez & appetits desordonnez, dont la domination n'est pas seulement plus iniuste, mais aussi le traictement plus fascheux que des pedagogues. Le Poëte auoit peu dict lors qu'en la description de cest aage il s'est contenté de dire:

*Imberbis iuuenis tandem custode remoto
Gaudet equis, canibusque, & aprici gramine
campi.*

Il pouoit passer outre, s'il eust pris garde que ces ieunes Cheualiers sont plustost comme des cheuaux eschapez, & des bestes farouches, qui degagez vne fois de leurs liens, & de leurs chaines, ne recognoissent plus leur maistre, & comme les femmes au dire de Herodote en despouillant leur chemise despouillent quand & quand toute honte: aussi la jeunesse en deuestant la robe puerile, souuent quitte la pudeur, & l'honesteté, s'abandonne à toutes sortes de dissolutions, de vanitez, de presomptions, qui la portēt à vne telle opinion de soy-mesme, que souuentefois oubliāt

le respect que l'on doit aux causes supérieures, elle r'apporte tout à ses propres forces, ou au moins, sans se soucier de religion, à la fortune, & à la destinee, & laissant à la Vieillesse ceste devise, *Nulum numen abest, si sit prudentia*, prend ceste-cy pour la siene, *sed te Nos facimus Fortuna deam, caeloque locamus*. Ceste deesse fabuleuse Jeunesse, que sainct Augustin remarque avec le Dieu Terme, n'auoir iamais voulu ceder la place au Roy des dieux Iupiter, defere tant à la fortune, qu'elle la recognoist pour maistresse quasi de toutes ses actions. Je vous veur'apporter à ce propos vne histoire d'vn ieune Asiatique dont l'exemple confirmera la verité de mon dire. Ce ieune homme âgé de dix-huict ans seulement estât vn iour interrogé par le grand Seigneur des Turcs, pourquoy en cest aage où il auoit encore si peu d'experience aux armes, il s'estoit adressé à vn si fort caualier Chrestieñ, cōme estoit celuy-là qu'il auoit abbattu en duel, respondit tout naïfement, qu'en cest acte vn lieure auoit esté son maistre. Amurat esbahy de l'estrangeté de ceste fantastique response, luy demanda comment le plus peu-

reux & imbecille de tous les animaux, pouuoit tenir escolle de proüesse, & faire leçon d'asseurâce aux hommes. L'autre luy repliqua: Vn iour allât à la chasse avec mon arc & vne lesse de leuriers; ie r'encontray' vn lieure en forme qui se laissa approcher de si pres, que i'estimay sa prise plus seure en le tuant d'vn coup de traitt, qu'en m'aduenturant de le poursuiure à la course, & toutefois ayât décoché pour le moins quarãte flesches sur luy les vnes apres les autres, ie ne peu l'assener, non pas mesme l'esueiller; ny le faire partir de son giste: en fin comme i'apperceu qu'il se vouloit sauuer ie laschay mes leuriers apres qui le faillirent aussi bien que moy. Ceste espreuue de la destinée, qui le sembloit auoir guaranty du danger; donna vne si vifue impression à mon ame, que i'ay tousiours eu depuis ceste opinion en ma fantaisie, que l'occurrence de quelque peril où ie me peusse rencontrer, ne pouoit abregger vne minutte d'heure de la vie qui m'a esté premièrement ordonnee de là haut; & ceste confiance m'a donné la hardiesse d'exposer, sans rien craindre, ma vie au combat hazardeux, qui pou-

uoit donner de l'apprehension, mesme aux plus assurez. Voila Messieurs, ce qui fait temerairement entreprendre à la jeunesse, beaucoup de choses que le iugement, & la discretion d'un aage plus meur feroit avec iuste raison redoubter aux plus sages; & ce qui rend l'humeur de ces gens encor plus presomptueuse, est que considerans la beauté de leur visage, la force de leur corps, la vigueur de leurs sens, la santé qui semble leur promettre vne bien longue vie, ils deviennent amoureux d'eux mesmes, comme vn autre Narcisse, & croyant que tout le monde les doit pareillement estimer, ils veulent tout assujettir à leur volonté. Ils sont insolés, intraitables, & sur tout orgueilleux. *Rara sanè iuuenibus est humilitas, dum etas viget, dum vires solida, dum sanguis æstuat, dum solitudo nescitur, dum ignoratur debilitas, dum letitia frequentatur: Tunc feruet iactantia, tunc se iuuentutis extollit affectus, tunc humilitas quasi vilescit, abiecta contemnitur.*

Ie ne vous diray point que leurs deuotions plus ordinaires sont de sacrifier à Bacchus, & à Venus; ie ne m'estendray point sur le recit de tant d'autres des-

bauches qui rendent finalement la Vieillesse miserable, & pour parler selon Casiodore, odieuse; *indignè transacta adolescentia* (dit-il) *odiosam senectutem efficit*. Je passeray plustost par ce destour à la Vieillesse, de laquelle pour vous représenter l'infortunee condition, ie commenceray par cela mesme, où ie viens de laisser la Jeunesse; c'est que cest aage innocent porte la peine du mal qu'il n'a pas fait; & comme les cloacques reçoivent les immondices qui descoulent des lieux superieurs: de mesme la Vieillesse est sujette à recevoir les incommoditez que l'aage precedent luy enuoye. Le Sage comparoit quatre choses ensemble, dont les trois premieres luy sembloient difficiles, & la quatriesme surpassoit du tout sa cognoissance, la voye de l'Aigle au ciel, du serpent en la terre, du nauire en la mer, & de l'homme en sa jeunesse: mais il me pardonnera, s'il luy plaist, si ie dis que ceste derniere semble plus reconnoissable beaucoup que les autres. A la verité on ne void plus la trace du vol de l'aigle en l'air apres son esloignement, on ne peut remarquer les vestiges d'une couleure sur terre, & est aussi mal-aisé

d'appercevoir sur les eaux l'endroit par où vn nauire a passé: mais en la vieillesse caduque on ne void que trop de marques, & trop sensibles de la vie passée. Les poëtes anciens ont biẽ sceu distinguer les merites de l'vne & de l'autre faison de la vie humaine, quand ils ont honoré le premier aage de leurs deitez, cõbien que fabuleuses, & recogneu vne deesse Hebé, & vne Iuventas, & n'ont daigné rendre à la Vieillesse de semblables honneurs. A mon aduis ils ont considéré, que rien n'est plus propre que l'âge florissant des jeunes hommes, pour entreprendre quelque chose de vertueux & de laborieux, pour maintenir les royaumes par le courage & la force, peupler les villes, esleuer les enfans, soulager les vieillards, porter patiemment la faim, la soif, le chaud, le froid, les iniures du temps, & se rendre autant nécessaires à la conseruation du bien public, par la vigilance & l'actiuité, qu'au contraire les vieillards y sõt inutiles par leur imbecillité naturelle. *Iuuenũ virtus* disoit Cassiodore, *presumptione laboris animatur, sola senũ vita est quietis inuenisse remedia;* cõme s'il vouloit dire que les vieillards, ne

font plus propres à rien qu'à chercher le repos en la faineantise. Encore si la Jeunesse a quelques imperfections, à tout le moins elle a du temps aussi pour s'amāder, & cōme vn ozier encore tendre elle souffre aisemēt tous les plis qu'ō luy donne. La Vieillesse au contraire non seulement est trop proche de sa fin, pour auoir le loisir de changer ses mauuaises habitudes, mais outre ce elle n'est pas ployable à la correctiō. Car comme disoit vn ancien, il est aussi mal-aisé de corriger les mœurs d'vn vieillard, que de transplanter vn vieil arbre. En somme la Vieillesse est comme vne maladie perpetuelle de l'esprit, aussi bien que du corps qui va tousiours en empirāt, maladie pleine de langueur, du desespoir, de chagrin, remplie du triste souuenir du passé, de la douleur des peines presentes, & de l'apprehension des futures, & qui pis est encores maladie incurable, puis que sans esperance d'amendement, elle conduit son malade à la mort. Ces considerations biē pesees ont autresfois avec iuste raison fait dire au prince des poëtes Latins:

Optima queque dies miseris mortalibus aui.

*Prima fugit, subeant morbi, tristesque senectus,
Et labor, & dura rapit inclementia mortis.*

Il a, dis-je, eu raison d'estimer la premiere partie de nostre âge, la meilleure à comparaison de la misere qui la suit, & ceste meilleure partie s'enfuit incontinent la premiere, comme le bon vin qui ne laisse plus que la lie dans le fond du vaisseau. *Meliora præternolant, deteriora succedunt, quemadmodum ex amphora primum quod est sincerissimum effluit, grauissimum quodque turbidumque subsidet; sic in ætate nostra quod est optimũ primum est, id exhauriri in aliis potius patimur, vt nobis facemur seruemus;* dit Seneque. Mais il est en nostre pouuoir d'accorder ce different des deux aages, dont nous auons iusques icy discouru, & par la bonne culture des premiers ans, rēdre nostre arriere saison non seulement fructueuse, mais aussi plaisante & agreable. Le mesme Seneque en la fuite nous en donne cest aduis: *Itaque toto hoc agamus animo, & omisis ad quæ diuertimus in rem vnã laboremus, ne hanc temporis perniciosissimi celeritatem quam retinere non possumus, relictĩ demum intelligamus; primum quisque tanquam optimus dies placeat, & redigatur in nostrum, quod fugit occupandum*

est. Ces exercices Messieurs, dont vous auez voulu que ie fisse aujourd'huy l'ouverture, nous y pourrõt seruir, que nous continuerons tant que vostre commodité le permettra, & pour cest effect ie supplieray Monsieur Fornier de se vouloir diuertir de sa Jurisprudence afin de s'esgayer à plaisir dās la diuersité des autres sciences qui luy sont cogneues de longue main, & aussi faciles à digerer comme tout ce qui se void dans ce grād monde, les mouuemens & les saisons duquel font si bien accordans entre eux, combien qu'il soit composé de qualitez & elemens du tout contraires, froid, chaud, sec, humide, leger, pesant: aussi encores que les autres sciences semblēt differer de celle des loix, qui sont plus pesantes & espineuses, il les sçait pourtant si bien manier & conduire, que tout ainsi que nostre corps ne se porte iamais si bien que quand le flegme, le sang, la melancolie, & la cholere y sont tous meslez ensemble, & que la musique la plus melodieuse, n'est pas celle qui n'est que d'une voix, ou d'un ton, ains composée de plusieurs & diuers sons, comme du dessus, & du bas, de la teneur, & haute

contre, des longues, des briefues, des minimales, & autres contraires ou dissimilables; & que la plus belle & agreable peinture est non celle qui n'est que d'un crayon, ou monogramme, ains qui assemble quasi toutes les couleurs ensemble, le noir avec le blanc, le rouge avec le bleu, le gris avec le vert; & que la grammaire en la composition, & prononciation des mots consiste en la rencõtre des voyelles, avec les muettes ou consonantes, lesquelles iointes avec leurs semblables ou ne sonneroient du tout rien, ou resonneroient tres mal: aussi la vrave science n'est pas celle qui ne consiste qu'à sçavoir vne seule chose, comme l'Arithmetique, ou la Geographie, ou l'Histoire, ou la Rhetorique, mais bien d'avoir la cognoissance de toutes ensemble, en quoy il excelle par dessus le commun. Il nous en fera donc la seconde conference, & nous fera s'il luy plaist entendre pourquoy dernièrement il approuvoit tant l'opinion de Copernicus, & vouloit que la terre se remuast deffous nos pieds rendant les cieux immobiles, m'asseurant qu'un chacun de vous l'en conuiera volontiers, puis que

vous reiettiez si loyn ceste fantastique opinion. Ce sera donc si vous le trouuez à propos, pour leudy prochain, sans prejudice toutefois de la liberté que chacun pourra prendre desormais de choisir tel subiect que bon luy semblera.





SECONDE DISCOURS,
DE LA MOBILITE'
de la terre.

Par le S.^r. FORNIER, Docteur ez droictz
en l'Vniuersité d'Orleans.

MESSIEURS, c'estoit vne ancienne coustume prattiquee entre ceux qu'on auoit inuitez aux banquets, de se dōner l'vn apres l'autre vne branche de laurier ou de myrthe, laquelle on appelloit *ἀσπλον*, d'autant que ceux qui l'auoyent receuë, estoient obligez à leur tour de chanter les loüanges des dieux. Et ie ne doute point qu'à leur imitation, le boucquet que dernièrement ie reçu de la main de mon sieur de Heere, m'ait engagé au discours que vous attendez auourd'huy de moy en ceste compagnie assemblee en l'honneur des Muses. Mais ie ne vous dissimulercy point pourtant le desir qui

DE LA MOB. DE LA TERRE. *Dis. 2.* 29
m'a depuis tenté de venir aux excuses,
lors principalement que ie les ay trou-
ué fauorisees de l'exemple d'Isocrate,
Vn iour ce grand orateur à l'issue du fe-
stin auquel Nicocreõ Roy de Cypre l'a-
uoit conuié, se voyant prié par les assi-
stans de faire quelque discours, leur res-
põdit, Quãt aux subiets ausquels ie suis
propre, il n'est pas maintenant à propos
d'en traicter, & quant à ceux dont il se-
roit à propos de parler ie n'y suis pas
propre. Cela mesme pouuois-ie dire à
bon droict de la science dont ie fais pro-
fession : car elle est des moins conuen-
ables aux discours de cete compagnie, &
quant à ceux qui seroient à propos i'en
suis du tout incapable. Toutesfois lors
que i'ay representé depuis à ma memoire
le blasme que receut Themistocle
d'auoir refusé la lyre qui luy fut pre-
sentee apres le banquet, ie me suis en fi
resolu de satisfaire plustost à vostre de-
sir au hazard de ma reputation, que de
tromper vostre attente. Or afin de vous
en donner aujourd'huy les premieres
arres, ie veux suiure la piste de ceux qui
nous ont iadis monstré les exemples, &
enseigné les preceptes de ces honnestes

exercices. Et comme ils ont esté d'aduis qu'on choisist des subiects au gré des assistans, ny plus ny moins qu'on leur presente du vin selon leur goust, *δει γὰρ τὸν οἶνον ἕχαι τὸ λόγον ἔ πάντες μετέξουσιν*: aussi veux-ie laisser deormais en arriere la consideration de mon insuffisance, pour vous entretenir de quelques subiects paradoxes. Car outrel'opinion presumee que i'ay de satisfaire à vostre humeur par ce moyen, i'y suis encore poussé par la coustume, & comme loy fondamentale de l'ancienne Academie, qui ne tenoit rien de certain que l'incertitude en la nature des choses. Ce n'estoit point à la verité le propre des Pyrrhoniens seulement de ne vouloir rien determiner pour assureé, & publier communement cete devise *ἔδει δὲ αἰετομεν*. Cete incomprehensibilité que les Grecs appelloient *ἀχαπαληψίαν*, n'estoit point particuliere aux Sceptiques. Les plus sçauans Philosophes ont eu ceste modestie de retenir leur iugement en suspens, & n'oser rien arrester és choses principalement de la nature, esquelles ils recognoissoient & le sens & l'entendement estre trompez si souuent. Aussi ce grãd Arce-

étais qu'on tient auoir introduict la doctrine Academique, representoit ordinairement cete incertitude par le col de pigeon, duquel les couleurs changeantes à la clairté du soleil estoient à son dire vn symbole de la diuersité d'opinions parmy les choses les plus claires. Le premier essay donc que ie veux faire à present de mon dessein, si vous l'auiez agreable, sera en la recherche de l'estat où nous sommes au monde. Chose digne à la verité de nostre cognoissance, si nous flottons insensiblement avec le globe de la terre, ou si nous auons vne demeure arrestée dessus ceste pesante masse autour de laquelle les corps superieurs se meuent. *Vigna res contemplatione nostra*, dit Seneque, *ut sciamus in quo rerum statura simus, pigerrimam sortiti an velocissimam sedem: circa nos Deus omnia, an nos agat*. En ceste controuerse ie m'efforceray de combattre la commune croyance qu'on a de la mobilité des cieux & l'immobilité de la terre, & vous monstrez au contraire la perpetuelle mobilité du globe terrestre sous les cieux immobiles. Opinion qui n'est point nouvelle, ie le confesse, mais qui merite

pourtant estre renouvellee, puisque tant de signalez personnages, dont ie vous feray le rapport, l'ont autresfois approuuee. Seneque entre les questions diuerses qu'il dit estre communement agitees touchant la nature du ciel, met celle cy: *agatur, an agat.* Et en vn autre lieu, *utrum mundus terra stante circumuehit, an mundo stante terra uertatur.* Fuerunt enim qui dicerent nos esse quos rerum natura nescientes ferat, nec cœli motu fieri ortus & occasus, sed ipsos oriri & occidere. Quelques vns ont bien aduoué le centre immobile, mais ils ont creu le globè de la terre mobile, & comme estant aucunement partie de la sphere celeste, l'ont fait tourner avec les cieux, en sorte que les parties qui sont plus proches du centre eussent moins de mouuement que les plus esloignees. Et tout ainsi que selon la commune doctrine les poles des cieux sont immobiles, & ce qui est autour d'eux a vn mouuement plus tardif que ce qui en est plus distant, à cause que les plus proches parties descriuent vn moindre cercle que celles qui sont proches de la ligne Equinoctiale: de mesme selon l'opinion de ceux-cy le mouuement de la terre correspondant

respondant à celui du ciel, fait son tour avec égalité de temps, mais inégalité d'espace & de vitesse, toutes les parties d'icelle accomplissant leur cours en mesme temps, mais les plus voisines du centre plus lentement que les plus esloignées. Et toutesfois si nous admettions cete espece de mouvement, il s'en suivroit vne absurdité, en ce que nous aurions toujours vn mesme rapport du ciel à la terre, & ne verrions point ces changemens ordinaires que la nature nous montre du soleil levant, du couchant, du midy, de la minuiet. Les autres ont donné plus de mobilité à la terre. Mercure Trismegiste l'appelle *πολυκίνητον*. Nicetas de Syracuse estimoit que le soleil, la lune, les estoilles, & tous les cieux estoient arrestez en vn lieu, & que la terre seule se mouuoit: que les astres nous estoient cachez lors que la terre se mettoit au deuant, & commençoient à paroistre quand l'estat de sa reuolution nous les rendoit visibles. Aristarchus semblablement tenoit que les planetes, à parler selon la verité proprement n'estoyent point planetes, c'est à dire erratiques, ains que le soleil & les planetes

ne bougeoient d'une place, que la terre tournoit à l'entour du soleil, & que selon les diuerses inclinations de cet astre elle estoit obscurcie. Cleanthes le Samié estoit de mesme opinion, & taschant à sauuer les apparences supposoit que le ciel demeueroit immobile en vn lieu, que la terre au contraire se mouuoit par le cercle oblique du Zodiaque, tournât sans cesse autour de son aïxieu. Seleucus le mathematicien faisoit aussi la terre mobile, & luy donnoit vn mouuement opposite a celuy de la Lune. Seneque riettant la coniecture de ceux qui eussent peu soupçonner que le monde se tourne en son immensité, & qu'il tombe, mais que sa cheute n'est pas apparente, parce que sa précipitation est eternelle, n'ayant point de dernier but dont la rencontre l'arreste, adiouste que quelques-uns ont dict le mesme de la terre, & ne pouuans trouuer la raison, comme il se pouuoit faire qu'une si pesante masse demeurast en l'air suspendue, ont tenu qu'elle tournoit incessamment, mais qu'il n'apparoissoit pas si elle tomboit ou non, d'autant que l'espace où elle tombe est infiny. Democrite a rendu la terre mobile,

s'il faut ainsi parler, en son enfance, & immobile en sa vieillesse: car il a creu que du commencement tant pour la petitesse que pour la legereté de son corps, elle vagoit çà & là, mais que depuis s'estant reserrée & appesantie par le temps, elle s'est en fin arrestée en vn lieu, & est demeuree du tout immobile. Il luy donnoit bien quelque secoüement extraordinaire, cōme faisoit aussi Parmenides, mais non pas vn mouuement ordinaire, reiglé, continuel: parce que la terre (disoyent-ils) estant au milieu distante également de tous costez, elle est contraincte de demeurer en son contrepois, n'y ayant aucune cause qui la face pancher plus d'vn costé que d'autre. Aristote en ses meteoires rapporte, mais il n'approuue pas, l'opinion de ceux qui ont tenu que la terre estoit-situee au milieu de l'air, comme au lieu plus capable de contenir ce grand corps, & que par l'agitation de l'air, quelquesfois elle estoit secoüee d'vn mouuement vniuersel, & poussee d'vn lieu inferieur en vn superieur. Le mesme autheur en ses liures du ciel escrit que plusieurs fondez sur les raisons plustost que sur les apparences,

estiment que la terre n'est point placee au milieu du monde, d'autant que ceste situation comme la plus digne est deuë au corps le plus excellent, qui est le feu: & partant que c'est plustost le feu qui occupe celieu. Les Pythagoriciens adioustent cete raison, qu'il est expedient que la chose principale de l'vniuers soit la mieux conseruee, & que pour cete occasion le milieu, comme le plus conuenable à la conseruation, est deu au feu comme à la chose la plus vtile & necessaire du monde: qui est la raison pour laquelle ils apellent le feu qui est là en reserve *Διὸς Φυλακὴν*, la garde de Iupiter. Ces Philosophes ayans donné au feu cete place, font tourner à l'entour de luy la terre, laquelle par son ordinaire circonvolution fait la diuersité du iour & de la nuit: Et quelques-vns adioustent encore vne autre terre, à laquelle ils donnent vn pareil mouuement. Entre les Pythagoriciës Oecetes establiſſoit deux terres opposees directement l'vne à l'autre. Philolaus ce grand Mathematicien à qui Platon fait bien l'honneur d'aller en Italie pour le voir, donnoit au globe terrestre comme trois estages diuers,

dont le milieu estoit feu, pour ce que c'est le foyer du monde : la seconde region estoit celle qu'il appelloit *ἀντιγῆ*, cōme qui diroit contreterre : la troisieme celle que nous habitons, laquelle tourne autour de la contreterre, se mouuant orbiculairement par le cercle oblique, tout ainsi que font le soleil & la lune. Heraclide Pontique, & Ecphantus qui estoit aussi Pythagoricien, remuent bien le globe de la terre, mais ne le font pas pourtant passer d'un lieu en autre, estāt, disent ils, enuironné comme vne roüe de ses bandes depuis l'orient iusques en l'occident à l'entour de son centre. Metrodore n'admet pas le mouuemēt vniuersel de la terre, mais bien veut il que quelques-vnes de ses parties se remuent pour aller aux autres. Le mouuement de toute la masse terrestre ne luy plaist pas, à cause qu'aucun corps estant en son propre lieu ne s'en deplace iamais, s'il n'est poussé ailleurs, ou tiré par quelque violence estrangere. La terre donc estāt situee en son lieu naturel ne chāge point de place tout à fait, mais bien à son dire certains endroits d'icelle estans plus rares au dedans peuuent estre secouez en

particulier, soit par la force des eaux, de l'air, ou du vent enfermé dans ses concavitez, qui cause les tréblemens de terre. Entre les modernes Copernicus d'une invention nouvelle a subtilement discouru que la huitiesme sphere, où sont les estoilles fixes, est du tout arrestee. Qu'au dessous d'elle la premiere des estoilles erratiques est Saturne, la seconde Jupiter, la troisieme Mars, au quatrieme lieu est la réuolution de la terre avec la lune, au cinquiesme Venus, au sixiesme Mercure, au dessous de tout cela le soleil immobile, lequel est situé comme vne claire lampe au milieu de l'univers pour en illuminer toutes les parties. Et quant à la terre il luy dōne trois mouuemens diuers: le premier qui d'un cours quotidiā porté d'occident en orient distingue les iours & les nuicts, & décrit le cercle equinoctial: le second mouuement du centre, qui d'un cours annuel semblablement porté d'occident en orient, décrit le cercle des signes autour du soleil: le troisieme mouuement de declinaison, qui d'une réuolution pareillement annuelle se retournant au contraire du mouuement du centre oc-

cafiõnel'inegalité des iours & des nuicts, & la diuerfité des faifons. Vous voyez, Meffieurs, fous l'enfeigne de quels capitaines ie marche en la defenfe de cete ancienne nouueauté. Mais d'autant que les iugemens folides comme les vofres fe repaiffent plus ordinairement de raifons que d'authoritez, & prennent au poids plus volontiers qu'au compte les fuffrages qu'on donne, ie m'efforceray de vous payer en la monnoye que vous defirez. Et pour aller des l'entree au deuant des apparences qui semblent contraires à noftre opinion, ie vous prie cõsiderer que rien n'entre en noftre entendemēt que par la porte des fens, lesquels eftans facilement deceus impofent à l'entendement, & font caufe d'vne infinité d'opinions erronees qu'il embraffe pour des veritez affeures. La veüe specialement, quoy que prompte & fubtile, nous trompe bien fouuent. Elle nous fait ac croire que les chofes droictes font courbes, comme celles qu'on void dedans l'eau: que les grandes font petites, comme celles qu'on void de loin: qu'au ciel il y a deux soleils, comme quand il fe forme vn parelion: que le foleil fe leue

plustost qu'il ne doit, comme quand les vapeurs auparauant son leuer nous font voir son image: que nous voyons voltiger en l'air plusieurs petits corps, comme quand nous auons quelque commencement de suffusion: que nous y voyons des choses rouges, noires, ou iaunes, comme quand la vapeur interieure du sang a ceste couleur par le moyen du sang, de la melancholie, ou de la cholere: & mille autres apparences semblables que l'experiance ordinaire nous montre tous les iours. Mais qui ne s'estonnera de ces propositions que les mathematiciens, & les philosophes par leurs subtiles demonstrations nous font trouuer veritables contre le iugement de nos sens? Comme sont celles cy, Que si vous emplissez d'eau deux verres d'egale capacite, celuy qui est en vn lieu plus bas en contiendra dauantage que celuy qui est en vne plus haute situatiõ. Que si vous bastissez vn puis en conduisant tousiours l'ouurage le plus iustement que vous pourrez avec la regle & le plomb, necessairement l'emboucheure sera plus large que le fond. Que quand la roue d'vne charrette fait son tour, le

bout des rays qui est dans le moyau a vn mouuement plus tardif que celuy qui luy est opposé. Que par la mesme raison quand vn voyageur a fait tout le tour de la terre, sa teste a eu vn mouuement plus viste que ses pieds, & par consequent la teste a fait plus de chemin que les pieds. Que s'il est allé d'orient en occidēt, à la fin du voyage il aura trouué vn iour moins, & au contraire vn iour plus s'il est allé d'occident en orient, quel que temps qu'il ait employé à faire ce grand circuit. Que si quelque pesant fardeau tomboit dans le profond de la terre, il s'arresteroit tout court à la rencontre du centre, & s'il passoit outre tāt soit peu, il rebourseroit incontinent en arriere, & retourneroit au milieu. Que si vn torrent d'eau tomboit impetueusement contre bas, ayant rencontré ce poinct du milieu il s'amasseroit, & tourneroit en rond perpetuellement suspendu. Que si nous pouuions mettre là bas vn homme tout droict, en sorte que son nombril fust iustement contre le centre de la terre, il auroit tout ensemble & la teste & les pieds contre mont: de maniere que quand on le voudroit tirer de

là, on feroit aller ensemble & le bas contre haut, & le haut contre bas. Le me suis estendu, messieurs, vn peu plus ample-
ment au recueil de cete diuersité d'ex-
emples, où l'on void vne manifeste re-
pugnance entre les sens & la raison, entre
les communes opinions du vulguaire &
le plus asséuré iugement des gés doctes,
afin de combattre sur la frôtiere ces ap-
parences qui nous imposent bien sou-
uent: comme en ce subiect, où la veüe
nous represente faulsemment des objets
mobiles ou immobiles contre la verité
que la raison nous descouure. Athenee
raconte vne gentille histoire conuen-
ble à ce propos, dont le recit comme ie
croÿ ne vous sera point ennuyeux. Quel-
ques ieunes hōmes s'enyurerent vn iour
de telle façon qu'ils s'imaginoÿent estre
dans vn nauire flottant sur la mer, dont
mesme le nom de nauire demeura de-
puis à la maison où ils estoÿent. Et com-
me de plus en plus, le vin troubloit leur
fantaisie, ils s'estimoyent estre agitez
d'vne horrible tēpeste, de maniere que
pour euiter le danger du naufrage ils
commencerent à ietter par les fenestres
tous les meubles du logis, en intention

de descharger par ce moyen le vaisseau. Et combien que le peuple estant accouru de tous costez à ce spectacle, chascun s'aduançast en la presse afin de destourner ce qu'il pourroit, toutesfois pour cela ces ieunes hōmes ne laissoyent pas de continuer leur folie. Le lendemain comme les magistrats aduertis de ce qui s'estoit passé le furent trāsportez sur les lieux afin de remedier à ce desordre, & eurent interrogé ces yurōgnes qui les auoit incitez à ce faire, aussi tost ceux-cy s'estās prosternez, & vomissans aux pieds des magistrats le reste de leur vin, responderēt qu'ils n'auoyēt eu autre dessein que d'allegier leur vaisseau assailli de la tourmēte. Puis se voyās dauātage pressez par l'interrogatoire, l'vn d'ētre eux qui n'estoit pas encore bien desēyuré cōmence ainsi ses excuses, Messieurs les Tritōs i'estois caché dedās le fond du nauire, tant i'estois espouuēté de l'horreur de la tēpeste qui nous menaçoit. Alors les magistrats ayans cogneu la cause du mal se contēterēt de leur faire quelques remōstrances, dont ces ieunes hommes recognoissans leur auoir beaucoup d'obligation, les en remercièrent avec promesse que si iamais ils arriuoyent à bon

port ils auoiēt souuenance du bõ office de ceux qui les auoyēt preseruez du dāger, & leur erigeroiēt des statues publiques avec les dieux marins. Que vous sēble Messieurs, de ces bõnes gēs? Vous direz que ce sont des yurongnes dont l'erreur ne peut faire preiudice à la verité. Et ie confesse biē que c'estoit vne yuresse extraordinaire qui leur faisoit paroistre vne maison mobile comme vn nauire. Mais n'est-ce point vne sorte d'yuresse ordinaire qui nous fait estimer la terre immobile? Que si cet exemple vous semble d'autant moins raisonnable qu'il est tiré de personnes qui auoiēt perdu l'usage de raison, ie vous remettray deuant les yeux vn semblable effect es personnes qui ont le iugement plus sain. L'experience commune nous enseigne que ceux qui ont nauigé long temps dessus vne eau tranquille sont faisis quelquesfois d'vn tel esblouissement qu'il leur sēble que la terre, les rochers, & les arbres se meuent, & qu'au contraire leur vaisseau demeure en vne place. Imagination dont l'erreur a donné souuent occasion aux poētes de dire de ceux qui demarent, que la terre se reti-

roit d'eux, comme quand nous lifons
 dans Ouide, *vbi terra recessit*
Longius. & dedans Virgile

Præhincur portu, terræque, urbefq; recedunt.

C'est le meſme de nous, qui ſommes
 inſenſiblement portez çà & là par le
 mouuement de la terre: L'eſblouiſſemēt
 de nos yeux nous la fait eſtimer immo-
 bile, & nous perſuade au cōtraire que ces
 corps ceſteſ qui nous enuironnent ſe
 meuuent. De cet aueuglement de nos
 ſens abuſez vient l'erreur de noſtre en-
 tendement. Car puiſque l'ordre accou-
 ſtumé de noſtre cognoiſſance a ce pro-
 grez que les ſens particulièrs portent les
 images de leurs obiects au ſens commū,
 le ſens commun les tranſmet à l'imagi-
 nation telles qu'il les a reccuës, & l'ima-
 gination les repreſente de meſme à l'en-
 tendement, eſt il pas neceſſaire que l'in-
 tellect donne vn faux iugement ſur vn
 rapport infidèle? Certes ny pl⁹ ny moins
 ce me ſemble qu'en vn procez il arriue
 par le faux teſmoignage, lequel impoſe
 tellemēt à vn chacun que le rapporteur
 ſans y penſer ſera fauorable au menſon-
 ge, les gens du Roy prendront de faulſes
 concluſions, & le iuge en fin les ſuiura

par sa sentence. Aristote traictant du mouuement & du repos dict que chercher les raisons de l'vn ou de l'autre sans appeller le sēs au conseil est vne imbecillité d'entendement. Mais si l'entēdemēt conclud selon le conseil erronee des sēs, vous voyez cōbien peu de certitude il y aura en ses resolutiōs. Laissōs toutesfois la cōsideratiō des sēs, & venōs maintenant aux raisons, lesquelles ie tireray principalement de la nature du mouuemēt, de la situatiō, de l'inclinatiō des corps terrestres, de la cōparaison du grād & petit monde, & finalement des absurditez qui s'ēfuiuroyēt si pour dōner le mouuemēt aux cieux nous l'ostiōs à la terre. Quant au mouuement vous sçauiez que ce n'est autre chose qu'vn chāgemēt qui se fait de quelque lieu en vn autre, d'où nous pouuons inferer que plus vne chose est subiecte au chāgemēt, plus aussi l'est elle au mouuement. Or est il certain que les corps celestes & tout ce qui est au dessus de la lune est d'vne nature si nō cternelle cōme quelques philosophes ont creu, à tout le moins plus durable & moins susceptible de mutatiō: les choses inferieures au cōtraire plus caduques, pl⁹ sujetes

à la vicissitude & au chāgemēt, par cōsé-
 quēt dōc aussi plus capables du mouue-
 mēt. Quāt à la situatiō, tout ainsi que la
 terre occupe la plus basse region, aussi là
 plus haute est bornée du ciel, duquel Ar-
 temidore disoit que la superficie est tres
 solide, endurcie en forme d'vne voute,
 d'vn corps espais, cōposé de l'assemblage
 des atomes ramasséz en vn mōceau. Mais
 laissons à part la matiere, pour traiter de
 la disposition seulemēt & de l'ordre qui
 se void en nature. Platō met au plus haut
 estage le feu, puis le ciel au dessous, apres
 cela l'air, au dessous de l'air l'eau, & la
 terre au plus bas. Aristote dit que la ter-
 re est placee en l'eau, l'eau en l'air, l'air
 au feu elemētaire, le feu au ciel, & que le
 ciel n'est point enuélépé d'aucun autre
 corps qui soit au dela. Et le mesme au-
 theuren vn autre lieu tesmoigne que
 c'est vne tres anciēne opiniō, que la terre
 est estēduē sur l'eau. Mercure Trismegi-
 ste dict que τὸ ὕδωρ τῆς κέχλιται τῆ γῆ ὡς περ
 ἔρυμα ἐπὶ τοῖχος. Dauid le sēble cōfirmer as-
 sez ouuertemēt, quād il dit *Quia ipse super
 maria fūdauit eā, & super flumina preparauit
 eā.* Cōbien que quelques-vns ayēt voulu
 selon la maniere de parler des Hebreux
 prēdre ce mot *super* en forme de compa-

48 DE LA MOBILITE'
raison, comme si Dauid eust voulu dire
que la terre est plus ferme & plus stable
que l'eau, tout ainsi qu'ailleurs il a dict
Desiderabilia super aurum: & encore ail-
leurs *Bonum mihi lex oris tui super millia au-
ri & argenti*, c'est à dire *pre millibus*. C'e-
stoit donc là de vray l'ordre naturel & le
plus ancien en la premiere distinction
des elemens, iusques à ce que Dieu pour
la commodité des hommes ordonna
que les eaux lesquelles auparauant en-
uironnoyent la terre se rengeassent en
certaines contrees, & laissassent la terre
descouuerte, *Congregentur aqua quæ sub
cælo sunt in locum vnum, & appareat arida.*
Segregatis enim aquis in cauationem sinum
(dit Tertullian) *emicantior facta est arida,*
quæ antea aquis tegebatur. De maniere que
la terre aujourd'huy demeure environ-
nee en partie de l'air, en partie des eaux,
deux elemens fluides sur lesquels elle
flotte aisement cōme vn nauire sur mer:
où les cieux au cōtraire ne sōt point por-
tez sur aucune matiere glissante pour
favoriser ces tournoyemens qu'on leur
donne. Cete consideration me fait da-
uantage estōner de l'opinion de Thales
Milesien, qui selō le tesmoignage d'Ari-
stote

stote s'efforçoit de prouuer le repos de la terre par vne raison laquelle sembloit plus forte pour en conclure le mouuement: lors qu'il disoit que la terre estoit arrestee sur l'eau comme vn morceau de bois ou de quelque autre chose qui nage aisement au dessus, & qui toutes-fois ne s'arresteroit pas si elle n'estoit portee que de l'air. Car posant comme il fait la terre sur les eaux, il sembloit la rendre flottante à l'exēple du bois dont il employoit la similitude. Voicy comme en parle Seneque en ses questiōs naturelles, *Ait terrarū orbem aqua sustineri, & vehi more nauigij, mobilitateque eius fluctuare tunc cū dicitur tremere.* Et en vn autre lieu, *Thales Milesius totam terram subiecto iudicat humore portari & innatare, siue illud Oceanum vocas, siue magnum mare, siue alterius natura simplicem adhuc aquam, & humidum elementum. Hac, inquit, vnda sustinetur orbis velut aliquod grande nauigium, & graue his aquis quas premit.* Je viens à vne autre raison tiree de l'inclination naturelle qui donne des mouuemens particuliers aux corps inferieurs. L'experience ordinaire nous montre que toutes les parties de l'vniuers sont portees par

ie ne scay quelle inclination aux approches de ce grand astre dont les influences & les vertus singulieres font tous les iours paroistre leurs effects non seulement en la communication de sa lumiere, mais en la generation, l'entretien, la nourriture, la croissance de tout ce qui est icy bas. Or de dire qu'il s'approche ou s'esloigne de nous pour aucun besoin qu'il en ait, il n'y a point d'apparence : mais bien est-il plus croyable que le desir naturel donne le mouuement aux choses inferieures pour s'approcher des celestes dont elles ne se peuuent passer. Ainsi voyons nous entre les animaux le cocq & l'elephant s'esjouir quand le mouuement de la terre leur faict voir au matin le soleil. Ainsi entre les plantes voyons nous les heliotropes, les soulcies, & plusieurs autres, ou se tourner ou s'ouuir à l'aspect du soleil. Ainsi entre les pierres mesmes en void on quelques vnes auoir vne inclinatio naturelle vers l'vn ou l'autre pole. Mais s'il est vray selon la doctrine du Philosophe que le soleil est autheur & pere du mouuement, & que ce qui donne le mouuement à autruy n'en doit point auoir de soy-

mesme ; y a-il pas plus de probabilité à croire que le soleil immobile de soy donne le mouuement aux corps inferieurs , que de l'assubiectir à vn mouuement propre , & l'asseruir au ministere des choses terrestres ? Et pour vous représenter encore vne plus euidente absurdité qui s'ensuiuroit du mouuement des cieux , considerez vn peu combien de chemin on leur faiët faire en peu de temps. On tient communement que le premier mobile en l'espace de vingt & quatre heures acheue sa course ordinaire , & en mesme interualle de temps raiët avecque soy les cieux qui sont au dessous , & encore l'element du feu , vne bonne partie de l'air , voire l'ocean mesme , ce disent quelques-vns. Or si les cieux font leur tour entier en vingt & quatre heures , il faut qu'à chasque moment ils facent pour le moins onze cens mille pas , chose bien difficile à croire d'vn corps qui ne peut passer d'vn terme à vn autre sinon en trauerfant toutes les parties du milieu , veu que la vistesse mesme de nostre esprit à peine le pourroit faire si l'operation de son cours estoit ainsi distinguee

par les parties qu'il faudroit trauffer. Cete difficulté est beaucoup moindre en la terre, de laquelle encore que le circuit puisse reu enir enuiron à neuf mille cinq cens quarante lieües françoises selon quelques-vns, ou selon les autres à dix mille huit cens lieües, toutesfois cete quantité laquelle consideree à par soy semble si grande', est si petite à proportion de la grandeur immense des corps celestes, que l'on tient ordinairement que toute la circonference du firmament comprend vingt & deux mille six cens douze fois & plus toute la rondeur de la terre, & que la mesme proportion qui est entre ce grand nombre & l'vnité est entre le tour du firmament & ce globe qui est composé de la terre & de l'eau. Mais pourquoy vay-ie chercher si loin les preuues d'vne chose que la consideration de nous mesmes demōstre si clairement? Certes ie ne puis mieux comparer le monde qu'à l'homme, puis que l'homme a esté communement appellé par les philosophes vn petit monde, par Pythagore la mesure de toutes choses, par Plin l'image de l'vniuers, & l'abregé du grand mōde. De cete com-

paraison ie tire trois diuers argumens. Le premier est du rapport entre nostre chef & le ciel, entre nos pieds & la terre. Le chef est ordonné pour le commandement & la conduicte, les pieds pour le ministere du marcher : & comme vn Roy en son siege royal sans se mouuoir fait aller ses subiects où bon luy semble, aussi la partie superieure de l'homme faict mouuoir l'inferieure à son gré. Il y a de l'apparence qu'en l'œconomie de ce grand monde la terre & les cieux fō̄t à peu pres leurs offices avec pareille difference: que le ciel immobile gouerne les corps inferieurs, & que la terre se meut par l'ordonnance celeste, comme nos pieds s'acheminent où le chef leur commande. Le second rapport que ie fais de nostre microcosme, & du grand monde est en la comparaison du milieu de l'vn & de l'autre, c'est à dire de nostre cœur & du centre de la terre. Aristotee establit au cœur de l'homme le principe de vie, de sentiment, de tout son mouuement : & remarque mesme que c'est pour mieux accomplir ce principal office de mouuement que la nature a mis en nostre cœur quantité de nerfs dont

la tension & la relasche seruiſt à cete operation. Difons donc de ſemblable façon qu'au centre comme au cœur de la terre eſt la principale ſource du mouuement, lequel de là s'eſpand par tout le reſte de ce grand corps, & luy donne ſou branſle. Le troiſieſme rapport que ie faiſe eſt de noſtre ame avec celle du mōde, en ce que cōme noſtre ame eſt ce qui faiſt mouuoir tout le corps, auſſi les anciens Philoſophes qui ont tenu le mōde eſtre vn animal, ont ſitué ſō ame au milieu, afin qu'elle peult de ce centre agiter tout le reſte, & communiquer ſes vertus aux plus eſloignees parties. Que ſi nous ne confeſſons avec eux que le monde eſt vn animal, au moins ne pouuons nous diſſimuler que comme en pluſieurs autres conſiderations, auſſi en celle que nous traictons il ſe trouue bien de la ſimilitude entre l'homme & le monde. *Placet natura regiterra, diſt Seneque, & quidem ad noſtrorum corporum exemplar, in quibus & venaſunt & arteria, ille ſanguinis, hæ ſpiritus receptacula, &c.* Tout ainſi donc que Dedale ayant mis dans ſa Venus de bois du viſ argent pour la faire mou-

uoir, rendit estonnez ceux qui voioyent ces beaux artifices dont la cause leur estoit incogneuë; aussi nous voyons bien en gros qu'en ce monde y a diuers mouuemens, mais d'autant que les causes en sont occultes nous en parlons bien souuent comme les aueugles font des couleurs. Si faut-il en fin recognoistre qu'il y a vn certain vif argent, vn esprit caché, vne ame infuse dans la terre, qui la soutient, qui l'agite, & par certains ressorts secrets luy donne les mouuemens ordinaires.

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus

Mēs agitāt molē, & magno se corpore miscet.

Ceux qui ont recherché la cause des trēblemēs de terre, ont dict qu'ils le faisoient ou par le feu, ou par l'eau, ou par l'air enfermē, ou par la secheresse de la terre, ou par la circonstance du froid, ou par le vent enfermē dans les cōcauitēz. Mais en fin *spiritum esse qui moueat & plurimis & maximis auctoribus placet*, dict Senèque. Toutesfois comme il y a difference entre le frissonnement extraordinaire du corps humain & son mouuement naturel, aussi le tremblement extraordinaire de la terre.

& son mouuement ordinaire sont bien difsemblables, & bien differēs les esprits qui causent l'vn ou l'autre. Aristote dict que comme en nos corps la force du vent comprimee & retenuë au dedans est cause de l'agitation, du pouls, du tremblement, du frissonnemēt, tel qu'il arriue souuent apres qu'on a rendu son vrine, aussi les vens resserrez dans les entrailles de la terre font ordinairement les mesmes effects. Lucrece traictant des tremblemens de terre donne la mesme comparaison,

impetus ille animai,

Et fera vis venti per crebra foramina terra.

Dispertitur, ut horror, & incutit inde tremorem,

*Frigus uti nostros penitus cum venit in artus,
Concutit, inuitos cogēs tremere atque mouere.*

C'est vn mouuement accidentaire, forcé, qui passe incontinent. Mais comme au contraire celuy que l'ame donne à nostre corps est naturel, ordinaire, & se fait comme dict Aristote *ἡ ψυχή τῆς οὐρανίας* *συνεστῆς τινος καὶ νοήσεως*, aussi pouuons nous croire que cete intelligēce qui est appellee par les Platoniciens ame du monde, par Aristote *ἐπιθυμία*, par Anaxagoras

vſs, par les Latins *mens*, & par quelques vns Dieu meſme, c'eſt à dire vne vertu diuine ſecretement inſpiree & infuſe en la terre, luy donne vn mouuement imperceptible à nos yeux. Nous pouuons dire avec le Poëte,

Deum ire per omnes

Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum.

Et que cet eſprit de Dieu qui des le commencement du monde eſtoit porté ſur les eaux, eſt entré auſſi dans la terre pour y faire en quelque façon le meſme office que l'ame faiçt en noſtre corps. Voila, Meſſieurs, ce que i'auois propoſé de vous deduire en general touchant le mouuement de la terre, laiſſant les demonſtrations plus particulieres de la diuerſité qui ſ'y peut rencontrer à ceux qui font profeſſion de cete ſcience. Mais ie ne pēſe pas toutesfois vous auoir pleinement ſatisfait, ſi ie ne reſpons aux argumens qui ſemblent deſtruire noſtre opinion. Le premier lieu merite eſtre donné au teſmoignage de Dauid en ce beau pſalme duquel nous apprenons vne plus certaine doctrine de la creation des choſes, que ny Platon dans ſon Ti-

mee, ny Aristote en son liure du monde n'ayamais enseignee. *Qui fūdaſt terrā upeꝛ ſtabilitatem ſuam, non inclinabitur in ſeculum ſeculi*, dict nostre Pſalmiſte, & aſſez conformement à ſon dire le poëte Manile en ſes Aſtronomiques,

Idcircoque manet ſtabilis, quia totus ab illo antundem refugit mundus, ſecit que cadendo Vndique ne caderet.

Ces termes de Daud à la verité ſelon la lettre monſtrent aſſez diſertement la ſtabilité, & comme les Grecs expriment en ce lieu ἀσφάλεια, l'aſſurance, la fermeté, l'immobilité de la terre. Mais puis que le meſme prophete ailleurs auoit dict qu'elle eſt fondée ſur la mer, quelle ſtabilité ſur des eaux fluides? Et puis que nous apprenons encore par d'autres teſmoignages non moins authentiques qu'un iour la terre & le ciel prendront fin, & que le feu doit tout conſommer, quel ſens donnerons nous à ces dernieres paroles, *non inclinabitur in ſeculum ſeculi*? Je me rengeray volontiers pour le preſent à l'opinion de Caſſiodore, qui tient que ce verſet ſelon la lettre ne peut aucunement ſubſiſter. Auſſi voyons nous que la plus part des

anciens y ont accommodé diuerses interpretations. Les Grecs ont pris cete stabilité pour la volonté, le conseil, & la sapience de Dieu. Les autres l'ont rapportee au commencement de la creation, selon lequel le Psalmiste dict que la terre a esté fondée sur la stabilité, c'est à dire qu'elle a esté créée la premiere pour estre le fondement du reste, ny plus ny moins, disent les Hebreux, qu'en vn cercle le poinct du milieu est le premier, & au tour de luy puis apres on tire vne ligne qui faict le rond de la circonference. Sainct Hierosme interprete la terre, celle du corps qui produict des fruiçts de sainteté, & est environnee du manteau des mysteres celestes. Cassiodore prend la terre pour l'Eglise establee sur vn fondemēt immobile qui est Iesus Christ. Arnoberapportant la fabrique de l'vniuers dont parle Dauid à l'aduenement du Sauueur, adiouste *Tunc fundauit terram in stabilitatem suam, terrenas scilicet mentes gentium quæ fuerunt in fabrica turris diuisæ, nunc ad stabilitatem suam reuocans in uno verbo Iesu Christo corroborat, & ita fundat in eis Ecclesiam super hanc*

petram ut non inclinetur in seculum seculi.
 Vous voyez par là, Messieurs, que ces bons peres n'ont osé suiure le sens literal dōt la verité leur sembloit suspecte aussi bien comme à nous. Passons aux autres argumens. Plusieurs afin d'appuyer la croyance commune de quelque apparence de raison, mettent en auant la pesanteur de la terre que le vulgaire estime contraire à la legereté du mouuement. Et par aduerture a ce esté cete consideration qui a faict que Suidas ayant definy l'impossible ce qui ne peut admettre la verité, en a donné cet exemple, comme la terre estre meüe. Mais i'oppose à Suidas ce grand Archimede, qui n'estimoit pas le mouuement de la terre tellement impossible qu'il ne le rendist possible par ses artifices geometricques, pourueu que hors de la terre on luy donnast vn espace où il se peust tenir de pied ferme. Et pourquoy donc denierons nous à la nature ce que l'art pouuoit donner à Archimede? Quant à la pesanteur de la terre, tant s'en fault qu'elle soit contraire à la nature du mouuement, que plustost elle luy est favorable. Nous le voyons par la compa-

raison d'une partie au total : car si vous laissez tomber une petite portion de terre, naturellement elle cherra contre bas: si vous faites le mesme d'une plus grande portion, vous la verrez portee d'un mouvement encore plus prompt vers le centre: & par consequent si toute la masse avoit quelque lieu où elle peust choir, la cheutte en seroit bien plus legere que d'une partie seulement. Mais d'autant que la terre estant situee au milieu, c'est à dire en la plus basse region du monde,

Imaque de cunctis mediã tenet vndique sedē,
 dict Manile, ne peut passer toute entiere de son lieu naturel en un autre, il ne luy reste que le mouvement circulaire, lequel son pois luy fait faire à l'entour de son centre qui demeure immobile. Il est vray que contre ce mouvement circulaire quelques-uns se seruent de la doctrine d'Aristote, qui nous enseigne qu'un corps simple ne peut avoir qu'un simple mouvement: que des mouvements simples les uns sont circulaires, qui virent autour du milieu, les autres droicts: & que des droicts encore les uns s'esloignans du milieu sont portez con-

tremont, les autres s'approchans du milieu descendent contre bas. Or est-il conuenable à la pesańteur de la terre & de l'eau d'estre portees en bas, & s'approcher du centre, comme au contraire il est naturel à la legereté de l'air & du feu de s'en esloigner, & estre esleuez contremont. Et comme à ces quatre elemens le mouuement droict appartient, de mesme le circulaire semble estre deu aux corps celestes. Ce seroit donc peruertir l'ordre de la nature, que donner à la terre ce mouuement en rond qui la feroit tourner es enuirs de son centre. Mesme si nous luy voulions attribuer cete reuolution iournaliere qui d'vn cours extremement leger luy feroit faire en vingt & quatre heures vn si grand circuit. A quoy Ptolemee adiouste encore cete consideration, qu'vne si prompte volubilité dissiperoit incontinent & les animaux & les autres especes qui ne sont pas conioinctes avec la terre d'vne si estroicte vnion que les parties des cieux, qui d'vne inseparable liaison sont tellement affermies entre elles, que les mouuemens plus

rapides n'en peuuent desmembrer l'assemblage. Ce sont des raisons qui semblent probablement conclure que la terre demeure immobile au milieu de l'vniuers. Mais pour satisfaire premierement à celle qui est tirée de la nature du mouuement, qui nous empeschea de croire qu'encore que les parties séparées du corps de la terre ayent à part vn mouuement droict tirant vers le centre, neantmoins tout le globe puisse en gros estre porté au tour du centre par vn mouuement circulaire. Certes ie ne trouue point plus d'absurdité en l'establissement de ces diuers mouuemens, que quand nous admettons en vn mesme corps la concurrence des mouuemens contraires: comme quand vn mesme ciel par son mouuement propre tourne de l'occidēt en l'orient, & par celuy qui est accidentaire il est rauy de l'orient en l'occidēt par le premier mobile, ou cōme quād quelqu'vn chemine cōtre le cours de la riuierede dans vn batteau qui deualle. En fin tout ainsi q̄ le bras ou la iābe d'vn hōme estāt iettée en haut descēdnaturellemēt cōtre bas, & toutesfois cela n'ēpesche pas que

l'homme entier ait vn mouuement propre & volontaire : de mesme se peut-il faire qu'une portion separee de la terre, tombe d'un mouuement droit vers son centre, & neantmoins toute la masse ait vne autre espece de particulier mouuement. Comment donc, direz vous, peut on accorder ces suppositions avecque la maxime d'Aristote qui n'attribue à vn corps simple qu'un simple mouuement? Le respõs que cela se doit entendre pour le regard du mouuement circulaire, lors que le corps simple demeure en son lieu naturel avec son vnitè. Car estant en cet estat, il n'aura point d'autre mouuement que le circulaire continuant son cours tousiours vniforme. Mais le mouuement droit arriue extraordinairement aux choses qui sont hors de leur situation naturelle, & contre l'ordre conuenable à leur perfection se trouuent desunies d'avecque leur total, d'autant qu'elles ne peuuent autrement se reioindre, & retourner en leur place que par le moyen de ce mouuement, comme quand vn corps pesant tombe en terre, & vn leger monte en hault. Et puisque le mouuement circulaire appartient
proprement

proprement aux choses vniuerselles, comme le droict aux particulieres, rien n'empesche la subsistence de ces deux mouuemens tout ensemble, non plus que de l'estre & du mal estre, la vie & l'indisposition. Quant à la dissipation de la terre, nous aurions occasion de la craindre avecque Ptolemee, si elle estoit emportee d'un mouuement violent, & non pas naturel. Car la violence d'un mouuement estranger par son impetuosité peut à la verité causer la dissolution des corps, & corrompre leur estre: mais au contraire le mouuement naturel, tel que nous le posons en la terre, conserue la disposition, l'ordre, & la subsistence des choses. On pourra mettre en auant ce que l'experience nous monstre, qu'une fiesche eslancee bien droict en l'air retombe à peu pres au mesme lieu d'où elle estoit partie: ce qui n'arriueroit pas, si durant le temps qu'elle monte & descend nous supposions le changement de situation que la terre necessairement deuroit auoir receu par la celerité de son tournoyement. I'aduouë bien cete consequence si l'on faict immobile tout ce qui est au dessus du globe

de la terre. Mais tout ainsi que ceux qui donnent le mouuement aux cieux le communiquent aussi à vne grande portion de l'air, de mesme nous qui transférons à la terre cete pretenduë mobilité des cieux, auons pareille raison de l'estendre à son voisinage. Disons donc que la terre, l'eau, l'air, & tout ce qui s'y trouue, est vniuersellement porté d'un mesme mouuement, combien que les corps separez en puissent auoir quelque vn particulier. Et comme les vapeurs qui sont montees en nostre cerueau descendent puis apres en leur premiere region d'en bas, non obstant quelque mutation de lieu que nostre corps ait peu faire par vne hastiue course : aussi le mouuement vniuersel de la terre & de l'air qui emporte la fiesche, n'empesche pas qu'elle ne retombe d'un particulier mouuement au lieu dont l'archer l'auoit premierement tiree. On nous combattra peut-estre d'un autre argument tiré des apparences, lesquelles nous semblent représenter vn certain cours des cieux par la consideration du soleil & des autres planetes. Mais cete mesme diuersité

que nous nous figurons arriuer de la mobilité des cieux au regard de la terre immobile, se peut aussi bien recognoistre en nous imaginant la terre mouuante & les cieux immobiles. Et comme le mouuement interieur des rouës d'une horloge nous fait voir la diuersité des heures dessus la face d'un quadran qui demeure immobile, de mesme se peut il faire que le mouuement du globe de la terre nous fasse remarquer dās les cieux arrestez les diuers aspects du soleil, de la lune, & des estoiles: les vicissitudes du iour & de la nuict, la suite des faisōs, & tous les autres chāgemens que le vulgaire attribue au mouuement des cieux. Vous me direz que cete opinion commune n'est point du vulgaire ignorant, mais des plus renommēz philosophes, comme d'Empedocles, Anaximander, Aristarchus, & avec eux encore des poētes anciens. Examinons donc vn peu leurs assertions les vnes apres les autres. Il est vray qu'Empedocles disoit que la volubilité du ciel par sa vistesse extreme empeschoit le mouuement de la terre, tout ainsi qu'un verre plein d'eau estant tourné legerement ne permet pas tom-

ber la liqueur qu'il contient. Mais encore que ceste similitude peust en quelque façon estre employee pour monstrier que la terre ne sort point de son lieu naturel pour passer en vn autre, toutesfois on ne scauroit s'en seruir pour prouuer absolument l'immobilité de la terre. Au contraire elle nous laisse à conclure que comme l'eau tourne avecque le verre, aussi supposé le mouuement du ciel, il attire à son branle le globe de la terre. Quant à l'opiniõ d'Anaximander, elle retombe au mesme but à peu pres que la precedẽte, & pourtant n'y adiousteray-ie autre chose sinon le iugement qu'en faict Aristote, lors qu'il en appelle la demonstration plus elegante que veritable. Aristarchus au rapport de Plutarque accusoit d'impietẽ Cleanthes le Samien, & estoit d'aduis que les Grecs le missent en iustice, & le feissent condamner comme blasphemateur contre les dieux, d'autant qu'il remuoit le foyer du monde, rendant la terre mobile & les cieus immobiles. Mais que direz vous si ie vous fais voir dans le mesme Plutarque ce que ie vous ay cy-deuant rapporté du mesme Aristarchus, qui mettoit le soleil

au reng des estoilles fixes, & faisoit tourner à l'entour de luy la terre, laquelle selon les inclinations, disoit-il, l'obscurcissoit de son ombre. Nous n'auons plus donc, Messieurs, à satisfaire qu'aux poëtes, lesquels nous enseignēt que les anciēs coutumierement sacrifioyent assis à Ops deesse de la terre, pour signifier qu'elle demeuroit arrestee tousiours en vne place. Ils adioustent encore que pour la mesme consideration la deesse de la terre estoit appelée *Vesta*, à *visādo*, parce que sa solidité la rendoit immobile. *Stat vi terra sua, a visando Vesta vocatur*, dit Ouide en ses fastes. Mais quelle merueille si les poëtes parmy leurs fictions & leurs fables ont meslé celles-cy ? Si c'est vne erreur populaire, se faut-il estonner si elle a esté suiuite des poëtes aussi bien que des autres ? Et toutesfois s'il m'est permis de combattre les ombres de leurs fictions. avec armes pareilles tirees de leur propre boutique, ie leur opposeray les enfāns de la terre, à qui les poëtes ont donné des ailles, pour monstrer qu'ils tenoyent du naturel de leur mere en la celerité de leur mouuement. La Nuiet en est du nombre, à qui Manile apres les autres donne

des ailles,

Et mentita diem nigras Nox explicat alas.

La Renommee en est aussi, que ie ne puis vous mieux représenter que par ces vers de Virgile qui luy attribuent la vitesse de la course aussi bien que du vol,

Illam terra parens ira irritata deorum,

Extremam, ut perhibent, Cao Enceladoque so-
rorem

Progenit, pedibus celerem & pernicibus alis.

Quant à l'etymologie de Vesta, ce n'est pas chose nouvelle de voir les anciens s'esguayer en la diuerse origine qu'ils donnent à vne mesme diction, comme quand les Latins tirent ce nom tantost à *vestiēdo*, parce que la terre est vestuë de plantes & d'herbes : tantost à *vi stando*, pour sa pretenduë immobilité : & les Grecs conformément à cete derniere etymologie l'appellent Ἐστία, Ἐστὶ τὸ ἐστῆσαι. Mais renuoyons ces curiositez aux Grammairiens, & remarquons plustost l'inconstance des anciens qui ont faict par leurs inuentions cete deesse tantost pesante & arrestee, comme ces origines du nom nous font voir : tantost legere & remuan-

te , comme quand Phurnutus a dicté que non sans cause les anciens ont donné le tiltre de vierge , à Vesta , voulans par là demonstrier que les choses qui sont en perpetuel mouuement n'engendrent point , *Ἐπεὶ τὸ τὴν ἀεικινισίαν μηδένος εἶναι γεννητικὴν.* Je sçay que ces raisons ne contenteront pas les esprits qui recherchent des preuues plus solides d'une chose douteuse , mais ces deitez imaginaires des poëtes ne meritoient pas que i'employasse contre elles plus grande force que des figures & des fantosmes empruntez de ceux mesme qui nous en ont laissé des portraits. Cela suffira donc , Messieurs , pour ce premier essay , lequel i'ay voulu faire en vn subiect trop hault à la verité pour la bassesse de mon entendement. Mais que pouuois-ie choisir de plus bas que la terre ? Je laisse à vos diuins esprits le traicté des matieres plus releuees : & recognoissant que vos langues attachees au ciel (puis que les Grecs ont donné le nom de ciel au palais qui enferme la lan-

62 DE LA MOB. DE LA TERRE. *Disc.2.*
gue) ne peuvent parler que des choses celestes, ie leur presteray desormais volontiers mes oreilles plus capables d'en escouter que ma langue d'en faire les discours.





TROISIEME DISCOVRS.

DE LA SOLITVDE.

Par le S. PETAV, Chanoine de saincte
Croix.

MESSIEVRS, la diuerse & frequente lecture de quelques auteurs sur le subiect de la vie solitaire, commençoit à me toucher au cœur, & me donner enuie de me separer de toutes sortes de compagnies pour diuertir mes yeux de la veüe de tāt de miseres que le monde semble trainer apres soy. Mais depuis que par vostre bien-veillance, & sans aucun merite de ma part, vous m'avez donné libre entree en cete Academie, mon ame esprise du bien dire, & sainctement charmee des discours eloquens & polisseure de paroles que continuellement auez versé en son sein; i'ay perdu cete enuie, & rompu ce dessein; afin de iouir avec tout

contentement des fruicts gracieux qui se recueillent en cet exercice: desquels combien que ie n'aye encore gousté la douceur que de l'extremité des léures, toutefois i'en ay esté si espris qu'elle m'a fait naistre le desir de preferer la viesociable & ciuile à l'obscurité d'une solitude ennuyeuse, & prendre la hardiesse de vous en entretenir quelque temps.

Il est escrit en la Genese que Dieu ayant créé l'homme à l'air & ressemblance de sa Majesté, & luy ayant donné commandement absolu sur toutes les bestes, il tira de l'une des ses costes la femme compagne de ses actions: n'eut il pas biē mieux vallu pour son bien particulier & pour le nostre que Dieu inuentât vn autre moyē de propagation elle n'eust point esté créée: il n'eut iamais veu (à son grand regret) ce lustre tant illustre que Dieu auoit peint sur son visage, terny; ny les traits naifs de la diuinité qui auoient esté empreints sur sa face, effacez; il n'eut point recogneu sa nudité, & n'eut iamais esté chassé de l'agreable seiour d'Eden. Son bien estoit le nostre, comme aussi nous portons le contrecoup de ses malheurs. Neantmoins à cause que l'hom-

me aymoît la compagnie, nonobstant ce qui en pouuoit arriuer, Dieu luy donne vne femme pour viure avec elle vnaniment & sociablement selon le poids de leurs desirs naturels. Son nom conforme à cete humeur luy a esté & à nous vn tesmoignage qui nous doit seruir d'aiguillon à nous porter affectionnement à l'entretien des compagnies vertueuses. Dieu l'appelle de ce nom Adam, ie veux que veritablement il signifie terre rouge, ou terre-né, afin que si quelque enfleure d'esprit, ou quelque vent d'ambition luy esleuoit le courage au mespris de son Dieu, il fust abbatu & dissipé par la consideration de son origine: si est ce qu'il a eu ce nom, à cause que toutes les choses creées estant assubiecties au seruice de l'homme, il doit s'enquerir de tout ce qui se passe és parties les plus esloignées du monde, les contenant mesme en soy. L'orient est son costé droit, l'occident le gauche, le midy sa teste, & le nort ses pieds. Sainct Augustin & auparauant luy sainct Cyprian les ont toutes remarquées au nom d'Adam, en autant de

lettres prises du Grec. Car Anatole, Disis, Arctos, Mesimbria signifient Orient, Occidēt, Septentrion, Midy, & les lettres capitales de ces quatre noms font Adam. Comment feroit-il moyen, puisque le nom du premier homme comprend en soy toutes les parties de la terre, & particulièrement afin qu'il s'addonne à la recherche de ce qui s'y faiët, que ses descēdās ne s'y appliquassēt, & ne si portassēt? Or ils ne le sçauroient faire que difficilement si ce n'est par la hantise & frequentation de ceux qui en ont la cognoissance: ce que la Solitude n'apportera iamais, mais empeschera plustost. Aussi comme n'y ayant riē de plus contraire à son nom que la solitude, Dieu pour expier la faute qu'il auoit commise, d'auoir mangé du fruit defendu, n'en prit autre vengeance, sinon que de le confiner dans vn desert, sur vne mōtagne infertile en l'isle de Zailam (où quelques-vns disent qu'il y finit ses iours) & en faire perdre la memoire. D'où ie laisse à considerer la maniere que Dieu tient en exerçant le bras de sa iustice, de punir quelquesfois le peché par vne affliction qu'il sçait estre presque insupportable & indigestible: ce

qui arriua lors qu'il punit Adam le contraignant de souffrir les effrois d'une solitude du tout contraire & à son nom & à sa nature. Les Grecs ont appellé l'homme de plusieurs façons, & entre autres *φῶτα*, pour la lumiere que nous devons chercher, & le desir naturel qui semble nous attirer à la cognoissance les vns des autres comme estans liez d'une commune parété que la nature a mis entre nous. Aristote le nomme *ὀμιλήπιον ζῷον*, animal sociable; & Cassiodore distingue les hommes des bestes par cete marque, & les hommes mesmes d'avec les hōmes, & les bestes d'avec les bestes. Le sanglier porc singulier, ainsi nommé à cause qu'il marche seul, est distingué de soy-mesme, parce qu'estant seul il est plus dangereux par son naturel farouche, mais plus favorable quand il est encore beste de compagnie. Il y en a peu qui n'ayent remarqué ceste diuersité es personnes qui vont & qui viennent à la cour desquels l'humeur gracieuse s'augmente tous les iours pendant qu'ils y sont, & s'en resentent encore à leur retour; mais à mesure que le temps s'escoule depuis leur partemēt, & qu'ils sont reuenuz en leurs maisons,

elle diminue, se corrompt, & se change en chagrin & morosité par l'absence des compagnies & deduits ordinaires. Elle se trouua merueilleusement changee en vn Sénateur Romain duquel l'on liët qu'ayant esté dispensé de l'administratiõ des affaires publiques à cause de sa trop grande vieillesse il en conceut tant de desplaisir que des l'heure il commanda à ses seruiteurs de le mettre dans vne biere, tesmoignant qu'il aymoît autant mourir que de viure sans estre occupé pour les affaires de la republique. Tels ont esté ces courages magnanimes d'Aristide, Phociõ, Demosthene, Themistocle; Lycurgue. Et de vrai pourquoy sõmes nous icy bas apres que nous auons rédu le seruice que nous deuons à Dieu, sinon pour ayder nostre prochain, le consoler en ses afflictions, & subuenir à toutes ses necessitez? se retirer de luy, c'est luy desrober subtilement le secours que nous luy deuons, c'est l'affliger dauantage, & luy faire digerer avec plus d'amertume le mal qui le tourmente. Iob entre les malheurs qui luy estoïët arriuez exaggeroit cetuy cy par des^s les autres. C'est le tout puissant, disoit il, qui

a voulu réplir ma vie d'aigreur, & noyer
 mō ame dās vne mer d'ēnuis; mais ce qui
 m'estonne le plus, & ce qui me fait venir
 iusques à deux doigts du desespoir, pres
 de maugreer ma vie, c'est q̄ ceux qui me
 deuoiēt toute assistance, & qui m'auoiēt
 iuré vne amitié inuiolable, m'ōt quitté &
 abandonné. Pourquoi cete voix en l'hō-
 me, cete parole animee de raison? pour
 battrel'air en vain, pour faire retentir vn
 echo dans les bois, ou pour discourir
 avec les bestes? Socrate dans Platon di-
 soit qu'il alloit rarement aux champs;
 parce que les arbres ne luy apprenoient
 riē: ains seulement les hōmes qui cōuersēt
 és villes? C'est chose belle que nous ayōs
 des saintes pensees, lesquelles nous vnif-
 sans à dieu entretiennēt nos ames en pu-
 reté & netteté; mais c'est chose plus loüa-
 ble, si la parole se formāt en nostre cœur,
 cōme la maī de l'ame departisse à nostre
 prochain ce q̄ nous auōs cōceue de meil-
 leur. C'est beaucoup que no^o ayōs les sēs
 lesquels frapez par les obiects nous me-
 nent en cognoissance de toutes les crea-
 tures du mōde. C'est plus que nous ayōs
 la raison par laquelle nous separons &
 distinguons le vray du faux, nous reco-
 gnoissōs en discourāt ce qui est, & ce qui

n'est pas, nous penetrons où le sens extérieur ne peut faire ouverture, & découvrons le mal duquel bien souvent le sens trompeur nous voudroit accueillir. Mais c'est encore davantage que la parole passant du cœur aux leures, soit enoncée & prononcée par la voix, que nous puissions expliquer & nous esclaircir de ce que nous avons conçu, communiquer tout ce que nous avons appris, & peindre comme en vn autre nous mesme ce que nous croyons de la nature des choses, la variété de nos conceptions, l'ardeur de nos affections, & soulager le mal qui nous point par l'entretien de ce que nous auons sur le cœur. Pourquoi est ce que nous perdrons ce bien, cette fonction si puissante de nostre ame par vne solitude muette? le faire c'est monstrier que nous n'auons point de volonté. Car l'image de nostre volonté, c'est la parole à laquelle si par vn silence contrainct nous rompons le cours n'ayant personne avec qui conuerser, nous nous rendons indignes de l'ame qui nous a esté infuse, estouffans ses puissances. Cette parole est à l'affectiō ce que le vent est au feu. Car cōme le feu vne fois espris venant à estre eüéré, brusle,

brusle, consume, enflamme, & passe subtilemēt à toute la matiere qui lui est disposée: de mesme la parole touchāt le cœur au vif, & augmentant les estances de l'ame, l'eschauffe & l'ēflāme de telle façō, q̄ ses desirs cōduits & esbrālez par les forces de la parole, prenēt vn vol bien plus haut, lequel nourriřāt & accroissant l'affectiō s'effore & s'auoisi-
 ne de la diuinité. C'est ce que les poētes nous ont donné à entendre lors qu'ils ont peint en leurs vers vn hercule gaulois iettāt de sa bouche des chainettes d'or, par le moyē desquelles il tenoit les peuples attachez par l'oreille, & les attirait à soy où il luy plaisoit. Sainct Iean d'Antioche Euesque de Constantinople fut surnōmé par cete vertu Chrysofome, qui vaut autant à dire que bouche d'or. Les hommes par la parole esprennent & estonnent, persuadent & dissuadent, combattent & abbatent. Par la parole les affectiōs dereglees s'amortissent, les passions s'accoisent, & les desirs importuns se chāgent en agreables. Chacun estime la condition miserable de ceux qui viuēt parmy les Indiens sās bouche, ayāt besoī de flairer les odeurs

souëfues des arbres pour l'entretien de leur vie, & vser de beaucoup de gestes pour l'esclaircissement de leurs volontez. Et l'on trouueroit bon d'imiter en ce que l'õ pourroit ces personnes, mōstres de nature ne se seruant de la bouche nō plus que si l'on n'ë auoit point: Strabo racōte des mesmes peuples que l'horreur du mēsonge estoit si grād parmi ces barbares, que quicōque d'entre eux auoit esté trois fois conuaincu de mensonge, on pendoit premierement au croc tous les procez qu'il auoit, termināt en peu d'heures toutes ses affaires, & aussitost il estoit condāné à vne perpetuelle solitude où il estoit contrainct de garder le silēce. Qui trouuera bō de faire cognoistre que semblables crimes leur ayent fermé la bouche, & obligez à vne demeure si fascheuse? Je sçay bien que dans le desert l'on peut auoir la cognoissance de plusieurs choses, que la frequentation des hommes doctes par leurs escripts est facile & commune: que l'on peut parler à soy-mesme, se retirant au cabinet de sa conscience, & faisant passer par l'estamine les ordures qui ternissoient le lu-

estre des autres actions vertueuses : que l'on peut à toute heure sans aucun, ou bien peu de divertissement consulter la bouche du Seigneur, & que de tout nostre temps qui se coupe en mil pieces tout le reste est perdu, excepté celuy que nous deuons à Dieu, n'estans creez pour autre chose sinon que pour sa loüange. Si est-ce neantmoins que si nous conferons les forces de la parole prononcée en public & en particulier, nous recognoissons que celles de la particuliere sont bien de moindre efficace : laquelle ne pouuant estre entendüe que de soy-mesme, ne scauroit aussi profiter qu'à soy-mesme: bien autre est la conuersation de bouche, que non pas celle que nous pouuons auoir par les escripts. Car celle de bouche outre qu'elle delecte d'auantage, elle chasse avec beaucoup plus de seureté l'ignorance de nostre entendement, & imprime & graue bien plus profondement en nostre memoire ce que par son moyen nous auons appris. Et la priere, que nous pouuons quasi avec raison dire le parfaict & souverain vsage de la parole, n'a elle

pas plus de vertu & de merite lors qu'elle est publique, que quand elle est particuliere? La publique n'est pas seulement vne voix, vn soupir, ou vne plainte; mais vn concert de voix, vn accord de soupirs, vne concordance de plaintes, vne harmonie d'affections vnaniment eleues à Dieu qui imitent ce saint accord des Anges & des esprits des saints qui font resonner au ciel ces harpes dont est parlé au cinquiesme de l'Apocalypse. La ioye & l'allegresse qui faisoit le cœur de saint Pierre sur la montagne prouenoit à la verité principalement des rais lumineux qui couloient de la face esclatante de Iesus-Christ transfiguré; mais le surcroist de contentement & l'asseurance qu'il eut de dire, Il est bon que nous demeurions icy, & que nous faisons trois tabernacles, fut occasionnee par l'aide qu'il auoit de se voir en la compagnie des deux plus fameux zelateurs du seruice de Dieu, qu'il reconnoist par leurs discours auxquels il peut mesler quelque chose du sien, ou par leurs marques particulieres; l'vn par son chariot flamboyant, & l'autre par les tables de la loy, ou par l'espaisseur de la lumiere qui brilloit en façon de cornes

sur son visage, comme ils estoient representez es liures de la synagogue anciēne. Si ceste entreueue luy fit prendre ceste hōnestē hardiesse, qui ne peut qu'elle ne lui apportast du merite? Vn autre chez les auteurs prophanes se retirant & se separant de toute societē pour vacquer, se disoit-il, à la speculation des choses naturelles se fit bāffouer à credit, permettant que l'on l'appellast Misanthrope, & que l'on luy fist des reproches de sa negligēce & du peu de soyn qu'il auoit du bien public & de sa patrie. Si ie n'obiectoīs le mesme, ie diroīs pour le moins à quelques-vns (car ie scāy qu'il y en a qui embrassent cete vie pour se depestrer des vicēs du siecle) que c'est leur façon de viure sauuage, leur humeur bestiale & farouche qui les y porte; que c'est la foiblesse de leur esprit, qui est incapable de societē humaine: que c'est pour se courtoiser soy-mesme, ne pouuant caresser les autres: ou biē l'ambition qui les tourmente, afin qu'ils soyent remarquez par vne profession extraordinaire, pource qu'ils ne paroissent pas assez au monde: qui ne veulent plus estre tenus en eschec par

les yeux & iugemēs de tous, ou la gloire, la crainte du reproche, & de mauuaife reputation faict marcher droict. A d'autres qu'ils fuiuent Icfus-Christ au defert pour auoir du pain, semblables aux petis enfās qui ne prient Dieu que pour auoir à defieuner : ou par chagrin & despit, pour estre las de nager contre le fil du torrent, & d'auoir toutes choses contraires. C'est ce que l'on disoit à Vatia, lequel pouuant viure honnorablement & estre vtile dans les villes, auoit neantmoins fait eslection de ceste façon de viure, comme la plus douce qu'il eust peu choisir : Qu'il sçauoit bien se cacher & non pas viure, qu'il menoit non vne vie reposesee, ains vne vie assoupie. On disoit passant deuant sa porte, Vatia est icy enterré qui fuit le monde & les affaires, quasi comme relegué chez luy par le mal'heur de ses passions, qui n'a peu supporter que d'autres fussent plus heureux que luy, qui s'est caché de frayeur, qui ne vit ne pour autruy, ne pour soy. *Qui res, & homines fugit, ille est quem cupiditatum suarum infelicitas relegauit, qui alios feliciores videre non po-*

tuit, qui se velut tumidum atque iners animal metu occultavit. Comme il arriva à Marc Anthoine apres la guerre d'Actium, qui laissant la ville. & la conversation de ses amis fit bastir vne maison dedans la mer pres l'isle de Pharos sur certaines chaussees & leuees, où se bannissant, disoit qu'il vouloit mener vne vie semblable à celle de Timon. Je le prends au meilleur sens qu'il puisse estre: Ils me diront que le monde est rempli de mouuement & d'inquietude; que le tabut & le tracas estourdit continuellement ceux qui y demeurent, & empeschent les meilleurs esclancemens de leur ame. Que la solitude est la seule retraite pour se guarentir de ce bruit, & des tentations qui partent de la diuersité des obiects qui frappent nos yeux en la foule: que c'est le seul subiect qui les en fait retirer pour viure solitairement; ce qu'ils ont peut estre appris du Poëte Grec Amphis lequel loüant la vie rustique appelle la solitude vne chose doree, c'est à dire excellente. *Εἷς ἔστι χρυσοῦν ἔστι πρᾶγμα ἐρημία.* *An non aurea res est solitudo: & au*

contraires l'assemblee des villes vn thea-
 tre plein de misere: *ἡ ἐν δεθεατρὸν ἕστιν ἀτυ-
 χίας σαφῶς γέμον, Vrbs autē plane theatrū est
 infel citate palam sciatēs.* Mais ils se trom-
 pent lourdement. Car s'il y a quelque in-
 commodité en la vie sociale, ce qui peut
 estre, ceste vie en quelque lieu que l'on
 la passe n'estant qu'un tissu de malheurs
 & vne guerre continuele, la solitude en
 est vn terrouër fertile & abondant, où
 croissent biẽsouuēt celles que l'õ apporte
 du monde, sans empescher le prouing
 des autres que le lieu naturellemēt pro-
 duit. Sainct Hierosme escriuant à Eusto-
 chium luy confesse naifusement qu'en la
 solitude il a l'esprit bandé aux ballets, &
 brusle d'impudicité. Voie mesme les
 cuifans regrets de ce que nous auons
 quitté s'vniffans & se rallians, les con-
 uicitisesse rallumēt bien souuent au dou-
 ble. Si l'humeur est triste & morne elle
 passe quelquesfois en hypocondriaque
 qui occasionnera des phãtasies merueil-
 leuses: l'on pensera que celuy qui est reti-
 ré en sa cellule soit empesché à la lecture
 de quelque bon liure, ou attaché par me-
 ditation à la croix de Iesus Christ, qui au
 contraire conte les lozanges de ses se-

nestres & les quarreaux de sa chambre: ou qui poursuit comme l'Empereur Domitian les mouches de l'œil & de la main. Son discours mal fondé & son imagination vitiee luy faict enfiler vne chaine de longues esperances qui l'empestre & le gehenne lors qu'il en veut rompre le cours. Le desespoir, la presumption & admiration de soy-mesme se glisse insensiblement es esprits sous vne saincteté de profession remarquable. *Solitudo superbiorum est, quia solos se reputant & appetunt reputari.* S'il y a quelques esprits mieux faits qui s'entretiennent en la vertu qu'ils ont apportée en la solitude, le progres qu'ils y feront sera bien souuent imperceptible. Or ne s'auancer pas es choses spirituelles c'est aller en decadence. Sainct Basile le grand donnât aduis à sainct Gregoire le Theologien de ce qui s'estoit passé depuis qu'il s'estoit retiré au desert, le tesmoigne par vne de ses lettres. J'aurois honte à la verité, dit-il, pour vous en faire venir enuie, de vous escrire ce que ie fais iour & nuict en ce desert. Car ores que i'aye laissé la ville & toutes ces fascheuses occupatiõs qui m'apportoient mille maux

& mille incōmoditez, si ne puis-je encore me laisser moy-mesme, ains ie semble proprement à ceux, qui pour n'estre accoustumez à la marine sont malades dās le nauire: ils ont opinion que c'est la grandeur du vaisseau & le grand branle qu'il a qui leur faict mal, ils descendent dans l'esquif pourestre mieux, mais ils sont pis que deuant; car leur estomach passe avec eux, & leur bile les suit. Il m'en est donc aduenu de mesme: car emportant avec moy mes priuees & particulieres passions, ie suis tousiours en mesme trouble & inquietude que i'estois, & ainsi ie n'ay rien gagné de me retirer du monde. C'est pourquoy fort à propos Crates disoit à vn ieune homme qu'il voyoit se pourmener tout seul à l'escart, donnez vous de garde que vous ne parliez à vn meschant homme; *Solitudo enim omnia mala persuadet, & nemo est, cui non sanctius sit cum quolibet esse, quam se cum.* Le prouerbe Hespagnol est excellent pour celieu, *Guarda me Dios de mi,* comme aussi ces vers de Gueuarre Euesque de Montanedo.

*En la guerra que poseo
Siendo mi ser contra si.*

Pues yo mesmo me guerreo

Defienda me Dios de mi,

En la guerre que i'ay.

Mon estre estant contre foy,

Puisque guerre ie me fay

Dieu me defende de moy.

Ce que le diable subtil de sa nature, & en ses inuensions recognoissant, attaquâ Iesus-Christ au desert, esperant par la faueur du lieu obtenir ce qu'il n'auoit peu faire ailleurs. Quelques peres anciens à ce subiect remarquent qu'il ne s'adressa point à Eue sinon que lors qu'elle fut esloignee de son mary. Que le fraticide Cain ne s'esleua point contre son frere Abel sinon que lors qu'il le vit destitué de secours au milieu d'un champestre: que iamais Ioseph n'eut esté vendu aux Madianites par ses freres s'il ne se fust rencontré tout seul au milieu d'une campagne priué de compagnie & de secours.

Malum quod nemo videt, nemo arguit; ubi autē non timetur reprehensor securus, accedit tētator, licentius perpetratur iniquitas. Recognoissant Messieurs, que la solitude est vn lieu tousiours accompagné de maheurs & de defastres & que l'honneste

entretien auquel vous passez le temps vous fait gouster les felicitez de la vie sociale: ie concludray avec toute asseurance que la vie sociale & ciuile doit estre preferee à la solitaire : & me donneray bien de garde nonobstant qu'au desert le silence soit obserué, de fermer la bouche à ceux du party contraire craignât qu'il ne sêble que ce soit vn preiugé des bonnes raisons qu'ils pourroient apporter pour l'establissement de leur opiniõ. Permettons donc qu'ils y employent & la bouche des dieux & des hommes. Ils obiectent premierement que l'oracle de Delphes fut vn iour interrogé par le plus grand Roy de la terre, quel homme luy sembloit le plus heureux? respondit que c'estoit vn Aglaus Psophidius qui auoit vescu vn bel aage tousiours enfermé dedans vn petit coin d'Arcadie, où il cultivoit vn heritage de peu de reuenue, mais toutesfois suffisant pour l'entretien de la vie d'vn homme, & n'auoit iamais passé les bornes de sa terre pour sçauoir seulement comme l'on viuoit ailleurs. L'oracle estoit preoccupé de passion, & en parloit pour son profit. Car combien que ces esprits malicieux fissent ployer

le genouil à tout le monde pour leur ser-
 uice, tant à ceux qui viuoient en compa-
 gnie qu'au desert: toutesfois craignant
 que la lumiere de nature n'esclairast ces
 deuoyez, & qu'ils fussent tousiours plus
 asseurez de leur obeissance, l'oracle
 loue la vie solitaire afin d'en faire venir
 enuie aux autres, où plusieurs se re-
 tirans, l'obscurité du lieu & les nuages
 espais de l'ignorance offusquant leurs
 entendemens vescuissent tousiours slà aux
 gages trompeurs de ces demons. Que tel
 aye esté son dessein ie le recognois parce
 que son intétion butte tousiours à quel-
 que mauuaise fin, & est contraire à celle
 de l'Oracle qui ne peut estre autre que
 veritable; lequel parlant par la bouche
 de son Ecclesiaste dit: Il vaut mieux estre
 deux qu'vn. Car ils ont le bien & le con-
 tement de leur compagnie: si l'vn viét
 à tomber il est soubstenu de l'autre: ma-
 l'heur à celuy qui sera seul, car s'il tom-
 be il n'aura personne qui le releue, & si
 deux dorment ensemble ils auront plus
 de chaleur; mais celuy qui est seul com-
 ment s'eschauffera-il? Cest autre argu-
 ment semble presser dauantage comme
 étant tiré de la façon de viure d'vn per-

sonnage celebre. Sainct Iean des le berceau se confina dans les deserts, où uiuant solitairement , & macerant sa chair, il jouissoit des douceurs de cette vie, fouilloit en liberteé dans les tresors de la diuinité, & repailloit les desirs de son ame de la cognoissance de l'immortalité. C'est luy que Dieu a declaré le plus grand & le mieux embelley de graces de tous les hommes qui auoient pris iour au monde, qualités qui ne luy eussent iamais esté données si la façon de viure qu'il pratiquoit n'y eust contribué quelque chose, & par consequent si la vie solitaire n'eust esté preferable à la ciuile. Je ne doute point que ce sainct personnage n'ayt resenti les contentemens du desert , comme aussi les incommoditez qui l'accompagnent, mais ie sçay tres-certainement que tout ce qui s'est passé auparauant la venue de Iesus Christ, n'a esté qu'ombre & figure où l'imperfection a tousiours esté meslee, & que sainct Iean menoit vne vie solitaire pour nous donner à entendre qu'elle n'estoit pas si parfaicte que celle que meneroit Iesus-Christ dont il estoit la figure, & ceux qui l'ont particu-

lièrement fuiuy combattant heureusement sous l'estendart de son nom. Nos peres modernes, autant aduisez au seruice de Dieu, & auancez ce me semble en la cognoissance des bonnes lettres que les anciens, ont esleu les villes & le milieu d'icelles, nonobstant les incommodités de la foule & de la presse, afin que leurs paroles semées, & l'odeur souefue de leur nom embausmât plus facilement tout le lieu apportassent du bien & de l'allegement à vn chacun. Entre quelques autres raisons qui pourroient estre alleguees en faueur de la vie solitaire ie cõcluray par ceste-cy. Le dâger est fort grand parmy le monde à cause de la corruption de ceux qui y viuent, ce n'est pour la pluspart que desordre, qu'vn dereglement cõtinuel, vn train de mal faire, vn degoust de vertu, vn mestier iuré de tout vice, vne Egypte d'aveuglemēt, vne bylone de confusiõ. Le sentimēt de ce philosophe mourāt estoit fort bon qui voulut que l'on l'enterrast la face cõtre terre. Parce (disoit-il) que le monde estoit tout rēuersé, & qu'il esperoit qu'ũ iour il se redresseroit; ce qu'aduenant il

châgeroit de posture, & auroit alors les yeux tourneés vers le ciel. Que s'il y a quelques traueses & difficultez au desert, les Anges s'y retrouuent qui apportent mil consolations; si le serpent infernal nous y blesse & nous offe, là se retrouve le serpēt d'airain qui guarit nos playes, & sert d'antidote cōtre ses morsures & blesseures; si au desert il y a disette de pain, là se trouue le pain d'Elie apporté par l'Ange qui no^o dōne le cœur, le courage, & la force de passer plus outre; si au desert il y a faute de viande, là decoule cete manne delicieuse pestrie par la main des Anges; si les deserts sōt remplis de rochers, là se trouuent les rochers qui iettēt le miel, & desquels ialifset les fōtaines d'eau viue pour l'assouuissement de nostre soif; si au desert les eaux sōt ameres, le bois y croist pour les adoucir; bref si au desert il y a des tenebres, vne colōne de feu y paroist qui esclaire iour & nuict: que le desert donc nous doit estre agreable au regard des cōpagnies. Il est vray que parmy le mōde il y a beaucoup de desordre, d'ab^o, & de perils; mais encore y a il moyen de se rēdre spectateur de la vanité & mauuais travail

travail des hommes sans y participer, & parmi vne grande foule de parlans, parler à soy-mesme, & non seulement s'entretenir, mais aussi s'accroistre en pieté & deuotion. On dict que si l'on iettoit dans les eaux ameres de la mer vn pot de terre neuf, qui fust bien clos de toutes parts, que l'on y trouuerroit en peu de iours de l'eau douce. Fermons nos sens aux voluptez, nostre bouche aux distractions, nostre cœur aux mauuaises affections quand ce seroit dedās vn ocean du monde le plus corrompu, l'eau douce du repos spirituel ne nous manquera point; aussi souuent aduiendra que comme les brâches du figuier sauuage environnant le tronc du domestique addoucissent & meurissent plus promptemēt son fruit; ainsi parmi les compagnies nous sentirons nostre cœur plus eschauffé d'amour diuin, & serons plus portez qu'au parauant aux exercices de la vertu. Et ie vous prie, qu'ont seruy tant de graces & de pluyes diuines dont le desert a esté arrosé, sinon pour vne plus grande condamnation de ceux qui les ont receues sans en retirer du bien? Qu'vne armee si nombreuse se soit entierement perdue dās le

98 DE LA SOLITUDE.
desert, que pas vn, excepté deux, n'ayt eu
le moyen de se conseruer la faueur d'en-
trer en la terre de promesse. La bonde
des estangs celestes si largement ouuerte
sans produire aucun fruit, me fait nai-
stre vn soupçon qu'oultre les murmures
qui sont ordinaires au desert, il a encore
quelque malheur qui nous est incogneu.
Craignant donc, Messieurs, d'en estre
tallonnez, & que la douceur de nostre
vie accoustumee ne se chāge en aigreur,
ie vous prie que l'opinion que i'ay tou-
jours tenuë & voudrois maintenir par
tout, soit appuyée de vos iugemens, pre-
ferans la vie sociale & ciuile à la solitaire,
encore puisque *viuit is, qui multis vsui est,*
viuit is qui se vititur; qui verò latitant & tor-
pent mortem suam antecesserunt.





QVATRIESME DISCOVRS.
DE L'AMOUR.

Par le S. FORNIER, Docteur ez droicts
en l'Vniuersité d'Orleans.

MESSIEURS, autant de fois qu'il m'est souuenu de l'image d'Amour que les Atheniens autres-fois poserent en l'academie dediee à Minerue, & des sacrifices qu'on auoit accoustumé d'y offrir conioinctement à Pallas, & à Amour, i'ay tousiours pensé que nostre academie bien que voüée principalement aux Muses ne seroit point si seuerre que de refuser l'entree à l'Amour, puis que mesme c'est luy qui par vn honnesté lien entretiét la bienueillance de cete compagnie. Pour fauoriser ma croyance, ie me remettois encore deuant les yeux ce que Plutarque escriit, que Hesiodé, Platon, & Solõ, iadis

ont amené Amour de la ville de Helicon, & l'ont conduit en l'Academie pour y estre recogneu comme roy & gouverneur, couronné de chapeaux de fleurs, & honoré de belles compagnies. Je considerois que les anciens en leurs escolles plaçoient la figure de Cupidon entre Hercule & Mercure; que Platon dedans son banquet a mis Apollon & les Muses entre les disciples d'Amour, & que quand les anciens ont dict communement que l'Amour enseigne la musique, ils ont assez manifestement tesmoigné la conuenance qu'il y a entre l'Amour & les Muses. Mais lors que i'ay depuis considéré de plus pres la nature d'Amour, aussi-tost i'ay resenty des mouuemens contraires à mes premieres intentions, qui m'ont tenu long temps irresolu en l'execution de mon dessein. Il m'est venu en pensee que frauduleusement on pouuoit s'estre seruy du specieux nom d'Amour, afin d'attirer par sa douceur vn chascun à cherir les sciences : & m'a semblé suspecte ceste belle effigie d'Amour posée en l'ancienne academie pour y inuiter

plus facilement la ieunesse. Parmy les monumens de l'antiquité nous trouuons vne coustume prattiquee par ceux qui possedoyent iniustement les heritages d'autruy, qui estoit d'y mettre de faulses inscriptions qui portoyent les noms ou les qualitez de quelque grand dont l'authorité peult seruir d'estonnement à ceux qui les voudroyent inquieter. Je ne sçay si c'est point d'un contraire dessein que les Atheniens employerent la figure d'Amour, afin d'attirer à leur academie par cet obiect agreable ceux que la difficulté des sciences en eust peu destourner. Quoy qu'il en soit, comme ie n'entens point par mon opinion presumee apporter aucune violence à la liberté de vos iugemens, aussi vous demande-ie pareille licence d'exposer auiourd'huy mes intentions en ceste assemblee, & vous descouure l'entreprise que ie fais contre la puissance de ce petit tyran qui maistrise le monde, & le desir que i'ay de le deposcer de son throsne pour y establir vn autre Amour plus digne des hon-

neurs souverains. Tout ainsi certes que les empereurs Arcadius, & Honorius autresfois ont iustement condamné le fallacieux artifice de ceux qui empruntoyent de faux tiltres pour donner de la terreur à leurs aduersaires: aussi me prend il maintenant vne enuie de bānir de nostre academie l'infame nom d'amour, qui merite plustost l'esloignement que les approches des lieux où l'on faict profession d'honneur & de vertu. Quand les poètes ont feint qu'Amour anciennement fut chassé de la troupe de ces douze dieux & deesses qu'on appelloit de la grand bande, à cause des troubles & des seditions qu'il excitoit parmy eux, & que pour empescher son retour ils luy couperent les aisles: ie croy qu'ils ont voulu nous apprendre quel amour est incompatible avec la pureté des belles ames, qu'il est indigne tout à faict de leur société, qu'il ne faict son seiour que parmy les esprits attachez à la terre. Il est vray, Messieurs, ce que communement nous apellons Amour est vne affection brutale, qui prosterne les ames descendues du ciel, & les affoiblit tellemēt qu'elles per-

dent l'usage des aïles qui les deussent esleuer au lieu de leur premiere origine. C'est vn desir desreiglé qui destourne nos yeux de la contemplation des souverains objets pour les amuser à des beautez passageres. C'est vne concupiscence charnelle qui nous faict abandonner les plus solides contentemens pour rechercher iene sçay quelles voluptez qui nous trompent d'une vaine apparence. Le vray amour au contraire a le vray biẽ pour son objet, la raison pour son siege, le zele pour son flambeau. Il est ardent en sa charité, fidele en ses promesses, invariable en sa constance. Il est tousiours accompagné de saincts eslancemens, d'aggreables langueurs, de passions sacrees, de celestes rauissemens, de spirituelles ecstases, qui fõt gouster aux ames amoureuses des douceurs incroyables. Et si nous voulons luy donner vne Venus pour sa mere, il faut que ce soit celle que les anciens appelloyent *Verticordia*, qui tournoit les cœurs du vice à la vertu, & à laquelle iadis le senat de Rome apres auoir consulté les oracles des Sibylles ordonna qu'on dediaist vne image, afin que plus aisement les ames des filles &

des femmes conuertissent leurs affectiōs deshonneſtes à la pudicité. C'eſt là ce ſeul amour que ie recognois meriter iuſtement le nom d'amour. Celuy-là diſ-ie par lequel nous aimons Dieu par deſſus toutes choſes, & luy en toutes choſes, & toutes choſes en luy. De verité noſtre ame au regard de ce ſainct obiect ſemble auoir quelque rapport à noſtre œil au regard du ſoleil. Noſtre œil non ſeulement eſt deſireux de voir la lumiere par deſſus toutes choſes; mais encore naturellement il n'appete que la lumiere: auſſi faut-il que tous nos deſirs & nos affectiōs ne ſe portent qu'à Dieu: & ſi les beautez de quelques creatures nous plaiſent, nous deuous auſſi-toſt faire vn reflechiſſement de nos penſees au createur qui les a fait ſi belles. Si nous ayons les anges, il faut que ce ſoit pour l'imâge de Dieu qui reſplendit en eux: ſi nous ayons les ames, que ce ſoit à cauſe de la ſemblance de Dieu: ſi les corps, que ce ſoit pour l'ombre, ſ'il faut ainſi parler, de la diuinité dont nous y recognoiſſons les marques apparentes. Ayons en ſomme durant tout noſtre vie tellement Dieu en toutes choſes, qu'a-

pres la mort nous aymons toutes choses en luy. Mais afin de vous faire plus euidentement recognoistre ce que i'ay principalement entrepris auiourd'huy de prouuer, que ceste passion que le vulgaire appelle communement Amour ne l'est pas, i'examineray la distinction que quelques philosophes ont faicte de l'amour diuin, de l'humain, du brutal.

L'amour diuin, disent-ils, est de l'hōme contemplatif, l'amour humain de l'actif, le brutal du voluptueux. Et d'autant que tout amour cōmēce par la veuë, le diuin esleue sa cōtemplation aux choses spirituelles: le brutal l'abbaisse à l'attouchement, & s'attache à ce qui est de la terre: l'actif demeure cōme en la moyenne region, arrestant sa contemplation à ce qui l'environne, se plaissant en vne vie actiue & morale, ne recherchant en somme autre contentement que de la simple entreueuë & conuersation de ceux qu'il aime. Mais ie separe encore cet amour diuin en deux genres, l'vn est consommé, & l'autre consommable: l'vn au ciel, & l'autre en la terre: l'vn en repos, & l'autre en mouuement. Les anciens poëtēs

parmy leurs fictions mettans Amour au
reng des dieux, nous ont bien aucune-
ment fait entendre que le nom d'a-
mour n'est iustement deu qu'à celuy par
lequel nous aimons Dieu pour luy-mes-
me, & toutes choses pour luy. Mais la di-
stinction qu'ils ont encore faicte entre
leurs imaginaires diuinitez nous condui-
sent en quelque maniere à la cognoissan-
ce de la verité que nous recherchons.
Car Pausanias en Platon, ayant faict A-
mour inseparable compagnon de Ve-
nus, adiouste en suite que comme il y a
deux Venus, aussi faut-il establir deux A-
mours. La premiere Venus (dit-il) est sans
mere, nee du ciel, dont elle est appelée
Vranie, c'est à dire celeste. Varron la
nomme *Cæligenam*. La puisnee est engen-
dree de Iupiter & Diane, & s'appelle Pá-
deme, comme qui diroit populaire &
commune. L'amour donc qui accompa-
gne l'aînée doit pareillement estre nom-
mé celeste, & vulgaire celuy qui est
auecque la seconde: qui sont deux diuer-
ses sortes d'amour selon le tesmoignage
de Plutarque autresfois recogneues par
les peuples d'Egypte aussi bien que par
ceux de la Grece. Mais ie veux donner le

nom d'amour celeste à celuy qui rend les
ames bien heureuses apres la vie mor-
telle iouïssantes au ciel du souuerain cõ-
tamment qu'elles ont desiré, & le nom
de populaire à celuy que les peuples fi-
deles viuans encore en ce monde portēt
à l'obiet de leur felicité. Et puis que nous
sommés tombez sur les fables des poë-
tes, permettez de grace que ie vous conte
encore ce qu'elles nous apprennent de la
naissance d'Amour, engendré à leur dire
de la conionction d'Iris & de Zephyre.
Les anciens qui ont philosophé sur ceste
generation fabuleuse, remarquēt assez à
propos que les esprits vulgaires pour la
plus part ne pouuans d'icy bas contem-
pler l'admirable beauté du soleil, iettent
leur veüe seulement sur vne image em-
prainte dedās l'arc celeste, c'est à dire s'ar-
restent à des nuages & des ombres pas-
sageres, à des lumieres sombres, à des mi-
roirs qui representent vne diuersité de
couleurs embrouillees. Mais les Ames
plus releues au lieu de terminer leurs
desirs en cete contemplation, les eslan-
cent plus haut à la source plus pure de
ceste lumiere celeste, & autant qu'elles
rencontrent de beautez corporelles au

monde, elles s'en seruent comme d'autãt d'instrumens pour enflãmer leur amour des beautez spirituelles & des obiects plus aimables.

Venons à la seconde espece d'amour, celien qui conioinct les amis d'une mutuelle bien-veillance que plus communement nous appellons Amitié. Ciceron la definit vne bien-veillance affectionnee de l'un enuers l'autre pour s'entr'aider mutuellement de bonnes volonteze & d'effects autant que faire se peut sans violer les droictz d'honesteté. Je confesse qu'autresfois cete amitié a conuersé parmy les hommes à face descouverte, mais à vray dire il ne nous en reste plus rien auiourd'huy que l'image. Cyrus Theodorus en vn certain dialogue descrit naïfument l'amitié ayant perdu l'honneur de son ancienne beauté, toute palle, esploree, vestue de deuil, & se plaignant de son mary le monde, qui l'auoit flagellee, battue, foullee aux pieds, & apres plusieurs autres indignes traictemens chassée en fin de sa maison. C'est depuis ce bannissement que nous auons perdu l'amitié. Elle est retournée au ciel d'où premierement el-

le estoit descendue. Seulement voyons nous si en ne sçay quelles gens qui en contrefont quelques marques. Et comme ceux qui exposent de la faulse monnoye tirent grand profit de peu de chose, aussi ceux qui vsurpent le nom d'amis a faulx tiltre, pour quelque peu de vanité qu'ils sçauent faire passer artificiellement a cheptent souuent esfois de belles recompenses. Ils protestent assez de parolles les vœux de leur seruice, mais en effect on ne void que du vent. Ils font en apparence assez de demonstrations de bõne volonté, mais on recognoist à l'execution que ce n'est riẽ que belle flaterie. Aimer proprement selon la definition d'Aristote est vouloir du biẽ à quelqu'un nõ pour nous, mais pour luy. Et toutesfois où sont auiourd'hui ceux qui recherchèt la cognoissance ou la bien-veillance d'autruy pour le bien de l'obiet qu'ils cherissẽt. Qui sont ceux au cõtraire qui n'aimẽt plustost pour la commodité, la faueur, le plaisir qu'ils esperent? La troisieme espece qui nous reste à deduire semble meriter encore moins que les autres ce beau nom d'amour que le commun vsage de parler luy donne à

faulſes enſeignes. C'eſt pluſtoſt vn monſtre, vn fantoſme, vn rien, vne folie, vne brutalité, pluſtoſt en ſomme toute autre choſe qu'amour. Ce qui nous empêche de luy trouuer vn vray nom, eſt que nous ne cognoiſſons pas bien à deſcouuert ſa nature: & ce qui cache ſa nature à noſtre cognoiſſance eſt la diuerſité des opiniõs embrouillees que nous trouuons dans les eſcrits de ceux qui l'õt voulu depeindre. Les vns ont faiçt amour aueugle, les autres luy ont couuert les yeux d'vn bandeau, comme ſi le bandeau rendoit plus obſcure la veuë d'vn aueugle. Les vns l'ont peint comme vn enfant, les autres l'ont tenu pour le plus puiffant de leurs dieux. Quant à ſon extraction, quelques vns l'ont deſhonoree de là marque de pauureté, & honoree d'autre part des richesses: comme quand Platon l'a fait naiſtre d'vn pere riche Porus, & d'vne mere indigente Penia, pour mōſtrer (ce dit-on) que nous n'aimons ordinairement ny ce que nous n'auons point du tout, ny ce que nous poſſedons entierement. Si ce n'eſt que nous voulions pluſtoſt approuuer l'allegorie d'Eufebe, qui prend en ce lieu de Platon la trom-

perie de Penia qui a deceu Porus dedans les iardins de Iupiter pour le serpent qui abusa nos premiers parens dedans le Paradis terrestre : Dont est né Cupidon, c'est à dire ceste deception a occasioné la naissance de nostre amour Iesus Christ. Mais si nous nous informõs plus curieusement de la genealogie de ce fabuleux Cupidõ, l'incertitude que nous y remarquerons est vn argument manifeste ou que l'amour du monde n'est point du tout, ou que ce n'est qu'un bastard. Les vns l'ont fait naistre du Chaos & de la Terre, les autres de Venus & de Mars, quelques vns d'Æther & de la Nuiçt, quelques autres de Zephyre & de la Discorde, aucuns du Ciel & de Venus, de Mercure, de Vulcain, de Lucine, des Nymphes. Si l'on recherche son age, les tableaux de tous les peintres, les vers quasi de tous les poëtes nous le representent fort ieune. Les Philosophes au contraire le font plus ancien que tous les autres dieux, comme Platon qui le met *ἐν τοῖς πρεσβυτάτοις τῶν θεῶν*. Et mesme entre les poëtes Orphee l'appelle *πρεσβυτάτου*. & Hesiodé en sa Theogonie le met au reng des dieux plus anciens

avec la Terre, le Chaos, le Tartare. Mais iugez vn peu ie vous prie quel iugement pouuoient auoir ces bonnes gens du tēps passé qui nous ont laissé toutes ces belles peintures d'Amour. Ils ont chargé sans commiseration ce petit enfant d'vn arc & d'vn carquois plein de flesches, comme si ce fardeau cōuenoit à son âge, ou comme si vn pauure aueugle se pouoit ayder de ces armes. Ils l'ont laissé tout nud, sans craindre qu'il se morfondist parmy les neges, les pluyes, & les vės, parmy le sercin mesme de la nuict qui luy est plus familiere que le iour. Ils luy ont attaché des aisles au dos, & ont fait vn oiseau de ce pauure serpent qui ne sçait que ramper sur la terre. Aussi Eubule dedans Athenes auoit raison de dire que le premier qui s'aduifa de pourtraire Amour avec des aisles ne sçauoit peindre sinon des hirondelles: & n'auoit pas bien experimēté la nature d'amour, puis qu'il figuroit prompte & legere vne maladie qui est si tardiue à laisser les entrailles dont elle s'est vne fois emparee. Et dās le poëte Moschus entre les autres enseignes de l'Amour fugitif que sa mere donnoit, il vole, disoit elle, comme vn oiseau
leger

leger tantost aux vns tantost aux autres, mais ayant trouué place dans les entrailles de quelqu'un, il n'en bouge. Il a le corps nud, mais l'ame couuerte & cachée: le carquois doré, mais les fleches empoisonnées: les paroles douces, mais l'intention mauuaise: les mains petites, mais qui font sentir leur force de loing: il porte le miel en sa bouche & l'amertume en son cœur: ses yeux sont cruautéz, son ris trahison, & le vermillon de ses leures vn venin dangereux. Et bien messieurs, ay-ie tort de l'auoir appelé monstre, puisque ceux qui pensoient le cognoistre mieux l'ont depeint d'une si prodigieuse nature? Ay ie tort de l'auoir nommé fantosme, puis qu'ils luy ont donné de si fantastiques images? Ay-ie tort de l'auoir dict vn rien, puis que tant de contrarietez ne pouuant s'accorder ensemble en vn mesme subiect, nous induisent a croire que c'est vn rien en verité qui n'éprunte son estre imaginaire que de l'erreur de nostre opinion: Et vrayement est ce vn rien, puis que c'est vn peché, & le peché n'est qu'un rien. Mais ie pense luy auoir faict beaucoup d'honneur quand ie l'ay aussi appelé vne folie. Eussay ie point mieux dit vne

furie? A mon aduis ie puis bien dire l'vn & ne me dedire point del'autre. Car selon les diuers degrez de cete passiõ quelques fois on remarque vne moindre alienation d'esprit, quelques fois on la void passer iusques à vne rage insensee. C'est pourquoy Plutarque rapportant les diuerses opinions de plusieurs touchant la nature d'amour, approuue en fin celle de quelques vns qui ont dict que le commencement de cete passion n'est qu'un simple desir, mais son excez vne vraye folie. Et Prodicus ne s'esloignoit pas de cete conception, quand il disoit que le redoublement de desir passe en amour, & le redoublement d'amour en folie. Entre plusieurs argumens de cete humeur insensee en voulez vous vn plus manifeste, que de voir des creatures raisonnables, animees, sensibles, affectionner esperduement celles qui sont irraisonnables, inanimees, insensibles? C'est bien a la verité quelque chose d'estrange quand nous lisons qu'un bellier est deuenu amoureux de Glaucia, vn elephant du fils de Nicee, vn oison du philosophe Lacide & d'Amphilocus Olenien, vn cocq de Secundus eschançon du roy de Bithynie, les dau-

phins de plusieurs ieunes hōmes, vn pan d'vne belle fille à la mort de laquelle iamais il ne voulut suruiure, vn dragon d'vne ieune *Ætolienne* qu'il venoit voir de nuict, couchoit doucement avec elle, s'entortilloit au tour de son corps sās luy faire aucun deplaisir, puis sur le matin s'alloit. Mais quel excez de folie aux hommes qui deussent suiure la guide de la raison, lors qu'ils se laissent emporter à vne passion qui les rēd amoureux des obiects qui n'ont point de raison, d'ame, ou de sentiment? Et toutesfois nous lisons que quelques vns ont aymé vn chien, comme le fils de *Xenophon*: les autres vn gay, comme ce ieune enfant de *Sparte* dont *Ælian* fait mention: aucuns ont arresté leurs affections à des arbres, comme *Xerxes* qui demeura tout vn iour avec son armee à contempler vn platane, lequel mesme il orna des affiquets & des pareures ordinaires dont les femmes se seruēt: quelques autres ont aimé des statues, cōme *Pigmalion*, & ce ieune *Athenien* qui deuint tellement passionné de l'image de la bonne fortune, qu'il la baisoit, l'ēbrassoit, luy donnoit des couronnes, l'ornoit de vestemens, luy faisoit des sacrifices, &

pour comble de sa passion malheureuse voyant qu'il ne pouuoit obtenir ce qu'il auoit esperé, apres mille torrens de larmes en fin se fit mourir. Bref les exemples ne sont que trop notoires des hommes qui ont abominablement affectionné des cheures, des iumens, des truyes: & des femmes qui ont esté furieusement esprises de semblables amours: dont quelques vns ont pensé que sont issus les Minotaures, les Ægipans, les Sphinx, & les Centaures. Plutarque fait mention d'un certain qui comparoit l'amour à l'yresse, en ce que l'un & l'autre eschauffe les personnes, les met en guaye humeur, les fait rire & chanter. Mais il me semble auoir omis le plus remarquable effect en la production duquel ces deux causes singulierement fraternisent. C'est cete alienation d'esprit, qui reduit les amans en un estat si deplorable, qu'un ancien ne croyant pas exprimer assez cete perturbation par le simple mot de folie, l'apelloit vne rage de folie *λυσαμανιας*. Et Sophocle ayant atteint ce dernier aage qui deliure ordinairement les ames de cete passion, disoit qu'un de ses plus grands contentemens estoit de se voir

eschappé de la seruitude d'amour, comme de la subiection d'un maistre furieux & enragé. Les beaux esprits du temps passé recognoissoient bien ce deffault quand ils ont peint Amour aueugle, voulans par cete marque monstrier les tenebres qui obscurcissent la lumiere des ames amoureuses. *Scilicet insano nemo in amore videt*, dict Properce. Et les payens qui accommodoyent leurs passions à leurs dieux, entre diuerles fureurs diuines mettoient ensemble celles de Bacchus & d'Amour. Auec cete qualité symbolise fort la derniere que i'ay donné cy dessus à l'amour. C'est la brutalité, dont la marque honteuse raualle tellement la dignité de l'homme que souuent on le void sous vne forme humaine cacher vne ame bestiale. Car depuis qu'une fois on a tant donné de pouuoir à la concupiscence qu'elle se rend maistresse de la raison, cete dōmageable Circé change les hōmes en pourceaux, pour ne chercher plus que la fange, & tenir fichez sur la terre ces yeux que le vray amour deuoit attirer à la contēplatiō du ciel. Ie ne m'estendray point dauantage sur ce discours dōt le subiect trop ample

& trop commun me dōne plus de peine à retrancher qu'à chercher la matiere dont on le pourroit enrichir. Seulement me restreindray ie aux trois principaux points qui sont remarquables en ce qu'on nomme Amour, le commencement, le progresz, & la fin, que lon peut reduire à la veuë, les desirs, & la iouissance. Les Grecs ont donné diuers noms d'Amour aux deux premiers, comme nous apprenons de Phurnut⁹, Ammoni⁹, & Treties en ses commentaires sur Hesiodé. Car ils ont appellé le premier *Ἔρως*, celuy qui nous induit à aimer ce que nous auons veu : à quoy se peut rapporter la rencontre que les anciens ont faicte sur l'ailusion de deux termes semblables, *ἐκ τοῦ ὄραει γίνεται τὸ ἐρῶν*. Ils ont donné le nom de *Ἔρως* & *Πέθος* au second, celuy qui porte nos desirs à la poursuite des obieets que la veuë nous a faict paroistre agreables. Mais ils n'ont point honoié le troisieme point d'aucun nom d'amour, soit pour ce qu'ils ont estimé le deshonneur de la iouissance indigne d'un nom tant honorable, soit qu'ils ont peut estre iugé mal à propos d'accommoder le nom d'amour à ce qui a accoustumé de l'estein-

dre. Quant au premier degré, tous les poëtes nous chantent que les yeux sont les guides d'Amour, qu'il faict par là son entree en nostre ame, que ce sont les fenestres par où ce larron s'introduit pour desrober le tresor qui n'est pas soigneusement conserué. A cete occasion voyons nous que Cupidon est appellé par quelques vns ὀμμάτειος, & dedans les amours d'Achille on lit en mesme sens ὀμματοπάλοχος dit Hesychius. En somme & les philosophes prophanes & les saincts docteurs nous apprennent que & la veüe corporelle est le commencement de l'amour sensitif, & la contemplation spirituelle est le premier pas de l'amour spirituel. Et neantmoins ce dieu qui n'a point d'yeux a faict sentir quelquesfois son pouuoir a des hommes aueugles. Le Satyrique faict mention d'un Catullus Messalinus *qui nunquam vise flagrabat amore puella.* Alcibiades deuint amoureux de Medontide par le rapport seulement qu'on luy auoit faict d'elle. Odatis aima Zariadre pour auoir veu son image en dormant. Ciceron dict que souuent pour l'amour de la vertu nous cherissons ceux que nous n'auons.

iamais veuz. Nous aimons aussi les sciences auparavant que les cognoistre, car les cognoistre c'est les entendre, & si nous les entendions nous n'en ferions pas la recherche. Voyez vous pas messieurs le peu de certitude qu'il y a en la cognoissance de la nature d'amour, puisqu'il l'entree mesme s'en trouue si obscure, & les commencemens si cachez? les amans sont aveugles, & l'amour les fait par la veüe. L'Amour fait la premiere breche par les yeux, & ne laisse pas d'assaillir ceux qui en sont depourueuz. Quant au second degré les poursuites d'Amour sont aussi pleines d'incertitudes, d'inconstances, de contrarietez. Platon dans son *Timee* dict que l'Amour n'est autre chose qu'une meslange de douleur & de ioye. Quelques autres l'appellent une mort volontaire, laquelle comme mort est fascheuse, come volontaire agreable. Cheremō le poete tragique dans *Athenee* donne à l'Amour deux arcs, l'un des graces, l'autre de tourment & d'angoisse. En somme la vie des pauures amoureux est un theatre sur lequel souuent un mesme acteur sous des masques differens iouë diuers

personnages : tantost il represente le ris, les jeux, les contentemens les desirs, les esperances, les felicitez accomplies : tantost les larmes, les langueurs, la tristesse, la crainte, le desespoir, les ialousies, les deffiances, les soupçons, les refus. C'est l'interpretation que donnoit vn ancien de ce flambeau allumé que les poëtes, les statuares, & les peintres mettent entre les mains d'Amour, montrans par la clairté du feu ce qui en est agreable, & par son ardeur cuisante ce qui en est facheux. Alexandre Aphrodisee parmy les problemes qu'on luy attribue, lors qu'il rapporte à l'esperoir & au desespoir la cause de ce que les amoureux ont les extremittez tantost froides & tantost chaudes, adiouste que c'est pour la mesme raison que les peintres font l'effigie d'Amour avec tant de diuersitez qu'en l'une il paroist triste, en l'autre riant : en l'une volant, en l'autre se reposant. Vn ancien auteur faisant la comparaison d'Amour & de Sphinx en ce que les aisles de cet animal paroissent de diuerses couleurs selon les diuerses oppositions du soleil, remarque puis apres ceste dissimilitude, que les enigmes de Sphinx ont des obscu-

ritez qu'on ne peut expliquer, des contrarietez qu'on ne peut accorder, des fictions qui ne peuvent admettre la verité. Mais les passions des amans combien que differentes, sont toutesfois veritables. Ils aiment, ils haïssent: ils desirent les personnes absentes, ils les craignent presentes: ils flattent, & injurient: ils font mourir autruy, & meurent eux mesmes pour l'obiet qu'ils cherissent: ils souhaitent estre exempts d'amour, & ne s'en veulent pas desgager: ils rendent les autres clair voyans, & aueugles: ils instruisent, & destruisent: ils veulent commander, & souffrent la seruitude: qui est, dit il en fin, l'occasion pour laquelle on repute ces affections vne vraye folie. Mais l'excez de cete folie paroist plus manifeste en ce dernier poinct qui nous reste à deduire qu'aux deux precedens, puis qu'on n'apperçoit pas qu'un si court plaisir est ordinairement suiuy d'une longue tristesse, & l'imaginaire douceur qu'on se promet se termine en l'amertume d'un fascheux repentir. Amour, disent les poetes Grecqs, se iouant à l'escart de sa mere avecque des abeilles, estimoit du commencement n'y trouver que la

douceur de leur miel, mais il fut contrainct de changer d'opinion aussi tost qu'il eut senty la vifue poincture de leurs aiguillons. Il exerce enuers ceux qui le recherchent la mesme deception qu'il a le premier esprouuee : car au lieu de leur donner de la douceur il leur faict sentir la douleur de ses traicts, ou sil leur faict gouter quelque miel, c'est de ce miel enragé, qui selon le tesmoignage d'Aristote & de Pline par le trompeur appast d'une fade douceur tourne la gentillesse des plus beaux esprits en furie. Car quelle plus estrange perturbation d'esprit, que quand d'une erreur volontaite on soubmet les loix de la raison au desreglement de la passion? quand on change le commandement legitime de l'une en l'injuste tyrannie de l'autre, la lumiere en aveuglement; l'estat de l'homme en celuy d'une beste? Le m'estendrois d'avantage sur ce subiect si i'auois à parler deuant ceux qui n'en cogneussent pas la nature. Le leur dirois que l'action en laquelle cete passion se termine est vne courte epilepsie, que son infamie naturellement nous induict à chercher les tenebres, que c'estoit l'une des deux choses par les quelles

ce grand Alexandre fut reduict à la confession de sa mortalité. Je leur representerois les funestes euenemens, & les succez tragicques de l'amour dont Plutarque a faict expres vn traicté, dont les anciennes histoires sont pleines, & que les experiences ordinaires nous font encore voir tous les iours. Mais de peur de vous estre ennuyeux ie vay conclure par où i'ay commencé, & vous diray que ie n'en tiens aucune affection digne du nom d'amour, sinon celle qui regarde le plus parfait de tous les obiects, qui est Dieu. Pour arriuer à cete belle vnion de l'amant & de la chose aimée qu'on recherche en amour, il se fault approcher le plus qu'on peut de ce souuerain bien. C'est vn centre duquel toutes les lignes qui sont tirees vers la circonference des choses exterieures, non seulement s'esloignent de leur principe, mais aussi se desunissent entre elles. Au contraire celles qui s'escartant de la circonference des obiects estrangers s'approchent de ce centre, non seulement s'vnissent avecque luy, mais encore avec les autres lignes qui s'y viennent reioindre. Ces desirs impudiques, ces passions desreiglees,

ces ardeurs phreneticques que le monde honore du beau titre, d'amour luy sont directement contraires, & ont vne telle antipathie, que Socrates dans Platon les appelle suffocation du vray amour. Continuons, messieurs, tant qu'il nous sera possible de rechercher cete vraye vnion, *donec occurramus omnes*, comme disoit S. Paul, *in vnitatem fidei & agnitionis filij Dei*: & quitons au contraire ces circonferen- ces qui nous en esloignent, *vt iam non si- mus paruuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinae in nequitia hominum.*





DISCOVRS CINQVIESME.
DV CHIEN.

*Par le sieur DE HEERE, Doyen
de saint Aignan.*

MESSIEVRS, entre plusieurs
anciennes coustumes des Ro-
mains cellecy m'a tousiours sem-
blee tres digne de loüange qui
estoit pratiquee par les Magistrats, de
donner des aduocats aux personnes mi-
serables, & dont la condition mesprisee
d'vn chascun ne pouuoit rencontrer per-
sonne qui prist en main leur deffense.
Les Atheniens eslisoient par suffrages
des aduocats pour ceux qui en man-
quoient: & souuent auourd'huy voyons
nous presëter des requestes aux Iuges par
des personnes qui se plaignent de ne pou-
voir rencontrer aucun qui veuille entre-
prendre leur cause. Mais quel remede
apporterons nous à ceux qui n'en peu-

uent demander? C'est là Messieurs, où la miséricorde & la pitié trouue lieu de mérite, quand ceux qui recognoissent vn estat deplorable offrent volontairement leur protection à l'innocence de ceux que lon opprime par des iniustes accusations. Thrasias disoit autresfois, qu'il falloit principalement se charger de trois sortes de causes, sçauoir est de celles des amys, ou celles qui sont exemplaires, ou abandonnees de tous: de celles des amys, pour l'obligation que lon a de leur rendre seruice; de celles qui sont exemplaires, pour l'instruction du bien & du mal qui est deüe au public; de celles qui sont delaissees, par ce que c'est, disoit Pline le jeune, en celles là specialement que nous faisons recognoistre nostre constance & nostre humanité. C'est aussi ce qui m'a faict aujourd'huy par compassion entreprendre la cause d'un pauvre animal, auquel encores que nous ayons autant d'obligation qu'à aucun autre, nous le voyons toutefois rebutté quasi de tout le monde; celuy qui tient vne place honorable dans le ciel, avec son maistre Orion, en la compagnie des plus brillantes estoilles; celuy qui est re-

cogneu dans la mer, & duquel Archistratus dans Athenee apelle le manger diuin, celui qui nous rend tant de bons offices sur terre; celui qui dans les enfers mesme se rend redoutable avec ses trois testes, est icy mescogneu par les hommes ingrats. Parmy toutes les nations il est diffamé par iniures, brocards, proverbes remplis de mesdisance & de mespris. Si lon parle de quelqu'un qui se monstre disert en la detraction, soudain lon ameine en jeu le Prouerbe *canina facundia*; si il est question de taxer vn pecheur qui reprend le mauuais train qu'il auoit delaisfé pour vn tēps, on le cōpare au chien qui retourne à son vomissement: si lon veut exprimer l'extreme haine ou le desdain de quelqu'un, aussi tost on employe ou le dire d'Horace, *odit cane. peius*, ou celui de Plaute;

-- *eum salutat magis hãndquãquã quãm canẽ:*
 & sur tout l'impudence est tellement tournee à blasme en ceste pauvre creature, que les Grecs pour signifier vn impudent, l'appellent tantost œil de chien, tantost teste de chien, voire chien mesme selon le tesmoignage de Hesychius: dont aussi le prouerbe a esté autrefois en
 usage,

usage, κυων κύριος, plus impudent que les chiens, & comme qui diroit plus chien mesme qu'un chië. Il n'est pas mesme iusques aux jeux de dez que le chien n'y fust mis anciennement entre les marques infortunées & dommageables, comme nous voyons dans Properce:

Semper damnosi subsilvere canes.

& dans Perse, *damnosa canicula quantum Raderet.* On la chassé jadis des sacrifices d'Hercule. Les Egyptiens qui l'auoient du commencement honoré par dessus tous les autres animaux, l'ont depuis mesprisé, les Romains l'ont sacrifié à la deesse Genita Mana, avec prieres que de ceux qui naistroient en la maison aucune deuint bon; & n'estoit pas permis aux prestres de Iuppiter de toucher vn chien, non pas mesme de le nommer. On ne souffroit non plus anciennement, qu'un chien mist le pied ny dedans le chasteau d'Athenes, ny l'isle de Delos, & si quelque chien à Athenes eust passé au trauers de ces assemblees publiques qu'ils appelloiët Phratiées, il estoit mis à mort par le peuple: comme en Peloponese aussi les Argiues en certains iours solempnels qu'ils apelloient Arneides faisoient mourir les

chiens qui fussent entrez en leur assemblée; encore mesme aujourd'huy plusieurs chassent les chiens des Eglises. Mais auparauant que de vous représenter les merites qui les rendent recommandables, descouurons vn peu l'ingratitude & l'erreur de ceux qui les ont si mal reconnus. Quant aux sacrifices d'Hercule, ce n'est pas merueille si lon ne permettoit qu'aucun chien parust dedans l'enceinte du lieu où lon le faisoit, & la cause en est plus honteuse à Hercule qu'aux chiens. Il faisoit la guerre au chien plus qu'à tout autre animal, dit Plutarque, à cause que c'est celuy qui luy a le plus donné de peine durant sa vie, dont il n'est besoin de tirer autre preuue que de Cerbere & du fils de Licymnius, lequel ayant esté tué par les Hippocoõtides pour vn chié, Hercule leur donna la bataille où il perdit plusieurs de ses amis, & mesme son frere Iphicles entre les autres. Quant aux *Ægyptiës* il est vray que iadis aucũ animal n'estoit en leur pays tãt honoré que le chien, mais la cause est legere qui les a faiçt departir de ce respect; car la seule occasion qui les en retira, fut qu'Apis ayant esté tué par Cambyfes, les piece

de son corps qui estoient esparfes de tous costez furent mangees des chiens, dont ce peuple irrité cessa depuis de porter aux chiens tant d'honneur qu'il souloit auparauant. Pour le regard de Genitra Mana, si les Romains luy sacrifioient vn chien comme les Argiens à la deesse Ilithya, ceux-là ne s'en estonneront pas qui sçauent qu'on a bien sacrifié des hommes mesmes souuent aux faux dieux: & quant à la priere qu'on faisoit qu'aucun de ceux qui naissent en la maison ne deuint bon, ceux là me semblent auoir bien iugé de l'intention des auteurs de ceste coustume qui la rapportent au naturel des chiens, lesquels ne doiuent pas estre bons & doux, mais plustost aspres & facheux aux suruenans pour la garde & seureté de la maison, & de là mesme ieti-
re la responce à ce que nous lisons, qu'anciennement les Luperques sacrifioient en Feburier vn chien. Car ce n'est point ny pour la purification de la ville, comme quelques vns ont pense: ny pource que, comme disent les autres, les chiens aboyent apres les Luperques lors qu'ils couroyēt to⁹ nuds par la ville à la feste des

Lupercales, frappans avec des courroyes tous ceux qu'ils rencontroyent. Il y auoit plus d'apparence à ce que l'origine du mot nous enseigne, qu'ẽ la feste des Loups qu'ils appelloyent Lupercales, on sacri-
 fioit vn chien comme ennemy du loup. Mais il est & beaucoup plus croyable & plus conuenable à nostre propos, que cete feste estant celebree & ces sacrifices offerts en l'honneur du dieu Pan, on luy immoloit vn chien comme l'animal qui luy estoit le plus agreable à cause de la garde des troupeaux. Cete vtilité singuliere que nous receuons des chiens tant pour la conseruatiõ de nous mesmes que de ce qui nous appartient me donne encore ouerture à vne autre consideratiõ pour satisfaire à ce que nous auons dict qu'il estoit commandé aux prestres de Iuppiter de s'abstenir du chien, & defendu de laisser entrer aucun chien dans le chasteau d'Athenes, ny dedans l'isle de Delos. Car c'est vne erreur populaire de penser ce qu'aucuns ont estimé, que ce fust pour la reuerence de la chasteté des prestres de Iuppiter ou de Diane dont le temple estoit dans le chasteau d'Athenes, & à qui l'isle de Delos estoit consa-

cree, sous couleur de la pretendue impudence des chiens en ce qu'ils exercent l'œuvre de la generation en public à la veüe du monde, comme si cete coustume leur estoit particuliere, & comme si les pourceaux, les taureaux, ou les chevaux (dit Plutarque) auoyent des chambres à part pour saillir leurs femelles; non, ce n'est autre chose que ce que les anciens nous ont appris, d'autant que le chien est aspre envers ceux qui entrent en lieux dont ils procurent la garde, on a iugé convenable de l'esloigner de toutes les retraittes qui pouvoient servir de refuge & d'asyle, & partant afin que les pauvres miserables & supplians eussent plus libre acces aux lieux saints, & que les serfs mesmes peussent seurement approcher des prestres de Jupiter pour eiter la cholere ou la cruauté de leurs maistres, il failloit en oster l'empeschement que les chiens y eussent apporté. Ce pauvre chien, Messieurs, qu'on esloignoit anciennement des lieux de refuge se voyant luy mesme au iourd'huy reduict au rang de ces infortunez que le monde reiette, a recours à nostre Academie comme à vn asyle de seureté, à vn autel de misericorde, à vn sacré

temple des Muses, où ces images mesme que vous voyez de nos roys luy semblent promettre autant d'assurance que iadis les statues des princes en donnoyēt a ceux qui les alloient embrasser; & moy qui luy sers de conduite en celieu, i'espere que si lon souffre bien les petits chiens recueillir les miettes qui tombent sous la table, vous n'aurez point à desdain que ie vous represente cetuy-cy orné de ses merites, & reuestu des marques signalees dont le vulgaire ordinairement faiēt si peu de cōte. Entre plusieurs que ie pretends vous deduire, Aristote traitant des mœurs & inclinations différentes des animaux recommande spécialement en cetuy-cy le courage & l'amour. Athenee en rapporte quatre qu'il iuge dignes d'vne plus particuliere louãge en la nature des chiens, premieremēt en ce que par le flair qu'ils ont plus subtil que tout autre animal, ils sçauent discerner les estrangiers d'auec les domestiques, & ce qui est nuisible d'auec ce qui est profitable; secondemēt ils vivent priuement & familierement auec les hommes; en tiers lieu ils gardent seurement la maison; & finalement ils deffendent

avec animosité la vie de ceux qui leur ont fait du bien. Il me souvient d'une vieille rime latine qui fait aussi mention de quatre conditions remarquables au chien, avec quelque peu de différence toutesfois de celles que nous venons de dire,

*Conditione bona sunt in cane bis duo dona,
Est lingua medicus, dominoque fidelis amicus,
Sentit odoratu, fugit eius latro latratu.*

Nous les considererons chascune plus particulierement si vous l'avez agreable, & puis encore en adiousterons nous quelques autres. Quant à la premiere, c'est chose notoire que les chiens non seulement ont en la langue ceste propriété naturelle de guerir les playes en les lechant, mais encore l'affection & la pieté qui les porte à nous en communiquer fauorablement le remede. Ainsi les chiens iadis lechoient les viceres du pauvre Lazare, & l'experience commune nous montre assez tous les iours de semblables exemples. Mais ce seroit trop peu reconnoistre le bien que nous receuons de ces animaux pour nostre santé que de restreindre à leur langue la vertu qui paroist en tant d'autres parties. Certains auteurs ont escrit que les chiens n'aboyent iamais quand quelqu'un a sous le gros orteil une langue.

de chien, qu'ils s'enfuiēt de ceux qui ont sur eux vn cœur de chien, que la ratte tirée d'un chien viuāt & donnée à manger à ceux qui ont le mal de ratte les guerit, qu'il n'y a point de plus souuerain preseruatif contre tous les enchantemens & poisons que le parfum du fiel d'un chien noir masle, ou l'asperfion de son sang sur les parois de la maison, qu'un petit verturé de l'oreille gauche d'un chien noir apaise toutes les douleurs des parties où il est attaché, que la cendre d'une teste de chien applicquee sur la bleffeur causee par la morsure d'un chien enragé, est vn remede present contre l'hydrophobie & contre les douleurs de dents, que contre ces mesmes douleurs est fort vtile le plus grand crochet entre les dents de la mâchoire gauche du chien; que l'vrine mesme des chiens donne aux herbes qu'elle touche vne vertu singuliere & vn effect fort prompt contre les desboitemens & dislocations des parties du corps. La seconde marque du chiē est l'amour fidele qu'il porte à son maistre, qualité qui luy est si essentielle & si propre qu'Eustathe mesme y rapporte l'origine Grecque de son nom, & tient que le mot *κύων* est

descendu de *κύων* qui est a dire i'aime. Aussi les anciens donnoient à la foy pour symbole vn chien blanc, & toutes les histoires sont pleines d'exemples qui rendent tesmoignage des bons offices que les chiens ont rendus à leurs maistres. Le berger Daphnis estât tombé au malheur dont la nymphe amoureuse l'auoit menacé au cas qu'il violast sa foy, fut tellement regreté de ses chiens, qu'apres auoir ietté plusieurs cris pitoyables ils voulurent en fin mourir à son occasion. Nicias vn iour allant à la chasse tomba sans y penser en vn fourneau de charbon ardēt, les chiens qui l'accompagnoient ne le pouuans autrement secourir commencerent à hurler lamentablement autour de luy, puis apres mordans doucement le manteau des passans les attiroyent par signes au secours de leur maistre: ce qui fut recogneu par vn lequel suyuant la conduite des chiens arriua iusques au lieu où il trouua le pauure Nicias embrasé. Mais puisque le plus haut degré de charité se recognoist en ceux qui exposent leur propre vie pour ceux qu'ils cherissent, combien y a il eu de chiens, qui ont en cela surmonté l'affection des hom-

mes employās toutes leurs forces iufques à la mort, voire apres la mort mesmes de leurs maistres pour leur protection. *Quis famulus amātor domini?* dit Columelle, *quis fidelior comes? quis custos incorruptior? quis excubitor inueniri potest vigilantior? quis denique ultor aut vindex constantior?* Pline rapporte qu'il y en eust vn qui cōbatit pour son maistre contre des volleurs, & bien que tout couuert de playes tousiours demeura pres de son corps, chassant les bestes & les oyseaux qui en vouloyent approcher. Vn autre ayant recogneu en vne publique assemblee celuy qui auoit donné le coup à son maistre, le contraignit par l'importunité de ses abois & ses morsures de venir à la confession de son crime. Les chiens du sage Hesiode, & encore d'vn autre dont le Roy Pyrrhus fit l'espreuue descouurent par mesme moyen les meurtriers de leurs maistres. Vn autre non seulement ne peust estre chassé de la prison où son maistre estoit enfermé, mais encore ne l'abandonna point quand il le veit conduire au supplice, & comme il faisoit pitié à toute l'assistance par ses hurlemens lamentables, quelque vn luy ayant ietté vn morceau de pain, ce

pauvre animal le porta dedans la bouche du deffunct, & pour rendre le dernier office à son maistre lors qu'il le veid ietté dans le Tibre il le suiuit à nage, & se glissa sous luy pour le porter, avec vne singuliere admiration de tout le peuple qui voyoit ce spectacle. Entre six cens soldats; aucun ne peust iamais couper la teste de Caluus qui auoit esté tué premier qu'on eust fait mourir son chien qui le gardoit & combattoit pour luy d'vn merueilleux courage. Deux cens chiens ramenerent d'exil le roy des Garamantes, s'opposans vertueusement aux efforts de ceux qui y apportoyent resistance. Les chiens ont defendu Volcatius, Cælius le senateur, & plusieurs autres contre les voleurs & les ennemis. Les chiens de Iason Lycien, du Roy Lyfimachus, de Hieron, Polus, Mentor, & Theodore le ioueur d'instrumens, ne voulurent iamais suruiure leurs maistres, ains l'vn d'eux se laissa mourir de faim, & les autres se ietterent ou dans le cercueil, ou sur le buscher allumé, pour y estre compagnons de la mort de ceux qu'ils auoyent aymé durant leur vie.

Fidelité tant estimée des anciens, qu'ils l'ont mesme iugée digne de l'honneur des sacrifices. Car comme nous apprenons d'Æliã, les yurognes qui tuerent vn iour Icarius ayans consulté l'oracle Pythien comment ils pourroyent estre deliurez de la peine que Bacchus leur en faisoit ressentir, il leur fut respondu qu'il falloit qu'ils sacrifiassent non seulement à Icarius & à sa fille Erigone, mais encore à son chien. Vous opposerez peut estre à cete verité confirmée par tant d'exēples signalez l'accident du miserable Acteõ que les poëtes nous veulent persuader auoir esté deuoré par ses propres chiens, & certes il me suffiroit de respondre à cela qu'vn seul exēple est trop foible pour preualoir à tant d'autres, que la fable a moins d'autorité que l'histoire, & la fiction doit ceder à la verité. Mais il me plaist d'adiouster à ces considerations ce que Palæphatus nous apprend, que ce conte qu'on faict d'Acteõ est du tout faux, d'autant que la nature des chiens de chasse principalement est de porter vne plus particuliere affection à leurs maistres: & la verité du faict qu'il nous descouure en suite est semblable à ce

que lon voit souuent arriuer aujour-
d'huy. Cet Acteon, dit-il, estoit vn des
plus grands chasseurs de toute l'Arcadie,
qui ne se fouciant point du mesnage, &
negligeant ses affaires domestiques, ne
s'adonna qu'au plaisir de la chasse nour-
rissant pour cest effect grande quantité
de chiens; & dautant que par cete folle
despence il fut incontinent reduit à la
pauureté, on commença depuis à dire de
luy par gaufferie que les chiens l'auoient
mangé, c'est à dire ruiné de moyens. Ce
propos de la chasse où le discours insen-
siblement m'a porté, nous donne ouuer-
ture à la troisieme qualité remarquable
particulierement au chien, qui est la sub-
tilité de l'odorat, *odora canum vis*, comme
le poëte l'appelle: l'experience ordinaire
nous la faict assez recognoistre en plu-
sieurs occurrences, mais specialement en
la chasse. *In venatu*, dit Pline, *solertia &*
sagacitas præcipua est, scrutatur vestigia atque
persequitur, comitantem ad feram inquisitorẽ
loro trahens, qua visa, quàm silens & occulta,
quàm significans demonstratio est, cauda pri-
imum deinde rostro, &c. Aussi les anciens
pour cete occasion consacroient le chiẽ
à Diane laquelle mesme à cause de la

chasse ils appelloyent *κυνίτις*, comme
 tesmoigne Phurnutus; & Plutarque dict
 que comme les Grecs estimoient la co-
 lombesacree a Venus, le dragon à Mi-
 nerue, le corbeau à Apollon, aussi font ils
 le chien à Diane. Nous lisons dans Ce-
 drene, que les Assyriens ayans autresfois
 mis Nemrod au reng des dieux luy don-
 nerent place aussi dans le ciel parmy les
 estoilles, & l'appellerent Orion; & d'au-
 tant qu'on le tenoit pour le premier in-
 uenteur de la chasse, on a mis l'estoille du
 chien; aupres de luy. Delà pouuons nous
 encore donner quelque esclarcissement
 aux diuerses traditions des *Ægyptiens*
 touchant leur dieu Anubis qu'ils appel-
 loient par grand honneur *κύων*, vn chien.
 Virgille le qualifie aboyeur, les pein-
 tres & statuaires luy faisoient vne teste de
 chien, dont aussi Tertullian & saint Au-
 gustin l'ont appelé Cynocephale: Lucia
κυνόπροσωπον, les poëtes le nomment
 demy chien & demy homme, comme
 Lucain,

*Nos in templa tuam Romana accepimus Isim,
 Semicanesque deos.*

Et le poëte Chrestien Sedulius,
Semihominemque canem supplex homo promi

adorei?

Apulee en fait cete description : *Ille superum commentor & inferum, nunc atra, nunc aurea facie sublimis, attollens canis cervices arduas Anubis*, & ce qui s'ensuit. Diuers auteurs ont laissé par escrit diuerses raisons de cete plaisante crotelque. Quelques vns prenās Anubis pour l horizon qui separe les deux hemispheres, disēt q̄ Neph-tys engēdrāt Anubis, Isis luy est suposee, parce q̄ Neph-tys est la partie inferieure de la terre que nous ne voyōs point, & Isis la superieure qui nous apparoiſt, & le cercle diuiseur Anubis qui en fait la distinctiō est comparé au chien, parce que cest animal se sert de la veuë aussi bien de nuit que de iour. De sorte que comme Proserpine parmy les Grecs, aussi parmy les Ægyptiens Anubis est aucunement de double nature, celeste & terrestre, & à ceste interpretation rapportee par Plutarque s'accorde le passage que ie vous ay cy dessus allegué d'Apulee ; les autres racontent vn long discours de la naissance d'Anubis engendré d'Osiris & de sa soeur Neph-té, qu'Osiris auoit prins pour Isis, & cest Anubis ayāt esté caché, disēt ils, par Neph-té pour la crainte de Typhō, il fut

en fin descouuert à grand peine par Isis que les chiens auoient conduit au lieu où il estoit, & puis estant deuenu grand il fut son gardien, & estimé garder les dieux comme les chiens gardent les hommes. Ceux qui prennent Anubis pour Saturne disent qu'il porte en son ventre toutes choses & les engendre, ce que les Grecs appellent *κύνειν*, & que partant il est à bon droict appelle *κύων*, c'est à dire chien. Diodore Sicilien escrit qu'Osiris auoit deux fils, Anubis & Macedon, desquels les armes differentes portoient la figure de quelque animal conforme à leur naturel: celles d'Anubis vn chien, & celles ide Macedon vn loup. Mais iem'arreste plus volontiers à la coniecture de ceux qui tiennent que Mercure estoit appellé par les Ægyptiës Anubis, & qu'on luy donnoit vne teste de chien pour la subtilité du sentiment. C'est la remarque de Seruius sur ce vers de Virgile:

*Omni genūmque deūm monstra, & latrator
Anubis*

*Hunc volunt, dit-il, esse Mercurium
ideo capite canino pingitur, quia nihil est cane
sagacius. A quoy se rapporte le tesmoi-
gnage*

gnage d'Eusebe, qui dit que les chiens sont recommandables tant pour la chasse que pour la garde des hommes, & que c'est pour ceste cause que les *Ægyptiens* représentoient le dieu qu'ils appelloient Anubis avec vne teste de chien. Plutarque aussi conformement à ceste opinion nous apprend que toutes les anciennes traditions touchant *Anubis, Isis, Osiris,* & le reste ne sont que fictions, sous le voile desquelles les *Ægyptiens* cachoyent selon leur coustume la cognoissance de la nature des dieux, qu'ils estimoient ne deuoit pas estre profanee par vne trop manifeste descouuerture, & partant qu'il ne faut pas croire qu'ils ayent iamais creu Mercure estre vn chien, mais qu'ils ont comparé iustement cet animal au plus docte des dieux, à cause de son naturel qui est de garder avec fidelité, d'vser de vigilance, d'auoir la sagesse & le iugement pour chercher & discerner les hommes cogneus d'avec les incogneus, & les amis d'avec les ennemis, & i'espere encore cy apres vous faire voir des traicts beaucoup plus signalez de l'industrie & sciēce des chiens, qui vous induiront à croire que ce n'est point sans raison que Plutar-

que a remarqué la comparaison du chien avec le plus sçauant des dieux. Mais ie veux auparauant vous représenter la dernière des quatre conditions que i'ay dict estre excellentes au chien, sçauoir est la vigilance & la fidelité, qui le fait abboyer apres les larrons. Varron dedans ses liures de l'agriculture ayant distingué les instrumens qui appartiennent au labourage en trois genres qu'il appelle *vocale*, *seminuocale*, & *mutum*, il met les chiens au second reng, & quelques autres les rangent au dernier. Mais Columelle àuec iuste raison reprend l'opinion de ceux qui mettent le chien au nombre des gardes muettes. Car encore qu'il n'ait pas la parole comme les hommes, il a toutesfois & le cris, & le courage, & la fidelité en quoy il ne leur cede point. *Quis hominum clarius (dit-il) aut tanta vociferatione bestiam vel furem predicat quam iste latratu? &c.* C'est pourquoy entre les trois sortes de chiens il fait moins d'estat des veneurs que de ceux qui seruent à la garde des heritages & des troupeaux, qu'il appelle *Villaticos* & *Pastorales*, ou *Pecuarios*: Apulee *Pastoritios*, Iulius Polux *πομνίτας*, Sophocle *βοτμητας*, Constantin dans les Geo-

poniques ποιμνίων φύλακας, Aristote
 ἀκολούθηται τοῖς πρεσβύτοις. Aussi voyons
 nous que les anciens se seruoient ordi-
 nairement pour la garde de leur maisons
 de chiens qu'ils appelloyent portiers: Se-
 neque *Catenarios Canes*. Voire mesme
 les seules peintures des chiens estoient
 estimees faire peur aux larrons, & pource
 auoit on coustume de pourtraire sur la
 muraille proche de la loge du portier la
 figure d'un grand chien enchainé, avec
 ces paroles escrites au dessus en grosses
 lettres quarrées CAVE CAVE CANEM, cõ-
 me nous apprenons de Petronius Arbi-
 ter. Il n'est point icy besoin de confirmer
 par multitude d'exemples les bõs offices
 que plusieurs chiens ont rendu à leurs
 maistres cõtre les surprises inopinees des
 larrons. Celuy du seul Eupolis suffira,
 lequel auoit vn chien qu'il nommoit
Augeas du nom de celuy qui luy auoit
 donné. Vn ieune seruiteur desrobant vn
 iour les comedies d'Eupolis fut des-
 couuert par ce chien, & tellement
 attaqué à coups de dents qu'il en
 mourut sur la place. Je vois bien que
 vous attendez maintenant l'acquit de

la promesse que ie vous ay faicte, de vous monstrier l'industrie des chiens non seulement es choses ridicules & de plaisir, mais principalemēt és plus serieuses sciēces. Afin donc de satisfaire à vostre attente, ie ne m'arresteray point à vous discourir ny de ces chiens de nos charlatans qui se rendent admirables aux spectateurs par vne infinité de gentilleses, de subtilitez, de souplesses, ny de ceux que Plutarque loüe pour la dexterité de sauter à trauers des cercles tournans, ny de celuy qu'il tesmoigne luy mesme auoir veu seruir à vn bastelcur pour représenter plusieurs personages sur vn mesme theatre, combien que celuy-cy merite grandement que ie vous dise l'essay qu'vn iour on fit sur luy d'vn certain dormitif que lon feignoit auoir la force de faire mourir; ce chien apres en auoir auallé vn peu meslé avec du pain, commença premieremēt à trembler cōme estant estourdy, puis apres s'estendant & se roidissant cōme s'il eust esté mort, se laissa trainer de place en place ainsi que portoit le subiet de la farce; & en fin quand il iugea par les discours & les gestes des auteurs qu'il estoit temps, il commença dou-

cement à se remuer, puis comme sortant d'un profond somme il leua sa teste pesante, regarda ceux qui estoient autour de luy, & finalement s'estant dressé tout à fait sur ses pieds alla trouuer celui qui le deuoit receuoir, & luy fit des caresses avec vn grand applaudissement de tout le peuple, & mesme de l'Empereur Vespasian qui y estoit. Mais tout cela est peu de chose, à comparaison des sciences plus nobles dont cet animal est doié. Afin doncq de commencer par la philosophie, i'ay remarqué que les anciens ont prins le mot de Chien pour vn philosophe, & vous donne pour garend Sextus Empiricus, lequel traittant des noms qui signifient plusieurs choses, apporte l'exemple du chien qui se prend pour vn animal terrestre, pour vn aquatique, pour vn astre, & pour vn philosophe. Vous me direz, peut estre, qu'il entend parler de ces philosophes qu'anciennement on appelloit Cynicques, entre lesquels Antisthenes, Hercules, & Diogenes furent tenus des premiers. Si vous le croyez, messieurs, à la bõne heure, en cela vous me donnerez vn aduantage par la recognoissance que vous faictes que

les chiens ont donné non seulement le nom mais encore l'instruction à la secte de ces grands personnages. Car de dire qu'ils ayent esté appellez Cynicques de Cynofarge qui estoit le nom de l'eschole d'Antisthenes, il n'ya point d'apparence, non plus que de les qualifier chiens pour la pretendue impudence de leurs actions ou liberté de leurs parolles. Ceux-là ont approché plus pres du but qui ont estimé l'origine de ce nom estre venuë de la coustume qu'ils auoyent d'aboyer comme chiens avec toute licence contre les vices des hommes, & mordre en riant ceux esquels ils apperceuoyent quelques deffauts dignes de leur censure. Mais sur tout me plaist l'opinion du philosophe Sext⁹ lequel en ses hypotyposes Pyrrhoniennes pour monstrier contre les dogmatiques la similitude des hommes & des bestes principalement es operations de la fantaisie, n'apporte que l'exemple du chien, & apres auoir representé par vne longue deduction de discours comme cest animal excelle en la subtilité des sens, en la perfectiõ des vertus morales, en la cognoissance de diuerses sciences, il conclud en fin que ce sõt les causes

qui ont induit certains philosophes à se rendre recommandables par le nom de chien qu'ils ont emprunté pour leur secte. Or pour vous faire voir en particulier la naturelle intelligence qu'a cest animal premierement de la Dialecticque, ie ne veux point rapporter d'autre exemple que celuy-cy qui est rapporté par le mesme Sext^o, lequel remarque la ratiocination du chien, lors que voyant trois chemins desquels il ne sçait lequel aura esté choisi par la beste qu'il chasse, incontinent il forme en son esprit l'argument qu'on appelle du suffisant de nombremēt des parties, en ceste maniere: Il faut que le lièvre soit passé par quelqu'un de ces trois chemins; or il n'est pas allé par celuy-là, ny aussi par cest autre; il est donc passé par cestuy-cy. En quoy comme dict Plutarque le sentiment du nez ne luy fournit seulement que la cognoissance des premisses, mais le iugement & la raison puis apres luy faiēt entendre la necessité de la consequence & la conclusion. Et ceste science naturelle est non seulement celebree par les escripts de ces deux authentiques tesmoins, mais encore cōfirmee par l'espreuve qu'Æli^o

dict luy auoir esté rapportee par vn qui estoit aussi bien versé en la venerie qu'en la Dialectique. Quant à la medecine le mesme Sextus dict que le chien cognoist & quelles sont ses maladies & quels remedes il y faut apliquer; car s'il y a quelque espine dās le pied, il la sçait arracher en frottāt son pied cōtre la terre, & puis essayāt de la tirer avec les dens. Il sçait encore prattiquer le precepte d'Hippocrate, & d'autāt que la medecine du pied est le repos il le leue contre haut, & ne le remue que le moins qu'il peut. S'il a quelque vlcere il nettoie doucement la matiere purulente & le sang corrompu; s'il est incommodé au dedans par quelques mauuaises humeurs, il cherche certaines herbes qui le guerissent, comme quand il est malade de la cholere il se purge avec l'herbe qu'on appelle l'herbe aux chiens, ou chiendan: & au lieu qu'il deuroit attendre, ce semble, la guerison de l'industrie des hommes qui sont estimez auoir l'vsage plus accompli des sciences, en cela mesme il leur faict leur leçon. Car comme on dict que nous auons appris l'inuention du clystere premierement de la grue,

Quæ rostro clystere velat sibi proluit aluum,
dit Alciat. Aussi auons nous par l'ensei-
gnement du chien recogneu combien le
vomissement est vtile à la santé. *Vomitio-
nes,* dict Pline apres Aristote, *hoc animal
homini monstrasse videtur.* Et pour ne dis-
courir en particulier de toutes les autres
sciences, qui ne iugera cest animal en
estre tres capable, puisque nous reco-
gnoiſſons en luy par des marques tant
euidètes la memoire du passé, la preuoiañ-
ce de l'aduenir, la prudence & le iugemēt
du present? Quant à la memoire, elle pa-
roist assez en la souuenance qu'il a des
longs chemins, lesquels il sçait si bien re-
trouuer & en plusieurs autres effets, pour
lesquels Pline auoit raison de luy donner
si non le premier lieu entre tous les ani-
maux, à tout le moins le premier apres
l'homme; *Nec vli,* dit-il, *prater hominem
memoria maior.* Mais qu'ay-ie dit que Pli-
ne auoit raison de mettre le chien au pre-
mier rang apres les hommes? pardonnez
moy messieurs, si ie dis au contraire, qu'õ
doit donner aux hommes le premier de-
gré de ceste louange apres le chien, & ne
veux autre preuue de mon dire que l'ex-
emple d'Vlyſſe, lequel apres vne longue

absence estant de retour chez soy, & mes-
 cogneu de tous ses domestiques, voire
 mesme de sa femme fut recōgneu seule-
 ment de son chien, son petit Argus qu'il
 auoit laissè ieune en la maison, au lieu
 d'abboyer apres luy comme à l'arriuee
 d'un estrangier, le flatte en fretillant de la
 queue, & baissant les aureilles, & nonob-
 stant le changement du visage de son
 maistre demonstre par ses caresses qu'il
 n'est trompé ny en sa memoire ny en son
 imagination, laquelle comme dit Sextus,
 il faict paroistre en cela meilleure que
 celle des hōmes. Quant à la prescience du
 futur, *Æliã* attribue aux chiens comme
 aussi à quelques autres animaux la faculté
 de preuoir non seulement ce qui leur
 est en particulier profitable ou nuisible,
 mais en general mesme, ou le bien à ve-
 nir, comme la salubrité de l'air, & l'abon-
 dance des fruits; ou le mal, comme la pe-
 ste, la sterilité, les tremblemens de terre.
 Pour le regard de la prudence & du
 iugement nous en voyons assez de
 marques en leurs actions ordinaires,
 comme quand ils vont beuuans à la
 desrobee, ou plustost lappans les eaux
 seulement en courant le long des ri-

uages du Nil pour euiter le danger de la rencontre des crocodilles. Plutarque escrit qu'il s'est autres fois grandement estonné de voir dans vn nauire l'industrie d'vn chien lequel en l'absence des mariniers iettoit des cailloux dedans vne cruche d'huile qui n'estoit pas du tout pleine, & formoit ce discours en son entendement, que la pesanteur faisant descendre les cailloux dans le fond du vaisseau, l'huile plus legere monteroit par force estant contrainte de leur ceder la place. Mais puis que nous sommes tombez sur le discours de la prudence du chien, il est bien raisonnable que nous luy rendions aussi l'honneur qu'il merite pour le regard des autres vertus, de peur que nous pechions nous mesmes contre la premiere des vertus, qui ordonne qu'on rende à chascun ce qui luy appartient. Ceste iustice qu'on appelle distributiue entre les autres est grandement recommandable au chien, en ce qu'il nous sçait monstrer l'amour & la fidelité qu'il doit aux personnes familiares, & au contraire non seulement il faict paroistre le resentiment de l'iniure

enuers ceux qui l'offencent, mais encore
 il exerce la vengeance du mal qui ne l'in-
 teresse point. En voulez vous des exem-
 ples en *Ætna* qui est dans la Sicile? on dit
 qu'il y auoit vn temple dedié à *Vulcain*,
 enuironné de murs & d'arbres sacrez, où
 l'on gardoit vn feu perpetuellement al-
 lumé, & là mesme estoient des chiens sa-
 crez qui receuoient doucement & amia-
 blement ceux qui entroyent avec reue-
 rence & modestie dans le temple ou la
 forest sacree; & au contraire si quelqu'un
 y fust entré n'ayant pas les mains pures,
 ou estant entaché de quelque crime, il
 estoit aussi-tost attaqué de morsures &
 dechiré par les chiens. En vn autre lieu du
 mesme pais y auoit vn demon seruy & a-
 doré de mille chiens plus beaux & plus
 puissans que des molosses, lesquels de iour
 receuoient gratieusement & avec cares-
 ses tous ceux qui entroyent dans le tem-
 ple, aussi bien les estrangiers comme ceux
 du pais, & de nuit seruoient de guide aux
 yurogues qui chancelloyent & ne pou-
 uoyent retrouver leur chemin, les con-
 duisans iusques en leurs maisōs; & quant
 à ceux que le vin auoit rendu fascheux, &
 iniurieux, ils les chastioient doucement

se contentans de rompre leurs habits. Mais contre les larrons & voleurs ils vsoyēt de punitions plus seueres, les des-chirans & les faisant mourir. A Rome de-dans le temple de Diane qui estoit en la ruë Patricienne vne femme ayant esté violee, les chiens firent iustice de celuy qui l'auoit prise à force, & le meirent en pieces. Dantelidas Lacedemonien qui auoit empesché le passage de Sparte aux ouriers de Dionysius, estât depuis ame-né deuant les Ephores fut desmembré par les chiens pour n'auoir pas vze comme il deuoit du droict d'hospitalité. Cedre-ne escrit, qu'un voyageur allant par pays accompagné de son petit chien seule-ment, fut tué par vn volleur; ce volleur ayant prins la fuitte le chien demeura sur le lieu gardant le corps mort de son mai-stre, & comme d'adventure vn certain hostellier passant par là fut esmeu à pit.é il s'arresta & enterra ce corps. Le chien recognoissant ce bon office accompa-gna le passant fauorablement iusques en son hostellerie, où il demeura avec luy: quelque temps apres le volleur passant par la mesme hostellerie, ce chien qui coustumierement caressoit les allans &

venans, ayant recogneu cetuy-cy luy
fauta au visage, & abboya si importune-
ment apres luy qu'en fin par la prouidē-
ce de Dieu le criminel fut apprehendé,
conuaincu & condamné par les iuges; &
comme ce chien descourant vn homi-
cide en occasionna le supplice, aussi sou-
uent est il arriué le mesme à l'endroit
des adulteres, des sacrileges, & autres cri-
mes semblables. Nous lisons qu'une
femme adultere estant aduertie du re-
tour de son mary, & craignant d'e-
stre surprise avec celuy qui la gouver-
noit, le fit cacher en vn lieu qui luy
sembloit fort secret, & les seruiteurs
& portiers du logis corrompus par ar-
gent consentoyent à l'infidelité de ce-
ste femme : vn seul chien plus fidele
à l'endroit de son maistre descourit
l'adultere en abboyant sans cesse au-
pres du cachot, & grattant des pattes
autour de l'entree. Mais à la verité le
sucez n'en fut pas si heureux que du
chien Capparos, lequel ayant esté com-
mis à la garde du temple d'Esculape
fut honorablement recompensé pour
la descouuerture & la poursuite qu'il

fit du larron lequel de nuict auoit emporté les plus pretieux ioyaux qui fussent dans le temple ; car les Atheniens ayans recogneu par le memorable discours de tout ce qui s'estoit passé, que le chien auoit plus rendu de debuoir contre ce sacrilege que les marguilliers n'auoyent fait, condamnerent premierement à mort le larron, puis ordonnerent que le chien auroit du public certaine mesure de bled pour sa nourriture, & donnerent charge aux prestres du temple d'en prendre le soin tandis qu'il viuoit. Mais que direz vous de ce chien que Zonare & Cedrene tesmoignent du temps de Iustinian s'estre rendu admirable au peuple pour la vertu particuliere qu'il auoit de discerner infailliblement en vne assemblée d'hommes & de femmes les adulteres, les femmes publicques, & celles qui estoient grosses, les tirans par leurs vestemens selon les demandes qu'on leur faisoit? Peut estre serez vous de l'opinion de ceux qui croyoient alors que ce chien eust l'esprit d'un Python qui luy suggerast ceste secreete cognoissance, aussi bien qu'en cest autre

trait qu'il faisoit non moins digne d'admiration que le precedent. Son maistre prenoit en cachette les anneaux d'or, d'argent, & de fer de plusieurs personnes, & les couuroit de terre, puis commãdoit à son chien de rendre à chascun son anneau: le chien combien qu'au eugle scauoit si certainement & sans erreur rendre à chascun le sien, que iamais il ne prenoit l'vn pour l'autre. Je veux croire messieurs sans preiudicier à la liberté de vos meilleurs iugemens, que cet animal auoit l'ame si iuste que d'vn instinct naturel il scauoit discerner le biẽ d'avec le mal, & par consequent separer en vne compagnie les bons d'avec les meschans: & d'autant que c'est aussi le propre de la iustice de rendre à chacun ce qui luy appartient, il en monstroit les effects en restituant à chacun son anneau; ce que pourtant ie ne voudrois vous rapporter pour veritable, n'estoit que nous auons tous veu dans Paris depuis peu de iours vn cheual faire choses semblables. Mais d'autant qu'entre plusieurs indices d'vne ame iuste on remarque aussi la fidelité ou la garde du depost, permettez que ie vous en rapporte seulement vn exemple. Vn marchand
allant

allant à la foire avec vn chien seulement & vn vallet qui portoit son argent, le vallet se destourna vn peu du chemin dans vn sentier couuert pour les necessitez de nature, où le chien le suiuit, mais le vallet se despeschant pour atteindre son maistre, oubliâ de ramasser la bougette pleine d'argent qu'il auoit mise à terre, le chien qui croyoit qu'on l'en eust rendu depositaire demeura aupres, & la garda si soigneusement que son maistre depuis retournant de la foire avec le vallet sans auoir rien achepté à faute d'argent, rencontra encore le chien, lequel mourant de faim aupres de la bougette, à l'arriuee de son maistre quitta tout ensemble & la garde du depost & la vie. Or vous ayant par tant d'histoires tesmoigné la iustice du chien, ie penserois auoir assez donné de preuue de toutes les autres vertus: car soit que vous consideriez la iustice en general, elle contient en soy toutes les autres vertus; soit que vous la preniez en particulier, elle a vne si estroitte liaisõ avec toutes les autres; que le philosophe Sextus estimoit auoir assez monstré que le chien en estoit orné, lors qu'il auoit prouué qu'il auoit la iustice: mais pour

satisfaire plus pleinement aux esprits incrédules i'ẽ toucheray legerement quelques autres. De la prudẽce no⁹ en auõs assez discouru cy deuant. Pour le regard de la tẽperãce ie me cõtenteray de vous mettre en auant ce qu'escrit Aũtugelle que l'õ vsurpoit anciẽnemẽt en prouerbe le disner de chiẽ pour vn repas sobre. Pour la preuue de la mãsuetude i'ẽploieray seulement l'experience ordinaire qui nous mõstre que les chiẽs s'adressent plus volõtiers à la pierre qu'à ceux qui l'ont iettee cõtre eux, & adoucissẽt leur furie à la submission de ceux qui se mettẽt à terre. C'estoit vne cõsideratiõ q̃ Nicetas en ses annales apporte pour seruir de reproche aux Siciliens qui se mõstroyẽt si insolẽs & cruels en leur victoire cõtre les Theffaloniciẽs, que les chiẽs en cela leur deuoyẽt faire honte, lesquels retiẽnent leur colere, & sõt esme⁹ à cõpassiõ aussi tost que ceux qu'ils poursuiuent se prosternẽt à genoux deuant eux. Les nouueaux historiẽs qui no⁹ ont laissẽ par escrit les cõquestes des Indes occidentales, rapportẽt qu'vn certain Espagnol nõmẽ Salazar auoit vn molosse qu'il appelloit Bezerille. Cet Es-

pagnol ayāt deliberé de lascher sō chiē sur vne vieille Indiēne qu'il retēoit captiue, s'aduifa de luy donner vne lettre pour porter au gouuerneur qui estoit à vne lieué de là. Cete pauvre vieille s'en allāt toute ioyeuse pour l'esperāce qu'elle auoit d'estre mise en liberte par la faueur de cete lettre, ne fut pas esloignee d'vn iect de pierre qu'aussitost Salazar destache sō molosse, lequel selō l'intentiō de sō maistre poursuiuit cete fēme. La pauvre miserable voyāt le danger eminent qui la menaçoit, se iette à terre, & cōmence à dire en sō langage, Mōsieur le chiē, mōsieur le chiē, ie porte cete lettre au gouuerneur (& luy mōstroit la lettre cachetee) ie vous prie monsieur le chien ayez pitié de moy. A ces paroles le chien appaisa sa colere, & leuant vne cuisse pissa sur cete pauvre esperdue comme s'il eust esté contre vn mur, & puis s'en retourna. Cete douceur & mansuetude fut tellement en admiration aux Espagnols qu'ils eurent honte de faire mourir vne femme à qui le chien auoit pardonné. Pour le courage & la force, c'est vne des vertus en laquelle principalement les chiens

emportent le prix ne voulans ceder en rien aux plus puissants, & plus furieux de tout le reste des animaux. Il me souvient d'un passage de Lucian, qui nous enseigne que pour faire bien cognoistre la perfection de quelque chose il ne la faut point comparer à ce qui luy est inferieur ou semblable, mais à ce qui est plus grand; comme si par exemple (dit-il) quelqu'un vouloit louer un chien de ce qu'il est plus grand qu'un regard ou un chat, ou de ce qu'il est egal à un loup, il auroit trop peu dit, mais pour luy donner le los qu'il merite il faut dire qu'il est egal au lyon en grandeur, en force de membres, en courage, comme quand le poëte louant le chien d'Orion l'appelle *λεοντροδάμας*, tueur de lions. Je suiuray donc ce conseil, & vous mettray en parangon du chien des elephans, des lyons, & des ours. Nous lisons dans Diodore Sicilien que le Roy Sopithes un iour fit present à Alexandre de cēt cinquante chiens grands & puissans, desquels il fit espreuve deuant luy au combat des lyons. Plutarque aussi rapporte qu'un chien des plus excellens de toute l'Indie fut enuoyé par singularité pour le faire combattre en la presence

d'Alexandre. Pour ceſt effect on luy laſcha premierement vn cerf, apres vn ſanglier, puis vn ours, & ce chien n'eſtimant rien de tout cela digne de l'eſſay de ſes forces, ne daigna ſeulement ſe remuer de ſa place. Mais quand on luy euſt preſenté vn lion, il commença à ſe drefſer ſur les pieds & ſe diſpoſer au combat contre ce roy des animaux qu'il eſtimoit auoir plus de merite pour entrer en lice avec luy. Plinẽ raconte que le Roy d'Albanie donna pareillement au meſme Alexandre vn chien de grandeur exceſſiue, auquel quand on euſt preſenté premiere-
mẽt des ours, puis des ſangliers, & encorẽ des cheures ſauuages, ce chien par meſpris demeura couché cõme vn tronc immobile. L'Empereur qui auoit vne ame genereuſe s'offẽſãt de voir ce grãd corps ainſi laſche & peſant, commanda qu'on le tuaſt. Le bruit en eſtant venu iuſques aux oreilles du roy, il en renuoya à Alexandre vn autre qui luy reſtoit, & l'aduertit de n'en faire point l'eſpreuue en petits animaux, mais en des Lyons & des elephans. Ce qu'Alexandre ayant faiçt il eut le plaifir de veoir incontinent vn lyon deſmembre: il luy mit puis apres en feſte.

vn elephant, auquel ce chien donna tât & de si furieuses atteintes qu'en fin il le porta par terre si rudemēt q̄ la terre trelbla de sa cheute. Et afin que vous ne pensiez pas qu'il n'appartiēne qu'à des Alexandres à auoir de tels chiens, nous voyons dans Quinte Curce la description de l'opiniastre cōbat entre le chiē & le lion. Nous lisons dans Apulee. *canes modo magnos, numero multos, & ursis ac leonibus ad compugnandum idoneos.* Toutes les histoires de l'ātiquité font remplies d'exemples non seulement de quelques particuliers soldats qui ont mené leurs chiēs à la guerre & en ont tiré fort heureusement de l'aide offensive & deffensive contre leurs ennemis, mais aussi des peuples entiers qui n'ont point eu de forces plus assurees aux combats que celles de leurs chiens. *Ælian* nous en rend le tesmoignage des *Hircaniens* & des *Magneſiens*, *Pline* des *Colophonniens* & autres semblables, *Propter bella Colophonii* (diēt-il) *itemque Castabalenses, cohortes canum habuere. Eā primā dimicabant in acie nunquam detrectantes.* Et puis apres encore; *Canes defendere Cimbris caſis domus eorum plaustris impositas.* Les

Magnetes peuples voisins du Meandre faifans la guerre aux Ephesiens marchoyent en telle ordonnance que chaque caualier estoit accompagné d'un seruiteur archer & d'un chié. Puis quād il falloit affronter l'ennemy, les chiens qui faisoient l'auantgarde se ruoyent de furie sur les premiers rengs, & par leurs abbois & violentes attaques remplissans le champ de frayeur mettoyent tout en desordre. Aussitost ils estoient secōdez des seruiteurs, lesquels surprēans l'ennemy sur cet estonnement, faisoient vne telle executiō avec leurs arcs & leurs flesches, qu'ils laissoyent peu de reste à acheuer à leurs maistres. Vous voyez par ces exēples cōbié est estimable nō seulement l'affectiō & la fidelité des chiés, mais aussi le courage & la force. Qui fait que d'une part plusieurs ont trouué fort loüable la coustume des Lacedemoniēs, lesquels auparauāt le cōbat immoloyēt à Mars vn petit chié cōme le plus vaillant des animaux au plus vaillant des dieux. mais d'autre part aussi peut on blasmer ce me sēble avec iuste raisō la coustume de Mithridates lequel quād il vouloit dormir ne se cōtentant

point d'auoir pour sa garde des hommes auoit encores vn cheual, vn taureau, vn cerf, afin que si quelqu'vn approchoit de luy tãdis qu'il dormoit, to⁹ ces animaux veillans pour luy, le resueillassent par le hennissement, le mugissement, & la voix. Car qu'estoit il besoin d'employer à cela des animaux plus propres à d'autres seruices, puis qu'il pouuoit tirer vne plus seure & plus fidele assistance des chiens, veu leurs qualitez singulieres que vous auez entendues? Ces remarquables qualitez que tout le monde recognoist, doiuent à mon aduis faire cesser desormais l'estonnement de ceux qui trouueront dedans les monuments de l'antiquité des peuples nourris de lait de chiennes, des chiens acheptez quasi au poids de l'or honorez de belles sepultures, commentaux en quelque façon des roys, voire obeys & respectez comme roys, & qui plus est comme dieux. Car si ces peuples d'Indie qu'on appelloit Cynamolges monstrent par leur nom mesme qu'ils estoient allaitez par des chiennes, c'est vne marque de la vertu qu'on esperoit que les hommes tireroient de ces animaux, comme souuent on succe les qua-

litez de l'ame & du corps avec le lait des nourrissees. Si iadis Alcibiades donna pour vn chien sept cens escus, si le chien Indien d'Alexandre cousta mil escus, & quelques autres dauantage, veu que l'Empereur Iustinian taxant le diuers prix des seruiteurs selon la difference de leurs merites, n'a point passé la somme de soixante & dix escus, c'est signe qu'on a iugé les chiens surpasser en merites les hommes. Si Poliarctus faisoit à ces chiens des funerailles publiques, où il inuitoit solennellement ses amis, s'il leur donnoit des sepultures magnifiques, s'il faisoit dresser en leurs monumens des colonnes où estoient grauez leurs epitaphes, c'estoit pour consacrer à l'eternité la memoire dont ils s'estoient rendus dignes; comme aussi Tegeatis Anyte, qui rēdit à sa chienne Locris apres la mort de semblables hommes, & Simonides qui fit inscrire sur le tombeau de sa chienne Lycas vn epitaphe Grecq, dont voicy le sens à peu pres; O ma chasseresse Lycas qui remplis de tes os blancs le tombeau où encore les bestes fauages ont crainte d'approcher. Le grand Pelion, & la celebre montagne Ossa, & les grottes soli-

taires de Citheron. Si les Roys de Perſe vouloyēt que le māger de leurs chiens fuſt ſeruy ſur leur table, ils auoyēt iuſte raiſō de rēdre en cete maniere autant q̄ faire ſe pouuoit leurs commensaux les chiens dōt ils eſtoyēt fidelemēt ſeruis, & les recognoiſtre plus dignes de cet hōneur que les flatteurs de cour qui proſtans aſſez de bouche le vœu de leurs affectiōs, ont en effect pl^{us} de ſoin de leur aduācemēt que du ſeruiſſe de leur Roy. Si quelques peuples ont tenu les chiens pōur leurs roys, cōme cetē natiō d'Ethiopie où Plutarque dit qu'un chien eſt ſaluē cōme roy, il a les hōneurs & les tēples qu'ō fait aux rois, *Ælian* adiouſte q̄ par vn cry particulier de ce chien le peuple recognoiſt ſō humeur favorable, & au cōtraire le croit irrité quād il le void abboyer: & peut eſtre q̄ ce ſōt ces peuples deſquels *Plin* eſcrit *Ptoëphanacane pro rege habēt, motu eius imperia augurantes.* Si ces peuples diſ-ie ont fait tāt d'honneur au chien, ils ont mōſtré par là qu'ils ne procedoyēt point par faueur à l'electiō de leurs rois, & qu'ils ne deferoyēt point tāt cete ſouueraine poiſſance au ſāg, aux richesses, aux grādeurs, qu'aux merites. La loy *Rofcia* dōnoit aux thea-

tres les premiers lieux à ceux qui par leurs grâds moyēs estoïēt aduācez aux hōneurs, mais les petits enfās d'vn plus syncere iugement esliſoyent pour leurs roys ceux qui en estoient les plus dignes

Rex eris aiunt

Si recte facies,

Or qui ne iugera cete innocence enfantine plus iuste & plus equitable que la loy de Roscius?

Roscia dic sodes melior lex, an puerorum

Nenia qua regnum recte facientibus offert?

Et qui dōc par la mesme raisō n'estime-
ra grādemēt l'innocēce & la simplicité
de ces peuples qui tiēnent à singulier
hōneur d'estre cōmādez par vn chiē, la
pl^o digne des bestes? Si les Egyptiēs au-
trefois ont adoré non seulemēt vn chiē
mais toute l'espece des chiens, ce n'est
poit certes ny pour la cause que les an-
ciēs ont tiree de la fable d'Isis, ny pour-
ce q̄les autres ont creu qu'au leuer de la
canicule le fleue du Nil s'ēfle ordinai-
remēt, & par sō inōdatiō vniuerselle ar-
rose toutes les terres d'Egypte, dont la
fertilité du pais qui s'ēfuit a rédu le chiē
venerable à ce peuple comme autheur
de sō biē. Nō ie me persuade pl^o volōtier
q̄ les anciēs ont en cela practiqué la cou-
stume de ceux qui mettoïēt au nombre

des dieux, ou leurs roys, ou ceux dont les vertus singulieres excelloient par dessus tous les autres, & qui appelloient dieux encore ceux desquels ils auoient receu quelques bienfaits signalez : car puisque nous trouuons des peuples qui ont recogneu vn chien pour leur roy, puisque nous auons remarqué tant de vertus excellentes au chien & tant de bons offices qu'ils rendent à tout le monde, se faut il estōner si les Egyptiens l'ont mis au reng des bestes adorables, si non seulement la chienne d'Icarius a trouué place dans le ciel, mais la queuë mesme d'vn chien, cete cynosure qui sert de conduite à ceux qui nauigent ? si mesme le nom Grec d'adoration *κυωνισμος* a tiré son origine du chien ? si les anciens ont creu que la chair d'aucun animal n'estoit si propre à appaiser l'ire des dieux par sacrifices ou autrement que celle d'vn chien de lait ? le vous serois importun si ie voulois à ce propos mettre en auât, & ce que les Latins appelloient *Catulationem*, & *Rubigalia*, & les Grecs *κυωνολακισμος*, & toutes les ceremonies où les anciens se seruoient du chien, soit pour diuertir la cholere des dieux, soit pour se concilier

leur faueur, i'ayme mieux conclure, Messieurs, par vn petit mot de consolation que ie veux tirer de tout ce discours en faueur de plusieurs personnes au blasme desquelles souuent on destourne le nom de chien, qui deuoit plustost estre prihs pour vne marque d'honneur : comme quand on vous appelle par rusee les chiens, d'Orleans, ne pensez pas que ce soit seulement pource que les Orleannois scauent bien à propos & abboyer & mordre au besoing. Non, c'est plustost à cause de la fidelité qu'ils gardent estroictement au seruice du Roy, de maniere que vostre ville pour cete raison peut à bon droict estre ornee de mesme nom que celle d'Egypte qu'on appelloit Cynopolis ou Cynonpolis. Quand on dict à vne femme toutes sortes d'iniures, il n'y en a point qui l'offense plus que de l'appeller chienne, & toutefois si l'on consideroit comme il fault les belles prerogatiues de cet animal, on deuroit tenir à grand aduantage d'entrer en comparaison auec luy. Quand ie trouue dans les anciens auteurs des hommes à teste de chien errans par les montaignes, vestus de peaux de bestes, abboyans comme chiens, &

ne viuans que de la chasse des oyseaux & des bestes sauuages ; ie ne sçay si ie dois estimer ou la condition de l'hōme plus anoblie par la cōmunication de la teste du chien , ou celle du chien plus releuee pour auoir quelque chose de l'hōme. Car à la verité seroit faire tort & aux chiens & aux hommes de prédre ces animaux mipartis pour cete espece de singes qu'Aristote & les autres appellent Cynocéphales. Combien que les Lycopolitains n'ayēt point fait autresfois difficulté de les adorer , & que d'ailleurs ces animaux foyent particulièrement renommez pour la cognoissance naturelle qu'ils ont de l'astrologie, montrans par certains signes & l'eclipse de lune & l'equinoxe : l'eclipse par la tristesse, l'abstinēce, & le defaut de leur veüe : l'equinoxe en abboyant & vrinant à chaque heure du iour. Quand nous voyons dans Homere, Lucian, Aurelius Victor, & tant d'autres autheurs, estre tenu pour chose abominable & ignominieuse d'exposer vn corps mort à la pasture des chiens & des oiseaux: quand les gloses mesme du droict canon par forme de prouerbe

ont vsurpé en ce sens *canina sepultura*, nous
 recognoissons bien que c'estoit vne cō-
 mune opinion de plusieurs; mais non
 pas pourtant vniuerselle de tous. Car
 les Tartares & les Hircaniens tenoient
 pour les plus heureuses sepultures estre
 mangez des chiens, & parmy les Bactria-
 niens on estimoit par vne certaine tra-
 dition du pais ceux auoir rencontré v-
 ne plus heureuse fin, lesquels apres leur
 trespas estoient mangez des oiseaux.
 Belle consolation pour les galands hō-
 mes lesquels estans tombez entre les
 mains de la iustice pour s'estre mon-
 strez trop vaillans, trop subtils, ou trop
 courageux, apprehendent que leurs
 corps apres le supplice foyent priuez
 de la sepulture. Les payens leur ap-
 prennent que *facilis iactura sepulchri*:
 que s'ils finissent leurs iours au gibbet
 on ne leur peut souhaitter vne plus
 belle couuerture que le ciel,

caelo tegitur qui non habet urnam.

Si l'on les iette en l'eau, dans le feu, sur
 la terre, il n'importe lequel des ele-
 mens les reçoie, quels animaux les
 mangent, ou les poissons dans l'eau

ou les oyseaux en l'air, ou les vers sous la terre. Mais sur la terre, les Hircaniens au moins & les Tartares les tiendront plus heureux de servir aux chiens de pastures qu'à toutes autres bestes.



DIS-



DISCOVRS SIXIESME.
DE L'IGNORANCE.

Par le sieur FORNIER, Docteur
és Droicts.

MESSIEVRS, c'est vne verité que la raison faict assez reconnoistre aux capables, & l'experience aux plus idiots, qu'il appartient à chascun de parler de ce en quoy principalement il excelle. Nous lisons que les ouriers qui auoient vn iour entrepris en Grece la construction de l'autel sacré, se trouuans empeschez pour la grandeur & la forme qu'il luy faudroit donner, allerent trouuer Platon pour en prendre conseil. Mais ce grand philosophe ne voulant point hazarder vn aduis temeraire en ce qui n'estoit pas de sa profession, les renuoya sagement à Euclide, qui par la cognois-

M

178 DE L'IGNORANCE. *Disc. 5.*
fance qu'il auoit de la geometrie les pouuoit mieux conduire au faict de leur entreprise. Ainsi iadis à Rome auoit on accoustumé de faire eslection des aduocats & des iuges qui auoient la reputatiõ d'estre mieux entendus en la matiere qui se trouuoit en controuerse. Et nous apprenons de Ciceron que ce fameux iurifconsulte Quintus Scæuola estant consulté sur les questions qui concernoyent le faict des heritages renuoyoit quelques fois les parties à Furius & Cassellius qui s'estoyent particulièrement appliquez à cete science. En quoy ce grand personnage au iugement de Valere Maxime ne diminua point tant son authorité qu'il rendit sa moderation plus recommandable. Ces consideratiõs & ces exemples m'ont auourd'huy donné le courage de prẽdre en main la defẽse de l'ignorance contre les assauts ennemis de ceux qui luy veulent iniustement rauer l'honneur qu'elle merite. Car si par droit de bienfiance il appartient à chascun de traicter de ce en quoy il est mieux versé, à qui plus à propos pouuoit estre donnee la cause de l'ignorance à soustenir qu'au plus ignorant de la compagnie? Mais

quand ie regarde d'ailleurs que ie plaide devant ceux qui luy sont ennemis, que puis-ie attendre des iuges suspects autre chose qu'une condamnation asseuree? En cete perplexité qui me retient douteux entre l'esperance & la crainte, i'aime mieux me promettre vne heureuse issue de mon dessein qu'en apprehender le hazard, & me confier plus tost en la sincerité de vos iugemens & vostre bienveillance accoustumee, que me donner la crainte de quelque passion qui vous rendist fauorables au party des sciences que vous chérissiez. Il est vray que pour vous persuader ce que ie pretens aujourd'huy par la simplicité de mon discours, i'aurois meilleur besoing de l'artifice de vostre rhétorique, & au moins en cete action emprunterois ie volontiers le secours de vostre éloquence. Mais puisque & la nature me manque en ce point, & la qualité mesme du subiect ne semble requerir ny la curiosité des choses releuees, ny le desguisement des couleurs oratoires, peut estre suppléeray-je en quelque sorte l'un & l'autre défaut par l'abondance de mon affection.

Et comme Androcydes vn iour peignant le gouffre de Scylla, representa plus au naturel les poissons d'alentour que tout le reste qui l'environnoit, parce qu'estant friand de sa nature l'affection particuliere le feit paroistre plus ingenieux en l'imitation de ce qu'il aimoit mieux que son art au demeurant de l'ouurage: aussi le zele qui me porte à la defense d'une chose que ie chers vnicquement, par aduerture en cette matiere me donnera la suffisance dont le manquement ne vous est que trop manifeste en toutes autres choses. Avec cete esperance (Messieurs) ie vay donner ouuerture à mon discours par le recit d'une apparition que i'eus en songe des lors qu'à l'issuë de mon enfance mes parens commençoient à me destiner aux estudes. Vn iour m'estant allé promener en vne solitude tout resueux & pensif, apres vn long exercice i'allay chercher la fraischeur d'un ombrage pour remedier à ma lassitude par le repos d'un gratieux sommeil. Au plus fort de mon somme il me sembla que ie voyois vne haute montagne, sur le coupeau de laquelle estoit assise vne grande femme, palle, maigre, renfrongnee, ayant le visa-

ge tout enfumé d'une lampe qui luisoit deuant elle. Au dessous ie voyois plusieurs gens qui tenoient des spheres, des astrolabes, & autres semblables instrumens. Tout au bas i'apperceu comme vne fourmilliere de gens d'assez mauuaise grace, qui neantmoins sembloient s'estimer quelque chose. Ils estoient vestus de longues robes crottees, & suioient à grosses gouttes, s'efforçans de grimper en cete montagne, & trauaillans en vain, comme ces chiens de rotisseurs qui font beaucoup de pas & ne s'aduancēt point. Je tiray l'un d'eux par la manche, & luy demanday des nouvelles du lieu & des personnes que ie voyois. Il me respondit d'une voix morfondue que ce mont estoit le Parnasse, la deesse qui estoit au sommet s'appelloit Science, qu'elle estoit suiuiue de beaucoup de personnes, mais que peu la pouuoient atteindre; & quant à luy qu'il estoit de ceux qu'on appelle pedants, à cause qu'ils sont au pied de la mōtagne, & s'amusēt à lapper quelques fois les eaux de la fōtaine Castaliene qui en arrose le bas. Ce bon homme voyant que ie prenois plaisir à l'entēdre, s'efforce de m'attirer à sa suite par vne belle ha-

rengue enrichie de sentences dorees, farcie de plusieurs apophtegmes, parsemee des fleurs d'eloquence, coloree des figures de rhetoricque, & me promet en fin pour recompense de mes peines l'immortalité de mon nom qui demeureroit celebre à la posterité. Mais comme ie consideray qu'il falloit employer beaucoup de temps & de labeur pour vn salaire dont ie ne pourrois iouir durant ma vie, ie creu que tout cela n'estoit qu'imposture. Alors doncq me tournant vers l'autre costé ie vey de loing vne agreable vallee, où l'email des fleurs odorantes, le chant harmonieux des oiseaux, la gracieuse temperature des zephyres, le doux murmure des eaux argentines me conuierent aux approches d'vn superbe chasteau, à l'entree duquel estoit assise vne magnifique princesse, belle au possible, qui auoit le teint blanc, le front serein, l'œil guay, les iouës vermeilles, le corps en bon poinct. Elle estoit habillée à la rusticque, assistee d'vn nombre infiny de personnes de toutes qualitez, ages, & sexes, qui luy faisoient hommage. Estant aux aduenuës i'appris d'vn de ses gens

que cete dame s'appelloit Ignorance, qu'elle receuoit fauorablement vn chascun, & pour peu de seruice donnoit de grandes recompenses. Mais ie vous assure, Messieurs, que tout ce qu'on m'en dict n'estoit rien au prix de ce que i'en recogneu depuis par effects. Car aussi tost que ie luy fey la reuerence, ie ne vous puis dire ny le gracieux accueil qu'elle me feit, ny la singuliere beauté dont aussi tost elle raut mes affections. *Vt vidi ut perij.* Je confesse qu'à mon resueil ie me senty tellement esperdu de la seule souuenance de cet obiect, que l'image m'en est tousiours demeuree dans l'ame pour la cherir toute ma vie. Et à la mienne volonté que vous la peussiez voir de mes yeux (car ie sçay bien que vous n'avez point d'yeux pour elle :) sans doubte ou vous n'avez point d'ame, ou d'amour, ou vous l'honoreriez comme moy. Aussi croy ie avecque verité qu'elle ne seroit pas plus ingrate enuers vous pour la recognoissance de vos seruices, que ie l'esprouue en mon endroit.

Car ie puis dire sans vanité qu'avec fort peu de trauail & de soing i'ay acquis cet honneur d'auoir autant de part en ses bonnes graces qu'aucun de ses fauoris. Cete particuliere obligation que ie luy ayme cōtrainct aujourd'hui d'ouuir ma bouche à deux fortes de plaintes. La premiere est de l'ingratitude, & la mesconnoissance de ceux qui des leur premiere ieunesse ayans tousiours esté nourris & tendrement esleuez en la maison de l'ignorance, oublient les bienfaicts de leur bonne maistresse, & comme deserteurs infideles se rengent au party contraire, se meslent indignement parmy les troupes ennemies, empruntent leurs liurees, & passans à la monstre avecque les doctes, imposent tellement au vulgaire, que comme au iugement des sçauans ils sont vrayement ignorans, aussi à l'opinion des ignorans ils paroissent sçauans. L'autre plainte est de l'irreuerence qui regne en ce malheureux siecle, & de l'impieté detestable des enfans enuers ceux qui les ont mis au monde. Vous sçauuez tous que l'ignorance est la mere d'admiration, l'admiration de la curiosité, la curiosité de la science.

Et toutesfois ceste Science est auourd'huy montee en vn si haut degré d'orgueil que non seulement elle mesprise sa bisayeule l'Ignorance, mais qui plus est luy conteste le reng, coniuersa ruine, & luy declare vne guerre irrecõciliable. Encore anciennement lors que la pudeur auoit quelque lieu parmy le monde, la science ne procedoit à la recherche de son aduancement que par des voyes ordinaires & plus tolerables. Mais auourd'huy sans respect & sans discretion elle employe les fraudes, les subtilitez, & les trahisons pour se rendre maistresse. On a inuenté des memoires artificielles, des arts notoires, des arts admirables, & mille autres moyens pour abregger la longueur du temps requis à l'apprentissage des sciences, pour faciliter les difficultez qui s'y rencontrent, pour faire accroire au vulguaire avec certaine methode qu'on est vniuersel en toutes sciences, encore qu'il n'y en ait aucune en laquelle on soit mediocrement versé. Mais tous ces artifices comme i'espereront n'auront iamais tant d'efficace, que l'ignorance malgré leurs attentats ne prospere tousiours, & qu'elle n'attire le

plus grand nombre à son party. Ce qui nous en faict conceuoir vne bonne esperance est que plus les personnes curieuses se pensent aduancer par ces nouueaux secrets, plus nous voyons au contraire s'augmenter le nombre des ignorans. Aristarchus se mocquant vn iour de la grande quantité des Sophistes qui contrefaisoyent les sages de son siecle, disoit qu'anciennement à peine auoit on remarqué sept sages en tout l'vniuers, mais que de son temps malaisement pourroit on rencontrer autant d'hommes ignorans. Voyez combien depuis ce temps là le bonheur a voulu que le nombre en soit creu, puisque mesme ces vastes campagnes & ces pays des champs où l'ignorance faisoit anciennement sa retraicte ordinaire, n'estans plus capables pour loger tout son train, nous font aujourd'huy l'honneur de nous enuoyer de ses colonies pour en rendre les bourgades & les villes peuplées. Mais i'ay tort messieurs, ie le confesse, d'auoir inconsiderement iusques icy qualifié science ce qui proprement ne l'est pas. Je ne sçay par quelle inaduertence il m'est eschappé de donner ce beau nom à ce qui n'en porte

que l'image bien esloignée des traicts de la verité, qui n'en est qu'une ombre bien obscure, & qui par son faux visage impose à la plus part du monde. La vraie science n'est qu'au ciel, soigneusement gardée dedans ce riche tresor de la diuinité qui est inaccessible aux mortels. Et ce serpent qui deceut nos premiers parens le reconnoissant bien, ne trouua point de meilleur expedient pour seduire leur simplicité, que de leur faire accroire qu'ils auroyent les yeux ouuerts, & seroyent comme dieux, ayans la science du bien & du mal. Science imaginaire laquelle a causé ce grand mal qui demeure comme hereditaire en toute la posterité. C'est proprement ce que nos poëtes ont figuré par leur Prométhée, qui fut si hardy que d'enleuer du ciel le feu diuin de cete connoissance qui deuoit donner la derniere perfection à son homme de terre. Mais aussi Iuppiter sceut bien punir son outrecuidance, le faisant attacher sur le Caucase pour y seruir à iamais de pasture à l'aigle infatiable, & donnant à Pandore vne boëtte dont l'ouuerture espendit parmy le genre humain les maladies, les mortalitez, & tout le reste

des malheurs qui nous environnent. Qu'est-ce donc que la saviens du monde? vne folie enuers Dieu. Sainct Paul ne le dissimule point, *Nonne* (dict-il) *stultam fecit Deus sapientiam huius mudi?* Et vn peu apres, *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus.* Et puis encore, *Quae stulta sunt mudi elegit Deus, ut confundat sapientes.* Et au parauant luy le prophete Esaye, *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* Qu'est ce que la science du monde? vne pure ignorance. Et quoy l'ignorance du monde? vne grande & profonde science. *Nihil scire,* disoit Tertuliã, *omnia scire est.* Et sainct Hierosme à Vigilantius, *Non parum est scire quod nescias.* Philon Iuif compare ceux qui recherchent avec beaucoup d'estude la nature des choses à ceux qui fouillent des puis bien profonds pour y descouuir les sources cachees, en ce que bien souuent ny les vns ny les autres ne trouuent ce qu'ils desirent. Au contraire les plus doctes, dit il, sont contraincts d'accuser leur extreme ignorance, & recognoistre combien ils sont esloignez de la verité. Mesmes l'vn des plus sages d'entre eux se voyant autres fois admiré d'vn chascun, auoit

accoustumé de dire qu'on s'esmerueilloit à bon droit de ce qu'il ne sçauoit autre chose sinon qu'il ne sçauoit rien. Et ce grand Salomon qui estoit si sçauant & si sage se confessoit ingenuement estre le plus stupide & le plus fol de tous les hommes pour le regard de la sapience mondaine. *Stultissimus sum virorum*, disoit il, & *sapientia hominum non est mecum*. Mais qu'est ce en verité ce que le monde estime science ? c'est vne vaine presumption, & vne ostentation affectée de paroistre plus cognoissant que le vulgaire. C'est vn fol amour de soy-mesme, par lequel on se fait accroire qu'on est plus clair voyant que les autres. C'est vn orgueil qui enfle les ames ambitieuses, & les remplit de vent. Et pourtant n'est-ce pas sans raison qu'il a esté dict des long temps ; que la science enfle, & qu'au contraire les oracles sacrez ont mis au reng des bien-heureux ces plus humbles dont la simplicité n'est point enflée du vent de cest orgueil. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles *Beati pauperes spiritu*, comme nous l'apprenons de l'interpretation de saint Augustin que ie vous rapporteray plus

au long. *Præsumptio spiritus audaciam & superbiam significat. Vulgò etiam magnos spiritus superbi habere dicuntur, & rectè, Quandoquidem spiritus etiam ventus vocatur. Vnde scriptum est, ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum. Quis verò nesciat superbos inflatos dici, tanquam vento distentos? unde est etiam illud Apostoli, Scientia inflat, charitas verò vivificat. Quapropter rectè hîc intelliguntur pauperes spiritu humiles & timentes Deum, id est non habentes inflatum spiritum.* C'est ce vent de presumption qui a iadis enflé les ames de ces hereticques qui d'un superbe nom se faisoient appeller Gnostiques, comme si par quelque particulier priuilege ils eussent seuls eu la cognoissance de la verité. C'est ce mesme esprit d'orgueil qui faisoit que les Pharisieus autresfois selon le tesmoignage de sainct Augustin se ventoyent estre des Voyans, c'est à dire des sages. Et c'est encore celuy qui cause que plusieurs auourd'huy se faisans accroire qu'ils ont l'esprit plus releué que le vulgaire, se donnent d'eux mesmes l'authorité de la censure sur la diuersité de religions.

pour approuver de chascune ce que bon leur semble , & condamner ce qui ne leur aggree pas. C'est celuy mesme qui aveugle les yeux de ces nouveaux Voyans , lesquels nous veulent persuader qu'ils sont fauorisez de quelques speciales illuminations , afin que cete opinion presumee concilie plus d'authorité à l'introduction de leurs nouveautez. Voicy ce qu'en disoit sainct Augustin de son temps , *Innumerabiles sunt qui se Videntes non solum iactant , sed à Christo illuminatos videri volunt. Sunt autem heretici.* Ce sont en fin les premiers eschellons par lesquels peu à peu on monte à l'atheisme , lors que ces grands cerueaux mesprisans la simplicité du vulgaire ne veulent s'obliger à la croyance que de ce qu'on leur peut faire entendre par demonstrations oculaires , & prouuer par raisons inuincibles. L'Ignorance au contraire aime mieux ouurir les oreilles aux enseignemens de la foy qu'à la curiosité des sciences : receuoir avecque humilité les sainctes inspirations du ciel , que se laisser avec arrogance emporter au vent

des vanitez du monde : cheminer à rasons parmy les tenebres dedans les sentiers assurez de la verité, que chopper temerairement aux perilleuses rencontres des mauuais chemins, & parmy l'esblouissement de quelques faulses lumieres se laisser entrainer dedans des precipices. Mais afin de vous représenter plus euidemment les merites de l'ignorance par l'opposition de son contraire, ie me contenteray de mettre en auant quelques marques du demerite & du blafme que chascun peut aisement recognoistre aux sciences. Je vous ay dict des le commencement que la science estoit mere de la curiosité, mauuaise mere d'une mauuaise fille. Y a il rien qui iamais ait plus apporté de dommage au genre humain que ce vice ? Si iamais nos premiers parens n'eussent eu la curiosité d'estre plus sçauans qu'il ne falloit, nous n'eussions pas encouru les malheurs auxquels ils no⁹ ont obligez. La curiosité de cognoistre les secrets cachez de nature a faict que les vns par desespoir se sont jettez dans des gouffres ardens, les autres sont morts estouffez de l'air pestilentieux qui estoit exhalé des profondes

cavernes. Et de ceux qui ont voulu temerairement esleuer la bassesse de leur entendement à la cognoissance des cieux, les vns en contemplant les astres n'ont pas pris garde au serpent dont la picqueure les a fait mourir, les autres imprudemment se sont laissez tomber aux precipices qu'ils ne voyoyent pas à leurs pieds. Et tout ainsi que ceux qui premiers ont voulu descouurir la vertu de l'aconite l'ont appris à leur dommage, perdans la vie en l'esprouant; aussi ceux qui par vne presomptueuse audace veulent esleuer les ailles trop foibles de leur esprit iusques aux voulttes du ciel, rencontrent souuent à leurs pieds la peine de leur temerité. On dict que certains oiseaux ayans autresfois commencé leur vol des extremittez opposites vers le milieu de la terre, s'être rencōtrerēt au lieu où estoit construiet le temple d'Apollon à l'endroit appellé le Nōbril. Epimenides depuis curieux de sçauoir si ce conte estoit veritable, s'enquit de l'oracle où estoit le milieu de la terre, mais Apollon voulant punir sa curiosité luy rendit vne responce si ambigue qu'on n'en pouuoit rien tirer d'asseuré. Vn certain *Égyptien* renuoya

194 DE L'IGNORANCE. *disc. 6.*
de bonne grace vn iour celuy qui luy demandoit importunement que c'estoit qu'il portoit enueloppé sous son bras? c'est, dict-il, de peur que tu les sceusses, qu'on l'a enueloppé. On peut dire avec pareille raison que ceux-là sont blasma- bles qui recherchent curieusement les secrets que la nature a enueloppez dans son sein, & mal à propos se transportent avec autant plus de passion à les cognoi- stre qu'elle les a plus esloignez de leur cognoissance. Quelle folie aux mortels d'auoir esté curieux de descendre sous terre pour y descouurir avec beaucoup de peine & de danger les veines des me- taux, funestes instrumens de l'auarice, de l'ambition, de la guerre? On dict que Phi- lippe de Macedoine fut iadis desireux de faire deualer plusieurs hommes dedans vne obscure miniere abandonnee de long temps, afin de sçauoir par leur rap- port en quel estat elle estoit, si elle abon- doit en metal, & si l'ancienne auarice auoit laissé quelque chose de reste à la po- sterité. Ces gens y ayans porté quantité de lumieres demeurèrent long temps à fureter de toutes parts, puis estans fati- guez d'vn si laborieux exercice cōmen-

cerent à voir de grands fleuves, des eaux dormantes, des lieux vastes pleins d'horreur & d'effroy. Belle recompense d'une si curieuse recherche. Aussi digne certes que celle de nos souffleurs, lesquels passionnez d'une pareille affection se promettent de rendre par leurs subtils affinemens & leurs penibles preparatiōs l'or & l'argent si actif, que la moindre quantité de leur poudre de Geber sera suffisante pour faire projection mesme iusques à l'infiny sur tous autres metaux. Mais quelle issue de ces rares secrets? cōtraire vrayement à l'ouurage de la creation: Car le Createur fit de riē toutes choses & ceuxcy cōuertisēt tout ce qu'ils ont en rien. Les Mages des Caldeens, des Assyriens, & des Perses estoient renommez anciennement pour la cognoissance particuliere qu'ils auoyent des plus abstruses sciences, des mysteres diuins, des choses futures, de la nature des demons, par l'euocation desquels ils faisoient vne infinité de prodiges. Et la damnable curiosité des ames insensee emporte encore auiourd'huy plusieurs iusques là de s'adonner à cete superstitieuse magie, qui par sortileges, ligatures, prestiges, im-

196 DE L'IGNORANCE. *Disc. 6.*
pose non point tant à ceux qui en voyent
les estranges effects qu'à ceux qui les pra-
ctiquent. S'il faut passer aux autres scien-
ces, quelle vtilité peut on esperer de ces
vaines recherches que mesmes vn ancien
appelloit maladie des Grecqs ? Com-
bien Vlysses auoit de rameurs, s'il a vo-
gué seulement entre la Sicile & l'Italie,
ou s'il a passé iusques aux pays qui n'e-
stoyent point encore descouverts de son
temps, quel estoit le plus ancien Home-
re ou Hesiodé, qui fut composee la pre-
miere de l'Iliade ou de l'Odysee, si l'une
& l'autre est d'un mesme autheur, si Pe-
nelope estoit chaste ou si elle le faisoit ac-
croire, si Anacreon estoit plus subiect aux
femmes ou au vin, quelle estoit la patrie
d'Homere, quelle la mere d'Enee, & mil-
le choses semblables, lesquelles, comme
dit Seneque, quand nous aurions appri-
ses il les faudroit desapprétre. Mais auez
vous point quelquesfois admiré dans
Plutarque ces doctes obseruations des
Grammairiens? que les demy-dieux qui
estoyent à la guerre de Troye faisoient
leur poil avecque le rasoir, par ce que
dans Homere on trouue le mot de rasoir:
& qu'en ce temps là mesme ils prestoyent

à vſure, à cauſe que chez le meſme au-
 theur on a rençonné ce mot *ἀφέλμασαι*,
 qui ſignifie augmenter. D'une pareille
 ſubtilité Pline conclud que durant le ſie-
 cle de Troye les anneaux n'eſtoyēt point
 encore en vſage, & Iosephe dit qu'il n'y
 auoit point encore de loix, d'autant que
 dans les poëſies d'Homere il n'eſt faiçte
 mention ny d'anneaux ny de loix. Et vn
 certain moderne plus ingenieusement
 ce luy ſemble a tiré cete excellente con-
 iecture de l'vſage de la lumiere parmy les
 anciens Grecs, leſquels, dict il, ne ſe ſer-
 uoyent ny d'huyle, ny de ſuif, ny de cire
 pour illuminer les tenebres, parce que
 dans Homere il ſe trouue qu'on a em-
 ployé du bois ſec à cet effect. Voilà les
 belles ſciences & les profondes doctri-
 nes à l'apprentiſſage deſquelles on oc-
 cupe auourd'huy les premiers ans de la
 ieuneſſe. Apres cela quelques vns paſſent
 à la Rhetorique, laquelle on peut bien
 apres Quintilian apeller ou *ἀτεχνία*,
 d'autant que pluſieurs ſans en auoir ap-
 pris les preceptes en ont praticqué les
 effects: ou *κακοτεχνία*, parce que ſou-
 uent on abuſe de l'art de bien dire au dō-
 mage d'autruy: ou *ματριοτεχνία*, comme

198 DE L'IGNORANCE. *Disc. 5.*
qui diroit vne imitation superflue de
l'art, qui n'a en soy ny bien ny mal, mais
seulement vn labour inutile & sans fruit,
tel que plusieurs ont employé en l'exer-
cice des declamations. Je n'aurois iamais
faict si ie voulois discourir sur la vanité
de toutes les sciences, assez remarquee
desia non seulement par les modernes
qui ont exprés traicté de ce subiect, mais
bien plus dignement demonstree par
Sextus Empiricus, qui long temps aupa-
rauant en auoit disputé. Les Epicuriens
anciennement improuuoient les scien-
ces, comme choses qui ne pouuoient
rien apporter à la perfection de la sagesse.
Les Pyrrhoniens les reiettoient aussi, mais
comme choses qui ne les acheminoient
pas avec assez de certitude à la cognois-
sance de la verité. Ceux qui leur ont vou-
lu moins de mal en ont permis seulement
quelque moyene teinture, comme Neo-
ptolemus qui conseilloit bien à chacun
de gouter vn peu de la philosophie, mais
non de s'en faouller. Et de vray comme
il y a plus de plaisir en la promenade qui
costoye les eaux, & en la nauigation qui
borde le riuage, aussi le cours de nostre
vie semble plus delectable quand il est

DE L'IGNORANCE. *Disc. 6.* 199
conduict entre la mediocrité de l'igno-
rance & du sçauoir. Vn ancien dedans
Apulee disoit que la premiere verree
qu'on boit à table est dediee à la soif, la
seconde à la resiouissance, la troisieme
à la volupté, la quatrieme à la folie &
perturbation de l'esprit. Aussi peut on
dire à bon droit des sciences, que pour
contenter ou l'alteration ou le plaisir de
ceux qui les pourchassent, il n'y a point
de danger qu'ils en goustent vn peu, mais
il est bien à craindre qu'ils s'en enyurent
en fin, & que leur infatiable gloutonnie
leur face perdre l'esprit. L'ignorance est
exempte de tous ces blasmes, elle mar-
che avec humilité, repose avec tranqui-
lité, demeure tousiours contente en sa
mediocrité. Elle n'est point bouffie d'or-
gueil & de presumption, elle n'est point
emportee par le vent d'vne vaine curio-
sité, elle n'est point passionnee de ce-
te soif inextinguible de sçauoir qui
paye ordinairement les fauoris des
Muses des maladies de gouttes, de
calcul, de folie, & mille autres acci-
dens dommageables: en consideration
desquels les Muses mesmes ont esté
iustement appellees par vn de leurs mi-

gnons *Numina cultori pernicioso suo*. Les exemples de ce mauuais traictemēt sont si frequens ce dict on parmy vos liures, & si notoires à tout le monde, que seroit chose superflue de les represēter. A vous mesmement qui sçauiez bien que la poësie en a faict bannir quelques vns, comme Ouide: l'eloquence a esté cause & de l'exil & de la mort des autres, comme de Ciceron qui perdit la vie par la cruauté de celui auquel il l'auoit sauuee par son eloquence, & duquel vn declamateur a dict autresfois ce beau traict, Il estoit autant impossible qu'un autre que Popilius tuast Ciceron, qu'il estoit impossible qu'un autre que Ciceron defendist Popilius. A vous dis ie qui auez memoire de tant d'ordonnances du senat par lesquelles & les philosophes & les rheteurs furent chassez de Rome. A vous qui sçauiez combien de personnes se sont autresfois repenties d'auoir suiuy les lettres, comme Ouide qui disoit

Si saperem doctas odissem iure sorores.

Et Neron lors qu'on luy presenta vne sentence de mort donnee contre vn criminel afin de la soubsigner selon la forme accoustumee, *Quam vellem*, dict il, *nescire*

litteras. L'ignorance, messieurs, est bien plus courtoise & plus fauorable aux siens que de les traicter avec cete rudesse. Tant s'en faut qu'elle les recompense du bannissement, de la mort, du repentir, qu'au contraire elle les en preserve. Je puis encore adiouster aux exemples du dommage que les sciences apportent, vn malheur que l'experience nous fait voir tous les iours. C'est que la subtilité des sçauans medecins fait languir souuent des malades dont la guerison est desesperee, & prolonge vne vie miserable dont l'ignorance plus à propos eust retrenché le fil des le commencement de la cure. Et d'vne aussi pernicieuse science ceux qui entendent les tours & les destours du manniement des procez, par leurs ingenieuses inuentions sçauent faire durer tant qu'ils veulent la defense d'vne mauuaise cause qu'il faudra perdre en fin avec beaucoup de temps, de labeur, & d'argent qu'on y aura consumé: où l'ignorance estouffant ce monstre en sa naissance, eust fait que la partie eust gagné beaucoup en perdant son procez. Mais encore tout cela est peu, au regard des fraudes & des tromperies ordinaires qui viennent de la

202 DE L'IGNORANCE. *Disc. 6.*
bouticque de la Science, & que l'ignorance n'auroit pas l'esprit d'inuenter. Et pour vous monstrier par des marques tres euidentes comment la science & le dol symbolisent ensemble, vous le pouvez recognoistre premierement en cete formule ancienne si frequente aux edicts des preteurs *Si quis sciens dolo malo*. Vous auez leu l'interpretation d'Ulpian sur ces mots de l'edict du preteur contre les deteurs qui pour frauder leurs creanciers ont aliené quelque chose, **FRAVDANDI CAUSA SCIENTE TE.** *Quod ait prator sciente te*, dict le Iurifconsulte, *Sic accipimus, te conscio & fraudem participante*. Vous scauez qu'on iuge ordinairement la mauuaise foy de la science, & la bonne foy de l'ignorance qu'on a de la chose d'autruy. Aussi ceux qui ont faict les loix considerans combien l'ignorance estoit favorable pour sa bonne foy, & la science au contraire odieuse pour son dol & sa fraude, ont souuēt puny la science, & octroyé à l'ignorance de belles prerogatiues. Ainsi l'ignorance est profitable aux possesseurs de bonne foy pour la prescriptiõ, pour l'acquisition des fruiets qu'ils ont perceuz de la chose d'autruy, & leur dõne vne infinité d'autres priuileges dont la

science les empescheroit de jouyr. Ainfi
 les criminels que la science obligeroit à
 des griefs supplices, sont rendus excusa-
 bles par le moyen de leur ignorance. Et
 c'est vne des raisons que rapporte Plutar-
 que de la coustume des Arcadiés, qui as-
 sommoient à coups de pierre ceux qui
 sciemment & de propos deliberé fussent
 entrez dedans l'enclos du Liceum, & se
 contentoyent d'enuoyer en la ville d'E-
 leutheres ceux qui y estoient entrez par
 ignorance: pour monstrier que comme la
 temerité de ceux là estoit inexcusable,
 aussi l'imprudence de ceux cy meritant
 l'impunité, les faisoit renuoyer absouz à
 Eleutheres, qui signifie deliurâce. Que s'il
 est permis aux disciples d'emprunter en-
 core quelque recommandation de l'hō-
 neur de leurs maistres, ie croy que vous
 m'aduouërez en ce poinct l'aduantage
 que l'ignorance a pardessus les sciences.
 Est il pas vray que l'ignorance a pour
 maistresse la nature, puis que nous
 naissons tous ignorans? Et qui sont les
 precepteurs des sciences sinon le ven-
 tre & l'auarice? Ie m'en rapporte au
 tesmoignage mesme des doctes, entre
 lesquels l'vn l'a dict en ces termes:

Magister artis ingeniique largitor venter: & vn peu apres,

Quod si dolosisspes refulserit nummi,

Coruos poetas & poetridas picas

Cantare credas Pegaseium melos.

Dont il appert que plus nous deuons redre d'honneur à la nature qu'à l'argent & au ventre, plus aussi l'ignorance est estimable à comparaison des sciences. Mais afin de vous faire paroistre que ie ne suis point tant ennemy des sciences que ie veuille par vn silence affecté dissimuler le los qui leur est deu, i'aduoue franchement que nous leur deuons la cognoissance de nostre ignorance, qui n'est pas peu de cas. Car comme naturellement toutes choses par des commencemens imparfaits peu à peu s'acheminent à la derniere perfection, aussi ceux qui ont beaucoup employé de tēps & de labour à cultiuer les sciences, reçoient en fin ce beau salaire de cognoistre qu'ils ne scauent rien. Et c'est proprement ce que disoit vn iour Menedemus de ceux qui n'auigcoyent à Athenes pour se faire instruire aux sciences, que la premiere annee ils estoient sages, & puis ils deuenoyent philosophes, c'est à dire amateurs seule-

ment de sagesse, apres cela rheteurs, & en fin idiots. Voila les degrez ordinaires par le progrez desquels nous apprenons à nous cognoistre nous mesmes : qui est à mon aduis la plus belle loüange que nous puissions donner aux sciences, de nous faire entrer en nostre interieur pour y voir ce beau tresor d'ignorance. Car quāt aux autres marques d'honneur que l'invention des doctes a voulu attribuer aux sciences, i'espere vous en descouuir l'erreur & la vanité par des raisons si manifestes qu'il sera malaisé de les contredire: premierement ils y veulent establir de la diuinité par vn argument tiré des tenebres du paganisme, parmy lesquelles on rencontre diuers dieux des sciences, vn Apollon, vn Esculape, vn Mercure, vne Minerue, des Muses, & s'il s'en trouue encore d'autres celebres par les payés, lesquels au contraire n'ont iamais fait l'honneur d'apothéose à l'ignorance. Vrayement à ces abus de la gentilité ie pourrois opposer l'vsage de nostre temps, plus loüable en ce que l'on ne void point de religions qui par orgueil ayent faict profession des sciences, comme nous en voyons qui par humilité prennent le tiltre

& le nom d'ignorance. Mais afin de combattre les payens par leurs propres armes, ie leur reprocheray iustement que s'ils ont preposé des dieux aux choses les plus infames & les plus detestables, comme vn Mars à la cruauté, vne Venus à la paillardise, vne Lauerne aux tromperies & aux larcins, ils l'ont peu faire avec pareille raison aux sciéces. Comme aussi d'vn mesme aveuglement ils ont au contraire denié ces honneurs aux choses qui sont le plus communement adorees du monde. Car ils n'ont point deifié l'ignorance, ils n'ont point consacré de temples ny d'autels aux richesses,

regina pecunia templo

Nondum habitas, nullas nummorum ex-
simus aras.

Et toutesfois ces deux sœurs germanes sembloient bien meriter les honneurs qu'on a rédu à des choses plus viles, puisque le monde en faict aujourd'huy tant de cas, qu'vn ignorant, pourueu qu'il ait de quoy, & qu'il sçache vn peu faire bonne morgue, sera plus estimé qu'vn homme mediocre avec tout son sçauoir. L'autre excellente prerogatiue que l'on donne aux sciéces est qu'vn habile homme

peut bien plus aisement imposer à vn ignorant, & luy faire accroire ce qu'il vouldra, que ne feroit vn ignorant à vn docte. Mais quelle loüange, messieurs, de sçauoir bien tromper? Et toutesfois si vous tenez à deshonneur qu'on se laisse seduire, ie vous feray voir aisement que les sçauans aussi bien que les ignorans sont subiects à ce blasme. L'experience ordinaire nous donne assez de preuues pour recognoistre qu'une simple femme ne se lairra pas si tost emporter aux persuasions amoureuses que celles qui sont ornees de ces esprits à haute lisse. Plutarque discourant des inconueniens qui peuuent arriuer de la lecture des poëtes dict que les charmes de la poësie sont d'autant plus dangereux que par vne traitresse douceur ils troublent les entendemēs plus subtils, & ne corrompent pas si facilement ceux qui sont lourds & grossiers. Simonides vn iour interrogé pourquoy il ne pouuoit pas aussi bien tromper les Thessaliens comme les autres Grecqs, n'en rendit autre cause sinon qu'ils estoient trop ignorans & trop sots pour estre attrapez par ses artifices. Ie ne sçay si ie

dois mettre en auant vne qualité que les doctes par iene sçay quelle vsurpation attribuent communement aux sciences quand ils les apellent arts liberaux, comme si elles estoient ou moins mercenaires que les autres, ou dignes des hommes libres seulement, en ce mesme sens que Ciceron a dict en diuers lieux: *Ingenuas artes, liberalem doctrinam, liberalem eruditionem*: & Pline, *Pestum iere vitæ pretia, omnesque à maximo bono liberales dictæ artes in contrarium cecidere, ac sola seruitute profici capti*: & Seneque, *Quare liberalia studia dicta sint vides, quia homine libero digna sunt*: & le mesme auteur encore, *Hæ artes quas ἐλευθερίας Græci, nostri liberales vocant*. Pour en parler franchement ie croy que l'une & l'autre qualité peut avec iuste raison leur estre débattue. Car quant à la premiere, quelles sciences auourd'huy ne font point mercenaires? Ie sçay bien que Pindare disoit de son temps que la Muse anciennement n'estoit point auaricieuse ny recherchant le guain. Ie sçay que Plutarque depuis a escrit que par la nonchalance des hōmes qui preferoyent le profit à l'honneur, Mercure qui auparauant se monstroit gratuit & liberal enuers vn

chascun

chascun, estoit deuenü trafficqueur. Et certes ie ne veux pas entreprendre de me sousscrire en faux contre le tesmoignage qu'ils nous donnent de l'ancienne pratique, mais il me suffira de leur opposer la coustume qui nous faict recognoistre aujourd'huy ces sciēces qu'on appelle liberales estre du tout questueuses, & ces Muses qui auoyent tant l'honneur en recommandation estre aussi communement prostituees au commerce ordinaire que les arts mecanicques. Quāt à l'autre qualité, si vous appelez les arts liberaux du nom de liberté, ie pourrois dire, puisque ce sont des ornemens de l'esprit, qu'il ne faut point tant considerer en cecy l'estat & la condition des personnes que la liberté de leur ame, selon l'etymologie mesme de la liberalité, *quæ non quia liberis debetur, sed quia à libero animo proficitur, ita nominata est*, dit Seneque. Or quelles ames sont plus serues que celles qui demeurent iour & nuict attachees au labeur de l'estude comme vn Ixion à sa rouë? Que si lon veut considerer la condition des hommes, puisque la nature n'a point fait de distinction entre les serfs & les libres, pourquoy cruels enuers

nousmesmes en voulons nous introduire? Specialement au fait des sciences, esquelles il semble que la difference qu'on veut establir se trouue renuersee par la comparaison de la peinture & de la medecine. Car qui ne iugera celle cy non seulement plus necessaire & plus vtile, mais aussi plus digne & plus noble que l'autre? Et toutesfois au rapport de Plinē, la peinture en Grece tenoit le premier reng entre les arts liberaux, & n'estoit pas permis de l'enseigner aux serfs: au contraire la medecine estoit communemēt exercee par les serfs, comme nous apprenons de Suetone, Seneque, & plusieurs autres. Mais pour ne rechercher point tant curieusement les coustumes esloignees de nostre memoire, y a-il en ce temps aucune charge plus seruite que de ceux qui font profession des sciences? Y a-il au contraire rien plus commun parmy la noblesse que l'ignorance des lettres? Je passe sous silence tout ce qu'on pourroit plus amplement discourir sur ce point, pour satisfaire à vn autre que vous pourriez estimer plus auantageux à

l'honneur de la science. C'est que les Jurisconsultes condamnent ordinairement l'ignorance de droit, voire mesme celle de fait quand elle est trop grossiere. Mais encore peut on aisement destourner la pointte de cet argument contre la science. Car il n'y a point d'autre cause pourquoy ceux qui ignorent le droit sont inexcusables, que pour ce qu'on presume ou qu'ils le scauent, ou le doiuent scauoir, comme chose d'autant plus aisee à apprendre qu'elle est certaine & bornee, comme dict Neratius le iurisconsulte & l'orateur Eschines. Et c'est aussi la raison que rend Aristote en ses Ethiques, pourquoy l'on punit ceux qui ignorent quelque chose de ce qui est contenu dans les loix, parce que, dit-il, ces choses estât faciles ne doiuent point estre ignorees. Cete mesme consideration a induict Papinian à faire vne distinction entre l'inceste commis contre les reigles du droit ciuil & contre le droit des gens, en ce que la femme, qui est ordinairement excusée de l'ignorance du droit, n'est point punie pour la premiere sorte d'inceste,

comme si elle auoit espousé son oncle; mais si elle auoit peché contre le droit des gens, comme le mariant à quelqu'un de ses parens en droite ligne, l'infirmité de son sexe ne la garentiroit pas de la peine, parce que la raison naturelle la rend assez capable de sçauoir ce qui est defendu par le droit des gens. Et en cela voyés vous que ce n'est point tant l'ignorance qui est punie, que la science ou vraye ou presumee. Je puis dire le mesme de l'ignorance du fait, quand elle est trop grossiere, d'autant que n'estant pas vray semblable qu'une personne ignore ce qui est sceu communément d'un chascun, cete ignorance entant qu'affectee est reputee pour dol, & tient lieu de science. En somme toute ignorance est ou de ce qu'on n'est point obligé de sçauoir, & celle-là doit estre fauorisee: ou bien de ce qu'on doit sçauoir, & cete-cy n'est iamais excusee, comme pour exemple celle des Iuifs & des infideles. Et pourroit on rapporter à cete derniere espee la definition de la loy, qui sembleroit autrement trop rigoureuse en ce qu'elle punit l'ignorance, *Delictorum quæ sponte vel ignorantia contrahuntur coercitio*, dict Papinian apres De

moſthene qui pareillement auoit appellé la loy *ἐπαγορθωμα τῶν ἐκστῶν καὶ ἀκροῦν ἀμαρτημάτων*. Mais ie crains d'estre trop long à vostre gré, messieurs, en ce subiect principalement où la defenſe de vos ennemis que i'ay entrepriſe me pourroit faire encourir vostre mauuaise grace. Il est vray que d'une part l'ignorance volōtiers a beaucoup de babilles, & d'autre part la charité qui nous oblige premierement à nous mesmes me rend excusable d'auoir souſtenu vne cause en laquelle i'ay vn particulier interest. Permettez encore ie vous prie pour mon cōtētement que ie deplore nostre sort, & que cōme i'ay commēcé ce discours par les plaintes, ie le finisse par les regrets. O beau siēcle doré où es tu maintenant? O temps heureux où l'ignorance regnoit paisiblement parmy la candeur & l'innocence du monde, où les hommes uiuoient en bestes, & cōtenſ de leur sort mangeoyent avecque les pourceaux le gland que la terre fertile produisoit sans culture. Ils auoyēt les forests pour retraicte, les cauernes pour giste, la terre pour table, l'herbe pour tapis, l'eau pour breuage, les fruidts pour mets, & l'appetit

pour faulce. On ne commettoit rien contre les loix, car il n'y en auoit point. Aussi n'en falloit il point pour ceux là qui parmy les tenebres de leur simplicité par hazard plustost que par election operoyent le bien sans le cognoistre: & au contraire ne faisoient point de mal, parce qu'ils n'auoient pas l'esprit de le faire. La nature leur auoit mis la pudeur sur le front, la verité dans la bouche, la foy dans le cœur, & ce qui vaut mieux que tout l'ignorance dans l'ame. Mais, ô malheur, les demons enuieux de la tranquillité de ces belles ames sont venus en trahison durant la nuit semer parmy le monde la zizanie des sciences, afin de troubler par ce funeste moyen le repos & la felicité des hommes. Les demons dis-ie, c'est à dire sçauans, pour auoir la consolation ordinaire des miserables, qui est la société d'infortune, nous ont à la male heure donné vn plat de leur mestier. De sorte que depuis ce temps là les hommes plus ingenieux par les suggestions du diable ont appris ces belles sciences dont nous voyons tant d'effects dommageables. Ils employent les

DE L'IGNORANCE. *Disc.* 6. 215
desguisemens à la fraude , la fraude à
tromper leur prochain , l'iniustice à ra-
uir le bien d'autruy , les persuasions ar-
tificielles à souiller les couches pudic-
ques , les ruses aux inuasions , les inuen-
tions nouvelles au luxe , à l'ambition,
l'auarice , & toutes sortes de subtilitez
à toutes sortes de vices. Si bien que
nous ne pouuons apeller auiourd'huy
nostre siecle doré sinon pource que l'or
y est en plus grand prix que iamais. Il
donne les honneurs , le credit , la no-
blesse , l'amitié , la faueur , & quoy
non ? mais au milieu de ces malheurs
que les demons ont semé parmy nous,
l'esperance nous est ençore demeuree,
qui promet de nous faire voir l'igno-
rance restablie quelque iour en son tros-
ne. Et ce qui m'en donne vn bon au-
gure, est qu'en despit des enuieux ie
l'apperçoy desia peu à peu reprendre
son lustre. Le mont Parnasse autrefois
peuplé de tant de sortes de gens de-
vient tous les iours deserté , ce n'est
plus qu'vn hermitage , & la deesse qui
y presidoit à tant de beaux esprits
n'a plus auiourd'huy pour auditeurs
que des bestes. Face le ciel que com-

216 DE L'IGNORANCE. *Dist.* 6.
me nostre siecle de fer se va tous les
iours redorant de ceste belle marque,
il puisse aussi reprendre peu à peu de
l'age d'or le reste des perfections quiluy
manquent.





DISCOVRS SEPTIESME.

Si nostre beatitude consiste en l'acti-
on de l'entendement, ou en
celle de la volonté.

*Parle Sr. CLAVDE PETAV Chanoine
de sainte Croix d'Orleans.*

MESSIEURS, l'amour pointe de nos
esprits, me faict quitter la consi-
deration des choses basses pour
esleuer les yeux en haut, m'arre-
ster sur les choses celestes, m'y plaire, &
non obstant le grand esblouissement que
nous cause celuy qui habite dans vne lu-
miere inaccessible, entrer iusques au
cœur du temple que les Babyloniens nō-
moient Sechotheuot, tabernacle des ais-
les, nous representant leur deité incom-
prehensible; m'auancer à la caresse de ce-
ste figure des Egyptiēs en leurs hierogly-
phiques qui porte sur sa teste des ailles, &

semble s'esloigner de nous par son vol à mesure que no⁹ bādōs l'esprit à sa poursuite & cognoissance: mais en vain elle s'escarte, car nostre esperāce est en l'ombre de ses aïfles, & l'odeur souefue de ces demarches mé fait courir allegrement apres elle. L'heliotrope qui par son mouuement regarde en pleine face le soleil, son principe; soit au leuant, soit au midy (où il espanoüist plus ouuertement l'honneur de ses soulcis) soit au couchāt, nous en feroit reproche, & couuriroit à bon droit nostre face de honte: en vain aussi ce desir infiny, cet appetit insatiable qui est en l'homme d'arriuer vn iour au lieu de son repos luy auroit esté donné s'il n'employoit toutes les puïssances & facultez de son ame à la recherche de ce fouuerain bien pour arrester le flus de ses desirs & le mouuement de ses affectiōns qui l'agitent & qui l'y portent, & en fin prendre possessiō d'vne chose si long tēps desirée & souhaittee. Ceste prise de possession Messieurs, qui est l'entree à la vie bien heureuse, fait naistre vne difficulté dont la resolution se terminera par l'amour diuin, que ie croy deuoir estre d'autāt plus agreable à ceste cōpagnie qu'el-

le se sent nourrie & embrasée de son feu: sçauoir si ceste beatitude se faict en vertu des actions de l'entendement, ou bien de celles de la volonté. Les Theologiens la traictēt en ces termes, Si nostre beatitude formelle (car l'obiettiue sans aucun doute est Dieu, obiet excellentement beau & souuerainement aymable) consiste en l'action de l'entendement, qui est la cognoissance, ou en celle de la volonté, qui est l'amour. Sainct Thomas, Paludanus & autres tenant le party de l'entendement luy ont donné l'excellence par dessus la volonté, l'ont fait l'accomplissement & le premier attouchement dont nostre ame se sert à la poursuite & atteinte de sa beatitude & felicité supreme: aussi est ce chose tres assuree & veritable que la cognoissance de Dieu precede l'amour que nous luy portons *ignoti nulla cupido* ἐκ τῆς ἐργῆς γίνεται τὸ ἐρᾶν: & à ceste occasion Platon disoit Dieu estre cogneu par feu, supposant la cognoissance comme matiere qui nourrist & entretient le feu & où l'amour s'attache. Quelques autres plus contemplatifs touchez au vif des effects d'amour plâident en sa faueur, luy attribuent la cause de nostre bon heur,

estiment que seul il nous rend semblables à Dieu seul, impeccables, immortels, & impassibles; qu'il est la premiere fleche qui arriue au but, & que la cognoissance qui precede, n'est que comme vn coup d'essay, ou quelque disposition qui n'entre point au merite du prix. Suiuuant de bien loin leurs traces, & m'aydant du mesme fil dont ils se sont seruis i'vseray d'une proposition commune avec les auteurs de l'une & de l'autre partie. Aristote en ses Ethiques dit que nostre beatitude s'accomplit par la plus noble operation de nostre pl⁹ excellēte partie enuers le plus digne obiect. Or la plus noble partie de l'homme est l'ame, sa plus excellente faculté est la volōté, qui a pour sō operatiō l'amour, le pl⁹ digne obiect est Dieu; dōc la souueraine beatitude ne consiste principalement & formellemēt qu'ē l'amour de Dieu. Il est bien vray, cōme le mesme auteur remarque en la suite de son discours, que la complaisance & delectatiō doit estre meslee avec ce souuerain bien, & qu'il ne sçauroit estre obtenu sans elle; car le bien empoigne, saisit & lie le cœur par la complaisance; mais par l'amour il

le tire & amene à soy, par la complaisance il le fait sortir, mais par l'amour il luy fait faire le chemin & le voyage: la complaisance c'est le refueil du cœur, mais l'amour en est l'action: la complaisance le fait leuer, mais l'amour le fait marcher: le cœur est éd ses aisles par la cōplaisance, mais l'amour en est le vol: en fin la cōplaisance est bien vn accessoire, mais l'amour est son principal. Toute la difficulté donc de ce syllogisme est posée en la seconde proposition disputée & contestée à toute outrance de part & d'autre, qui me sera d'autant plus facile à prouuer que le fondement que i'en vay establir se trouuera appuyé sur les passages tres clairs de la sainte escriture. La puissance qui a des habitudes, operations & obiects plus nobles que ceux d'une autre, surpasse en perfection celle qui en a de moindres: la volonté en a de plus nobles que l'entendement, donc la volōté est plus noble que l'entendement. Pour donc commencer par les habitudes, Aristote entre toutes les qualitez facilitantes fait la cognoissance & sagesse plus excellente que les autres, qui cedent neantmoins à l'amour & charité actions & habitudes de la vo-

l'ôte. Sainct Paul aux Colof. *soyez vestus de charité qui est le lië de perfectiõ.* aux Corinth. *Si ie parle les langues des hommes & des Anges, & que ie n'aye point charité, ie suis comme l'airain qui resonance, ou la cymbale qui tinte; & si i'ay le don de prophetie, & cognois tous secrets & toute science, & si i'ay toute la foy tellement que ie transporte les montagnes & que ie n'aye point la charité ie ne suis rien.* Quelques philosophes n'osans hardiment attribuer à la volonté ce qui luy estoit deu, ont esté d'opinion que l'intelligence marchoit du pair avec elle, qu'elles estoient comme deux sœurs gemelles, dont l'une n'excedoit en rien la perfection de l'autre. Saint Augustin s'ëble l'auoir aduoué. *L'intelligence, dit-il, la memoire & la volonté sont egales.* Mais le surcroist de vertu que ie voy que l'Escriture donne à l'une au desaduantage de l'autre m'incite à les faire entrer en conference plus ouuerte. C'est peu de chose de cognoistre Dieu si nous ne l'aymons. Bien souuent la cognoissance est fertile en afflictiõ, & vouldroit mieux iamais n'auoir cogneu qu'après ceste cognoissance renoncer à la verité; mais l'amour n'est iamais qu'avec la benediction & amitié de Dieu. La co-

gnoissance que nous auons de l'affection
 ne nous soulage point, au contraire la
 rend quelquesfois plus grieveuse à mesure
 que nous y pensons ; mais l'amour tran-
 quillité de nos ames chasse les craintes,
 allege les soucis, & addoucit les aduersi-
 tez. La cognoissance certaine que nous
 auons de la mort n'asseure point nostre
 foiblesse & debilité, mais c'est l'amour
 qui nous la faict auisager avec mespris, &
 luy leuer le masque pour appercevoir Ie-
 sus Christ qui vient à nous sous ceste ap-
 arence. La cognoissance n'est point
 sensible, & les mieux entendus sont quel-
 quesfois les moins zelez au seruice de la
 maison de Dieu; mais l'amour est vne af-
 fection qui red l'homme prompt à estre
 émeu ou de marrissemēt ou de ioye selō
 que Dieu est ou blasphemé ou glorifié.
 C'est ceste cognoissance qui a esté com-
 paree des docteurs aux ames de pierre &
 aux statues de Mercure que lon posoit
 anciennement es lieux passants qui mō-
 stroient le chemin aux voyageurs ; mais
 ne se remuoient point elles mesmes de
 leur place pour faire aucun chemin: ainsi
 ceste cognoissance nous demonstre ce
 qu'il nous faut faire: mais elle ne s'auāce

point pour nous donner aucun mouuement ny eslancemēt interieur si elle n'est animee de l'athour comme de sa derniere perfection : alors les passions mondaines s'accoisent, les affectiōs terriēnes s'amortissent; vn plus grand feu empesche l'autre de luire, & nos esprits souillez de mille pensees importunes sont repurgez & embellis de cet amour; qui nous suggere des rēgrets qui comme estincelles de feu s'eslancent & s'esleuent vers Dieu. Il est vray que la foy engendre l'amour, mais ceste fille nourrist sa mere; l'entretient, luy donne le lustre & l'embelissement: Le philosophe Crantor auoit bonne grace lors qu'il representoit sur vn theatre public en l'assemblee des Grecs les choses principales auxquelles le vulgaire establissoit sa felicité; l'opulence d'vne hardiesse peu considerēe (*stultitiam patiuntur opes*) s'ingerant la premiere se vantoit de fournir aux hommes les embellissemens & pareures du corps, la beauté, le maintien, la grace & la noblesse; d'estre le support des maisons, le nerf de la guerre, le seul & vnique moyen de passer sa vie en delices & plaisir. Le prix luy eust esté donné, si la volupté ne se fust

se fust aduãcee, & n'eust remõstré au cõtraire que les richesses n'estoiét qu'un vif-argent, qu'elles n'auoient point d'arrest, qu'apres nous auoir cõtété pour vn tẽps elles s'escouloiét de no⁹, & no⁹ faussoiét cõpagnie, qu'elles n'estoiét pas desirables pour elles mesmes, ny en elles mesmes; mais seulement pour la volupté & cõtètement qu'on en esperoit. Sur ce les Grecqs cõclurét q̄ la courõne estoit deuë à la Volupté, & l'arrest prest à estre executé; si la Sãté ne se fust auãcee qui s'y opposa, donnant à entẽdre q̄ sãs elle les richesses & voluptez ont perdu leur allechement: qu'à vn malade & l'abondãce est disette, & les plaisirs mescontentemēt. De sorte qu'elle eust aisement emporté le dessus si la Vertu ne s'y fust rencõtree, laquelle s'approchãt remõstra que sans elle nous sõmes plustost possedez des autres choses que nous ne les possedons, & que nos ennemis accompagnez de la vertu desireroiet que nous feussiõs réplis de tous biens pour rendre leur conquete plus grande. La resolution de ce different fut que lon dõna le prix à la Vertu. Vne controuerse semblablement dissemblable se traicte en la lice Theologique concernant pareillement nostre beatitude, son

atteinte & atouchement. La Foy se vante d'estre l'asseuré fondement, la base & le soustien de l'edifice spirituel, l'œil & la torche au moyen de laquelle nous assureons nos pas, ceste estoile qui guidoit les Mages, ceste nuee lumineuse qui conduisoit les Israëlites. Que si nous sommes ou esclairez d'une autre lumiere, ou priuez de la sienne nous nous esgarons & efforons de la droicte voye: qu'elle est comme la racine sans laquelle l'arbre est destitué de fruiçts, de feuilles, & de fleurs: que sans elle nous ne portons aucunes fleurs de saintes affections, & fruiçts de bones œuures. Toute l'eschole estoit d'aduis de luy dōner le prix, si l'Esperance ne se fust aduancee alleguant que bien souuent tout ce fondement seroit bouleuersé sans son appuy, que quelquesfois au milieu de sa lumiere nous marcherions sur la pointe des precipices à deux doigts du desespoir, qu'elle estouffe toutes ces craintes, & luy fait considérer vn Dieu remunerateur de toutes choses, bref que la Foy ne se peut aduouër ornee d'aucune vertu qu'elle n'en soit embellie en vn degié d'excellence. L'assemblee auoit trouuée ces raisons tel-

lement persuasives, que l'Esperance eust facilement obtenu ce qu'elle demandoit sans la Charité, laquelle s'approchant de l'assistance remonstra en pleine eschole qu'elle estoit le sommaire de la loy, la plenitude des commandemens, qu'elle estoit le fondement de la vraye paix, & l'appuy de nostre assurance; qu'en elle se rencontroient toutes les perfections susdites comme diuers diametres en leur centre, que sans elle tout estoit mort, vil & abiect; qu'elle estoit ce rameau d'or, *aurum ignitū* que la Sybille commanda à Enee de couper dans la forest de Proserpine, pour le faire descendre en toute assurance aux champs Élisees, & y reconnoistre parmi les ombres de ses ancestres la chere image de son pere Anchise; qu'elle est celle qui nous fait trauer sans crainte & sans difficulté les tenebres, les horreurs, & tous les périls de ce bas monde, & nous rend en fin dans la demeure de la felicité, au milieu des ames bienheureuses, qu'elle estoit le sicle du sanctuaire, auquel toutes choses devoient estre pesees, & par laquelle elles estoient estimees; qu'elle est la troisieme fille de Job nommee Corne d'abondance ou

d'effusion plus specieuse que Cassia, qui est interpretee esperance, & plus belle que Dies qui est dicte la foy. L'issue de ceste difficulté fut que lon donna le premier lieu à la charité, le second à l'esperance, le troisieme à la foy & cognoissance. Lon dira que c'est hors de propos d'apporter ces conferences de la cognoissance & de l'amour voyager, veu que la question que lon traicte est des operations de ceux qui apres la course ont acquis le repos, & sont desia comprehenseurs. Mais qui ne recognoist que si la charité que nous auons estans encore parmy les fatigues du monde, excede en perfection la cognoissance que nous auons icy bas, en quelque lieu que l'on la considere, soit en la course ou au repos, aura tousiours le mesme aduantage? Car l'action ne prenant pas sa distinction specifique ny son embellissement naturel de la puissance dont elle part, mais de l'obiet vers lequel elle se porte; & l'objet estant vn, à sçauoir Dieu tant en la course qu'au repos; si pendant le voyage elle tient le premier lieu, *maior autem horum est charitas*: pourquoy le luy deniera on estant au bout de la carriere? C'est la

plus commune opinion des Theologiens que l'amour voyager, & celuy du repos n'est qu'un; comment donc ce pourroit il faire que l'amour voyager excedast la cognoissance, & que celuy du repos luy fust inferieur? Si quelqu'un presse davantage, & me die que ce voile qui rend la cognoissance obscure, sera osté, & que la veüe de face à face rendra la cognoissance si parfaicte & entiere, que la perfection del'amour ne releuera que de ceste cognoissance. Je luy demãderois volontiers, d'où vient ceste excellēce en la cognoissance, sinon de ce que Dieu nous transforme à sa ressemblance par l'irradiation de sa lumiere & de sa perfection? Or ces rayons esclatans & donnans autant à plomb sur la volonté que sur l'entendement; puisque auparauant l'action de la volonté estoit plus noble & plus excellente, & qu'à ceste occasion elle nous donnoit vne conuersation plus grande & vn approchement plus voisin de Dieu pere des lumieres, il faut que la cognoissance retenant tousiours son degré, & de sa part se trouuant moins dispoëe à recevoir la lumiere, iaçoit qu'elle leur soit également communiquee, la charité ait

230 DE LA BEATITUDE. *Disc. 7.*
tousiours le dessus au desadantage de la
cognoissance. Tout ainsi comme le soleil
iettant egalement ses rayõs sur des corps
diaphanes & opaques, le diaphane esclat-
tera bien dauantage, & sera iugé d'vn
chacû surpasser l'autre en lumiere à cau-
se des dispositions qu'il a conformes à la
reception de la clarté : aussi la charité
estant desia plus esclatante icy bas, &
nous donnant des approches plus gran-
des que la cognoissance, receuant par a-
pres vne egale lumiere sera estimee plus
brillante, & tenir le dessus. C'est pour-
quoy i'oseray dire que ceste considera-
tion a meu saint Denys au denombre-
ment qu'il a faict de la compagnie des
AnGES en diuers degrez, de venir des
Trosnes qui representent le repos, aux
Cherubins qui signifiēt la cognoissance,
& des Cherubins monter au premier rāg
où sont assis les Seraphins, ainsi appelez
à cause de leur ardeur & feu spirituel, le-
quel n'est autre chose que l'amour de
Dieu, que la ferueur de leur zele, que leur
promptitude à son seruice. Si ce n'est
qu'il y ait esté plustost induit par ce lieu
de saint Iean; *Mes bien aymez, aymons nous
l'un l'autre. Car la charité est de Dieu, & qui-*

sonque ayme est nay de Dieu & cognoist Dieu: qui n'ayme point il ne cognoist point Dieu, parce que Dieu est charité, où l'amour est cause de la cognoissance plustost que la cognoissance del'amour. Que si le Maistre des sentences se faisant fort de ce passage & de quelques autres authoritez de sainct Augustin s'est auancé iusques là en expliquant le decoulement du sainct Esprit en nos cœurs, de dire que non seulement l'amour duquel nous aymons Dieu, mais celuy duquel nous aymons nostre prochain, est Dieu, & entre les personnes de la Trinité le sainct Esprit mesme, oserons nous denier à la charité (qui n'est point enuieuse, qui n'est point desbordee, qui ne s'enorgueillist point; comme la sciēce qui endure quelques fois vne enflure d'esprit) le degré d'excellence par dessus les operations appetitiues ou int'lectiues? Ayant iusques icy discouu des habitudes, ie passe maintenant aux operations. Ces habitudes dōc ainsi ennoblies qui outre l'infusion d'en haut prénent ordinairement le surcroist d'ēbellissement qui leur arriue des operations, ne sçauroiet qu'elles ne seruēt d'vn preiugé pour

establiſſir l'excellence des actions de la volonté au preiudice de celles de l'entendement. Car ſi nous auons monſtré que les habitudes de la volonté ſurpaſſent celles de l'entendement, en bonne conſequence les operations de la volonté, cauſes efficientes de ſes habitudes, ſurpaſſeront les actions de l'entendement. C'eſt choſe toute auerée qu'il eſt bien plus noble de ſe mouuoir ſoy meſme que d'eſtre meu d'ailleurs: le ciel qui eſt immediatement au deſſus de celuy du firmament eſt eſtimé plus noble que les inferieurs; à cauſe que ſe mouuant ſoy meſme il donne l'eſbrâſſement aux autres, & de là prend le nom de premier mobile: il eſt auſſi tout certain que c'eſt choſe bien plus excellente d'accomplir ſes pretenſions ſans aucun retardement que de craindre vne puiffance qui traueſſe & rēuerſe nos deſſeins, de commander que de ployer ſous les commandemēs d'autruy: Or la volonté eſt doiüée naturellement des prerogatiues ſuſdictes. L'experiance nous le faiçt cognoiſtre, la raiſon l'aduouë, le iugement l'accorde; les ſens extérieurs le teſmoignent; qui luy oſera dōc debattre le droict ſur lequel elle eſt ſi iu-

stemment appuyée ? les ressentimens que chacun a en soy de ses efforts en font preuue manifeste. Sainct Anselme les recognoissoit: *La volonté (dit-il) est comme la Royne laquelle selon son bon plaisir meut, incite, tourne & destourne, flechist & diuertist toutes les autres puissances qui seule de soy-mesme pronõce, ie le veuõ ainsi, ie le cõmande, que la volonté me tiene lieu de raison; voire mesme ceste raison m'accompagne tousiours, & me suit comme seruante.* Elle sçait que de moy depend l'exécution des affaires qui de long temps ont trempé dans la cognoissance, elle sçait que l'action de l'entendement est de tousiours quester, fureter, tourner sans cesse comme vn qui est affamé de sçauoir, enquerir & rechercher: ainsi appelle Homere les hommes *ἀλφιστοι*, il n'y a point de fin en ses inquisitions, elles sont sans formes, sans terme, son aliment est doute, ambiguité: c'est vn mouuement perpetuel sans arrest & sans but: de là aduiët qu'il s'empestre en sa besongne & s'embarasse comme les vers de soye en leur ouurage. Car aussi tost qu'il pense remarquer de loing ie ne sçay quelle apparence de clairté, & verité imaginaire, voicy tant de difficultez qui luy bouchẽt

234 DE LA BEATITUDE. *Disc. 7.*
lavoye, tant de nouvelles questes qui l'e-
garent & l'enyurent, que iamais il ne s'e-
pourroit despestrer, si la volonté le ren-
geant à son deuoir, apres tant de preten-
sions & apparences de bien representees
par quelque action d'amour & de choix
ne le regloit, determinoit, & comme for-
çoit à s'addonner à vne verité, & se diuer-
tir de l'autre, luy ostant le moyen de vo-
guer à sa ruyne & confusion dans les flots
incertains de ces conceptions; ie ne dou-
te pas neantmoins que l'entendement
passioné d'entretenir l'honneur qu'il a
acquis parmy ceux de la contraire opi-
nion ne s'attribue vn mouuement autant
imperieux qu'audacieux de disposition,
gouuernemēt & commandemēt absolu,
qu'il ne se die à haute voix Roy des fa-
cultez intellectiues, dont la majesté es-
clate en la lumiere qui guide & conduit
l'auenglement de la volonté, laquelle au-
trement marcheroit en tenebres, errante
dans l'obscurité de ses effects. Mais aussi
comment seroit-il possible que celle qui
est seule le principe des actions meritoi-
res, de laquelle depend la police, & le bon
gouuernement de l'homme, qui seule le
peut bien-heurer, & l'affermir en vn sta-

ble repos de ses passions, soit ainsi assub-
 jectie aux loix superieures de la conduite
 d'autrui? Ce seroit la necessiter & de-
 struire, ou pour le moins luy oster le nom
 de volonte. Elle reprime donc ces auda-
 ces, & le raualle au rég inferieur d'un va-
 let domestique, qui est subiect d'aduertir
 sa maistresse lors que l'on la demande; ou
 d'un guide qui est à ses gages pour porter
 le flambeau deuant elle. La marque de
 cete verité se recognoist en ce que com-
 me la maistresse selon l'aduis qu'on luy
 donne peut librement accorder, absolue-
 ment refuser, ou se faire celer: aussi la vo-
 lonté aduertie, accorde quelquesfois, re-
 fuse quand bon luy semble, & se fait celer
 en suspendant son actiuité, & poursuiuant
 le trauail de ses autres entreprises plus se-
 rieuses. C'est peut estre trop l'auilir que
 de le deprimer si bas, & cete abiectiõ ser-
 uile pourroit estre insupportable à quel-
 ques vns que ie veux contenter, moyen-
 nant qu'ils adouent mon dire. La me-
 moire tient la place du greffier, qui gar-
 de les registres du passé, l'entendement
 celle del'Aduocat general, qui ayãt pesé
 & representé en iustice les raisons del'v-
 ne & de l'autre partie prend ses conclu-

sions, & la volonté celle du iuge qui prononce les arrests. Entre ces trois qualitez il n'y a aucune doute que le iuge ne tiene le premier rang, pourquoy donc entre ces trois puissances desquelles nous auons veu les fonctions, la volonté ne tiendroit elle pas le premier lieu? Et ce qui me force à le croire est qu'ainsique la maistresse peut estre aduertie de soy mesme, sans besoin de l'aduis d'autruy: aussi la volonté mesprisant quelquesfois les cognoissances, deliberations, & aduertissemens del'entendement agist & exploite ses intentions. Agis ayma affectueusement Medontide sans l'auoir iamais cogneue. Zariadre & Odatis sans s'estre iamais veus furent espris d'un amour reciproque pour la mutuelle apparence de leurs images representees seulement par les songes. Les mouuemens premierement premiers, ces esprits de vengeance immoderee, ces desirs d'impudicité, n'attendent point la cognoissance, & sous ceste consideration n'accroissent point la liste des pechez. Ceux qui forment legerement des caracteres, & qui touchent subtilement la chorde du luth exercēt autāt d'actiōs de volonté que de mouuemens de

doigts, puisque les doigts ne se remuent
 sinō par le cōmandemēt de la volōté; &
 neātmoins il n'est pas vray sēblable qu'il
 y ait autāt de iugemēs & cognoissances
 qui precedēt, veu q̄ souuēt il arriue qu'en
 escriuāt ou touchāt la chorde nostre ame
 est attachee à la contēplatiō d'vn obiect
 plus considerable. Que si les mouuemēs
 de la raisō luy estoient quelque sorte de
 cōmandemēt necessaire pour ses actiōs,
 la volōté n'opereroit en ceste façō, & n'o-
 seroit faire refus de ce qui luy seroit pre-
 senté, & beaucoup moins differer & sus-
 pēdre sō actiuité. Il est dōc biē pl⁹ à pro-
 pos de dire que la cognoissāce n'est qu'vn
 mouuemēt imparfait qui tend à sō but,
 vn moyē qui cherche son embellissemēt
 par l'atteinte de sa fin, qui est l'amour.
*L'ordre, dit S. Anselme, est peruertiy d'aymer
 afin que tu cognoisses; mais naturel de cognoi-
 stre afin que tu aymes.* Et les enfans d'Hely
 qui estoient instruits en la volōté de
 Dieu (car estans sacrificateurs ils l'ensei-
 gnoiēt aux autres) selon le tesmoignage
 de l'escriture ne cognoissoiēt point Dieu
 pource qu'ils ne l'aymoient point. Ce
 seroit vn trauail inutile de s'estre peiné à
 prouuer q̄ les habitudes & operatiōs de la

238 DE LA BEATITUDE. *Disc. 7.*
volonté estoient plus excellentes que celles de l'entendement, si sēblablement nous ne monstriens l'object de la volonté estre plus noble que celuy de l'entendement. Les actions donc qui ne scauroient receuoir leur excellence que des obiects vers lesquels elles se meuent, & qui ne leur peuuent communiquer s'ils n'en sont doüez, nous monstre assez, que puisque les actions de la volonté surpassent celles de l'entendement; l'object de la volonté doit estre bien plus noble que celuy de l'intellect; & certes si le bien public est preferable au particulier, la volonté ayant pour son object le bien vniuersel absolument pris selon toute son estendue, qu'ils appellēt τὸ καλὸν καὶ ἀγαθόν, & l'entendement qu'un bien particulier, qu'il poursuit sous ceste restriction de verité; il s'ensuiura euidentement que l'object de la volonté est bien plus noble que celuy de l'entendement. Que si l'opinion contraire induicte par quelque apparence qu'elle reconnoisse en l'object de sa partie, nous remonstre que l'object qui est moins accompagné & enuelpé de qualitez sensibles est plus noble que celuy qui en est reuestu: que le

vray qui est l'obiet de l'entendement en est moins accompagné; qu'il doit donc estre estimé plus noble que celuy de la volonté. La responce en est d'autant plus facile que la remonstrance est mal prise. Car combien que le corps mathématique voltige en nostre entendemēt comme les atomes en l'air; neantmoins le corps physique orné de ses perfections indiuidues est bien plus parfait à cause qu'il contient en soy actuellement le point, la ligne & la surface causes cōstitutives du corps Mathématique, & aut e chose de surplus loinct aussi que si nous considerons le bien & le vrai selon les termes de dialectique, l'vn & l'autre sont paroles que l'on appelle concretes, qui signifient le subiect & la forme qui leur est inherente. C'est pourquoy il ne faudra point chercher d'abstraction plus en l'vn qu'en l'autre; si ce n'est quant à l'operation où la volonté plus libre n'a point recours aux phantasmes, comme l'action de l'entendemēt qui y est assubiectione, & s'y doit porter afin d'en tirer des especes comme d'obiets sensibles: *Intelligentem oportet phantasmata speculari.* Ces raisons Messieurs, qui me semblent

auoir eu quelque poids pour l'amour cõ-
tre la cognoissance, me font plus assure-
ment toucher quelques authoritez de
l'Escriture, lesquelles avec vne grande
euidence concludant toutes pour mon
dire, m'ostent le soupçon que ie pourrois
auoir qu'elles ne fussent tirees hazardeu-
sement en vn sens contraire. Au psal. 35.
*Ils seront enyurez de l'abondance de vostre
maison, & le torrent de volupté esteindra
leur soif. S. Matth. 25. Bon & fidele serui-
teur, entre en la ioye de ton Seigneur.
S. Luc: 22. Je vous dispose le Royaume com-
me mon pere me l'a disposé, afin que vous
beuuez & mangiez à ma table en mon
Royaume. S. Ioan. 16. Je vous verray dere-
chef, & vostre cœur s'esiouira, & person-
ne ne vous osterá vostre ioye. Apocal. 2. Je
donneray à celuy qui vaincra, à manger
de la manne cachee. Les poëtes anciens
comme s'ils eussent veu plus clair que les
autres toutes les fois qu'ils ont discoursu
du repos qui sera apres cete vie l'ont tou-
siours exprimé par les actions des facul-
tez appetitiues, qu'ils mangeroient ce
delicat & friant morceau d'ambrosie,
qu'ils boiroient à grands coups ce deli-
cieux nectar dans les coupes dorees.*

Saint

S. Augustin conformément aux passages sus alleguez: *La plus haute récompense* (dit-il) *est de iouir de Dieu, tous appellent la vie éternelle, ioye.* Et aux liures de la Cité de Dieu: *Personne n'est bien-heureux qui ne iouist de ce qu'il ayme. Qui conuient donc iouist de ce qu'il ayme, & qui ayme le vray & souuerain bien, qui le niera estre bien-heureux sinon quelque miserable?* De ces auctoritez ie forme ce discours. L'object de l'entendement est le vray: celuy de la volonté est le bien; l'operation de l'entendement est le cognoistre, celles de la volonté sont aymer, iouir, s'esjouir. Or selon ces passages la beatitude cōsiste en paix, ioye, fruition & amour, d'où les autres prouiennent: elle ne scauroit donc estre posee en la cognoissance de la verité souueraine, mais en amour. Car qu'est ce autre chose nostre soit estre esteinte du torrent de sa volupté, sinon le brasier de nos cōuoitises qui s'allumēt en la partie appetitiue, estre amorty par la fruitiō & paix de nos consciences qui se retrouue seulement en la celeste Hierusalem? *Qui posuit fines suos pacem.* Paix qui nous fut figuree au bastiment du temple de Salomon où l'on n'ouit aucun coup de

242 DE LA BEATITUDE. *Disc. 7.*
marteau, & par l'esprit diuin qui condui-
soit Dauid fuyant le tourbillon, & vent
impetueux de ceux qui s'entremangent,
& cherchant le son coy & tranquil de la
concorde. Ces mesmes passages ont dō-
né vogue aux definitiōs de la beatitude,
lesquelles toutes ordinairement sont ex-
primees par les obiects & operations de
la volonté. La beatitude, dit sainct Tho-
mas, est vn estat tres parfait auquel tous
les biens s'assemblent. La beatitude est
vn estre bien-heureux où l'ame raisonna-
ble possede tout ce qu'elle desire, & ne
veut rien qui ne soit bon. La beatitude
est vn monde de merueilles, vn ocean de
plaisirs, vn magazin de richesses, vn abis-
me de delices, elle est vn comble de feli-
cité, où ne regne plus la cruauté, où les
playes ne sont plus en vsage; où les pas-
sions sont estouffees, les choleres estein-
tes, les affections accoisees, & les enuies
congediees. Elle est vn Royaume qui a la
paix pour frontiere, l'eternité pour bar-
riere, & tout contentement en partage.
A ces authoritez il me prend vne enuie
d'adiouster encore deux argumēs, pour-
ueu que ie n'enuye point vostre patiēce.
Nostre beatitude consiste en l'vnion de

nos esprits avec le premier des esprits. Or l'action de la volonté nous vnist bien plus estroitement à Dieu que la cognoissance. Car l'amour de luy mesme fait ouverture & penetre dans l'essence diuine, la cognoissance n'y arriue sinon que par l'entremise du verbe de l'entendement, de l'espece expresse qui la luy represente: aussi Salomon descriuant d'un air delicieusement admirable les amours du Sauueur & de l'ame deuote, qui ne soupire, & ne respire autre chose que l'union de son Dieu, le faict tousiours paroistre sous quelques termes d'amour, *Qu'il me baise* (dit-elle) *d'un baiser de sa bouche.* Le baiser de tout temps comme par instinct naturel, a esté employé pour nous représenter l'amour parfait qui ne consiste sinon qu'en l'union des cœurs & conionction des ames l'une à l'autre: aussi l'amour qu'elle luy portoit luy faisoit dire, *quand sera-ce que ie repãdray mon ame dans son cœur, & qu'il versera son cœur dedans mon ame, & qu'ainsi heureusement vnis nous viurons inseparables?* Ce n'estoit pas la cognoissance que Ionathas auoit de Dauid qui luy faisoit dire que son ame estoit collee à celle de Da-

244 DE LA BEATITUDE. *Disc. 7.*
uid: mais l'amour; comme l'Escriture
adiouste, *il aymoit David comme son ame
propre.* Sainct Denys tant selon son opi-
nion que r'apportant celle de son Hiero-
thee escrit: Le pense cent fois en vn seul
chapitre *des noms diuins* que l'amour
est vnissant, ramassant, reserrât, recueillât
& rapportant les choses à l'vnité, en telle
sorte qu'elle faict ietter de si grands eslä-
cemens à nostre ame, que souuent elle est
plustost où elle ayme que non pas où elle
anime. Et comme nous voyons que le feu
transforme en sa substance la matiere en
laquelle il agit, & la transporte avec soy
en sa sphere; de mesme la flamme d'a-
mour prenant possession de l'ame trans-
forme en soy le cœur, l'affection, & la vo-
lonté de la personne qu'il ayme pour l'v-
nir avec la chose aymee, & mesme se de-
faict en soy pour se faire paroistre au de-
hors. C'est pourquoy quelques anciens
philosophes ayans recogneu la puissance
d'amour, entre autres Porphyre, ont ad-
uoué la felicité des bons estre en l'vnion
qui les conioint avec Dieu, & les rend en
quelque maniere semblables à luy. Plo-
tin suiuant ces mesmes traces dit que le
but de religion est d'estre semblables à

celuy qu'on adore, & que toutes nos pensées & nos actions doiuent viser à ce point d'obtenir quelque iour ceste felicité. Hierocles s'accordant à ceste opinion, tient que la fin de nostre vie est d'estre transformez de la nature humaine en la diuine autant que faire se peut : θεὸν ποιεῖν ἐκ τῆ ἀνθρώπου κατὰ τὸ δυνατόν. Ce qui ne se fait q̄ par amour, lequel a cela de propre de transformer l'aymant en la chose ay-mee. Je diray d'abondant pour passer au dernier argument, que si la vision beatifique estoit seul principe & essentiel de nostre beatitude formelle, nostre ame par la seule veüe pourroit estre bien heureuse sans amour & contentement; car la vision estant vne action distincte de l'amour, conseruee par vn concours different de celui de l'amour, il n'est pas impossible que l'vne soit separee de l'autre, Dieu suspendant ou retenant le flux de l'actiuité qui ioinct à l'amour; que si ainsi est, la seule cognoissance ou vision ne forclora pas la misere, & tristesse qui pourroit saisir le cœur des bien-heureux au defaut de l'amour & du contentement, n'ostera pas les esclancemens de la volonté, ne tiendra pas en bride l'appetit

246 DE LA BEATITUDE. *Disc. 7.*
insatiable de la iouissance, n'estouffera pas le feu remuant de cet amour qui aura si long temps esté captif en ces prisons du corps. Or la beatitude est vn amas de tous biens, & assemblage de toutes commoditez, ils seront donc bien-heureux par la seule cognoissance; malheureux, ou pour le moins sans aucun heur par la priuation d'amour, & saisissement de tristesse, de ce que leurs affectiōs ne seroiēt pas accoisces, & leurs desirs assouuis: ce qui enuoloppe en soy vne contrarietē; de laquelle fuyant les rets, & craignant d'y estre enfermē: ie concluray que la volōté est plus noble en ses habitudes, operations & obiects que l'entendement, qu'elle doit estre posee nostre beatitude, & principalement en l'action d'amour, qui est en nous ce qu'est le poids aux choses pesantes, & en la ioye si uition & paix qui en decoulent. Voilā Messieurs, les principales raisons sur lesquelles i'appuye le party de la volōté que ie croy vous auoir induict à embrasser de telle sorte que les argumens qui pourroient estre apportez en faueur de l'entendement n'esbranleront aucunement le iugement que vous en auez peu faire; mais leur refutatiō ser-

uira de renfort contre les scrupules que les obiections auroient peu faire naistre. Ils se seruent premierement de ces lieux de l'Escrituré en saint Iean. *Et ceste est la vie eternelle qu'ils te cognoissent seul vray Dieu* En saint Matthieu, *Bien heureux sont ceux qui soit ne^z de cœur; car ils verront Dieu.* Et en Hieremie 9. *Que le sage ne se glorifie point en sa sagesse, & que le fort ne se glorifie point en sa force, que le riche ne mette point sa gloire en ses richesses: mais celuy qui se glorifie, qu'il se glorifie en ce qu'il me sçait & cognoist.* Le premier lieu semble auoir quelque apparence de difficulté en ce que lon se pourroit persuader ces mots de vie eternelle, auoir ce sens, la cognoissance estre la vie eternelle, & par consequent nostre beatitude: neantmoins ils doiuent estre entendus de la cognoissance, laquelle cōbiē qu'elle ne soit nostre beatitude; toutefois à cause qu'elle durera eternellement es esprits bien-heureux, & que c'est vne vie, puisque le cognoistre est vne façon de viure, elle a esté appellée vie eternelle. Les deux autres passages qui semblent establir la beatitude en la cognoissance ne prennent leur force que de la façon de parler, laquelle estant tirée des termes

de philosophie à vn autre sens, & vne autre face, que celle que luy donne l'intelligence commune: toute nostre gloire doit estre posee en ce que lon sçait & cognoist Dieu: bien souuent la derniere disposition est prise pour l'introduction de la forme, & l'on attribue à ceste derniere disposition ce que lon pourroit attribuer à la forme mesme. Ieremie disant que nostre gloire est mise en la cognoissance, attribue à la cognoissance qui n'est que disposition derniere de l'amour, ce qu'il deuroit attribuer à l'amour mesme qui est sa fin, son embellissement, & son lustre. Ioint aussi que ceste cognoissance de laquelle parle Hieremie, n'est qu'une cognoissance voyagere, & de foy, comme lon peut recueillir de la suite. *C'est que ie suis le seigneur qui fais grace & iugement, & iustice en la terre.* En laquelle on se peut glorifier comme estant appuyé sur vn bon fondement; mais ceste glorification seroit bien plus certaine si l'accomplissement de la foy, qui est l'amour, l'ornoit, y residoit & l'animoit. De l'escriture ils passét aux raisons. La beatitude formelle n'est autre chose precisement qu'une possession, & atteinte du souuerain bien. En S.

Matthieu, *Venez les bien aymez de mon pere, possédez le Royaume qui vous est préparé.* Or la seule veuë no⁹ met en possessiõ de la beatitude: donc en la seule veuë consiste nostre beatitude. Car si lon estoit contraint d'aduouer que ce fust par quelque autre moyen, l'amour en auroit la preferencce qui semble darder ses feux avec sorties de soy-mesme; mais il est indifferent au bien possedé & non possedé, & se porte également au biẽ absent & present; ioint aussi qu'aymer quelque chose, comme les richesses, n'est pas les posseder, puisque mesme l'amour d'icy bas & celuy du repos est d'une mesme nature, lequel ne dõnant pas la iouissance de ce qu'il aime, celuy du repos ne le fera non plus. Cet argument icy a trop de force, & lon ne s'ẽsçauroit seruir que comme d'un cousteau qui trẽche de deux costez, qui nuit plus à celuy qui le manie, qui ne fait à celuy qui est attaqué. Car le mesme se peut dire de la veuë, laquelle se porte avec autant d'indifference au bien possedé & nõ possedé, que l'amour: puisque la veuë que lõ a des richesses n'est pas la possessiõ des richesses, mais seulement vne cognoissãce: aussi la veuë que nous aurons de Dieu

250 DE LA BEATITUDE. *Disc. 7.*
ne fera pas la possession de Dieu; mais sa
seule cognoissance. Neantmoins il est
besoin de posseder pour estre bien-heu-
reux. Pourquoy donc adiugerons nous
plustost le pouuoir de mettre en posses-
sion à l'amour qu'à la cognoissance, qui
semblent en estre autant esloignees l'une
quel'autre? C'est que la volonté principe
de l'amour est plus noble que l'entende-
ment, & principalemēt en l'uniō estroicte
qui est entre l'aymant & la chose aymee,
si l'amour est mutuel, qui n'est pas entre
la chose cogneuë & celuy qui cognoist.
A quoy semble auoir regardé l'antiquité
nous figurant l'amour ayant les yeux bā-
dez, & chargé à son costé d'une trouffe de
fleches messageres de la volonté, lesquel-
les dardees, traufferent les cœurs les plus
durs & les assubiectissent à son seruice, pe-
netrant & en prenant iouissance, quoy
que la cognoissance soit offusquee par le
bandeau des yeux. C'est autre argument
avec lequel ie concluderay semble pres-
fer dauantage. L'action qui est l'atteinte
du souuerain bien ne peut partir de la vo-
lonté: la beatitude n'est autre chose que
l'atteinte du souuerain bien; donc la bea-
titude ne peut pas estre en l'action de la

volonté. La premiere proposition est fondée en ce que le premier object de la volonté, ne peut estre son action: tout ainsi que l'object de la veüe ne peut estre la visiõ; mais la chose visible. Or l'atteinte du souuerain bien, nostre beatitude, est premier object de la volõté; dõc elle ne peut pas estre en sõ actiõ. Ceste premiere proposition semble estre fausse, la preuue encore plus mal asseurée, parce que la volõté a le pouuoir de faire reflexion sur soy, & non pas la veüe, dont la raison formelle d'atteindre son object, estant plus referree que celle de la volonté, generale à tout bien, l'empesche de se seruir de son action comme d'object. Ioinct aussi que l'action de la veüe qui est appelée vision n'est aucunement visible n'estant point coloree, & par consequent ne peut estre l'object de la veüe qui ne se meut iamais vers aucune chose qui ne soit visible. Or il n'en est pas ainsi de la volõté laquelle se mouuât par exemple vers la temperance atteint cet object sous la cõsideration du bien qu'il y a en cette vertu, & peut encore auoir l'action par laquelle elle se meut vers la temperance pour object, à cause que ceste action là est bonne, &

qu'elle y retrouve la formalité de son obiect qui est le bien.

I'eusse esté fort ayse Messieurs, vous faire voir plus clairement l'honneur de la volonté au mespris de l'entendement, & par ce moyẽ vous faire recognoistre en quoy principalement consistoit nostre beatitude formelle. Mais presentant que mes paroles estoient au deffous de mes pensées, & qu'elles languissoient par le defaut d'eloquence, i'ay mieux aimé les estouffer, rompre leur cours, & fermer la bouche que de begayer plus long temps en vn subiect si haut comme est cettuy-cy. Il faut, dit on, quelquesfois saouler nos sens de la communication des choses belles & releuees; si nos sens, pourquoy non nos esprits qui sont la meilleure & plus excellente partie de nous? I'ay donc sous ceste consideration, incité aussi par vos rares exemples fait quelque ouuerture en la Beatitude que ie vo⁹ laisseray à accroistre, penetrer, & trauerfer par la subtilité de vos esprits, iugemens assurez, discours polis, & paroles bien choisies,



DISCOVRS HVICTIESME.

DE L'YVRESSE.

Par le Sr FORNIER, Docteur
ex droicts.

MESSIEURS, quand il me resouuient que dans Aristophane Bacchus regrettoit tellement la mort d'Euripide, qu'il vouloit descendre aux enfers pour estre loüé de luy, ne recognoissant lors aucun poëte viuant qui fust digne de chanter ses loüanges ; ie me sens induict à souhaitter que quelqu'vn de ces braues chantres du temps passé, peust retourner en ce monde pour luy rendre les honneurs qu'il merite. A leur deffaut toutesfois i'espere que vous ne lairrez pas de prendre en bonne part l'essay que i'en yeux faire, non tant par presumption de mes forces, que par vn iuste resentiment de

l'obligation que nous luy auons. Mais il me semble desia lire en vostre visage ie ne sçay quelles marques de mescontentement, comme si mal à propos i'ëtreprenois vn subject indigne de cete compagnie, & comme si Bacchus à qui les anciens ont donné place au ciel, qu'ils ont honoré de leurs temples, qu'ils ont admis aux conseils, & qui a de tout temps esté si bien receu aux plus celebres assemblees, ne meritoit pas aussi auoir entrée en nostre Academie. I'aurois à la verité plus d'occasion de me desfier de la sincerité de vos iugemens, si vous auiez receu de luy quelque mauuais traitement qui me rendist vostre faueur suspecte en son endroiçt. Mais i'ay tant de croyance du contraire pour son regard, & pour le mien tant d'aseurance de vostre bien-veillance, que ie dois plustost apprehender la censure de toute autre part que de la vostre. Nous lisons que Dionysius vn iour apres auoir faiçt quelque indigne traitement à Platon luy dit en le renuoyant, Je pense que tu diras beaucoup de mal de moy parmy tes compagnons lors que tu feras de retour en ton Academie. Mais Platon se soufriañt luy

respondit, Ia à Dieu ne plaise qu'il y ait si grande faute de propos en l'Academie que lon y face mention de vous. Vn autre Platon me pourroit mettre auourd'huy deuant les yeux cet exemple, ou plustost quelque seure Caton censurerait mon dessein, en ce que ie pretens faire mention du bon pere Denys en nostre Academie, comme si l'honneur de cete assemblee ne meritoit pas l'entretien de quelque plus serieuse matiere. Or i'espere au progres de ce discours vous faire paroistre que nous ne pouuons rendre trop d'honneur à Bacchus, & que son nom merite estre par tout celebré. Mais supposons toutesfois que ce subiect soit plus recreatif que serieux: encore faut il donner quelque chose à l'opportunité du temps. Et si par le passé vous auez employé vos langues aux traictez des plus graues matieres, vous ne deuez point refuser maintenãt vos oreilles aux facecies où la faison des Baccanales nous inuite. On dit que le renard ayant vn iour cõuié la grue à disner luy presenta pour tout potage vn broüet de féues passées, lequel il espendit sur vne pierre polie: de maniere que la miserable grue avec son bec

long & pointu ne pouuant humer ce potage, demeura comme vn Tātale affamé aupres de sa pasture. Aussi depuis elle luy rendit bien son change, car ayant à son tour inuité le renard à dîner, elle mit deuant luy de la viande dedans vn boccal, dont le goulet estroict & long donnoit bien entrée au bec de la grue, mais le renard n'en auoit que la veuë. Ie veux comparer à la diuersité de ces mets, & les derniers discours qui ont esté tenus en cete conference, & celuy que mon reng m'oblige auiourd'huy de vous rendre. Car vous auez cy deuant selon vostre coustume repeu mes oreilles incapables d'vn serieux entretien, & ie vous vay traicter à present d'vn subject importun peut estre & desaggreable à vostre goust delicat. Mais s'il n'est conuenable à vostre humeur, au moins l'est il à la saison de Carême prenant, qui nous donne licence auiourd'huy de nous esgayer sur vn theme plaisant. Ce grand Caton tout seuer censeur qu'il estoit, ne commandoit le silence sinon iusques à ce que le temps suggerast quelque iuste occasion de le rompre. Et les Perses qui permettoient à leurs femmes la communication des
honorables

honorables compagnies , lors qu'ils vouloyent passer le temps à la resiouissance extraordinaire des banquets, des danfes, & des jeux, n'y donnoyent entree qu'à leurs concubines. Je me promets aussi de vostre faueur ordinaire qu'aurez agreable vn argument que l'opportunité du temps me presente, & si durant le reste del'annee vos graues discours ont paru dessus le theatre comme des dames d'honneur, au moins n'aurez vous point à desdain que ce iour cy donne quelque place à la ioye. Vrayement & la serenité du printemps qui s'approche me semōd à rasserener vos esprits, & ce iour solemnel où chascun sacrifie à Bacchus me donne occasion de luy dedier ce discours, & la frequence des mariages que lon fait en ce temps m'incite à marier auourd'huy Bacchus avec les Muses. Il est vray que vous iugerez le party peutestre inegal : & d'autant que vous ne cognoissez pas si bien les merites de Bacchus que des Muses, vo⁹ estimerez que ie leur face vne pareille iniure en cet accouplement que ceux qui voudroyent marier les Nymphes avecque les Satyres. Mais puis que i'ay pris la charge de paranymphe pour

concilier aujourdhuy cete belle alliance, permettez que ie rende à Bacchus l'honneur lequel ou la malueillance des enuieux, ou l'ignorance de ceux qui ne le cognoissent pas luy rauissent. Afin d'ocq de cōmencer par la plus excellente marque qui semble les rendre recommandables au monde, ie diray que si les payens ont autresfois attribué aux Muses quelque diuinité, aussi l'ont ils faict à Bacchus. Et les Muses me pardonneront si ie passe plus outre, & si ie dis encore que beaucoup plus de personnes sacrifient à Bacchus qu'à leur troupe sacree, qu'il y a plus de lieux publics vouëz à son seruice, & les iours mesmes plus solempnels de l'annee luy sont plus ordinairement dediez qu'à la recognoissance des Muses. Entre les Muses, direz vous, il se trouue vne Vranie, dont le nom mesme tesmoigne ie ne sçay quoy de celeste. Et ie vous respondray qu'à bien meilleur tiltre lon peut donner à Bacchus la gloire de cete qualité. Car ceste Muse fut ainsi appellée à cause seulement de la speculation des cieux, & la science de l'astrologie. Mais Bacchus est logé luy mesme en personne aux plus hauts estages des cieux, & sa

coupe placee entre les plus notables signes, par laquelle mesme on dict estre causee cete yuresse qui possede les ames à l'instant qu'elles descendent du ciel pour se joindre à la masse des corps, & leur faire oublier insensiblement ces beaux secrets diuins dont auparauant elles auoyent la science. Ainsi l'apprenons nous de ces anciens oracles que Platon nous a laissez par escrit, & plus disertement encore de Macrobe en ces termes, *Arcani huius indicium est & crater Liberi patris ille sidereus, in regione qua inter cancrum est & leonem locatus, ebrietatem illic primum descensuris animis euenire sylvia influente significans.* Cete difference, Messieurs, m'auoit induict autresfois à blasmer les Arabes pour auoir trop à mon gré rendu d'honneur à Vrania, lors qu'ils l'ont en quelque sorte fait aller du pair avec Bacchus, & n'ont point adoré d'autres dieux que ceux-là. Mais ie leur pardonneray volontiers, si dedans Herodote qui en fait le rapport au lieu d'Vrania nous lisōs Vranus, c'est à dire le ciel: comme semble dedans Arrian auoir faict celuy qui en a traduit les paroles en ce sens, *Acceperat Arabas duos tantum deos colere, Cælum*

scilicet ac Dionysium. A tout le moins si en l'un & l'autre passage nous voulons retenir le nom d'Vrania, ie trouue beaucoup plus d'apparence que ces auteurs ayent entendu parler de Venus à qui communement on donnoit ce particulier epithete. Mais pour retourner à vos Muses, ie ne leur seray point si contraire que ie ne recognoisse qu'autre fois on leur a tât deferé que de les appeller celestes, sacrees, & diuines: pourueu qu'en contr'exchange vous m'accordiez aussi qu'on n'a pas moins rendu de respect à Bacchus. Car les anciens auparauant que se disposer à la bonne chere où il deuoit presider, auoyēt accoustumé de venerer les dieux, comme nous apprenons d'Athenee. Et Philon Iuif adiouste dauantage, qu'on faisoit des vœux, on offroit des sacrifices, on purifioit les corps & les ames, & apres qu'on auoit esté laué d'eau, & instruit en la cognoissance des loix sacrees, on alloit guayement bancqueter. De laquelle coustume mesme il tire vne etymologie, que ie n'ay point ailleurs remarquee du mot *μεθύειν*, comme qui diroit *μετὰ τὸ θύειν*, d'autant que les anciens ne s'adonnoyent à boire qu'apres auoir sacri-

fié. Certes si entre ces diuerses inspirations, ces rauissemens d'esprit que les anciens apelloyent enthousiasmes, ils ont fait vne fureur procedante des muses, laquelle saisissant les ames delicates les excitoit à la musique & à la poëse; aussi ont ils faict vne fureur Bacchicque, vne alienation d'esprit que Bacchus inspiroit. Et qui nous empeschera doncq de conioindre auiourd'huy ces deux par le commun lien d'vne troisieme, qui est cete fureur amoureuse que les anciens nommoient Eroticque? Vous me direz peutestre qu'il n'y a point de conuenance entre la mignardise des Muses & la rusticité de Bacchus, entre la gentillesses des sciences & la stupidité de l'yuresse. Mais auparauant que de satisfaire aux inuectiues permettez moy que ie die encore vn mot en passant des deux sortes d'yuresse recogneues par les plus doctes & les plus saincts personnages. Entre les Chrestiens quelques philosophes assez renommez en ont fait vne surlunaire, & l'autre sous-lunaire ou mondaine. Celle qui est dessus la lune, & que saint Ambroise appelle *ebrietatem gratia*, vient comme ils disent de la potion du nectar, qui faict que l'es-

prit transporté hors de foy, & esleué par-dessus foy, oublie les infirmités humaines; s'eslance en la contemplantion des choses diuines, de la splendeur desquelles premierement il est esblouy, puis apres resiouy: il en fauoure du commencement les delices, puis apres il les gouste, & en reçoit en fin vne tres salutaire nourriture. C'est cete espece d'yuresse que Musee disoit autresfois estre la recompense de la iustice, c'est celle mesme qu'Orphee au parauant luy signifioit par ses sacrifices de Bacchus, c'est celle dont les oracles sacrez nous ont laissé tant de beaux tesmoignages: comme quand David disoit: *Inebriatuntur ab ubertate domus tua: &* en vn autre lieu, *Calix tuus inebrians quam preclarus est: &* le prophete Hieremie *Inebriabo animam sacerdotum pinguedine: &* quand dedans les prouerbes de Salomon la Sagesse conuie les hommes à boire le vin qu'elles leur presente abondamment à sa table. Mais ie ne pretens pas aujour d'huy parler de cete yuresse, dont le discours merite estre remis à vne plus opportune saison. Je veux defendre seulement l'honneur de celle qui est sous la lune, & de premier abbord reietter l'er-

reur populaire de ceux que ie vous disois
 se persuader que Bacchus est d'une hu-
 meur rude, lourde, & grossiere: que ce
 dieu rend les esprits de ceux qui le che-
 rissent hebetez & du tout despourueus
 de raison. N'en croyez rien Messieurs,
 c'est vne charité qu'on luy preste, de la-
 quelle ie vous veux premierement des-
 couvrir la cause que discourir les effects:
 Il s'en est trouué qui plustost par l'im-
 portunité des compagnies où ils se sont
 rencontrez que d'une franche affection
 quelquesfois ont rendu à Bacchus vn ser-
 uice forcé plustost que volontaire. Quel-
 ques autres ont tant presumé de leurs
 forces qu'ils se sont estimez indompta-
 bles, & par ie ne scay quel orgueil ont
 voulu resister à la puissance de ce dieu.
 Mais comme ils ont senty leur superbe
 mesconnoissance punie par les effects
 manifestes de cete superieure vertu qui a
 réduit les forces de leur esprit & leur corps
 insensiblement abbatues, ils en ont re-
 cherché la vengeance. Et ne pouans
 autre chose, ils ont eu recours aux iniu-
 res, ils l'ont diffamé par tout comme vn
 dieu farouche, lourdaut, insensé. Mais il
 n'est pas malaisé de refuter toutes ces

calomnies par les argumens & les tesmoignages de ceux qui en ont parlé sans passion. Quant à ce qu'ils depeignent Bacchus d'une humeur rude & farouché, rât s'en faut qu'il y ait aucune vray semblance, qu'au contraire ceux qui le sçauent gouverner comme il faut, l'ont tousiours esprouvé doux comme laiçt, & traictable comme vn agneau. C'est pourquoy nous voyons que si souuent Homere donne au vin ces epithetes *ἡδύς* & *γλυκύς*, & quelquesfois il l'appelle *μελιιδέα* & *μελίφρονα*. Certains auteurs ont tiré l'etymologie Grecque du vin, de la brebis; *οἶνος* de *οἶς*, à cause de sa douceur comme il est croyable; & non pas comme les autres pensent, parcequ'auparauant l'invention du vin on vsoit de laiçt de brebis en breuuage. Aristophane appelle le vin, laiçt de Venus, à raisõ de sa douceur. *Ἡδύς τε*, (dict-il) *πίνειν οἶνος Ἀφροδίτης γάλα*. Et lors que iadis on sacrifioit à la Bonne deesse, il n'estoit pas permis d'appeller par son nom le vin qu'on portoit en son temple, mais il le falloit nõmer du laiçt: & le vaisseau dans lequel il estoit reserué s'appelloit *Mellarium* de la douceur du miel. Je ne suis pas ignorant que diuers

auteurs ont rendu plusieurs differentes
 raisons de ces anciennes coustumes, mais
 en concurrence elles semblent symboli-
 ser à nostre intention, aussi bien que celle
 cy remarquable encore en l'antiquité,
 que Bacchus ne donnoit pas aux yron-
 gnes en la main vne espee ou vne iaveli-
 ne pour nuire, ains vne ferule seulement
 qui estoit vn baston leger, & vne sorte
 d'arme plus propre au jeu qu'à l'offence.
 Mais cete premiere accusatiõ est de trop
 legere importance pour m'y arrester da-
 uantage. L'autre reproche est bien plus
 contumelieuse, de ceux qui veulent oster
 à Bacchus le sens, le iugement, la raison:
 c'est à dire luy faire accroire qu'il l'oste à
 ceux qui l'auoyent. Medisance, comme
 dict Athenee, qui ne vient que de l'inuẽ-
 tion de ceux qui ne cognoissent pas sa
 nature, & laquelle toutesfois n'a pas lais-
 sé d'estre receue pour veritable à l'en-
 droict de plusieurs, comme de celuy qui
 chez le mesme auteur contrepesoit l'y-
 uresse & la folie dans vne mesme balan-
 ce, *εις τὸ αὐτὸ πῆεις πλάτυγα τὸ μέθην
 τῆς μανίας* : comme du poëte Sthene-
 lus, qui disoit que le vin transportoit à la
 folie les plus sages mesme & les plus re-

tenus: comme de Seneque qui appelloit l'yuresse vne folie volontaire: comme de celuy qui dediant le premier verre de vin à la fanté, le second à l'amour & à la volupté, le troisieme au sommeil, & ainsi consequemment des autres, donnoit en fin le dixiesme à la folie: comme d'Isocrate qui comparoit l'esprit d'un yurongne à un chartier renuersé, qui laisse aller ses cheuaux sans conduite où leur appetit les transporte: comme des anciens Grecqs qui selon le tesmoignage de Philon Iuif appelloient l'inuention d'auoir du vin *μεινομένην*, folle, croyans peut estre que le vin attirast les hommes à la folie: en mesme sens que Pline appelle un certain miel *μεινός μδυον*, de ce qu'il rend insensé ceux qui en goustent, & les anciens donnoient le nom de Manades à ces femmes qui faisoient les enragees en celebrant la feste de Bacchus. Certes comme ordinairement on void que les communes erreurs imposent aux plus habiles, & passent en fin pour des veritez, aussi est il arriué le mesme de cete opinion populaire, en ce que les intarpretes de droit ont estendu aux personnes yures les defenses introduictes par les loix contre les

furieux & infensez, comme de ne pou-
uoir tester, contracter, estre receus en
tesmoignage. Mais à ce petit nombre de
tesmoings ie veux opposer non des parti-
culieres depositions de certaines person-
nes, ains le tesmoignage vniuersel, & qui
plus est la pratique generale des peu-
ples & des nations entieres, & non seule-
ment les tesmoignages, mais avec ce les
raisons & les experiences. Entre les peu-
ples qui ont mieux recogneu la nature
du vin, vous scauez que les Grecqs ont
autresfois esté reputez des premiers, &
toutesfois tant s'en faut qu'ils ayent ia-
mais creu que le vin debilitast les facul-
tez de l'entendement, qu'au contraire ils
luy ont attribué cete speciale vertu de
rendre le iugement plus solide. Et pour
cete occasion outre diuers epithetes
qu'ils ont donné à Bacchus, ils l'ont ap-
pellé *εὐβουλον*, comme celuy qui presi-
doit au bon conseil. Aussi estoit ce vn
Grecq qui disoit que quand on a la pan-
se pleine, l'intelligence est bien plus ca-
pable de donner de bons aduis.

Γαργῶς ἀπὸ πλείνης βουλή καὶ μῆτις ἀμείνων.
Et quand les Grecqs tenoyent la ville de
Troye assiegce, le bon homme Nestor

donna conseil au roy Agamemnon qui beuvoit avec eux de les assembler à dîner pour deliberer en buuant des affaires de guerre. Les Perles aussi & les Heleliens vsoyent coustumierement du mesme preparatif pour estre mieux disposez à donner de bons aduis au conseil, ayant recogneu par experience que cete drogue rendoit l'esprit plus aigu & le iugement plus solide. Encore aujourdhuy les Indiens Topinamba praticquent cete loüable coustume de n'entreprendre point d'affaires serieuses en paix ou en guerre, qu'apres auoir faict bien boire les anciens qui president au conseil, puis apres les bons aduis que Bacchus leur a inspirez sont aussitost mis à executiõ par les ieunes. Chæremõ le poëte tragicque aduoüe entre les autres singulieres vertus du vin qu'il donne à ceux qui en vsent σοφίαν, ἐμάρθειαν, εὐβουλίαν: il les rend sages, dociles, & prudens. Euangelus dans Macrobe, *Vino indulgeamus* (dict-il) *quod decreti Platonicæ auctoritate faciemus: qui existimauit fomitem esse quendam & incitabulum ingenij virtutisque si mens & corpus hominis vino flagret.* Plutarque rapporte que son grand pere Lamprias paroif-

soit bien plus subtil, plus sçauant, & plus inuentif, lors qu'il auoit beu: & pour cete occasion se disoit estre semblable à l'encens à qui la chaleur fait rendre la bonne odeur qui autrement demeureroit incogneue. Si vous en demandez la raison, ie diray que le vin a la vertu d'eschauffer non seulement le corps, mais l'ame aussi selon le dire de Platon. Et par consequēt il rend le corps penetrable, & par l'ouerture qu'il fait des pores il donne vn passage libre au cours des imaginations. Il eschauffe nostre esprit pour euaporer les conceptions interieures, & donner issue à ces belles inuentions que la froideur retiendroit engourdies, & comme figees au dedans de nostre ame. *Quemadmodum musto dolia ipsa rumpuntur* (dict Senèque) *& omne quod in imo iacet in summam partem vis caloris eiecat, sic vino exastuante quidquid in imo iacet abditum effertur, & prodit in medium.* Il chasse les passions abiettes, & bannit specialement la timidité, qui est la plus nuisible aux fonctions de l'entendement. Il introduict en sa place vne assurance, & vne liberté de parler sur le champ de tous subiects qui se presentent. Bref tant s'en faut qu'il face per-

dre l'usage de la raison à ceux qui l'auoyent tout entier, qu'au tesmoignage mesme des Grecqs il le donne plustost à ceux qui en sōt despourueüs. Car en leur langue οἶνος est ainsi appellé, non pas generalement comme quelques vns ont pensé ἀπὸ τῆς ὠνήσεως, de l'vtilité qu'il apporte, combien que cete etymologie n'est qu'à son aduantage, mais particulièrement selon l'opinion de plusieurs πῶτα το οἶω πέν νεν, de ce qu'il donne l'esprit. Et c'est en cela mesme en quoy ie vous veux faire paroistre vne plus remarquable cōformité de Bacchus & des Muses. Car on dit bien vray que les Muses esclaircissent tellement les yeux de l'entendement qu'ils voyent au double de ceux du vulguaire ignorant, selon le vers ancien de Menander διπλῶν ὀρώσιν οἱ μαθόντες γράμματα. Mais nous en pouuons autant dire iustement de Bacchus, car il faiēt voir coustumierement deux choses où il n'y en a qu'vne. Ainsi ceux qui sont yures voyēt de iour deux soleils, comme dict Sextus Empiricus, & de nuict deux chandelles, comme dans Luuenal,

cum iam vertigine tectam.

*Ambuat, & geminis exurgit mensalu-
cernis.*

Ainsi Pentheus dedans les tragedies voyoit deux soleils & deux Thebes. Et pour vous faire plus particulièrement reconnoistre en cecy les belles operations de Bacchus par le denombrement des principales sciences, s'il est question de la multiplicité des langues, c'est luy qui les enseigne, & à cete occasion le vin est appellé par Philoxene *πᾶμφωνος*. Si vous cherchez l'eloquence,

Fœcundicalices quem non fecere disertum?

Ne voyons nous pas tous les iours ceux qui de leur naturel sont presque muets, aussitost qu'ils sont eschauffez tant soit peu par la vertu d'un vin genereux, faire des discours à perte d'haleine? C'est le bon pere Bacchus qui a cete particuliere faculté non seulement d'arracher les paroles du fond de la pensee, & les faire nager sur le vin, comme disoit Herodote, *κῆτιόντος τῶοίνου εἰς τὸ σῶμα; ἐπαναπλέει καὶ ἔπεια, &c.* mais encore de les faire sortir au dehors. Il donne des mouemens interieurs si actifs, qu'un yurongne mesprisant les figures ordinaires de rhetorique en inuentera sur le champ de

nouvelles, & au lieu que les vulgaires orateurs auecque tout leur artifice scauent rouller quelques périodes, celuy-cy naturellement en vomira des torrens. Quant à la poësie, c'est en quoy principalement il excelle, puisque au dire des poëtes.

*Nulla placere diu nec viuere carmina possunt
Quæ scribuntur aqua potoribus.*

Aussi entre les Grecqs Æschylus scachant bien ce secret iamais n'escriuoit ses tragedies qu'en beuuât à bon escient, & entre les Latins le bon pere Ennius

*nunquam nisi potus ad arma
Profiluit dicenda.*

Au surplus si vous voulez voir comme vn yurongne entend l'architecture d'une autre façon que le vulgaire, voyez les chasteaux qu'il bastit en Espagne, pour la geometrie considerez ses demarches, pour la musique voyez comme il entonne. Pour le regard de la philosophie, il n'en faut point chercher ailleurs de plus solide ny de plus releuee que dedans sa ceruelle. O si nous auions les yeux assez aigus pour contempler le beau mesnage qui se faict là dedans, que nous aurions de contentement de voir avec admiration

tion les idées de Platon flotter en cete
superieure region, les atomes de Demo-
crite s'entreheurter, les entelechies, les
homœomeries, & toutes ces belles ima-
ginations des anciens philosophes se
promener au trauers des fumees, & au
dessus de tout cela des conceptions de
nouuelle impression transcendentés par
dessus les communes notions du vul-
gaire. Platon le reconnoissoit bien de-
dans son Phædon, lors qu'il interpretoit
en cete maniere le prouerbe ancien, Il y a
plusieurs porte ferules, mais peu de Bac-
chus, c'est à dire il y a fort peu de gens
qui sçachent bien philosopher. Comme
s'il vouloit dire qu'il se trouue assez de
ces philosophes à la douzaine, qui vont
le grand chemin, & suiuent la route des
autres: mais de ceux qui bacchicquemēt
inspirez d'vne extraordinaire façon phi-
losophent si hautement & si obscurement
qu'ils ne sçauēt pas eux mesmes ce qu'ils
disent; on peut dire à bon droit que,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Je ferois tort à nostre Iurispudence si ie
la laissois en arriere. On la tient commu-
nement entre les autres sciences estre des
plus obscures & subtiles, & d'autant plus

au iugement de quelques vns est elle esti-
 mee conuenable aux esprits plus sobres
 & plus raffis. Et toutesfois si vous voulez
 auoir le plaisir d'esprouuer comment vn
 bon yurongne y est entendu, mettez le
 entre deux vins, blanc & claret, aussi tost
 vous verrez s'il est versé in vtroque iure,
 quand vous aurez ouy les belles decisios
 qu'il donnera sur le chāp es matieres qui
 luy seront presentees. Autant de paroles,
 autāt d'oracles: autāt de desmarches, au-
 tāt de paragraphes: autāt de soupirs, autāt
 de nouueaux intellects, de corrections
 hardies, d'obseruations non iamais entē-
 dues. Et pour ne m'arrester dauantage en
 particulier au reste des sciences, il suffira
 pour toutes en general de donner à l'Y-
 uresse l'eloge qui se trouue dedans Ho-
 race, *addocet artes*. Mais ce qui est encore
 plus remarquable en toutes, c'est qu'un
 bon biberon ne les a point acquises, mais
 infuses. Il ne luy faut point auoir em-
 ployé tant de temps & de trauail pour
 estre doüé de cete belle Encyclopedie
 dont auourd'huy tout le monde pour-
 suit la perfection & ne la peut atteindre,
 elle descend d'une plus noble & plus ex-
 cellente maniere en son ame, de mesme

forte à peu pres que l'ame descend en nostre corps, *creando infunditur, & infundendo creatur.* Or puis que tous ces discours font paroistre combien l'yresse a de vertu pour subtiliser les esprits, & leur faire esclatter des merueilles, à quelle cause pouuons nous r'apporter vne erreur si grossiere que de penser qu'elle rende les hommes insensez & stupides? Certes apres y auoir bien sué, i'ay descouuert en fin que les esprits vulgaires qui n'ont iamais compris que c'est des enthousiasmes secrets de Bacchus, mesurans les grandes choses à l'aune de leur petitesse, les ont pris pour des alienations d'esprit qui procedoyent de folie. Ainsi le roy Antiochus qui selon le rapport de Polybe pour son illustre nom estoit à bon droit nommé Epiphanes, fut par mocquerie depuis appellé Epimanes, comme qui diroit insensé. Mais quelle raison de ce blasme? Parce que ceux qui ne scauoyent pas le fond de ses loüables intentions interpretoyent sinistrement, & imputoyēt à folie les actions qui deuoient estre rapportees à la guaye humeur, l'humilité, le mespris de foy mesme. Comme quand il alloit avec deux ou trois de ses gens seu-

lement aux boutiques des artisans, & prenoit plaisir à discourir de leur mestier avec eux, quand il accostoit parmy les rues les plus mediocres personnes; quand il alloit boire & follastrer avec des ieunes desbauchez qu'il surprénoit inopinément sans les en auoir aduertis, quand il representoit diuers personnages aux places publicques pour faire rire le monde. Or si ces belles actions plus dignes vraiment d'admiration que d'imitation, n'ont pas laissé d'estre calomniees; se faut il estonner si les fureurs bacchiques sont condamnées par ceux qui peut estre n'en ont iamais resenty les effects? Cete fureur diuine surpasse la capacité du commun, & n'appartient qu'à ceux quil'esprouent de dire en beguayant,

Est deus in nobis, agitante calefcimus illo.

C'est ce feu interieur qui leur donne des faillies extraordinaires, leur suggere des inuentions nouvelles, & leur fait dire des choses dont ils ne s'aduiferoyent iamais s'ils estoient plus rassis. Je veuX qu'on appelle avecque le vulgaire ces esclancemēs des folies, mais cōme il y a ce dict-on des erreurs qui n'appartiennent qu'aux doctes, & des folies qui n'appartiennent qu'aux sages: de mesme ces mouuemens

particuliers resētēt ie ne sçay quoy de celeste qui ne se cōmunicque qu'aux esprits releuez, tout ainsi que les fouldres du ciel ne touchent ordinairement que les lieux plus eminens en hauteur. Seneque en sçauoit biē quelque chose, & ne l'a point dissimulé, lors que recommandant l'yvresse entre autres choses il a dict apres Aristote, *Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ fuit. Non potest grande aliquid & supra cælos loqui nisi mota mens. Cum vulgaria & solita contempsit, instinctuque sacro surrexit excelsior, tunc demum aliquid cecinit grandius ore mortali.* Aussi ces signes extraordinaires que le faifissement de la fureur bacchicque fait paroistre au dehors, ces yeux brillans, cete veuë égaree, ces lèures escumantes, cete face enluminee, cete langue beguayante, ces murmures interieurs, donnent assez de tesmoignage qu'au dedans il y a ie ne sçay quoy plus que humain. Ouy, c'est vn puissant dæmon qui faict là dedans son sabath, qui chasse la raison de son siege, qui s'empare de son trosne, & preside en cete superieure partie. Ie passe plus auant, & les dæmons de la gentilité ne s'offenseront point s'il leur plaist quand ie diray que

l'empire de Bacchus est plus grand & plus puissant que de ces dieux payens qui commandoyent au ciel, à la mer, à la terre, & mesmes aux enfers. Pour le regard du ciel, si Iuppiter se rendoit redoutable au grand monde par les fouldres, les pluyes, les vens, & les orages: Bacchus en nostre petit monde sçait aussi bien que luy troubler les elemens, faire gronder des tonnerres, esmouuoir des ventositez, exciter des tempestes, des brouillats, & des pluyes. Et comment ne le feroit il en la force de son age, puisque mesme en naissant il donna des signes auantcoureurs de cete puissance, par les fouldres & les tonnerres que lors on entendit, & pour raison desquels il fut appellé des vns *Bruntinus*, & des autres *Bromius*. Quant à la mer, si Neptune exige le tribut de ceux qui entrent dans le nauire, & se fait recognoistre par le vomissement, Bacchus avecque de moindres vaisseaux ne fait pas moins d'effect. Mais il se monstre plus gracieux encore & plus doux creancier, en ce qu'il ne contrainct pas si promptement ses debteurs au payement de la debte, & ne les prend pas à la gorge aussi tost qu'ils ont salué d'abord la gondole, ains à la fin seulement,

il leur faict rendre compte. S'il faut parler de la terre, c'est où Mars à la verité faict ordinairement paroistre les siens par la force & grandeur de courage: mais il ne leur donne pas tant ces belles qualitez qu'il les refuse seulement, & les faict sortir en euidence. Bacchus a des effects bien plus nobles: car non seulement il fait recognoistre sa force en renuersant par terre les ames les plus martiales, en eschauffant les braues courages, mais encore en donnant la force & la resolutiõ à ceux qui en sont despourueus.

ad prælia trudit inermem.

Aussi ces cornes que l'antiquité fabuleuse luy a planté sur la teste ne signifioyent autre chose sinon la vertu secrette qui plante au dedans vne nouvelle hardiesse dont les branches se font voir au dehors, *tunc pauper cornua sumit*, disoit le poëte ingenieux. Et le comicque Diphilus n'a pas oublié cete loüange entre les autres qu'il donnoit à Bacchus en vsant de cete exclamation. O que tu es sage, & digne d'estre honoré des sages, tu fais que ceux qui ont l'ame abiecte commencent à conceuoir vne meilleure opinion d'eux qu'ils n'auoient, tu persuades le ris aux

esprits melancholiques & Saturniens, tu
 reueilles les cœurs endormis, tu donnes
 la hardiesse & le courage aux timides. Il
 reste à traicter de l'enfer. On dit que Plu-
 ton qui y regente est le dieu des richesses,
 & qu'il les distribuë abondamment à
 ceux qu'il fauorise. Mais puisque par la
 confession des plus sages ces richesses du
 mondene sont que biens imaginaires, est
 il pas vray que Bacchus est aussi liberal
 enuers les siens de semblables presens?
 Car il inspire souuēt en leur fantaisie des
 richesses, des honneurs, & des royaumes
 imaginaires, qui leur donnent autant de
 contentement en apparence, que Pluton
 faict à ceux qui repaissent leur opinion
 d'vne verité pretenduë. Ce discours Mes-
 sieurs qui par occasion nous a faict tom-
 ber sur le propos de l'apparence & de la
 verité, me remet en memoire vne belle
 parenté qui ne doit pas estre oubliee puis
 qu'elle appartient à l'honneur de Bac-
 chus. Iel'apprens de Platon qui dedans
 son Alcibiade escrit que la verité est fille
 du vin. Car de vray comme la chaleur du
 soleil faict sortir les lezards de leurs ca-
 chots tenebreux, aussi le vin en eschauf-
 fant nos entrailles faict sortir en lumiere

la verité qui y estoit enseuelie. Admirable vertu de Bacchus, que cete verité qui est si malaisée à trouuer, par vn moyen si facile & si benin nous est descouuerte. Cete verité que les philosophes par la subtilité de leurs disputes perdent en la cherchât, que les infideles par leurs nouvelles inuentions obscurcissent au lieu de l'esclaircir, que les iuges par leurs laborieux interrogatoires ont tant de peine à tirer en lumiere, le vin la represente si naïfement aux yeux de tout le monde, & avec tant de facilité, qu'on peut dire d'elle à bon droit ce que le poëte faisoit dire à Inachus de sa fille, *Tu non inuenta reperta es.* Et pourtant n'est ce point sans raison que quelques vns ont reuoqué en doute si au lieu de presenter aux criminels ces rudes questions qui apportent souuent plus de tourment à leurs corps que de violence à leurs ames, il seroit point plus à propos d'appliquer cete douce torture du vin, qui d'une favorable force sçait bien extorquer la verité des choses plus occultes.

Tu lene tormentum ingenio admoues

Plerunque duro,

difoit le Lyricque. Certainemēt ce vieux

refueur Democrite recogneut bien que la verité de son temps estoit cachee au vulguaire, mais ses cendres me pardonneront si ie dis qu'il ne descouurit pas bié son giste, quand il la pensa prendre à tasons dans le creux de son puis: s'il eust esté bien inspiré de Bacchus, il fust allé plus à propos la chercher en sa caue. Et ceux de nostre siecle qui ont suiuy son erreur en cete vieille rime où ils descriuoient vn Saturne retirant la verité d'vn lieu sousterrain,

Des creux manoirs & pleins d'obscurité

Dieu par le temps retire verité,

si c'est du puis qu'ils ont entendu parler, ils eussent peut estre mieux dict de Bacchus retirant leur verité d'vne caue,

Des creux manoirs & pleins d'obscurité

Dieu par le vin retire verité.

Car la nouueauté de leurs pretendues veritez resent beaucoup mieux les secretes inspirations du dieu Bacchus que l'ancienneté de Saturne. Mais pour parler des veritez plus certaines, ce n'est pas sans mystere qu'anciennement aux combats de Bacchus le prix des victorieux estoit vn tre pied, c'est à dire vne couppe qui estoit faicte en forme de tre pied, c'estoit

pour monstrier que les paroles qui sortēt de la bouche d'un homme yure egalent en leur verité les oracles du trepied d'Apollon. Cete franchise & cete simplicité que Bacchus insinue es belles ames de ceux qui sont affectionnez à son seruice, est tant exempte de fard, & si esloignee de toute dissimulation, que nonseulemēt ces bonnes gens sont veritables au rapport de tout ce qu'ils sçauent d'autruy, mais en ce qui les concerne mesme ils ne peuuent vser d'aucū desguisement. C'est pourquoy *Æschylus* disoit autresfois que comme le cuiure est le miroir de la figure du visage, aussi le vin l'est il de celle de l'esprit. Et *Theognis* pour la mesme raison disoit que comme le feu fait reconnoistre au vray la bonté de l'or ou de l'argent, aussi le vin descouure certainement le naturel de l'homme. De là pouons nous iuger combien estoit vaine la plainte de cet ancien philosophe, qui vouloit censurer la nature en ce qu'elle n'auoit point faict de fenestre en la poitrine de l'homme pour descouurer l'interieur de ses pensees. Car si c'estoit vn mal qu'elles fussent cachees, Bacchus en a trouué le remede, *Opera reclusis*, il des-

boutonne, s'il faut ainsi parler, la poictrine des hommes en telle façon que chacun peut lire aisement ce qui est de plus secret au dedans. Et c'est peut estre pourquoy les anciens l'ont appelé *Liber*, de cete liberté qui faict mettre au dehors franchement ce qu'on pense, & porter sur la langue ce que les dissimulez gardēt au centre du cœur. Si ce n'est que nous aimions mieux suiure cete etymologie qui plaist dauantage à Seneque, qu'il est appelé libre, d'autant qu'il rend l'ame desgagée de la seruitude du soing, qui est encore vne singuliere recommandation de l'yuresse à bon droict remarquee par ce sage Stoicque, *Nonnunquam* (dict-il) & *vsque ad ebrietatem veniendum, non ut mergat nos, sed ut deprimat curas. Trudit enim curas, & ab imo animum monet, & ut morbis quibusdam ita tristitia medetur, Liberque non ob licentiam linguæ dictus est inuentor vini, sed quia liberat seruitio curarum animum, & asserit, vegetioremque & audaciorum in omnes conatus facit.* Certes si les Latins qui en ont recogneu la puissance par les effects y ont accōmodé les termes de leur lāgue, aussi ont bien faict les Grecqs, lors qu'ils ont appelé le vin *μεθυ από & ψαλέσως,*

de la relasche qu'il donne à l'esprit selon l'opinion de Philon Juif, ou bien ἀπό μεθημοσύνης selon Eustathe qui dedans l'Iliaded'Homere interprete μεθις, ἀμελῆς: μεθημοσύνη, ἀμέλεια: & adiouste en fin μέθυ, ὃ εἰς μεθημοσύνην ἄγων οἶνος. Il est vray. C'est vn contrepoison souuerain pour defraciner cete humeur melancholicque qui est d'une si tenace & adherente nature, c'est vn remede narcoticque qui endort les soucis; c'est vn fleuve d'oubly dans lequel on les noye; c'est vn sirop dans lequel on les destrempe afin de les diffoudre & en adoucir l'amertume.

Cura fugit multo diluiturque mero.

Et c'estoit la raison pour laquelle aussi les anciens peignoient Bacchus touffu ieuue, à cause de la propriété qu'il a de bannir de nos ames la tristesse & le soing qui nous faict vieillir ordinairement deuant l'age. Je pourrois adiouster aux autres obligations que nous auons à l'yvresse l'vtilité qu'elle apporte à la santé corporelle, & vous alleguerois l'autorité des medecins qui conseillent de s'enyurer vne fois le mois, pour exciter par ce moyen le vomissement, qui est fort profitable contre les maladies chroniques,

c'est à dire longues & fascheuses. Mais d'autant que ce poinct n'est pas sans controuerse, i'en veux remettre la resolution à la fin de ce discours, afin de vous remarquer à present vn autre bien que le vin apporte à la société des hommes. C'est la conciliation des amitez mutuelles que non seulement il faict naistre, mais qu'il cimente encore d'vn si fort entretiẽ qu'il n'y en a point de semblable. Pour cete occasion les Arabes, comme escrit Herodote, apelloient Bacchus *ἔροτάλιτ*, comme qui diroit proxenete & moyenneur d'amitez. Et vous sçauiez que parmy les coustumes de diuerses nations, mais spécialement des Grecqs, anciennement estoit praticquee cete amiable salutation qui s'apelloit *φιλοτησία*, & le iour solennel destiné à cete sorte d'iuuitions *ἡμέρα φιλοθησια* dedans Suidas, & *κρατήρ φιλιτήπος* dans Plutarque cete couppe d'amour dans laquelle en signe de bienveillance on buuoit aux bonnes graces d'vn amy, puis on la luy presentoit pour rẽdre la pareille. Or iusques icy messieurs vous auez entendu quelque chose de ce qui se peut mettre en auant en faueur de l'yuresse, mais d'autant que ie la voy su-

jecte à plusieurs calomnies, permettez moy s'il vous plaist d'y respondre. Et pour ne vous seruir point deux fois d'vn meisme mets, ie ne veux point repeter les obiections aux quelles i'ay desia cy deuãt satisfaiët. Il vaut mieux commencer par ceteloy de Pittacus l'vn des sept sages de Grece, par laquelle il ordonnoit que ceux qui estans yures auroyent commis quelque crime fussent punis au double. Loy dont la seuerité meritoit que le nom de son autheur fust rayé de la liste des sages. Diogenes Laertius semble l'auoir voulu pallier d'vn foible pretexte, tiré du naturel du païs, lequel estant fertile & abondant en bons vins occasionnoit souuent l'yurongnerie, à laquelle ce bon legislateur pensa obuier par la menace d'vn plus rude supplice. Je suis dauantage estonné d'Aristote, qui non seulement approuue ceteloy, mais qui pis est la cõfirme par vne raison indigne à mon aduis d'vn si grand personnage, quand il dit que du cõmencement il estoit en la puissance de celuy qui a delinqué de ne s'en yurer pas, & par consequent de ne commettre pas le deliët. Car quand cete raison luy seroit accordée, elle ne conclud

autre chose sinon que l'ignorance, qui souuent excuse les criminels, n'est pas excusable en celuy qui est yure. Et de là donc pouuoit il inferer qu'un homme yure seroit punissable comme criminel simplement, mais non pas doublement & comme yure & comme criminel. Aussi peu de raison y a il en ce que dit Senèque parlant des cruautez de Marc Antoine, lequel estant yure de vin auoit encore soif du sang; *intolerabile erat quod ebrius faciebat si sobrius faceret, quanto intolerabilius quod hac ipsa in ebrietate faciebat?* comme si l'yuresse adioustoit quelque chose à la griefueté du mesfaict. Encore y a il plus de couleur en l'opinion que Balde a tenue en sa repetition sur la loy premiere *Cod. unde vi.* quand il aduouë que celui qui commet quelque mal estât yure fait double faute, l'une de l'yuresse, & l'autre du delict, mais d'autant qu'un dol, dit il, est pire que deux coupes, il s'ensuit que celui qui delinque par dol est plus punissable que celui qui l'auroit faict sans dol avecque double faute. De là pouuez vous iuger aisement combien ceteloy de Pittacus estoit barbare & inhumaine: il me semble que Plutarque luy

faict

faict trop d'honneur quand il se contente de l'appeller feuer & rigoureuse. Car on peut dire auecque verité qu'elle est manifestement repugnante non seulement aux reigles ordinaires de droit, mais au sens commun mesme, & à la raison naturelle, qui ne permet pas qu'on punisse les pechez sinon entant qu'ils sont vrayement pechez, c'est à dire selon saint Augustin purement volontaires. Et tout ainsi qu'on n'auroit pas raison de chastier l'enfance, l'ignorance, ou l'absence, de mesme seroit ce vne iniustice d'vser de mauuais traictement à l'endroit de l'yuresse que lon compare ordinairement à ces trois. Quintilian met l'yuresse en mesme parallele auecque l'ignorance, & les faict semblables en ce que l'une & l'autre sont dignes de pardon. Saint Ambroise dict que ce dōt les sobres se donner de garde, les yures y tombent par ignorāce: d'où puis apres il infere, *Ideo que si qui per vinum deliquerunt apud sapientia iudices veniā quidem factā donantur, &c.* Et saint Augustin discourant de l'inceste que Lothenyuré cōmit auec ses propres filles, ne tiēt pas ce crime punissable du tout comme inceste. Artemi-

dore parlant des resiouiffances & des passetemps de la nuict, remarque entre autres choses que ce sont signes auant-coureurs de quelques adulteres descouuerts & non pas punis, d'autant que, dict-il, ce qui se passe la nuict est bien notoire à la compagnie qui s'y rencontre, mais impuny toutesfois, & permis en quelque façon, à cause de l'yuresse. Apulee reconnoissant aussi que l'yuresse seruoit d'un fauorable pretexte pour l'impunité, lors qu'il se veid accusé d'homicide eut recours à cete excuse, laquelle nous doit sembler d'autant plus iuste que nous la voyons mesme approuuee par les loix Romaines. Arrius Menander estoit d'aduis qu'on v'ust de grace à l'endroit de ceux lesquels estans yures ou follastrans auroyent commis vn crime capital; *Per vinum* (disoit-il) *aut per lasciuiam lapsis capitalis pœna remittenda est.* Et l'Empereur Theodose ne s'est point tant porté à la faueur de son interest, que par la constitution qu'il a faiçte de ceux qui parlent mal de leur prince il n'ait exempté du supplice ceux à qui le vin l'a faiçt faire. Clemence à la verité bien seante à vn prince, & laquelle plusieurs autres aupa-

rauant luy auoyent iustemēt practiquee en leurs propres personnes. Ce tyran de Siracuse qui auoit l'honneur de porter l'vn des noms de Bacchus, bien qu'assez fascheux de son naturel, se monstra toutesfois gratieux à l'endroit de ces deux ieunes hommes lesquels en buuant auoyent dict de luy plusieurs paroles pleines d'iniure & de detraction contre sa tyrannie. Car aussi tost qu'on luy en eut fait le rapport, il les conuia vn soir à soupper, & ayāt apperceu que l'vn d'eux apres auoir bien beu disoit & faisoit vne infinité de folies, l'autre au cōtraire estoit tousiours modeste, il pardonna au premier, & fit mourir le second, recognoissant que la medisance prouenoit en celui là de l'yurongnerie, & en celui-cy d'vne malice deliberee. Le roy Pyrrhus ne se mōstra pas moins humain en vne pareille occurrence. Car comme quelques ieunes hommes en faisant bonne chere auoyent tenu plusieurs propos insolens de luy, il les manda le lendemain, & s'adressāt au premier l'interrogea s'il estoit vray qu'ils eussent ainsi parlé de luy, Ouy sire, respondit ce ieune Tarentin, & en eussions bien dict dauantage, voire peut

estre vous eussions nous tué, si la bouteille ne nous eust defaillly. Ce qu'ayant entendu le Roy il leur pardonna. Pisistratus tyran des Atheniens fit bien encore davantage, car non seulement il ne voulut point punir les actions insolentes que le vin auoit faict faire à Trasippus, mais qui plus est lors que cetuy-cy desenyuré se voulut faire mourir, le tyran l'empescha. Je vous ay raporté ces exemples, vulgaires à la verité, mais toutesfois conuenables pour contrepoincter la rudesse de Pittacus par la douceur des tyrãs. A quoy ie puis encore adiouster l'humanité d'vn nagueres vsa le sieur de Rasilly lieutenant pour le Roy aux isles Occidentales, à l'endroit de Iapy Ouassou Principal de l'isle de Maragnan, lequel ayant faict tuer par vn de ses enfans vne femme trouuee en adultere avec vn Indien, impetra dudict sieur de Rasilly sa grace, lors qu'il eut remonstré que l'yuresse & la cholere l'auoyent poussé à ce faire. Il est temps que ie passe à vn autre argument par lequel on nous veut faire accroire qu'vn homme de bien ne s'enyure iamais. Ce grand philosophe Zenon le pensoit auoir prouue par vne inexpugnable raison,

quand il argumentoit en cete maniere. Iamais aucun ne commet son secret à vn homme yure, or est il qu'on le commet à vn homme de bien, il s'en suit donc qu'un homme de bien n'est iamais yure. Mais Seneque qui n'estoit pas moins honneste homme que Zenon, se mocque de cete subtilité: & l'estimant indigne de refutation, se contente de l'eluder par l'apparente absurdité d'une toute semblable. Personne, dit-il, ne communique son secret à vn qui dort, & toutesfois il le dict à vn homme de bien, vn homme de bien donc ne dort point. Philon Iuif vse de pareil artifice pour renuerfer la force de cet argument. Aucun (dit il) ne fait participant de son secret vn homme mort, vn qui dort, ou que l'humeur melancholicque possede; or il le commet à vn sage, vn homme sage doncq ne meurt point, ne dort point, n'est iamais possédé de l'humeur melancholicque. Je pourrois à ce propos rapporter les exemples de ceux qui ne se font point repenty d'auoir mis en depest leurs plus secretes & plus importantes affaires & commis à la fidelité de personnes yures, comme fit Auguste à Pison, & Tibere à Cossus. Mais de peur

de vous estre ennuyeux il sera plus à propos de respondre à l'ignorance de ceux qui pensent que les Grecqs anciennemēt appelloyent vn homme meschant, superbe, farouche, ὑπερφιάλον : comme si pour passer en buuant la mesure de la fiole on estoit plus subiect à ces vices & ces mauuaises complexions. Non, cetenatiō cognoissoit trop bien les effects du vin pour tomber en ces erreurs, & luy portoit trop d'honneur pour luy donner ce blasme. Disons plustost avec Eustathe & Suidas que ce mot ou doit estre pris en bonne part, comme signifiant la grandeur de courage: ou si nous l'interpretōs à mal, il denote proprement vn perfide qui viole la foy que solemnellement il a iuree en buuant : comme dedans Homere,

ὄφρ' ὄρκια τάμνη

Αὐτὸς, ἐπεὶ οἱ παῖδες ὑπερφιάλοι καὶ ἀπίστοι
 Et cete iniure tourne plustost à l'aduantage qu'au desaduantage du vin. Car la coustume ancienne estoit en faisant vn accord de boire ensemble, faire des sacrifices, & se promettre la fidelité par vn serment-solennel. Dont il est arriué que par vn usage ordinaire on a appellé

ὄρφιαλον celuy qui ne rendant pas le respect qu'il falloit au vin & à la coupe nommée par les Grecqs φιαλή, transgressoit son serment, & rompoit la foy qu'il auoit promise en buuant. Et ainsi vous voyez que ce n'est pas pour auoir passé la mesure au jeu des gobbelets qu'on en estimast quelqu'un estre moins honneste homme. Il faut que ie responde maintenant à vne autre calomnie par laquelle on veut rendre Bacchus ennemy de la santé des hommes. Je sçay bien qu'Auicenne entre les autres tient pour vne chose grandemēt preiudiciable à la santé de s'enyurer souuent, d'autant que par ce moyen la bonne constitution du foye est corrompue, & les nerfs debilitiez, d'où lon void arriuer les tremblemens, les couulsions, les paralyties, & mesme les apoplexies, lors que la redondance de l'humour superflue faict vne obstruction dedans le cerueau, & bousche les conduits des esprits animaux. Mais aussi nous apprenons du mesme auteur, & de Rasis encore, qu'on reçoit vne singuliere vtilité de s'enyurer vne fois ou deux le mois, à cause que cet excez occasionne vn profond sommeil, ce sommeil

vn gracieux repos, ce repos vn extreme allegement aux vertus animales, il excite la sueur, il faict resouldre les humeurs superflues. Et pour assembler en peu de paroles vne infinité d'autres commoditez que le vin apporte à la santé des hommes par le tesmoignage mesme des plus celebres medecins, il donne vne bonne & promptenourriture, il humecte, il reschauffe les parties solides, il fortifie tout le corps, il colore le teint, il faict vn bon suc, il aide à la concoction des viandes, il sert à la digestion, & ne requiert pas beaucoup de changement pour l'assimilation, il prouoque l'vrine & les sueurs, il fomentele sang & les esprits, il adoucit l'acrimonie de la bile amere, il allume & conferuelachaleur naturelle, il rend les femmes fecondes, il arreste le vomissement, il resiste à la putrefaction, il sert d'antidote à la cigue & plusieurs autres poisons, c'est vn remede souuerain contre la froideur & la duresté des vieillards, & comme le feu corrige la duresté du fer, de mesme la chaleur du vin tempere la froideur des vieilles gens, & amollit la duresté de leur corps. Les medecins qui ont recogneu ces admirables effects en

ont fait tant d'estime que Galien compare Esculape & Bacchus en ce que soit qu'ils fussent hommes ou dieux, dict-il, à bon droit ils ont merité qu'on leur rende des honneurs souverains. Asclepiades le medecin a composé vn volume du vin, où il luy donne de merueilleuses louanges, & l'ancien oracle dans Athenée ordonna que Bacchus fust appellé ὑγιατῆς, salutaire, pour monstrier, dit Eustathe, τοῦ οἴνου ὑγιατικὸν εἶναι, que le vin a vertu de guerir. En voudriez vous voir vn effect plus remarquable que celuy qui deliura iadis toute l'armee de Cæsar du danger de la peste? Iules Cæsar vn iour estant poursuiuy par Pompee se trouua tellement incommodé par les chemins qu'il ne pouuoit recouurer ny des viures pour la nourriture, ny des remedes pour la guerisõ de ses gës. Mais aussi tost qu'il eut pris la ville de Gõphes en Theffalie, il fit heureuse rencontre non seulement d'vne grande quantité de viures pour nourrir son armee, mais aussi de vin pour en chasser la cõtagiõ. Car ses soldats cõmencerent à faire li bonne chere, & s'enyurerent de telle sorte qu'incontinent ils vomirēt avec le vin toutes les mauuaises

humeurs, & par ce moyen remedierent à la pestilence qui les oppressoit. Je finiray Messieurs par vne petite question problematicque de laquelle i'ay desia touché quelque chose quand i'ay parlé de la puissance & la force du vin. On reuoque en doute si le vin affoiblit ou s'il augmente la vigueur. Ceux qui le croient apporter plustost la debilité que la force pourront employer en leur faueur la coustume des Carthaginois, qui n'vsoyent iamais de vin quand ils estoient à la guerre. Ils allegueront ce que dict Cornutus que les anciens ont donné des cornes à Bacchus pour signifier que ceux qui sont yvres deuiennent eneruez & sans force. Ils se feruiront encore peut estre de l'exemple d'Hector dans Homere, qui ne voulut point receuoir le vin qui luy fut présenté par Hecuba, de peur qu'il en fut affoibly.

*Μή μοι οἶνον ἄειρε μελίφρονα, πότνια μήτις,
Μημ' ἀπαγνώσῃς μέθεος δ' ἀλκῆς τε λάθωμαι.*
Mais la cause dont i'ay entrepris la defense m'oblige de suyure l'opinion contraire. Et quant à l'exemple d'Hector, certes ie ne trouue pas ce grand capitaine si sage que sa mere, laquelle luy donnant du

vin sceut bien mettre en auant la vertu qu'il a pour fortifier ceux qui sont lassez du trauail.

A'ιδει δὲ κεκμηῶτι μῆνος μάλα οἶνος δέξει.

Pour le regard de Cornutus, ie trouue cete raison bien cornue, que les cornes de Bacchus soyent vn indice de la foiblesse que le vin apporte aux yurongnes, veu mesme qu'incontinent apres le mesme autheur aduoüe que ces cornes sont vn argument de la violence & l'impetuosité qui les rend si farouches qu'on ne les peut tenir. Et quant à la coustume des Cartaginois, elle est assez combattue tant par l'experience ordinaire, que par les authoritez de ceux qui en ont mieux iugé. Platon remarque deux choses inuentees par les legislateurs pour le bien de la guerre, les banquets & les exercices: & sur la fin de son discours cōclud que le vin dōne premieremēt l'allegresse & puis le courage pour n' apprehender point les dāgers. Aristote traictāt cete questiō pourquoy les hōmes forts & courageux pour la pl⁹ part sōt adōnez au vin, dit q̄ ces gēs là volontiers ont beaucoup de chaleur, au cōtraire des timides qui ont le cœur tousiours glacé d'aprehēsiō; or cete chaleur cause naturellemēt vn

desir de boire pour appaiser sa violence, à quoy le vin pour estre chaud ne laisse pas de seruir, comme estant plus propre que l'eau pour esteindre la soif. Andromaché dans Homere dōnoit aux cheuaux mesmes du vin pour les rendre plus animez au combat. Et Columelle en ordonne aux cheuaux maigres afin de les fortifier. Concluons doncq Messieurs, & n'ayons point de honte de recognoistre ces vtilitez manifestes du vin, rendons à l'yuresse l'honneur qu'elle merite, & quand nous verrons quelquesfois des hommes abbatuz par la force du vin, admirons en eux les effects d'une si belle cause.



DISCOVRS NEVFIESME
DV PEDANT.

Par le Sr. de HEERE, Doyen de saint
Agnan.

MESSIEURS, on dict que la delicateſſe des Romains curieuſe de nouveautez fit iadis tourner à blaſme aux poëtes la couſtume qu'ils auoiēt quaſi touſiours en leurs comedies de repreſenter meſmes ſortes de perſonnages, des vieillards auares, des enfans desbauchez, des femmes deſhoneſtes, des parasites effrontez, des ſeruiteurs infideles. Et ie ferois aujourd'huy volontiers le meſme reproche à nos farceurs, leſquels produiſans ſur leurs theatres des gens preſque de meſme ſorte ſont pareillement aduiſez de iouër d'ordinaire vn Pedant. La licence ordinaire de Careſme prenant vous fera demain

voir plusieurs personnes qui cacheront, mais qui descouuriront plustost leur folie naturelle par l'emprunt d'une artificielle: & comme ayās regret que l'imperfection de leur ame soit couuerte du voile de leurs corps feront paroistre leurs deformitez interieures par l'exterieure laideur de leurs masques, les desguisemens de leurs habits, & l'insolēce de leurs gestes. Mais l'opinion que i'ay que la representation du pedant n'y sera pas encore oubliée me fait enuie de la vous donner auourd'huy par auance, & pour ne mandier point de diuers exēples ce que ie puis trouuer en vn seul, ie m'esforceray de tirer apres le naturel to⁹ les traits q' i'ai remarqué depuis peu en vn honeste homme dōtie vo⁹ vay faire voir le pourtraict.

Ie rencontray chez vn libraire à Paris ce persōnage, qui auoit vn visage maigre, les cheueux gras, les sourcils heriffez, les yeux battus, le teint brōzé, la barbe bourrue, la moustache emperlee d'une petite rosee, les maīs crasseuses, le bout des ongles ardoisé. On iugeoit à l'air de son visage qu'il auoit la mine d'aller vn peu dur à ses affaires, par sa chemise sale & ses habits crottez on recognoissoit qu'il n'e-

estoit nullement curieux, par les discours
 naïfs & ses actiōs peu ceremonieuses on
 ne voyoit que trop apparēmēt qu'il n'e-
 stoit pas mōdain. Cōme i'eus dōc trouué
 ce bō hōme qui demādoit au libraire vn
 despautere de la plus nouvelle impressiō,
 apres l'auoir gratieusement salué ie m'a-
 uançay de prendre en main le liure qu'on
 luy presentoit, & l'ayant vn peu feuilletté
 ie luy dis qu'il n'estoit pas de la plus re-
 cente edition, & que ie l'auois apperceu
 en ce que ie n'y trouuois point certaines
 figures qu'ō auoit adioustées dās les nou-
 ueaux Despauteres, entre lesquelles e-
 stoiēt *Idiotismus*, *Aulicismus*, *Pedantismus*,
 qu'on auoit mis fraichement à la suite
 de ces belles figures *Solæcism⁹*, *Barbarism⁹*,
 & les autres de sēblable nature. Cet hōne-
 ste hōme apres m'auoir remercié de l'a-
 uis que ie luy auois dōné, trouffe sa robe,
 & s'ē va tout rēfrogné mordāt ses ongles,
 & resuant à la significatiō de ces nouvel-
 les figures: lesquelles n'ayant peu dechif-
 frer il retourne tout court vers moy, &
 me tirant à l'escart par la manche me
 dict, Couurez vous, monsieur, sans
 ceremonie, dictes moy ie vous prie,
 ne vous souuient il point de ce que
 dict la glose sur ces nouvelles figures?

Aucunement, ce luy dis-je. Il me semble qu'elle expliquoit à peu pres *Idiotismus*, vne façon de parler d'ot abusent les ignorans ; qui trompez par quelque affinité des termes destournent la vraye signification des paroles à vn autre sens que le naturel, comme si l'on interpretoit ce vers de Virgile *Arma virumque cano Troia qui primus ab oris* en ceste maniere, *cano* vn chië, *arma* armé, *virumque* de verre, *qui primus* qui print, *Troia* vne truye, *ab oris* par les aureilles. *Aulicismus*, vne figure particuliere aux courtisans & ceux qui les contrefont pour auoir bonne grace, lesquels gardans le sens des paroles, en changent seulement ou la prononciation ou le dialecte: soit pour y apporter ce leur semble quelque douceur & delicatesse effeminee, comme en ces mots, chouse, courtaisie, les Anglais: soit au contraire pour enfler le langage, & luy donner vne grauité plus virile, comme ils allarent, & autres semblables elegances: ou bien mesme empruntent quelquesfois des langues estrangeres certains mots par iene sçay quelle affectation de nouveauté plustost que pour grand besoin qu'il en soit. *Pedantismus*, vne espeece d'ancienne
nouueauté,

nouueauté, ou de nouvelle ancienneté pratticquee entre les Pedans du iourd'huy, lesquels mesprifans les mots qui sont en vsage ordinaire, parce que tout le monde les entend, vont furetter dans les sombres cachots de l'antiquité les paroles dont vsoit la mere d'Euander : au lieu de monnoye courante, nous payent en vieilles medalles, & deterrant de l'obscurité des tombeaux des phrases toutes relantes pour faire valoir le mestier, & monstrer qu'ils ont vne science plus abstruse que le vulgaire. Comme ie pësois en apporter des exemples, ie fus interrōpu par le libraire, qui s'approchant de moy me dict, Ne vous desplaïse, monsieur, à qui pensez vous parler? C'est mōsieur que voila qui en faict leçon aux autres. Alors me retournāt vers nostre philosophe, Pardonnez moy, luy dis-ie, si ie vous ay pris iusques icy pour vn autre: vrayement ie ne iugeois pas de premier abord que vous fussiez du nōbre de ceux que les rares merites ont esleuë à cete excellente dignité de Pedans. Ie confesse maintenant que ie suis comme cet Herode chez Aulugelle qui voyoit bien la barbe & l'habit d'vn philosophe, mais il

ne pouuoit encore voir le philosophe au trauers. I'aduoue qu'il est veritable ce qu'ont dict les anciẽs, que la sapience est souuent cachee sous vn falle manteau; mais comme les orfebures enferment les pierres pretieuses dãs vne matiere vile, & au trauers de quelque vieil habit on sent quelquesfois vne odorante exhalation de parfuns: aussi dessous l'apparence exterieure d'vn pedant habillé à la negligence est cachee souuent l'ame d'vn philosophe, qui exhale aux besoin la douce odeur des plus secrets mysteres de la philologie. Synesius en ses epistres rapporte que les ouriers à Athenes auoyent coutume de couvrir la beauté de Venus & des Graces avec des statues de satyres difformes; & nous pouuons dire q̃ la laideur de la mine, & l'ordure des habits pedantesques courent ordinairement des Venus & des Charites, mais dont la grace & la beauté ne paroist qu'à ceux qui ont des yeux assez clairs pour les voir. Pardonnez moy si ie parle icy latin deuant les clerics. Ie croy que c'est vostre presence qui a cete vertu d'influer secretement ces conceptions en mon ame. Vous estes vn soleil dont les rais ouurent les leues,

& donnent des paroles à ceste statue de Memnon: & vn feu dont le moindre approchement a aussi tost allumé cete naïphité de Babylone qui estoit comme figee par la froideur de mon ame. Mais puisque la bonne fortune m'a conduit en ce lieu pour y faire aujourd'huy vne si heureuse rencontre, auparauant que ie vous laisse apprenez moy de grace l'origine d'où vient ce mot de Pedant. Ie pourrois, respond le Pedant, expliquer les vires de mon ingeniole (*quod sentio quàm sit exiguum*) en l'extrication de cete ardue & non contemne question: n'estoit que i'étends d'icy sonner le classique qui me reuocque preproperement au gymnase, & me compelle à postuler des induces. Parquoy si vous voulez prestoler seulement vn tridue, ie satisferay avec fenore à vostre expectation lors qu'il vous plaira inuiser nos penates. Cependant ie m'en vay accelerer le grade pour sacrifier au Musagete & à sa cohorte noueine. Adieu monsieur, & grand mercy. Quand il eut fait cete premiere desguaine, ie cogneu par ses propos que i'auois trouué mō homme, & me tarloit

beaucoup que son terme triduan ne fut
 escoulé pour auoir ce contentemēt de le
 reuoir encorē. Au bout dōc de trois iours
 ie le vay trouuer en son college, où estant
 entré i'apperceu de la cour qu'il m'auoit
 descouuert par vne petite eschaugnette
 qui estoit au hault de la maison, & aussi
 tost à vn petit signe de cloche ie vey sor-
 tir comme d'vne petite fourmilere quā-
 tité de petits escolliers bourdōnans au-
 tour de mes oreilles, & crians avec res-
 jouissance *Viuat*. Ces belles acclamatōs
 cesserent à l'arriuee de monsieur le vene-
 rable Pedant, lequel me vint receuoir en
 habit decent, c'est à dire, avec sa robe
 longue, son bōnet quarré sur la teste, vne
 paire de gans en la main gauche, & vn
 mouchoir en la droicte. Apres que ie l'eu
 salué, adioustant mes excuses de la distra-
 ction que i'apportoīs à ses estudes serieu-
 ses, ie le fay souuenir de la promesse qu'il
 m'auoit faicte touchant l'etymologie de
 Pedant. Mais auparauant que d'y satis-
 faire il enfilā plusieurs beaux discours
 qu'il commença par cete preface. Vous
 soyez le bien venu, monsieur, en ce sacré
 fane des Muses, dont les values sont tou-
 siours patules non seulement aux tyrun-

cules, ains aussi aux honnestes gens comme vous, qui desirent apprendre quelque chose. Il me souuient auoir leu ce proverbe dans Erasme *Aperta Musarum fores*, qui monstre que nous qui cultiuons le champ des Muses deuous estre tousiours disposez à receuoir ceux qui ont besoing de nostre conference. Aussi ay-ie ouy dire quelquesfois à mon protodidascalé (qui est homme sçauant) que Vespasian dedans Philostrate vouloit que ses portes fussent tousiours ouuertes aux hommes sages, ἀκλείτης θύρας παρέχειν σοφοῖς αἰδράσι: que le temple de la deesse Horta estoit anciennement ouuert en tout tēps, afin de faire entendre que les maisons où lon donne de bonnes exhortations ne doiuent iamais estre fermées: & que la porte mesme du Tribun de la populace estoit pareillement ouuerte iour & nuict comme vne retraicte d'assurance à tous ceux qui y vouloyent auoir recours. Si n'estes vous pas pourtant le premier entre les gens de marque qui nous auez fait l'honneur de venir ceans: ains suis ie recours & memoratif d'en auoir veu plusieurs entre les premiers tant de la noblesse que de la iustice qui ont bien pris

la peine de me venir recommander leurs enfans. Comme ie vey qu'il vouloit là dessus m'en rapporter vne longue suite d'exemples, ie luy couppay broche, & le sommay de rechef de sa promesse. Et biẽ, dit il, monsieur, il vous faut satisfaire, & pour cet effect ie vous veux mener en mō estude, apres que ie vous auray monstré *per transfennam*, les petites commoditez de mon logis en la façon & maniere qui s'ensuit. Voicy premierement la premiere classe du bout d'en bas, qui est la quatriesme, où lon enseigne les rudimens: & d'autant qu'il faut cōmencer par là pour faire progrez aux plus hauts degrez, i'ay fait inscrire au dessus cete belle sentence de Quintilian, NEMO SIC IN MAIORIBVS EMINEAT, VT EVM MINORA DEFICIENT. A costé vous voyez la troisieme où on lit ordinairement le diuin Caton, & pour ce y ay ie fait mettre cete epigraphe, TERTIVS E COELO CECIDIT CATO. Vis à vis est la seconde classe, où vous voyez cete deuise, TENDIMVS IN LATIVM. Et cete autre proche est la premiere du bout d'en hault dont le regent a fait escrire au dessus, AVIA

PIERIDVM PER AGRO LOCA. De là nous entrons en la salle qui sert de reſectoire, & pource que la ſobrieté eſt grandement recommandable aux eſtudi-ans, j'ay trouué fort à propos d'en orner l'entree de cete deuife, SOBRIVS ESTO. Comme auſſi pour la meſme raiſon j'ay fait adiouſter celle cy que vous voyez ſur la porte de ma cuiſine en groſſes lettres, NE QVIVD NIMIS. Et bien luy diſ-ſe, voyons donc apres cela maintenant voſtre eſtude pour y apprendre ce que m'avez promis. Il eſt bien raiſonnable, reſpond il, mais quand ie regarde en paſſant ces Helicons & ces Parnalles (il me monſtroit ſes claſſes) ie ne puis que ie ne vous ramenteiue combien il en eſt ſorty de bons eſcholiers qui tiennent auourd'huy les premiers reings en l'adminiſtration des charges les plus honorables de ce royaume. Cé qui ne ſoit dict par venterie. Car ie ſçay bien qu'il y a icy & ailleurs beaucoup de gymnafiarques, *cum quibus nec ſum ingenio nec doctrina comparandus*; mais pourtant ſans leur faire tort ie vous pourrois nommer vne infinité de gens.

d'honneur qui sont sortis de ma pepiniere *retanquam ex equo Troiano*, & qui paroissent aujourd'huy entre les plus resplendissantes lumieres de la republicque *velut interignes luna minores*. Je craignois qu'il m'allast encore là dessus estendre son discours sur le denombrement de ces grands personnages, & partant ie le voulu de rechef interrompre, mais il ne fut pas en ma puissance d'arrester le torrent de sa philologie. Car aussi tost que i'auois couppe la trame d'un discours il en recommençoit vn autre; & de faict comme sur ces dernieres paroles ie le pressay de retourner à nostre propos, & le priay de me discourir vn peu du mot de Pedant; Ouy dea, respondit il, c'est la raison, mais ce pendant combien pensez vous qu'il me fasche de voir le sacré nom de Pedant aujourd'huy profané comme il est? Ce venerable nom qui ne deuroit iamais estre prononcé qu'en mettant la main au chapeau, ce nom par lequel on acquiert les noms plus honorables & les qualitez plus illustres:

*Illud Pedātis sanctum & venerabile nomē
Prostat, & in quæstu promeretrice sedet.*

Ouy ie dis les Pedans qui non seulement seruent de Mercurès à la ieunesse pour luy monstrier le chemin de paruenir aux plus eminentes dignitez, mais qui sont à plus forte raison capables d'y estre promoteus eux mesmes, sont rebutez quasi de tout le monde. Il sied bien, ie vous prie me pardonner si i'entre vn peu maintenant en cholere, mais il sied bien voirement à ces ignorans qui ont à peine delibé des primores labres le nectâr du cratere des Muses, d'vsurper la censure sur nous. Pensez qu'ils ont bonne grace, & ie parle des plus releuez mesme, de tourner en risée la petitesse de ceux qui ont occasionné leur grandeur. Scipion disoit aurtresfois aux Romains en publicque assëblee qu'il leur estoit mal feant de vouloir iuger Scipion, veu que par son moyen ils estoient arriuez à cete souueraineté de iuger tout le monde: & nous pouuons faire à bon droict la mesme plainte au iourd'huy contre ceux qui mescognoissans la premiere cause de leur auancemēt nous reiettent comme les balieures du peuple. Où est le temps, où est le temps quelon mettoit le gouuernail de la republicque entre ces mesmes mains qui

auoyent tenu la ferule? & qu'on attiroit
 les honnestes hommes de nos escholes
 aux parlemens, cōme iadis les romains
 du labourage au senat & à la dictature?
 Pensez vous que ces bras qui sont ac-
 coustumez dez long temps à manier la
 verge, ne fussent pas à vn besoing aussi
 propres à manier vn sceptre? que ces
 espauls lassées de porter des robbes
 dont la couleur tesmoigne le deuil de
 leur peine, ne se sentissent pas bien sou-
 lagees si pour mon voir on les couuroit
 d'escarlate? & que ces testes qui ont si
 bonne mine à porter vn bonnet quar-
 ré ne fussent pas bien aises d'essayer la
 couronne? ouy certes, il n'y a point de
 doubte que ceux qui exercent tous les
 iours la iustice sur vn bon nombre de
 disciples, ne fussent aussi contens d'e-
 stendre leur puissance comme ils s'esti-
 ment capables de plus souueraines iu-
 risdictions: & Platon qui le cognoissoit
 bien auoit iuste raison de dire que les
 republics ne seroyēt iamais biēheu-
 reuses sinon lors qu'on y verroit ou les
 roys philosopher, ou les philosophes
 regner: c'est à dire ou les rois regēter en
 nos classes, ou les pedans gouuerner les

royaumes. Imaginez vous vn peu qu'il feroit bon voir vn monarque assis en vne chaire magistrale instruire la jeunesse: & vous croirez sans doubte qu'vn Pedant n'auroit pas moins bonne garbe en vn trosne royal. Quant à moy ieme persuade aysement qu'en ce beau siecle d'or tāt celebré par nos poëtes toutes choses estoient florissantes par le gouuernement de quelques braues & doctes pedās. Mais maintenant *ô tempora, ô mores*, (en disant ces paroles il tira & du profond de sa poiëtrine vn soupir odoriferant, & de sa manche vn mouchoir sale pour essuyer les larmes qui luy tomboient des yeux) où est ce beau siecle d'or? *quis talia fando*

Temperet à lacrymis?

Où es tu siecle d'or? *vbi gentium sumus? vbi viuimus?* On dit que quand Platon vint à Syracuse, Denys le tyran fut soudainement espris d'vn si furieux amour de la philosophie, que son chasteau estoit tout remply de poulcierre, à cause du grand nombre d'estudians qui s'amusoient à y tracer des figures geometriques. Mais aussi tost que Denys quicta la philosophie pour s'adonner à la bonne chere, à l'amour, & aux dissolutions, vous eussiez dict proprement qu'vne Circé

par ses enchantemens les auoit transformez d'hommes en bestes. Ainsi quand nous voyons à nostre grand regret en ce siecle peruers le vice regner comme il fait en la cour des grands, d'où pensez vous que vienne ce desordre sinon de ce que les pedans & les philosophes en sont ordinairement esloignez? O fortune, c'est à toy maintenant que ie parle, fortune qui as autresfois esleué des pedans aux magistratures, & qui as rauallé le fast des plus orgueilleux à la bassesse de nostre profession, que tu as bien oublié ton mestier depuis que lon disoit de toy:

Si fortuna volet, fies de rhetore consul:

Si volet hæc eadem, fies de consule rhetor.

Et que tu as biẽ desappris à iouër tes jeux du temps passé, depuis que Valerius Licinianus par la clemence de Traian relegué en Sicile pour l'inceste qu'il auoit commis, & deuenu Pedant, declama ces belles paroles en public, *Quos tibi fortuna ludos facis? facis enim ex professoribus senatores, ex senatoribus professores.* Or comme ie voyois que nostre philologue s'esgaroit en ses discours, & ne pouuoit mettre de bornes à sa philologie, ie l'arrestay tout court feignant vouloir prendre congé

de luy s'il ne me donnoit vne prompte resolution de ce que ie luy auois demandé. Alors doncq il me cōduit en son estude qui estoit fort haute, où estant arriué, tandis que ie reprenois vn peu mon haleine ie m'aduifay de considerer à loisir tout son petit mesnage, qui consistoit principalement en vn quarteron de bons liures ou enuirõ: entre lesquels ie remarquay Calepin, Alexander ab Alexandro, Theatrũ vitæ humanæ, les Apophtegmes de Lycosthene & d'Erasme, les epithetes de Textor, Dictionarium Poëticum, les phrases de Manuce, Laurët Valle, les dialogues de Viues, les oraisons de Muret, flores poëtarũ, & vn gros volume escrit à la main, intitulé sur le dos *Loci communes*. A costé sur vn ais à part estoit vn bonnet de nuit, vn peigne, vne liure de chandelle d'estude, vn chaussepied, vne faulse lanterne, & quelque petit meuble de cuisine proprement arrangé. Au dessous y auoit vn peu de linge sale avec vn pot de chambre: au bout d'vn pupitre estoit à part vne bouëte pleine d'vne drogue qu'il disoit luy seruir à faire des suppositoires pour remedier à son oppilation. Apres qu'il m'eust laissé considerer le tout à

loisir ; Vous voyez , dict il , la tenue suppellectile de ma bibliothèque. Cōbien pensez vous que i'ay traduit de noctes insomnes , & cōbien i'ay trāfigé d'heures antelucanes pour depromer de ce penore conscie de mes vigiles les normes plus exactes & les arcanes plus abdités de nostre philologie ? Comme ie vey qu'il retournoit encore à sa philologie , craignant qu'il n'en peust sortir s'il y entroit plus auant , ie le sommay à bon escient de sa promesse pour la dernière fois : & lors il me dict pour toute conclusion que par faute de loisir , ou autrement il n'auoit à la verité recherché ce que ie demandois de luy , mais qu'il en auoit dōné la charge à son premier regēt , lequel depuis auoit sué tout son saoul à la descouuerture de l'etymologie de Pedant , sans l'auoir peu trouuer ny dans l'Etymologicum magnum , ny dans Isidore , ny chez les autres grammairiens , mais neantmoins il en auoit mis son opinion par escrit en vn petit feuillet de papier réglé qu'il me dōna , dōt voicy la teneur à peu pres

Quelques-vns deriuent le mot de Pedant du verbe *Pedo* , à cause que les

veilles & lucubratiōs des pedans avec le peu d'exercice qu'ils font de leurs corps engendrent des cruditez en leur estomach, & par le moyen de l'indigestion il arriue que souuent *Aeolus immittit ventos* par la porte de derriere. Les autres pour auilir l'honneur des pedās, & deprimer leur qualité, en tirent le nom à *pedibus*, de mesme origine qu'estoyent nommez anciennement à Rome *pedarij equites* ceux qui n'auoyent point encores esté appellez au senat par les censeurs: & *pedarij senatores* ceux qui alloient avec les pieds en la sentence des autres, ou qui n'ayans point encore eu le magistrat qu'on appelloit *curule*, alloient à pied seulement au senat, & non pas dans le chariot d'honneur: & *pedanei iudices* ceux qui auoyent la cognoissāce des causes plus legeres, & qui n'estoyent pas assis sur les hauts sieges, mais iugeoyent tout debout, ou bien assis en bas. Il y en a encores qui deduisent le mot de Pedant à *pediculis*, de ces petits animaux importuns lesquels ordinairement ou ils nourrissent par charité, ou ils logent par hospitalité, ou ils endurent par penitence. Quel-

ques autres en rapportent l'origine à ce mot *Pedagogia*, qui se trouue vsurpé par le Jurisconsulte Vlpian pour vne certaine espece de serfs, & par Suetone pour des ministeres impudiques & deshonestes: mais ie ne trouue point d'apparence en aucune de ces etymologies, d'autant qu'elles sont quasi toutes contraires à l'honneur qui est deu à ces discrettes & venerables personnes. Il est plus vray semblable que les Pedans sont ainsi appellez comme qui diroit Pedagogues, & conducteurs de la jeunesse: ou bien du mot *pedum*, qui est le baston pastoral avec lequel on meine les troupeaux: ou de *pedamentum*, pource qu'ils sont comme les eschalats que l'on met aupres des escoliers afin de les dresser. Car tout ainsi que les iardiniers fichent des perches en terre aupres des jeunes plantes pour les tenir plus droictes, comme dict Plutarque en son traitté de l'institution de la jeunesse; de mesme les precepteurs bien aduisez plantent de bons enseignemens en l'ame des jeunes adolescens pour dresser leurs mœurs à la vertu. Voilà ce qui est de l'origine du nom. Mais quant à la figure pedantisme, il me dit que son regêt

composoit

composoit expres vne apologie des Pedans où il en feroit traicté à part, laquelle il me communiqueroit quand elle seroit acheuee. Sur cete attente voulant prendre congé, ie luy demanday en sortant de son estude dequoy seruoit cete petite fenestre que ie voyois en forme d'eschaugnette avec vne trappe comme à vn colombier? Cete fenestelle (dict-il) est comme vne specule au fastige de mon museole, dont ie cerne latemment tous les ingrediens & egrediens, & circonspecte clandestinement tous les negotioles qui se fatagent entre les parietes priuez. Car cōme la nature a prudemment colloqué le soleil au ciel pour esclairer tout le monde: & les yeux en la plus haulte partie du microcosme pour descouurir de loing ce qui luy est nuisible ou profitable: aussi me suis-ie perché le plus haut que i'ay peu, afin de promener les soleils de mes yeux dessus le zodiaque de mes classes, & pourueoir à la cōduite de mon petit vniuers: recognoissāt par experience la verité du dire d'Heracleite; Que si le soleil n'estoit point, on seroit en vne perpetuelle nuit. A.

pres cela ie m'enquis de son gros volume de lieux communs, à quoy il estoit bon. C'est, dict-il, le promptuaire des promptuaires, le bouquetier de la despouille des fleurs Parnassiennes, le grenier des fruicts Heliconiens, le reservoir des eaux Hippocréniennes, Castaliennes, Pieriennes, Aganippides; le magasin d'Apollon, le thresor du cabinet des Muses, l'estuy de la philologie, le repertoire de l'encyclopedanterie: dans lequel on trouue de la matiere abondante pour amplifier tant qu'on veut toutes sortes de beaux discours avec vne si grande facilité, que l'art de Raimond Lulle n'y fait iamais œuure. On peut puiser de là force belles sentēces & apophthegmes pour enrichir toutes especes d'oraisōs, principalement celles qui sont au genre demōstratif, ny plus ny moins qu'on tire de la boutique d'vn apoticaire des drogues pour toutes sortes de maux. Là dedans sont enclos tous les secrets mystiques des sciences humaines, plus augustes & plus venerables sans comparaison que toutes les traditiōs ny des Istaques anciens prestres des Egyptiēs,

ny des Caldees des Babyloniens, ny des Caballistes des Hebreux, ny des Brachmanes des Indiens, ny des Gymnosophistes des Ethiopiens, ny de tous les philosophes des Grecs. Ces superbes eloges à la verité me tenterent du peché de conuoitise, & me donnerent enuie d'en auoir sinon autre chose, à tout le moins la communication. Mais la demande que i'en fey fut suyuie aussi tost d'un franc & familier refus fondé sur deux raisons. La premiere, d'autant que ce liure où estoit enfermée toute la science ayant esté presté à des gens qui l'auoyent pensé perdre, fut occasion que depuis il feit un serment de ne le prester plus à personne, de peur que sa science courust fortune d'estre perdue avec son estuy. La seconde, parce que ceux qui se seruent des recueils d'autruy volontiers ne sçauent pas s'en ayder si dextremement que ceux qui les ont faitz. Et tout ainsi qu'il prit mal autresfois au satyre Marsias d'auoir vsé presomptueusement des flustes de Pallas, aussi bien souuent le succez se trouue infortuné de ceux qui taschent à applicquer à leur vsa-

ge les inuentions d'aultruy. Apres tout cela ie luy demanday encore la raison de la paucité de ses liures, du petit nombre de ses classes, du peu de pensionnaires qu'il auoit, & de beaucoup d'autres choses dont il remit la responce à l'apologie des Pedans qu'il promet me faire voir dás peu de iours. Je confesse que i'attendis avec beaucoup d'impatience l'accomplissement de sa promesse, mais aussi le receu-je du depuis avec vn singulier cōtētement. Car peu de iours apres comme i'allois le voir ie le rencontray opportunement sur le seuil de sa porte, qui me dit d'abbordade, *Saluos spes domine*. I'auois suffuré cete heure succisiue pour inuiser vostre lare, & vous faire copie du petit apologeticque duquel n'agueres nous auons conferé des sermons. Mais puisque vous m'avez preuerty en cet office, entrons leans. Apres vous, ce luy dis-ie. Et bien, dit-il, ie le veux puisqu'il vous plaist, prenez le cas que vous soyez le Recteur, & moy vostre bedeau. No⁹ ne fulmes pas si tost entrez en la salle, qu'on luy vint dire en l'oreille qu'vn certain seigneur le mandoit pour l'aller trouuer promptement en son hostellerie. Or soit que la

chose fut veritable, soit qu'elle se fit à dessein, il commença d'un visage renfrogné à faire mine d'estre marry de me laisser. Vous voyez, dict il, comme les plus grands nous recherchent ordinairement, c'est vne des obligations de nostre charge. Mais puisque ce deuoir ne peut estre differé, vous m'excuserez si ie vous faulse si tost compagnie. Ce pendant vous receurez s'il vous plaist ce petit cahier que i'allois vous porter quand ie vous ay rencontré, & apres l'auoir leu à vostre loisir, vous me le renuoyerez, afin que ie le face declamer par quelque adolefcēt ingenu & de bonne indole si vous me le conseillez. Adieu monsieur iusques au reuoir. Aussi tost que ie fus retourné chez moy, ie deuoray auidentement l'apologie de nostre pedant, dont la lecture me donna tant de contentement, que i'ay esté curieux d'en garder vne copie, & depuis ay pris mesme la peine d'en faire la traduction, que ie vay vous représenter le plus fidelement qu'il me sera possible.

IE ne doute point, auditeurs beneuoles, q̄ vo⁹ ne soyez estōnez de ce q̄ parmy tant de grands personnage auxquels ie ne

ſuis cōparable ny pour l'age, ny pour l'entendement, ny pour l'authorité, i'ay pris la hardieſſe ſeuł entre tous de me leuer pour entreprendre la deſenſe d'vne cauſe ſi importante & au public & aux particuliers que celle des Pedans. Mais quand vous conſidererez d'vne part le commandemēt de ceux à qui ie dois l'obeiſſance, & d'autre part le zele qui me pouſſe à l'entrepriſe d'vne choſe ſi iuſte, outre le deuoir qui m'oblige d'orner la Sparte qui m'eſt eſcheuë, i'eſpere que voſtre humanité me ſera fauorable. Il eſt à la verité fort mal aiſé de nous taire au milieu des clameurs de l'enuie & la detraction, & ne pouuons retenir nos langues en ſilence quand nous voyons vne profeſſion ſi ſaincte, ſi venerable, ſi innocēte, & ſi vtile au public comme la noſtre, eſtre meſpriſee du monde, mais principalement de trois ſortes de gens. La premiere eſt des perſōnes mechaniques, leſquelles n'ayans pas l'eſprit aſſez capable pour comprendre la grandeur de nos merites nous portent vne telle enuie que volontiers ils nous extermineroient tout à faiēt ſ'ils en auoient la puiſſance; & ne iugent pas ces pau-

ures infensez , outre l'honneur des sciences, les commoditez mesme que nous leur apportons. Esope rapporte en ses fables qu'un iour les rats s'amusoient à ronger le pied d'un gros chesne dont le gland auoit accoustumé de les nourrir tout le long de l'annee. Mais quand cet arbre en fin s'appé tomba par terre, les pauvres bestes sur le tard recogneurent leur faute n'ayans plus par le moyen du chesne leur nourriture ordinaire. Il arriueroit le mesme à plusieurs du vulgaire si leurs desseins estoient exequutez, car bien tost ils verroient à leur preiudice combien nostre absence leur seroit dommageable. La seconde espece est de certains courtisans, & autres semblables qui font les delicats, & s'estimans plus subtils que les autres mesprisent nostre simplicité. Mais comme i'excuse aucunement l'ignorance des premiers, aussi mesprise ie le mespris de ceux cy. Et comme on dict qu'autresfois vne dame Lacedemoniene allant visiter la femme du roy Deiotarus, à la premiere approche chascune d'elles se retourna en arriere, parce que l'une abhorroit la senteur du beurre, & l'autre du parfum : de

mesme puis-je dire que si ces desdaigneurs sont deigoustez de nostre humble bassesse, aussi le sommes nous beaucoup plus de leur fast & leur gloire, La troisieme est de plusieurs qui ont bien quelque connoissance des lettres, mais plus ingenieux à mon aduis que iudicieux preferent les autres sciences à celles dont nous faisons particulièrement profession. Ils escoutent avec admiration les discours d'un Theologien, d'un Jurisconsulte, ou d'un medecin, qui traitent des questiōs de leur art: & ce pendant demandez leur quelque difficulté plus releuee de l'antiquité Grecque ou Romaine, ils seront muets comme poissons. Mais pourquoy non, puisque ceux mesmes lesquels ils admirent tant se trouueroyent bien empeschez d'y respondre? Interrogez les un peu sur l'etymologie de quelque mot de l'une ou l'autre langue, vous ne vistes iamais persōnes plus estonnees. Mettez les sur le propos de quelque belle fable poetique, sur l'interpretation de quelque enigme, sur le deschiffrement de quelques lettres hieroglyphiques, vous les ferez monter aux nues. Enquerez les pourquoy la lettre A tient le premier lieu

de l'alphabet: pourquoy elle peut aller deuant toutes les autres lettres, & ne va jamais apres v ou i pour faire la composition d'une syllabe. Demãdez leur combien Vlyſſe auoit de rameurs, quel eſtoit le plus ancien d'Homere ou d'Heſiode, d'Vlyſſe ou de Patrocle, qui fut le premier qui perſuada aux Romains d'entrer dans vn nauire, vous les arreſterez tout court. Parlez leur de la Dialcctique, ſi c'eſt vn art ou non, propoſez leur vn ſyllogiſme pour leur faire deuiner ſ'il eſt en *Ferio*, ou en *Baralyton*, ils n'y entendront que le haut Allemãd. Faiçtes leur cet argument pour voir ſ'ils s'en pourront eſchapper, *Mus eſt ſyllaba, mus rodit caſeum, ergo ſyllaba rodit caſeum*: & encore cetuy-cy, *Quod heri emiſti hodie comediſti, heri pullum viuum emiſti, ergo hodie pullum viuum comediſti*, & tant d'autres ſemblables dõt les parois de nos claſſes retentiſſent tous les iours. Montrez aux plus habiles d'ẽtre eux ces rares obſeruations des anciens, que par vne galanterie de jeunefſe Homere ſ'eſt eſtudiẽ de comprendre toutes les parties d'oraifon en ce vers

Αὐτὸς ἰὼν κλισίην δὲ τὸ σὸν γίγας ὄφρ' εὖ εἶδης
 Quele premier vers de l'Iliade a autant

330 DV PEDANT. *Disc. 9.*
de syllabes q̄ le premier de l'Odyſſee, &
que le dernier de l'vne a ſuiuy de meſme
le dernier de l'autre; que les lettres de l'al-
phabet diuerſement meſlees ſelon Xeno-
crates font le nōbre de cent milliōs deux
cēs mille ſyllabes, que la varieté des en-
trelaſſemens de dix propoſitions ſeule-
ment ſurmonte le nombre d'vn million
ſelō Chryſippus, ou ſelō Hypparch^o l'af-
firmatiue mōte iuſques à cent quarante-
neuf mille, & la negatiue à trois cens dix
mille neuf cens cinquante deux: vous
verrez qu'ils ſ'entrerégarderont auſſi eſ-
bahis que ſi on les auoit transporteſ aux
terres neufues; & ce pendant ce ne ſont
que nos moindres exercices de traicter
tous les iours ces matieres. Quelle indiſ-
cretion doncq, ie vous prie, que ie ne die
arrogance ou malice, à ceux qui ignorēt
ces beaux ſecrets de nous appeller igno-
rans? mais afin que ie reſponde de point
en point à toutes les obiections que l'on
met en auant, ie commenceray par la ca-
lomie de ceux qui accuſent d'inſuffiſan-
ce particulierement les principaux des
colleges. Ceux là ne conſiderent pas à mō
aduis en quoy giſt le vray poinct de leur
ſuffiſance, qui eſt ſur tout en la bonne ce-

conomie. Car pour le regard du reste, puisque selon les maximes des Jurisconsultes celuy est estimé faire soy mesme vne chose qui la faict faire par autruy, nous pouuons bien dire que les principaux enseignent eux mesmes la jeunesse qu'ils font enseigner par leurs doctes regens. Ainsi les roys en leurs royaumes, les capitaines en leurs armées, les gouuerneurs es villes de leurs gouuernemens, ne pouuans faire tout, se contentent de bien ordonner. Ciceron disoit autresfois à Hircius qu'il ne pouuoit vacquer tout ensemble à vne femme & à la philosophie: & ie puis dire qu'il est aussi malaysé que le modérateur d'un college s'employe serieusement & au mesnage & à l'estude. Mais puisque le souuerain secret du mestier est d'estre bon œconome, il est raisonnable que ce premier mobile du college, ce grand ressort qui faict iouër tous les autres, embrasse soigneusement sur tout cete partie, & que du reste il s'en repose sur ses regēs, & leur en face bonne part. Quand Platon escrit que Dieu auoit commandé à Socrate d'aider aux enfantemens, & deffendu d'engendrer, il semble sous la personne de ce grand philosophe nous auoir

donné le modèle d'un bon principal, en montrant que sa charge consiste à faire en quelque sorte l'office de sage femme, apportant son labeur à l'enfantement d'autrui, & ne s'adonnant pas lui mesme à faire les enfans. Entre les lettres diuerses il y en a qu'on appelle demy voyelles, qui tiennent le milieu entre les muettes & les voyelles, ayans plus de son que celles-là, & moins que celles-cy. Je puis faire la mesme comparaison entre les personnes lettrées, dont les vnes ressemblent aux voyelles, comme les bons regens qui font retâtir le sō harmonieux de leur voix stentoree dans vne grande classe: les autres sont semblables aux lettres muettes, comme les petits escolliers qui n'ont point encores de son sinon par l'ayde de leurs precepteurs, comme les tuyaux d'orgues par le moyen des souffleurs. Je mets au reng du milieu les principaux qui pour le regard des sciences ont vn peu plus de son que ceux-cy & vn peu moins que ceux là. Arriere donc la medifance de ceux qui les deprimant tât que de les mettre au plus bas degré, les estimer du tout ignorans, & les appeller asnes. Certes s'ils sont des asnes, ils sont

tout d'or comme celuy d'Apulee: ils fōt
 venir le grain au moulin, comme ceux
 des mufniers: ou pour mieux dire ils res-
 semblent à ce vieil asne dont parle Plu-
 tarque, lequel ne pouuant plus seruir à
 porter les materiaux necessaires à la con-
 struction du temple de Minerue que fai-
 soit bastir Pericles, alloit seulement tous
 les iours en la rue Ceranicque, & chemi-
 noit deuāt les autres qui trainoiēt à mōt
 le chariot, comme les encourageant au
 traual. Mais en vne chose seulement ils
 sont de bien differente condition. Car
 celuy là fut nourry le reste de ses iours
 aux despens du public, le peuple d'Athe-
 nes luy ayāt ordonné vne honorable re-
 compense pour ses anciens labours: & les
 trauals de ceux-cy sont aussi mal reco-
 gneus du public que des particuliers. Ne
 pensez pas pourtant, auditeurs, quand
 biē i'aurois laissé passer cete qualité d'as-
 nes, qu'elle doibue nuire aucunemēt aux
 Principaux, ny preiudicier au reng du
 milieu que nous leur auons donné entre
 les personnes letrees, & les raualler au
 degré des lettres muettes. Non, ils meri-
 tent plustost estre rengez en la dignité
 des voyelles. Car la voix & le son dont

ils ne manquent point au besoing leur est vne perfection si essentielle, que la mort mesme qui finit toutes choses ne la peut esteindre tout à fait: Je vous en donne pour mon garand Esope, lequel dās Plutarque tesmoigne que de son temps ceux qui faisoient les flustes reiettoient les os des jeunes cerfs & des bisches, & sur tout faisoient estat de ceux des asnes, comme rendans vn son beaucoup meilleur que les autres. Aussi depuis que les Namratiens en eurent descouvert le secret, ils ne rechercherent plus d'autres os que ceux-là pour en faire leurs flustes. Les habitans de Busiris à la verité leur reprochoient qu'il n'y auoit point d'apparence que les os d'vn si lourd animal peust estre propre à faire vn melodieux instrument. Mais il apparoit bien qu'ils n'en parloient que par passion, pour la haine qu'ils portoiēt à ce pauvre animal, puisque mesme il ne leur estoit pas permis d'ouïr le son d'vne trompette, d'autant qu'il leur sembloit imiter le braire d'vn asne. A quel propos, direz vous, tout ceci? c'est pour vous faire entendre, auditeurs, que comme les trompettes pour ne combattre point ne sont pas pourtāt inutiles à la guerre, aussi

ces asnes pretendus, ces flustes harmonieuses, ces sourdines de messieurs nos principaux, pour ne seruir pas comme nous à combattre l'ignorance sous l'estandart de Pallas, ne laissent pas de profiter beaucoup en nous encourageant à la peine. Ainsi durant la guerre des Gaulois ces braues oysons du Capitole sacrez à la deesse Iunõ, que lon nourrissoit aux despens de la republicque, feiret vn meilleur office aux Romains en resueillant les gardes par leur cry, que ny les chiens ny les hommes. Ainsi dans les nauires anciennement ces exhortateurs qu'on appelloit *celestes* n'estoient pas moins vtiles à la nauigation que ceux qui tiroyent à la rame. Cete consideration bie pesee me fournit en passant de responce à ceux qui ne se peuuent persuader que les jeunes escolliers puissent beaucoup profiter en leurs estudes sous vn principal ignorant : parce diset ils, qu'vne chose ne peut donner la qualite qui luy manque; & s'il est vray que l'effect tiert ordinaiement de la nature de la cause, & q ce qui red chasque chose telle doit encore pl⁹ estre tel, il semble q d'vn maistregrossier on ne se puisse promettre q des disciples lourdauts, & pour rendre les escolliers scauãs il faille que ceux qui

les enseignent le soyent encore dauantage. Je puis à la verité confesser toutes ces belles maximes pour le regard de nous autres regens, qui deuons auoir necessairement de la science pour en departir à nos auditeurs. Mais en faueur des principaux qui se trouuent quelquesfois moins habiles, il me plaist d'adiouster encore cete responce, que la regle commune des Logiciens *Propter quod vnumquodque tale, & illud magis*, n'a lieu qu'es causes homogenees & conioinctes. Car autrement comme le soleil qui n'est pas chaud de soy, ne laisse pas d'eschauffer: & le cerueau qui est autheur de tous nos sentimens, luy mesme n'en a point, & sent *ἐνεργητικῶς*, comme lon dict, non pas *παθητικῶς*: de mesme plusieurs pedans qui n'ont pas plus de suffisance qu'il faut pour leur prouision, ne laissent pas d'en faire auoir aux autres, vsurpans bien à propos à leur aduantage ce petit mot d'Horace:

fungar vice cotis, acutum

Reddere quæ ferrum valet exors ipsa secūdi.

C'estoit aussi la responce que fit vn iour ce grand rhetoricien Isocrate à celuy qui luy demandoit cōment il se pouoit faire qu'il rendit les autres orateurs bien
disans,

disans, veu qu'il ne l'estoit pas luy-mesme : C'est, dict-il, pource que les queux ne peuvent pas couper, & neantmoins rendent le fer bien tréchant. Mais laissons à part vn peu ce particulier interest de nos Principaux, pour reprendre la cause generale des Pedans. Certes ie ne sçay si ie doibs ou faire plus d'estime de la subtile industrie de ceux qui ont nouvellement inuenté la figure qu'ils ont appellée Pedâtisme, ou les remercier de la bien veillance qu'ils nous tesmoignent en cela sans l'auoir merité, produisans en la lumiere du monde cete particuliere perfectiõ que nous retenions cachée dedans l'ombre de nos estudes & la poussiere de nos classes; perfectiõ que ie dis à bon droit no⁹ estre particuliere. Car la coustume plus ordinaire des doctes est de parler vn langage que tout le monde entend, comme l'ont practiqué de leur temps en prose vn Cicéron, & en vers vn Virgille. Mais nous qui desirons faire paroistre que nous sçauons quelque chose plus qu'eux, recherchons des mots plus obscurs, voire que souuent nous n'entendons pas bien nous mesmes.

Ainsi les oracles iadis estoient prononcez toujours en termes ambigus, & dont le sens estoit difficile à comprendre. Ainsi les Egyptiens premiers inventeurs de la medecine, de peur d'auilir ce sacré don de Dieu, n'escriuoient leurs remedes qu'en lettres hieroglyphiques. Ainsi diét-on qu'Aristote mesme affectoit à dessein l'obscurité du langage, n'estimant pas à propos que les mysteres de la philosophie fussent profanez au vulgaire par la facile intelligence des paroles. Ainsi plusieurs modernes qui ont escrit de la matiere des deschiffremens, & tous ceux qui ont traité du secret de la pierre philosophale, en ont expres discouru en telle sorte qu'on ne les peut entendre, de peur que s'ils se fussent rendus intelligibles à tout le monde ces secrets cessassent d'estre secrets. Et pour dire en vn mot les plus sages de toute l'antiquité souloyent exprimer quasi en cete façon leurs sentences, lesquelles pour cete occasion Plutarque auoit raison de comparer aux riuieres qui couroyent par vn destroit serré. Car comme l'eau de ces fleuves est si

pressée qu'il n'y a pas moyen de veoir au trauers, aussi ne pouuoit on comprendre le sens de ces sentences, ou plustost ces enigmes au trauers des paroles concises qui en exprimoyent la substance. Je sçay bien que Iule Cæsar n'approuuoit pas les manieres de parler insolentes & esloignees de l'usage vulguaire, mais aussi faisoit il à mō aduis vn peu trop le delicat, quand il vouloit qu'on euitast vne parole inutile ny plus ny moins que la rencontre d'vn esceuil. Varron ne se monstrois pas encore du tout tant desdaigneux, quand il disoit escriuant à Ciceron, que quant aux dictiones poetiques il s'y delectoit plus qu'il n'en v-
 soit; & quant aux anciennes il en v-
 soit plus qu'il ne s'y delectoit. Mais nous plus sages, selon mon petit iugement, que l'vn & l'autre; nous delectons & vsons tout ensemble des mots tous relants, & moisiss de vieillesse. Ce grand Ange Politian disoit de son temps qu'il se sentoit espris d'vne incroyable volupté toutes fois & quantes qu'il rencontroit dans les

anciens auteurs ces beaux epithetes des bestes, *Reciproicornes, lanicutes, exungues, excornes*. Theodorus Gaza prenoit vn singulier plaisir à l'heureuse cōposition de ces paróles, *depedes, deplumes, deples*. Petrus Crinitus suyuant ces mesmes traces prisoit grandemēt ceste singuliere elegance, & nous pareillement imitans les loüiables exemples de ces grands personnages, remarquons curieusement les dictions plus rares & plus esloignees de l'usage vulguaire que nous descouurons dans Apulee, Tertullian, & les autres auteurs plus anciés. Pour mon particulier quand ie voy ces discours effeminez, ces longues periodes qui terminent leur cadées à la Ciceroniane, ces manieres de parler populaires, ie les parangonne à vn banquet dōt l'appareil à force de douceurs est trop fade. Au contraire ces propos massés, s'il faut ainsi parler, ces pointes serrees, & ces mots estranges qui font peur aux petits enfans, me semblent estre comme des faulces de haut goust qui reueillent l'appetit de ceux qui sont degoustez. On adiousterá peut estre à l'authorité de Iules Cæsar cy dessus al.

leguee contre nostre opinion celle du maistre de nos maistres, ce grand Quintilian, qui blasmoit l'affectation des paroles obscures comme la marque d'un esprit mal fait, disoit que la premiere vertu de l'eloquence est la perspicuité: que moins un homme a d'entendement plus il s'efforce de l'elever & l'estendre, tout ainsi que les personnes de basse taille se dressent sur le bout des arceils pour paroistre plus hautes: que comme l'enfleure est plustost une marque d'infirmité que de force, & les grandes menaces partent plus ordinairement d'une ame imbecille que d'un courage genereux; aussi les paroles empouillees & les mots longs d'un pied & demy descourent plustost l'imperfection que la suffisance de ceux qui les employent: bref tout ainsi que ceux qui s'escartent du grand chemin battu sont subjects à s'esgarer en des destours incogneuz, de mesme ceux qui s'esloignent de l'usage ordinaire de parler, prennent bien souvent l'un pour l'autre. Dont finalement il conclud en cete sorte. *Erit ergo etiam ob-*

scerior quo quijque deterior. Pour répondre en vn mot, c'estoit l'opinion de Cæsar & de Quintilian, ie l'aduoüe, mais ce n'est pas la mienne, non plus que de plusieurs de nostre profession. Et si ces bonnes gens au iourd'huy retournoyent en ce monde, ie ne sçay s'ils feroient point comme nous. Tant y a que ces particulieres opinions à present sont abrogées par les nouvelles coustumes, comme les anciennes loix perdent leur credit par l'authorité des modernes. On opposera peut estre encore à nostre façon de parler à l'antique, cette sentence approuuée par le consentement vniuersel de tous, qu'il fault viure selon l'antiquité, & parler selon la nouveauté. Mais pourquoy, ie vous prie, n'approuuons-nous pas aussi bien la naïfueté des paroles que la simplicité des mœurs de ce bel aage d'or où les mœurs respondoient aux paroles ? Pourquoy voulons nous sans raison bannir de l'usage commun ces vieux mots que l'aage mesme rend de foy venerables, comme les rides & la barbe

blanche rend la face des vieillards respectable ? Pourquoy desirons nous interdire ceste parade à messieurs les Pedans , & comme se plaignoit ce bon homme dans Macrobe , *tam doctis viris adimere in verborum comitiis ius suffragandi , & tanquam sexagenariis maiores de ponte deſcendere* ? Or bien encore tout cela seroit peu de chose si la mesdisance & l'enuie se contenoit en ses bornes , mais elle passe bien plus auant , & cherchant de tous costez les moyens de reprendre la vie aussi bien que la doctrine des Pedans , a trouué particulierement à redire sur nostre Principal (que ie nomme icy par honneur) la mediocre despence qu'il fait au traitement de ses domestiques comme en tout le reste , le petit nombre qu'il a de livres , d'escholiers & de classes. A quoy ie pourrois bien respondre en bloc , que l'vtilité des compendions descouverte depuis peu de temps , & fondee sur cet axiome de philosophie. *Quod potest fieri per pauciora, non debet fieri per plura*, l'a inuité iustement à reduire toutes choses en abregé tant qu'il luy

a esté possible, iusques à auoir mesme inuenté de nouueau l'epitome des epitomes, & le compendion des compendiōs. Pour cete consideration il a trouué expedient de reduire le grand nombre de classes à quatre, la quantité superflue d'escoliers à neuf en chascque classe en l'honneur des neuf muses, dont le regent est comme l'Apollon; le meuble importun de liures à vn quarteron; voire d'abreger mesme le temps des estudes, & de retrencher la superfluité des alimens. Aussi ceux qui commettent leurs enfans à sa charge imitant prudemment son exemple, s'acquittent le plus compendieusement qu'ils peuuent du payemēt des salaires. Mais afin de vous faire veoir en destail que chascune de ses actions est encore appuyee sur quelques raisōs particulieres, ie commenceray par la paucité de ses liures. Et puis que vous auez desja entendu que l'estude principale des moderateurs d'vn college est l'œconomie, qu'est il besoin d'vne si ample librairie à ceux dont l'estude est ordinairement en la cuisine? que si quelquesfois ou par forme de diuertissemēt ils veulent se desennuyer sur les liures, ou biēs'y addōner

plus sericusement pour supplier au be-
soin le deffaut d'un regent, c'est assez
d'auoir peu de liures necessaires à cet ef-
fect, *Quo mihi innumerabiles libros* (disoit
Seneque) & *bibliothecas quarum dominus
vix tota vita sua indices perlegit? Onerat dis-
centem turba, non instruit: multoque satius est
paucis te auctoribus tradere, quam errare per
multos.* Et en vn autre lieu, *Distrahit animū
librorum multitudo.* Itaque *cū legere non pos-
sis quantum habueris, sat est habere quantum
legas.* C'est la marque d'un estomac de-
gousté de rasser de sdaigneusement plu-
sieurs sortes de mets dont la diuersité
nuit plus à la santé qu'elle ne profite à
la nourriture: & au contraire peu de viā-
de d'une mesme sorte pris avec appetit
est plus vtile à l'un & l'autre effect. Ceux
qui voyagent par le pais font beaucoup
de cognoissances, & peu d'amitez: &
ceux qui lisent en courant plusieurs li-
ures peuuent bien dire qu'ils les ont veus
en passant, mais non pas sondé le dedans
comme il faut. Il n'appartient qu'à vn
peuple d'Athenes, à des Pisistrates, & à
des Ptolomees, d'auoir ces amples bibli-
otheques, où lon contoit iusques à qua-
rante mille volumes, selon quelques vns;

voire selon Aulugelle iusques à sept cens mille, cete excessiue despence n'est cōuenable ny à la mediocrité de nostre cōdition, ny à nostre humeur qui contente de peu s'esloigne tant qu'elle peut de cete ambition. Et bien mesme qu'en la personne des Roys quelques-vns ayent aucunement approuué, ou pour mieux dire excusé cete curiosité, toutesfois en cela ie suiuray le iugement de Seneque plus volontiers que le leur. *Linus* (dit-il) *elegantia regum cura que egregium id opus ait fuisse. Non fuit elegantia illud aut cura, sed studiosa luxuria: imo ne studiosa quidem, quoniam non in studium sed in spectaculum comparauerant.* Certes tout ainsi que plusieurs ont de grandes bibliothèques par ostentation seulement, aussi faut il que ie confesse que plusieurs par vn desir de ie ne scay quelle vaine apparence affectent vn grand nombre de classes. Mais quant à moy i'ay tousiours estimé le nombre ternaire fort à propos en ce point comme en plusieurs autres choses qui sont pleinement discourues dans le Gryphe d'Aufone. Et me fonde principalement sur l'exemple du grand & petit monde que vous voyez avec vn si bel

ordre distinguez chascun en trois classes diuerfes. Pour le regard du grand monde, les prestres des *Ægyptiens* & les anciens magés le partissoient en sorte que la premiere classe estoit celle d'en-haut, qu'ils appelloyent intellectuelle, angelicque & surceleste. Celle d'apres estoit la celeste, au milieu de laquelle est le soleil comme le regent & modérateur des choses inferieures. La derniere soubslunaire ou elementaire, qui tient le plus bas lieu. Et ces mesmes degrez sont aussi remarquables au petit monde. Car en la structure de l'homme la plus haute classe est la teste, où l'intellect regente, dont les plus nobles fonctions representent la partie du monde superieure, angelicque ou intellectuelle. La seconde est la poitrine, où le cœur preside comme le soleil au grand monde. La troisieme est le ventre inferieur, qui contiēt les parties destinees à la nutrition, cōcoction, & procreatiō. Je pourrois faire encore vn rapport des trois facultez de ces ames que nous cultiuōs, au mesme ordre des classes où s'en faiēt la culture, & cōparer la faculté intellectuelle à la premiere classe, la sensitiue à la seconde, & la

vegetatiue à la dernière. Mais sans m'estendre dauantage sur la variété de ces considerations qui pouuoient induire monsieur nostre Principal à se contenter du nombre ternaire, ie vous diray qu'il a esté forcé à adiouster vne classe par les importunes prieres de plusieurs qui luy ont présenté leurs enfans, dont la capacité differente requeroit au moins quatre degrez. En chasque classe il se contente aussi d'vn petit nombre d'escoliers, recognoissant par experience en l'exemple d'autruy, que parmy vne plus grande quantité volontiers il y a plus de desbauche; & mesinement en ce siecle miserablement corrompu, où l'honneur des lettres est tellement auily, que nous n'auons quasi pas le courage de prendre la peine qui seroit requise à la conduite d'vn plus ample troupeau. Entre plusieurs causes de la cessation des oracles Plutarque rapporte la desertion des pais depeuplez par les tremblemens de terre & les pestilences. Mais nous pouons dire à nostre grand regret que le peu de gens qui scauent estimer nos labours comme il faut, contraint quasi nos oracles aujourdhuy de se taire; au moins ne

les voyons nous plus importunez de respondre à tant de personnes qu'ils souloyent au temps passé. Il se trouue bien quelques colleges communs où l'affluëce des auditeurs est plus grande, mais ce ne sont pas ceux où est enseignee la meilleure doctrine; les auditeurs ordinairement se laissent emporter au vent de quelques opinions presumees que lon a de ceux qui par leurs artifices sçauent faire valoir le mestier parmy le peuple ignorant, & preferent bien souuent les plus agreables instructions aux plus profitables. Et c'est à mon aduis ce que vouloit entendre Stration le philosophe, quand vn iour on luy rapporta que Menedemus auoit beaucoup plus de disciples que luy; Quelle merueille, disoit il, si plusieurs ayment mieux estre lauez qu'huilez? Nous autres qui mesprisons ce fast & cete apparence, aymons mieux communiquer nos oracles en vn petit college, dedans peu de classes, & à peu d'estudians, que de les profaner en vn theatre plus ample, & semer comme on dict des perles deuant les pourceaux. J'ay dict à peu d'estudians, car ie sçay bien qu'ailleurs vous trouuerrez peut estre

beaucoup d'escoliers, mais peu ou point d'estudians Et cōme Marcellus apres la rencōtre où il auoit eu du pis contre Hānibal, reprochoit à ses soldats qu'il voyoit bien assez d'armes & de corps d'hōmes, mais peu de Romains : aussi voyons nous es colleges ordinaires assez de liures & de jeunes gens enuoyez aux estudes, mais peu de vrais estudians. C'est de ce peu q̄ nostre college est auourd'huy florissant, & plus recōmandé des doctes pour la qualité que pour la quantité de ceux qu'on y instruiet : mais plus recommandable aussi pour la peine que nous prenōs à reformer ceux qu'ō nous amene de toutes parts pour leur donner vne meilleure teinture que celle qu'ils auoiēt prise ailleurs. Car lors qu'ils ont perdu leurs premieres annees où par leur faute ou celle de leurs maistres, on nous vient chercher pour les recuire de nouveau, les remettre encore vne fois sur l'enclume, & leur faire succer toute vne autre doctrine. Les Arabes rapportent la cause de la verole à l'impureté du sang de la mere dont l'enfant est nourry dans le ventre: & nous recognoisōs vne infinité de defauts qui se recōtrent aux tendres esprits

par l'aliment corrompu des premières instructions qu'on leur donne. Mais soit que la faute des maîtres occasionne ce malheur, soit qu'il arrive par la stupidité naturelle ou la négligence des escoliers, il est besoing qu'ils repassent de nouveau par nos mains, s'ils veulent quelque iour paruenir au rang des gens d'honneur: & tout ainsi qu'Aristinus ayant esté tenu pour mort, & mis en terre, afin de pouoir estre à l'aduenir receu en la conuersation des hommes suiuant l'oracle d'Apollon se fit lauer, emmailloter, & allaiter par des femmes, comme si fraichement il fust venu de naistre: de mesme ceux que l'ignorance & le temps mal mesnége a faict mettre comme au nombre des morts, ne peuuent paroistre dignement en la lumiere du monde, s'ils ne commencent à tetter de nouveau le lait de nos enseignemens: C'est en quoy ie dis aussi que nostre charge est plus laborieuse, & doublement penible, en ce qu'il faut premièrement arracher les racines de la mauuaise doctrine, puis apres en planter vne

meilleure. Quintilian qui entendoit le mestier, la bien sceu recognoistre, & par son tesmoignage a confirmé *quanta in eluendis quæ semel infederunt vitiis difficultas consequatur, cum geminatum onus succedentes premat, & quidem de docendi grauius ac prius quàm docendi.* Timothee qui n'estoit qu'un ioueur de flustes auoit biẽ le mesme sentiment, & pour cete occasion demãdoit double salaire à ceux qui auoiẽt faict leur apprentissage soubs vn autre maistre que luy, à cause du double traual qu'il falloit employer apres eux, pour desapprendre premierement & puis pour apprendre. Je ne veux pas icy me plaindre du peu de recognoissance que lon faict auiourd'huy de nos labeurs, i'ayme mieux renuoyer ceux qui en sçauent si mal recompenser les merites au bon Aristippus pour receuoir de luy la plaisante repartie qu'il fit vn iour au pere auaricieux qui marchandoit mechanicquement le salaire pour l'instruction de son fils. Il est temps que ie passe à la discussion des autres poincts qu'on nous objecte, & que i'y satisface autant que me permettra la patience de vostre attention. Quelques vns nous reprochent le
long

long sejour que les escholiers font dedans nos colleges sans qu'on apperçoie vn grand aduancement en leurs estudes. A mō aduis les peres voudroiēt que l'esprit de leurs enfans suyist d'vn volegal le vent de leurs desirs, & que dans vn an tout au plus ils deuinssent parfaicts. Pline faict mentiō de certains peuples Hyperborees, lesquels jouïssēt heureusement d'vne continuelle serenité, d'vne agreable tēperature d'air, sans dissension entr'eux, sans maladie, & sans mort mesme, sinon lors que lassez de viure ils vont la chercher volontairement. Mais ce qu'il trouue particulièrement remarquable en eux, est qu'ayant six mois de iours sans nuit, & autant de nuit sans iour, ils sement au matin, moissonnent à midy, & ceuillent les fruicts de leurs arbres au soir. Les peres, comme ie croy, souhaitteroyent que leurs enfans à l'exemple de ces peuples fussent tousiours à leur aise, & qu'ayans du matin receu la semence de nos enseignemens ils peussent faire la moissō à midy, & sur le vespre acheuer le reste de la ceuillette. Ils n'ōt peut estre, iamais ouy dire que c'est le temps, & nō

pas le champ qui produict : qu'on void bien l'arbre estre creu , mais non pas croistre : & que le progresz qu'on faict aux estudes est semblable à cete augmentation insensible que les iuriconsultes appellēt alluuiō , laquelle estēd peu à peu les bornes d'vn heritage en telle sorte que l'accroissement en est imperceptible. Ils s'imaginent que le retardement prouient de nostre faulte, comme si nous l'affectiōns à dessēing : & ne considerēt pas l'imbecillitē de ceux auxquels nous nous deuons accommoder pour ne les charger point d'vn fardeau inegal à leurs forces. Le deuoir d'vn bon maistre, selon l'aduis de Quintilian, est, *Cūm adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discēntium, sed temperare vires suas, & ad intellectum audientis descendere.* Car comme les vaisseaux dont l'embouscheure est estroite reçoient aisement les liqueurs infuses goutte à goutte, & qui voudroit tout y verser à la fois en respādrait plus au dehors qu'il n'en feroit entrer au dedans : de mēsme la science que l'on distille peu à peu dans les ieunes esprits, y entre & s'y conserue mieux que si on

vouloit l'y introduire tout à coup. L'arrosement moderé nourrit les plantes; l'immoderé les suffoque & les noye: *Debet semper plus esse virium in latere quàm in pondere*; disoit Seneque; *neesse est opprimant onera quæ ferente maiora sunt*. Arrière donc ces ames impatientes, qui ne iugeans pas bien ny la portee de leurs enfans, ny la difficulté des sciences; voudroyent que nous fissions sauter incontinent nos disciples de classe en classe au gré de leurs desirs. Qu'ils se remettent vn peu deuant les yeux que le philosophe Clitomachus a bien esté par l'espace de vingtsept ans auditeur de Carneades. Les Grecs ont bien en la patience d'endurer les fatigues d'vn siege de dix ans deuant la ville de Troye pour vne simple femmelette. Les Lacedemoniens qui auoyent vne guerre quasi perpetuelle contre les Messeniens; s'obligerent vn iour par serment de ne retourner iamais en leurs maisons qu'ils n'eussent premicrement reduict leurs ennemis par la force des armes en leur obeyssance. Et ceux qui bataillent sous nos enseignes pour faire la guerre à l'ignorance,

deuroient ils pas se résoudre avec vne plus constante perseuerance de iamais ne nous abandonner qu'ils ne fussent ven^z à chef de leurs braues desseins? Le desordre qui se pratique au contraire est en partie occasion d'vn autre blasmé qu'on reiette sur nous, sçauoir est l'insuffisance de plusieurs qui partent de nos mains aussi peu façonnez que nous les auons receuz en nostre discipline. Car comme seroit il possible qu'en peu de temps ils deuinssent parfaicts? vet mesme l'esprit de quelquesvns qui est si grossier & si lourd, que ny nostre industrie, ny leur peine, ny mesme le long temps ne leur peut apporter aucune polisseure. Et ce pendant on voudroit nous rendre garends de leur mauuaise nature, ny plus ny moins que s'il estoit en nostre puisſance d'appliquer vne forme à la matiere qui n'en est pas susceptible: Le laboureur qui prend beaucoup de peine à cultiuer vne terre sterile, au bout du temps apperçoit qu'il a perdu son labourage & sa semence: & le precepteur qui a sué long temps à la culture d'vn esprit indocile, regrette en fin la perte des labours qu'il y a vai-

nement employez. Le fer s'amollit biẽ dans le feu, mais il demeure tousiours fer: & ces ames ferrees que nous essayõs d'amollir, demeurent tousiours en leur premiere duretẽ; voire il y en a de si mauuaise trempe, qu'au lieu de s'amender, elles empirent plus elles vont en auant. Et comme on void certaines terres (au rapport de Plinẽ) qui deuiennẽt plus seches plus elles sont arrosees; & ce que les anciens ont remarquẽ entre les choses esmerueillables, la pluye y fait la poussiere, & la secheresse la bouẽ; de mesme voyons nous des esprits qui s'endurcisẽt à ce qui les deuroit amollir, & d'autres au contraire si maniables, qu'ils s'amollissent par le mesme traitement qui endurecit les autres. Certes tout ainsi que nous sommes contraints de retenir plus longuement en nostre discipline ceux que nous esperõs vraysemblablement avec le temps se pouoir façonner, aussi renuoyons nous promptement chez leurs parens ceux que nous recognoissons estre desia trop subtils pour nous, ceux qui par leurs opiniastrs ergotages & leurs questiõs importunes viennẽt à tout propos nous

distraite; nous donnans quelquesfois tant de peine qu'il est malaisé de leur satisfaire sur le champ. Et à la verité ce que nous trouuons escrit dedans Columelle du laboureur & du champ, me semble bien à propos pouuoir estre applicqué aux precepteurs & aux disciples, *Imbecilliores agrum quam agricolam esse debere: quoniam cum sit colluctandum cum eo, si fundus praualeat, allidi dominum.* Car comme il arriue souuent ce que nous tesmoigne le vers Grec, que

Πολλοὶ μαθηταὶ κρείττορες διδασκαλῶν.

Ce nous seroit non seulement vn travail inutile, mais vne honte encore & vn deshonneur, de retenir avec nous ceux ausquels nous ne pouuons plus rien enseigner de nouueau. Mais il est tantost temps, Auditeurs, que ie passe au principal point de la mesdisance de nos aduersaires, lesquels blasment entre autres choses les Pedans du leger traictement qu'ils font à leurs pensionnaires. Accusation qui ne procede à mon aduis que de gens adonnez à la gourmandise, & qui ne sçauent pas

Qua virtus & quanta bonis sit vni ere paruo.
 Cardé croire qu'e cela messieurs les Pe-

dās recherchent leur profit, il n'y a point d'apparēce. Seroit il vray-sēblable que ceux qui font profession des arts liberaux exerçassent des œuures si contraires à la liberalité? que ceux qui fōt estat de conioindre les vertus avec les sciences oubliassent la prattique de la tēperance, vne des principales vertus? non, mais le secret que chascū n'ētēd pas est qu'ils recognoissent cōbiē la gloutōnie est nuisible aux estudes, & cōbiē l'esprit est appesanty par la trop abondante & superflue nourriture du corps. Ils ont appris dedans les bons autheurs que

venter pinguis non gignit sensum tenuem, &
que, corpus onustum.

Hesternis vitiis animū quoque pregrauat vnā.
Atque affigit humo diuina particulam aurā.

Ils sçauēt qu'vn bō. escholier accoustumé à la frugalité n'est pas volōtiers assopy d'vn si profond sommeil que ceux qui se chargent de viandes, qu'il est au contraire plus allegre & disposé à se leuer du matin pour se mettre au' trauail,

vbi dicto citius curata sopori

Mēbradedit, veget⁹ prescripta ad munia surgit.

Ils ont leu q̄ Diogenes voyāt vn iour vn jeune adolefcēt qui māgeoit goulumē.

donna vn soufflet à son pedagogue, cō-
 me autheur de la faute qu'il deuoit au-
 uoir preuenüë par ses enseignemens; &
 partant ils ont iuste occasion de crain-
 dre que s'ils pechoyēt en la mesme for-
 te ils peussent tōber au dāger de la mes-
 me reprehēsiō. Nous apprenōs d'Ælius
 Dionysius que les anciens se seruoient
 d'vn certain engin faict en forme de
 rouë, au trauers duquel ils faisoient
 passer la teste des cheuaux pour les em-
 pescher de manger. Et nous trouuons
 aussi dans Pollux, Hesy chius, & Suidas
 que cest instrument qu'ils appellōient
 παυσιχάπιν, & χερδδπειον, estoit appliqué
 pareillement aux hommes à mesme fin.
 Les prestres Isiaques au temps passé ne
 vouloyent point qu'ez iours de leurs
 ceremonies solempnelles on mist de sel
 aux viandes, d'autant que le sel aiguise
 l'appetit, & prouoque à manger & à
 boire: & à mesme dessein plusieurs pe-
 dans bien aduisez ne font iamais seruir
 sur table de salades, d'oliues, & autres
 semblables mets qui resueillent l'appe-
 tit de la jeunesse qui n'en a que trop à
 leur gré. mais sans rechercher tant d'ar-
 tifices ie ne trouue rien plus aisé pour

empescher les ieunes escholiers de trop manger, que de leur presenter peu de chose: en ce faisant ils n'ont point tant de fumees au cerueau qui troublent leurs esprits animaux, & empeschent la liberte de leurs fonctions. Voila ce que i'auois à vous représenter, Auditeurs, pour reietter selon mon petit pouuoir les calomnies auxquelles est subiette l'innocence de la profession pedantesque. Ie ne doute pas que l'enuie & la detraction ne trouue encores plusieurs autres choses à redire sur elle: mais i'esperer qu'elle n'aura iamais tant de pouuoir sur la sincerité des meilleurs iugemens, qu'ils ne luy donnent tousiours le prix qu'elle merite. Partant laissons aux charlatans la vanité de leurs superficielles sciéces, laissons aux ambitieux les ombres & les fumees de leurs imaginaires grandeurs, aux riches le vent & la poulliere de leur passagere opulente, & à chacun des autres ce qui contente son desir:

*Me verò primùm faciles ante omnia Musa,
 Quarum sacra colo ardenti percussus amore,
 Excipiant, calique vias & sidera monstrent.*
 J'ay dict.

Iusques icy vous avez entendu, messieurs, l'Apologie du Pedant, que ie me suis efforcé de vous rapporter le plus au naturel que i'ay peu. Vn seul regret me reste, de n'auoir eu assez de temps pour apporter les dernieres couleurs à ce tableau du Pedant dont ie vous ay monstré les premiers crayons, & vous faire participans du contentement que i'ay tiré depuis, par la conuersation plus frequente d'une si venerable & scientifique personne.





DISCOVRS DIXIESME.
DE LA NVICT.

Par le Sr. FORNIER, Docteur es
Droits.

MESSIEURS, on dict que les Assyriens quoy que d'ailleurs assez soigneux d'eriger des statues à leurs faux dieux, toutes-fois n'en feirent oncques faire pour le soleil ny la lune, estimâs que la lumiere de ces astres les rédoit assez recognoissables au monde, sans l'artificielle representation d'aucun peintre ou sculpteur. Je puis dire avec pareille raison que ceux là se trauaillent en vain qui s'efforcêt de faire paroistre la beauté de leurs esprits en la demonstration des choses assez recogneues, & cōme Ciceron disoit de Crassus, cherchent la cause de triōphe où il n'y a point d'enemy.

C'est faire à mon auis ce que disoit Diogenes Laertius, allumer la chandelle en plein midy, *λίχνον ἐν τῇ μεσημέρῃ ἀπλεῖσθαι*, & se rendre digne de cete ancienne reproche, Tu loües Hercules qui n'est blasmé de personne. Mais au contraire comme c'est vne chose plus difficile, aussi l'estime-je plus loüable, d'exercer les forces de l'esprit à traicter de plus rares subiects, & plus esloignez de l'opinion du vulgaire. Pline escriuant à Vespasian disoit avec raison que *Res ardua est vetustis nouitatem dare, nouis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem.* C'est cete consideration qui m'incite aujourdhuy à donner quelque grace à l'horreur, quelque loüange au mépris, quelque lumiere à l'obscurité de la Nuiet. En quoy si ie ne viens à chef de mō entreprise, à tout le mois obtiēdray ie sans doute ce que me promet l'opposition ordinaire des choses differentes, que la nuiet de mō discours, & mō discours de la Nuiet apportera du lustre à la lumiere des vostres. Et pour vous faire entendre des l'entree que ie me sens conduict à ce dessein par vn certain

mouvement extraordinaire, ie com-
 menceray par le récit d'une nouvelle
 vision qui m'est arriuee. La Nuit m'est
 apparue cete nuit, noire à la verité,
 mais belle toutesfois, vestue d'un habit
 de deuil, qui cachoit au deffoubs vne
 robe argentee: la teste couuerte d'un
 grand voile brun, lequel apres qu'elle a
 retiré de sa main, i'ay veu son chef
 de couleur azuree, brillant d'une infi-
 nité de clartez. Cupidon portoit au de-
 uât d'elle son flambeau, & pour sa suit-
 te elle auoit plusieurs satellites portans
 de faulses lanternes, gens de mauuaise
 façon, ie l'aduouë, mais neantmoins
 determinez, & propres ce sembloit à
 l'execution des commandemens de la
 Nuit. En cet equipage il m'a semblé
 que cete dame honorable s'est arrestee
 deuant moy, laquelle apres auoir essuyé
 les larmes qui couloyent de ses yeux, a
 donné l'issue à ces plaintes.

Iusques à quãd, ô mortels trop ingrats,
 oublierez vo⁹ le respect qui m'est deu?
 Auez vous l'esprit tellemēt enueloppé
 des tenebres d'ignorãce, q̄ vous ne sça-
 chiez point ny l'antiquité de mō estre,
 ny la noblesse de mon extraction, ny

l'vtilité que i'apporte à tout ce qui est au mōde? De tant de peuples qui participent à mes bien-faiçts où sont ceux qui m'ōt iamais honoree? Les Cimmeriens & tant d'autres que i'ay particulièrement chers, ont ils iamais en mon honneur basty des temples; dressé des autels; offert des sacrifices? Comme elle vouloit continuer plus longuement son discours; l'arriuee de l'aurore la fait incontinent disparoistre. Et lors que depuis à mō refueil il m'est souuenu de ces iustes reproches; i'ay iugé qu'il seroit à propos non seulement de les vous représenter; mais encore d'y adiouster les raisons qui vous feront peut estre cōfesser qu'elle auoit tres-legitime occasiō de se plaindre. Promethee se formalisoit dedans Lucian de ce que les hommes ayans construit tant de tēples à Iuppiter, Apollon, & Mercure; ne s'estoyent iamais aduisez de luy en consacrer aucun: veu que c'estoit luy qui auoit formé l'homme de terre, & pour luy communiquer l'vsage du feu auoit subtilement enleué du ciel ce pretieux thresor. Mais la Nuiçt, Messieurs, a bien plus iuste raison de nous accuser, nous

qui par son moyen voyons ces feux du ciel & ces estoilles dont le iour nous desrobbela veuë, & toutesfois d'une opiniastre ingratitude nous mesconnoissons ses faueurs. Les Ægyptiens qu'elle a iadis honorez de ses plus espaiſſes tenebres, se sont tant oubliez en leur deuoir, qu'au lieu de luy en rendre graces ils ont adoré mesme son ennemy, & par leurs excessiues loüanges esleué la gloire d'Apollon iusques à ce degré de l'appeller le fils visible du Dieu invisible. Où sont les vestiges des temples & des autels que luy ont iamais dedié les Cimmeriens ? Et toutesfois c'estoit son peuple bien aimé, celuy auquel Ciceron dict que ou quelque dieu, ou la nature, ou la situation du lieu a osté l'aspect du soleil, celuy dans les antres duquel le dieu Somne iadis a choisi sa demeure, celuy lequel au tesmoignage d'Homere toujours couuert de nuages & d'ombres n'est iamais illuminé des rayons du soleil ny leuant ny couchant, ains demeure perpetuellement enui-

ronné de la nuit. Les Gaulois & les Allemans estoient mieux aduisez, car encore qu'ils eussent beaucoup moins d'obligation à la nuit que ces peuples, toutesfois ils luy donnoyent anciennement la primauté, & en supputant les interualles du temps la faisoient aller deuant le iour, estimans que des le commencement mesme de la creation de l'vniuers la nuit auoit precedé le iour. Et la façon de parler de Moïse semble aucunement symboliser auecque la coustume de ces peuples, quand il dict, *factumque est vespere & mane dies vnus.* Quelques autres ont faict cet honneur à la nuit de commencer le iour ou par son arriuee, comme les Atheniens: ou par son milieu, comme les Ægyptiens & les Romains. Et ces mesmes Ægyptiens combien qu'adorateurs du soleil, n'ont pas laissé de deifier autresfois la musaraigne, à cause qu'elle est aueugle, & qu'ils estimoyent les tenebres plus anciennes que la lumiere. Or toutes ces coustumes de diuerses nations bien que fort differentes en particulier s'accordent en general toutesfois à la confirmation de ce que nous desirons,

& nous

& nous conduisent comme par la main à la recognoissance de l'antiquité de la Nuiet, laquelle encore i'espere vous prouuer par plus authenticques témoigns & plus vifues raisons. Le poëte Aratus appelle la Nuiet ancienne, ἀρχαίην νύκτα. Hesiodé la fait mere du iour & du ciel. Orphee en cet hymne où il discourt de la genealogie des dieux & de la creation du monde, proteste des le commencement qu'il n'a rien escrit de son inuention, mais qu'il a prealablement demandé à Phœbus, Titan, le soleil, quelle estoit la verité des choses qu'il auoit dessein de traicter. Et toutesfois on recognoist en ses vers qu'il faict la nuiet plus ancienne que le iour & le ciel, voire mesme il l'appelle mere des dieux, θεῶν γενέτειραν; comme Homere aussi la qualifié mere des dieux & des hommes; si ce n'est que nous voulions suiure l'opinion de ceux qui au lieu de μήτειρα aiment mieux lire δμητειρα en ce vers de l'Iliade.

Εἰ μὴ Νύξ μήτειρα θεῶν ἔσαωσε καὶ ἀνδρῶν.
 Mais soit que selon les vns elle ait engendré les hommes & les dieux, soit que selon les autres elle les ait dōptez,

l'vn & l'autre sens est à son aduantage. En somme les theologiens des Grecqs au rapport d'Aristote tenoyent que tout estoit engendré de la nuit. Et cōme toute la theologie des Grecqs est descendue des Ægyptiens, & l'Ægyptienne des Hebreux, aussi trouuons nous toute leur doctrine presque conforme en ce poinct. Thales vn des plus anciens theologiens de la Grece a eu des precepteurs Ægyptiens, comme nous apprenons de Diogenes Laertius: aussi estant vn iour interrogé lequel estoit premier du iour ou de la nuit, il respondit fort bien selon leur doctrine que la nuit auoit precedé. Si vous en demandez le tesmoignage de ce Mercure trois fois grād entre les Ægyptiēs, il vous dira que dans l'abyfme il y auoit des tenebres, de l'eau, & vn esprit subtil intelligēt, & que puis apres fut enuoyee vne faincte lumiere. Si vous consultez les oracles de Moïse, ils vous apprendrōt que les tenebres couuroyēt la face de l'abyfme, que l'esprit de Dieu estoit porté dessus les eaux, & que puis apres la lumiere fut faicte. Et si nous voulons en passant applicquer cet ordre de la

creation naturelle des choses au mystere de la naissance de nostre Dieu, il n'osera permis de dire qu'auparavant ce temps le monde viuoit parmi les tenebres spirituelles, iusques à ce que cete sainte lumiere pour les dissiper à son arriuee a fait cet honneur à la nuit de la consacrer par le temps de sa natiuite, qui rend cete nuit beaucoup plus venerable à la memoire des Chrestiens que n'estoit parmi les Payens le iour de la naissance d'un chascun. Mais c'est trop long temps discouru de l'ancienneté de la nuit plus claire à mon aduis que le iour. Voyons maintenant les commoditez qui ne la rendent pas moins recommandable que son antiquité. Je croy que vous recognoistrez avecque moy que les bons conseils ordinairement se prennent de nuit, lors que l'esprit plus tranquille & moins distrait des objets exterieurs se resserre en soy-mesme; pour desployer puis apres ses plus solides conceptions. Aussi dedans Homere quand Vlysses prend resolution avec Telemachus de laisser les armes, la deliberation en est faite de nuit: non pas comme quelques vns

372 DE LA NUICT. *Disc. 10.*
ont pensé parce que les entreprises s'ont
d'autant plus assésées qu'elles sont
couvertes du voile de la nuit, mais plu-
stost, comme il est remarqué par Eusta-
the, d'autant que les bons conseils se
doivent prendre de nuit, selon l'an-
cien proverbe *ἐν νυκτι βεβλήη*. Et ce que disoit
autresfois Homere que celui qui
donne conseil à autrui ne doit pas dor-
mir toute la nuit *Οὐ δ'εἰ παννύχιον ἐσθ' εἰς
βεβλήηρορον αἰδέσθαι*, ne signifie autre chose
sinon que l'opportunité de ce temps
doit estre principalement employée
aux conseils. Les anciens poètes reco-
gnoisans ce mystere ont bien à propos
appelé la nuit Euphroné, *ἡ δὲ τὸ εὐφρο-
νῆϊν ἡμᾶς ἐν αὐτῇ*, par ce qu'en ce temps
nous sommes ordinairement plus rassés
& plus sages, selon la plus probable o-
pinion d'Eustathe & de Theon. Je sçay
que Glaucias dedans Plutarque donne
vne autre raison de cete appellation de
la nuit, & la dict avoir esté nommée
Euphroné, c'est à dire sage, à cause de
Bacchus que les plus anciens mesme
apelloyent Eubulus, comme qui diroit
donnant bon conseil, Orpheus l'appelle
le *ἑβελία*, Macrobe l'interprete *boni*

DE LA NUICT. *Disc.* 10. 373
consilii prestitem. Mais quel rapport en
cecy trouuezvous entre la cause & l'ef-
fect? quelle apparence de dire que la
nuict ait esté nommee sage à cause que
Bacchus est appellé bon conseiller? Si
ce n'est que Glaucias peut estre l'ait dit
pour seruir à sa cause, & prouuer ce
qu'il auoit entrepris, que non seulemēt
les Perles mais aussi les Grecqs auoyēt
coustume anciennement de tenir le cō-
seil à table ayans pour leurs presidens
Bacchus & la Nuict. Certes le mesme
Plutarque qui rapporte cete opinion
de Glaucias nous enseigne ailleurs qu'o
a qualifié la Nuict sage à cause que la
solitude & le repos qui l'accompagne
fait que les sens & l'entendement estās
moins distraicts sont beaucoup mieux
disposez à la contemplation & à la re-
cherche des belles inuentions. C'est
pourquoy quelques vns ont pensé que
Democrite s'estoit à dessein priué de la
veüe, fichant opiniatremēt son regard
sur vn miroir ardent, & receuant le re-
fleschissement de sa lumiere, afin que
par ce moyen se donnant vne perpe-
tuelle nuict il peust vacquer plus libre-
ment à la philosophie, apres auoir com-

me bouché les fenestres qui transmettoient ses pensees aux objets estrangers. Les philosophes qui ont traicté ceste questiõ pourquoy de nuit on entend mieux le bruit que de iour, en donnent ceste raison entre les autres, que durant le iour le labeur ordinaire des hommes est accompagné d'un bruit tumultuaire, & de cris vniuersels qui rendent l'air moins penetrable au son particulier qui deuroit frapper nos oreilles. Et pour ceste occasiõ mesme Ibicus appelloit le matin Clytus, c'est à dire bruyant, à cause des bruits que l'on commence lors à entendre. Où la nuit au contraire remplie d'un doux silence, enuoye à nos oreilles la voix & le son tout entier. Ce mesme silence & cete tranquillité par vne apparente conformité de raison se monstre aussi favorable aux belles operations de l'entendement que du sens de l'ouye. Et de fait pour cete consideration les grands personnages en ont tousiours choisi l'opportunité pour vacquer à leurs plus serieuses estudes. Euclide auoit vne si grande ardeur de proffiter à la conference de Socrate, qu'il prenoit bien la pei-

ne de passer l'eau toutes les nuits pour aller de Megares à Athenes, & s'en retourner le lendemain, afin de participer durant quelques heures de nuit aux graues discours de ce grand philosophe. Et n'estoit point sans mystere qu'en cete ville là qui estoit tant recommandee pour l'honneur des sciences iadis on adoroit l'oiseau qui a tiré son nom de la nuit. Vrayement ou nous sommes extremement ingrats, ou il nous faut ingenuement adouër que nous deuons à la nuit ces doctes ouurages auxquels Aulugelle a donné le nom des nuits Attiques. Nous luy deuons les nuits Parisiennes de ce moderne qui de nostre temps a voulu contribuer ses veilles à l'illustration de celles d'Aulugelle. Nous luy deuons vne bonne partie des traux de ce grand orateur, auquel il fut à la verité anciennement reproché que ses oraisons sentoient la lãpe, mais ce blasme luy fut donné par vn à qui cete lãpe estoit importune, en decouurant les larcins pour lesquels il se seruoit de l'opportunité de la nuit. Nous lisõs que ce grand personnage Sco-

376 DE LA NVICT. *Disc. 10.*
pelianus fut vn iour repris par quelques
enuieux pour son intemperance & sa
façon de parler trop enflée. Mais Phi-
lostrate entreprenant sa defense remar-
que entre ses autres loüanges qu'ils e-
stoit ἀπινότατος ἀθροπων, celuy entre les
hommes qui dormoit le moins, & qui
souuent estendoit ses veilles depuis le
vespre iusques à la poincte du iour.
Aussi pour ne se monstrier pas ingrat
enuers la nuit qui luy communiquoit
tant de rares secrets, il chantoit souuēt
ses loüanges avecque cete exclamation,
O nuit tu as vne bõne part à la sapien-
ce des dieux, ὦ νύξ σὺ γὰρ δὴ πλείστον σοφίας
μετέχεις μέρος θεῶν. Pline entre les diuers
preceptes qu'il appelle oracles de l'a-
griculture rapporte cet ancien, que ce-
luy estoit mauuais pere de famille qui
faisoit de iour ce qu'il pouuoit faire de
nuit. Et rapporte en la suite de son
discours l'histoire de Furius Crespinus,
lequel tirant plus de proffit tous les ans
d'vn peu de terre qu'il auoit que tous
ses voisins ne faisoient de leurs grands
heritages, fut accusé de forcellerie, cõ-
me s'il eust charmé les fruidts d'autruy
pour les attirer en son champ. Mais

comme il veid escheu le iour de l'assignation, il amena en pleine assemblee tous ses outils de labourage, & avec ce representant aux iuges vne puissante fille & des beufs en bon point, Voila, dict-il, mes enchantemens, Messieurs, & à la mienne volōté que ie vous peusse aussi bien faire voir mes sueurs & mes veilles. Crinitus escrit qu'un iour Polirian & plusieurs autres admirans le rare sçauoir & le subtil entendement de Pic de la Mirandole, & le loüans en sa presence, il leur replicqua, ne dōnez point ie vous prie ces loüanges à mon esprit, mais plustost à mes labours & mes veilles. Voyez les tresors de mes liures, & considerez combien ie leur ay donné de ces nuits que le vulgaire employe au sommeil, aux jeux, & aux desbauches. Je pourrois enrichir ce subject de plusieurs semblables exemples, mais à quel propos vous serois-ie ennuyeux en la preuued'vne chose pour la demonstration de laquelle ie n'ay que faire d'autres tesmoins que de vous mesmes, qui ne pouuez auoir acquis ces belles sciences qui vous rendent recommandables, sans y auoir employé la faueur

378 DE LA NVICT. *Disc. 10.*
de la nuit? Je passe doncq legerement
aux autres commoditez qu'elle apporte,
& veux par la comparaiſon du iour
meſme releuer les merites & le los de
la nuit. Et d'autant que le temps ne me
permet pas de m'arreſter ſur chaſcune
des conſiderations qui ſe preſentent
ſur ce point, ie me contenteray de les
toucher ſeulement en paſſant. Le iour
à la verité faiſt eſclorre les belles con-
ceptions de la nuit, mais c'eſt bien peu
de choſe que contribuer ſa lumiere
pour faire voir les riches inuentions
que la nuit a produictes. *Dies diei erunt
ſtat verbum*, Je l'aduouë, mais qui plus
eſt *Nox nocti indicat ſcientiam*. Le iour eſt
ſouuent troublé des vens & des tempe-
ſtes, au contraire la nuit eſt ordinaire-
ment accompagnée d'un air plus calme
& d'une ſerenité plus tranquille. Ari-
ſtote en rend cete raiſon, que le ſoleil
par ſa force excite les mouuemens qui
troublent durãt le iour la ſerenité de l'air
où l'abſence du ſoleil durãt la nuit eſ-
loignant cete cauſe en eſloigne l'effect.
Le iour preſte ſa lumiere à la guerre,
c'eſt à dire à un des plus grãds malheurs
qui puiſſe eſtre; la nuit au contraire

plus fauorable aux humains, bannissant par son arriuee cete pernicieuse clarté, donne occasion de faire sonner la retraicte: & ne voyons rien plus ordinaire dedans les histoires que des combats terminez par la nuit. Dedans Homere mesme le duel d'Hector & d'Aiax ne fut point tant finy par la persuasion des herauts que par le commandement de la Nuit, à laquelle ils recognoissoyent toute obeissance estre deuë.

Νυξ δ' ἠδὴ τέλει, ἀγαθὸν γὰρ νυκτὶ πιδέσσει.

Le iour no^o oblige au trauail, & la nuit soulage nos labeurs par la vicissitude & l'interposition d'un gratieux repos. Autant de fois que le soleil nous vient voir il nous rameine la triste souuenance de l'ancienne condamnation qui nous fait encore manger le pain à la sueur de nostre corps; & la nuit nous represente cet estat d'innocēce auquel sans trauail & sans peine l'homme deuoit iouir des benedictiōs de sō createur. Le iour sert de moyē à la cruauté, l'ābitiō, l'auarice, faisāt voir aux humains ces instrumēs de vices que la terre cacheoit en ses entrailles: le fer, dis-ie, qu'on employe à la guerre, l'or & l'argent qui ne

380 DE LA NVICT. *Disc. 10.*
fert point tant à la necessité du corps
qu'à la perte des ames, ne produiroyēt
point leurs effets dommageables si le
iour ne leur prestoit sa clairté. Heureu-
se nuit qui cachois auparauant sous
ton obscurité ces métaux que la natu-
re bien à propos auoit esloigné de nos
yeux pour nous faire recognoistre cō-
bien nos affections en deuoient estre
esloignees. Durant le iour nous ne
voyōs que le soleil entre tous les astres
du ciel, la nuit presente à nostre veuē
mille & mille lumieres. En ces lumieres
encore en attirant nos yeux à leur con-
templation, esleuent nos ames quand
& quand à l'admiration des merueilles
de Dieu: où le soleil comme enuieux
de nostre contentement esblouit no-
stre veuē, & ne permet que nous le re-
gardions sinon quand nous ne le pou-
uons voir, *Sol spectatorem nisi cum deficit
non habet, nemo lunam aspicit nisi laboran-
tem.* Je n'aurois iamais fait, & la nuit
me deffaudroit aussi tost que le iour, si
ie voulois m'estendre plus au long sur
le discours de cete matiere. Il est temps
de respondre aux raisons qui semblent
en apparence combattre les merites &

l'honneur de la nuit. Premièrement si la nuit selon la commune definition des anciens n'est autre chose que l'ombre de la terre, si l'ombre n'est rien selon les philosophes qui la mettent au rang des priuations, il semble que non seulement nous voulions faire quelque chose de rien, mais qui plus est esleuer ce rien par dessus les choses les plus grandes. A la verité c'est vne cōmune opinion que les tenebres sont priuation de lumiere, & arrest de mouuement, comme le froid priuation de chaleur, & le sec priuation d'humidité. Mais si vous m'accordez que les tenebres sont vne priuation, au moins tireray-ie cet aduantage de vostre confession qu'elles sont vn principe, puisque selon la doctrine d'Aristote la priuation est l'un des trois principes de toutes choses. Que si la nuit n'est rien, comment la peut on voir? certainement ce qui n'est pas ne peut estre veu, & toutesfois les Stoiciens accordent que les tenebres sont visibles, & l'histoire sacree appelle telles d'Ægypte palpables. Homere mesme semble parler de la nuit comme d'une chose corporelle, quand il dit

que la claire lumiere du soleil tomba dans l'ocean, tirant la nuit noire sur la terre fertile

Ἐλκον νυκτα μελαιναν ὅτι ζείδωρον ἀργραν.
 Et Plutarque disputant du flux perpetuel des choses & de la reuolution de nature selon l'opinion d'Heraclite, dit que l'air qui nous environne par vne vicissitude ordinaire fait le iour & la nuit, ce qui ne se peut dire d'un riē. Et pour ne mendier point chez les auteurs profanes des preuues de cete verité, quand le Psalmiste entre les œuures de Dieu met les tenebres & la nuit, *Posuisti tenebras, & facta est nox*, il apparoist assez que la nuit est non seulement quelque chose, mais encore qu'elle est bonne, par ce que tout ce que Dieu a fait des le commencement estoit bon. Aussi Acacius renuoye au prophete Esayē ceux qui doutent encorē qu'à l'entree de la Genese il soit faite aucune mention de la creation des tenebres, & quant à la bonté de la nuit il se contente des preuues qui se peuvent tirer des communes notions. Je viens au blasme principal que le vulgaire donne ordinairement à la nuit. C'est l'op-

portunité de commettre les crimes. L'amour, la nuit, & le vin, ne conseillent rien de bon, disoit le poëte. Et Quintilian dedans vne de ses declamations, Vous sçavez, dict-il, combien de choses faict l'erreur, combien de troubles apporte la fortune, principalement lors que l'obscurité de la nuit & la licence du vin s'y rencontrent. Pour cete consideration le preteur ordonnant par son edict qu'à la visitation d'une femme qui se dit enceinte on apporte trois lumières au moins, il adiouste cete raison, d'autant que les tenebres sont plus commodes à supposervn enfant. Artemidore en ses songes escrit que les oyseaux de nuit signifient les adulteres, les larrons, & tous ceux qui se seruent des tenebres pour faire leur profit. Aussi les Latins ont tiré le nom du larcin de l'obscurité de la nuit, *furtum* à *fur-*
no, à cause que les larrons se seruent volontiers de l'opportunité de ce temps pour executer leurs desseings. κλέπτη δὲ τῆ νυκτὸς ἀμείνω,
 Mais vous iugez bien, Messieurs,

que l'abus de ceux qui profanent le silence sacré de la nuit ne doit point estre diuertý au blasme d'une chose si sainte. Et tout ainsi que le crime du sacrilege ne tourne point tant au deshonneur des lieux ou des choses sacrees que de ceux qui ont violé le respect qu'ils leur deuoyent, aussi les choses clandestines n'apportent point tant de blasme à la nuit qu'à l'irreuerence de ceux qui ont abusé de ce temps pour vne mauuaise fin. Le temps est vne chose indifferēte, laquelle selon la diuerse intention des personnes peut estre employee ou à bien ou à mal. Smindiride se vétoit de n'auoir veu ny le leuet ny le coucher du soleil par l'espace de vingt ans, mais c'estoit vn hōme voluptueux qui s'esueilloit sur le soir seulement pour passer la nuit en luxe & en delices, & se retournoit coucher au matin. Miserable, dit Athenee, en l'un & l'autre tēps. Estiaeus au contraire se glorifioit honnestement de n'auoir iamais regardé le soleil ny leuant ny couchāt, parce qu'il estoit adonné perpetuellement à l'estude. Que si quelqu'un se vouloit preualoir de l'etymologie que

Varron a donnée, *nox à nocendo*, comme si la nuit n'estoit bonne qu'au mal, ou comme Isidore l'a pris, parce qu'elle est nuisible aux yeux: ie respondrois que ce n'est pas le seul exemple auquel il apparoist que Varron a montré la subtilité de son inuention pour faire honneur à sa patrie; en donnant vne origine Romaine aux dictions qui manifestement estoyent tirees des Grecqs. Ce qu'il a mesmes en cecy recogneu de bonne foy; quand il a dict *Quod nocet, nox: nisi quod Græcè Νύξ nox*. Ouy mais, dira quelqu'un, les vestiges de l'antiquité nous font voir que le temps de la nuit ne fut iamai sestimé conuenable aux plus importantes affaires: Au contraire on appelloit la nuit *intempesta* selon Macrobe, *quod non haberet tempus idoneum rebus gerendis*, ou selon Censorin *intempesta; id est multa nox, qua nihil agi tempestiuum est*, ou selon Ælius dans Varron *cum tempus agendi est nullum*. A quoy se rapporte ce fragment des loix des douze tables, *Occasus solis suprema tempestas esto*. Et s'il est besoing de le confirmer par exemples, il estoit anciennement defendu d'assembler le Senat au-

386 DE LA NVICT. *Disc.* 10.
parauant le leuer ou après le coucher
du soleil: quiconque eust fait le cōtraire
estoit subiect à la correction des cen-
seurs. Les iuges & les magistrats n'o-
feyent exercer leurs charges durant la
nuict. La loy de Romulus defendoit les
veilles de nuict dedans les temples. Ci-
ceron dans ses loix n'approuuoit point
les sacrifices que les femmes faisoient
durant la nuict, si ce n'estoit ceux qui
estoyent solempnels & publics. Et la loy
des douze tables en general defendoit
toutes assemblees de nuict. Mais toutes
ces defences ont esté faictes pour reme-
dier aux inconueniens qui arriuoient
quelquesfois par la mauuaise intention
de ceux qui employoyēt l'opportunité
de la nuict à quelque meschante fin.
Pour cete occasion l'Empereur Valen-
tinian ordonna qu'aucun n'employast
le temps de la nuict aux prieres abomi-
nables, aux ceremonies magicques, aux
sacrifices funestes: l'Empereur Arca-
dius fit defense aux heretiques de s'as-
sembler en la ville tant de iour que de
nuict pour faire la litanie: & l'Empereur
Constance abolit les sacrifices de nuict
que Magnētius auoit introduicts. Mais

DE LA NVICT. *Disc.* 10: 387
osteꝝ ces ab⁹, quāt au reste il n'y a point
de temps plus à propos ny pour les ex-
ercices de pieté, ny pour le traicté des
plus serieuses affaires. Nous le voyons
par la contestation de Pentheus & de
Bacchus dedans Euripide, quand Pen-
theus s'enquiert en quel temps on ce-
lebre ces ceremonies de Bacchus qu'on
appelloit Orgia. Bacchus luy respond,
le plus souuent de nuict, à cause de la
reuerence des tenebres. Voire mais, re-
plicque Pentheus, ce temps est dange-
reux pour l'honneur des femmes. Aussi
bien de iour que de nuict, dict Bacchus
peut on faire le mal. Certes ancienne-
ment on veilloit souuentesfois dedans
les temples d'Isis & d'Esculape. Et no⁹
apprenons de Macrobe que les Ro-
mains auoyent *sacra partim diurna partim
nocturna*. Les Iurifconsultes ont iugé la
nuict aussi commode que le iour pour
faire des testamens & des tranſactions:
d'autant que, comme dict Philostrate,
il n'y a point de temps plus propre que
celuy là pour le conseil des bonnes af-
faires. Quant aux exemples des Chre-
stiens nous en auons assez desquels
ou la coustume ou le tesmoignage

nous mōstre combiē la nuit est propre aux exercices de la pieté. Nous voyons dedans Eusebe cōme l'Empereur Constantin approuuoit les veilles des Chrestiens qui de son temps passoyent vne partie de la nuit dans les temples à faire leurs prieres. Sainct Iean Chrysofostome iuge ce temps opportū, sainct Basile le grād l'estime necessaire, les ordres plus religieux de nostre temps l'observent en leur office de matines. Sainct Paul & Silas au milieu de la nuit se mettoyent en prieres, & donnoyent loüanges à Dieu. David durāt la nuit quelquesfois pensant à ses pechez baignoit sa couche de ses larmes, quelques fois se leuoit au milieu de la nuit pour mediter aux iugemens de Dieu & confesser sa iustice. En ce temps là Dieu se communicoit aux prophetes. Mais ie crains, Messieurs, d'estre surpris de la nuit sur le recit de ses loüanges, si ie ne retrenche mon discours. Je le vay dōcq finir, mais ce sera par le pāegyric d'une bouche dorée. L'Eglise, dit sainct Iean Chrysofostome, se leue à minuit, leue toy doncq aussi. Cōsidere la multitude des astres, le profond silence, la grāde tra-

quillité. Contemple avec estonnement
 l'admirable dispensation de ton Dieu.
 L'ame lors est plus pure, plus subtile, &
 plus prompte : elle void les choses su-
 blimes avec allegresse. Les tenebres
 mesme & le silence ont beaucoup d'ef-
 ficace pour induire les ames à la com-
 ponction. Que si tu viens à regarder le
 ciel marquetté comme d'ieux innom-
 brables, tu iouiras d'une parfaicte vo-
 lupté, conceuant aussi tost la sapience
 de l'ouurier qui l'a faict. Si iettant au
 contraire les yeux de ta pensee sur ceux
 qui passent le iour à rire, danser, folla-
 strer, menacer, assouuir leur auarice,
 faire mille meschancetez, tu consideres
 qu'ils ne sont en rien differens des
 morts, tu condamneras lors toute l'in-
 firmité humaine.



DISCOVRS ONZIESME,
DE L'HERESIE.

Par le Sr. FORNIER Docteur es
Droicts.

MESSIEURS, ne vous estonnez point si j'entreprends aujourd'hui de vous représenter l'Herésie sur le mesme theatre sur lequel vous avez veu paroistre cy deuant la terre mouuante, l'amour, l'ignorance, l'yurongnerie, & la nuict. Car l'estroicte alliance qui les cōioinct ensemble merite bien qu'on rende pareil honneur à celle cy qu'à ses autres compagnes. Et afin de vous oster des l'entree l'apprehension que vous pourriez auoir d'une reditte importune, ie vous donne assurance de n'employer point à la deffense de l'Herésie les loüanges que j'ay appliqué aux autres es discours precedens. Ce n'est point mō dessein de m'estēdre sur le re-

cit ny du sable mouuant de ses opiniōs,
 ni de cete humeur charitable qui la fait
 si volōtiers sacrifier à l'amour; ny de l'i-
 gnorāce à qui elle doit la meilleure part
 de sō estre, ny de ces enthousiasmes se-
 crets, & cete saincte alienatiō d'esprit
 qui rēd ses fauoris sēblables à ceux qui
 sont épris d'vne fureur Bacchicque, ny
 de ces profōdes tenebres au trauers des
 quelles ceux qui cheminēt sōt subiects
 à chopper aux premieres rēcōtres. Nō,
 ie luy dōneray de nouvelles couleurs,
 ou plustost ie la vous feray voir en sōn
 naturel, afin de vous laisser vn plus syn-
 cere iugemēt de sa beauté, ses attraiçts
 & sa grace. On dit qu'vn certain Athe-
 niē ayant vn iour accepté la charge de
 nettoyer les immōdices des rues, se vē-
 ta de faire de sō tēps que cet office au-
 parauāt estimé le pl^o vil seroit à l'adue-
 nir honoré d'vn chascun. A la verité ie
 ne suis pas si presomptueux que de me
 pouuoir promettre en la cause que i'eu-
 treprends le mesme effect de si peu d'in-
 dustrie qui est en moy. Le n'ay point
 de charmes assez puiffans, ny pour
 empescher qu'en remuant vn bourbier
 l'odeur ne vous en offense, ny pour

defraciner de vos âmes les anciennes affections pour y en planter de nouvelles. Seulement vous assureray-ic de presenter à vos yeux vne courtisane de belle apparence, haï illee à la moderne, artificiellement faicte, & parée à son aduantage de tous les affectus qui la peuuent rendre agreable à la curiosité du monde. Je sçay que la dame que vous aymez est belle, mais on dit neantmoins qu'elle est brune, qu'un grand Soleil luy a decoloré le teint, & que sa beauté principale est en l'interieur. Celle cy tout au cōtraire est noire interieurement, mais tres blanche au dehors, comparable du tout à vn paroï reblanchy. Et toutesfois ne pensez pas que ses cheueux aussi blancs que le reste soyent vne marque de vieillesse, qui la rend d'autât moins aymable que les ans ont accoustumé de raualler le prix des beautez temporelles. Il n'y a rië si jeune, elle n'est point encore hors d'age de porter des enfans, elle y prend plaisir ordinairement, & ne veut point receuoir en sa famille aucun de ceux qui fuyent ces delices. Mais comme les jeunes filles ont introduict vne façon

nouvelle de pouldrer leurs cheueux & les rendre plus blancs, le mesme celle-cy aimant la nouveauté prend plaisir à cacher sa deformité naturelle par vne espece de candeur, ne plus ne moins qu'on replastre les maisons ruineuses pour les rendre de plus belle defaicté. Encore n'est il point mal à propos que cete teste blanche, cete affectée grauité de mœurs, cete maturité cōtrefaicté, & mille autres subtilitez dont elle vse, seruent à dementir l'opinion de ceux qui la trouuent trop jeune: aussi bien que ceux qui veulent auant l'age legitime & la suffisance requise s'aduancer aux honneurs, laissent croistre leur barbe, contrefont les capables, & se trouuent escrits dans le registre des baptesmes auparauant qu'ils fussent iamais venus au monde. Vous tirerez peut estre à vostre aduantage cete nouveauté que ie mets en auant, & voudrez au contraire vous preualoir de l'antiquité de la religion Catholique, tout ainsi qu'es choses temporelles les debtors alleguent les prescriptions, les seigneurs se ventent du temps immemorial de leurs possessions, & les nobles font gloire de

l'ancienneté de leur race. Et peut estre estimerez vous l'honneur de l'heresie interessé grandement par cete qualité que ie luy donne, cōme si les nouveautez estoient tousiours suspectes de mesonges, de desguisemens, & de fraudes, *Quo peraque aduersus vniuersas hareses iam hinc preiudicatum sit id esse verum quodcunque primum, id esse adulterinum quodcunque posterius*, disoit Tertullian. Mais ne vous mesprenez pas ie vo⁹ prie, & ne prenez point droict de ma confession premier que ie me fois interpreté plus distinctement. L'heresie, Messieurs, est comme vn vieil serpent qui renouelle sa peau tous les ans. Si vous regardez la naissance & l'age de la beste, elle est fort ancienne, mais souuēt elle despouille sa vieille robe pour en reuestir vne neufue. Il est de mesme de l'heresie: elle est si agee qu'aucū de vous ie m'asseure ne se peut venter de l'auoir veuë au berceau, mais à mesure que le tēps luy faict perdre son lustre elle change de peau: & ce peu de desguisement qu'elle emprunte d'ailleurs l'altere tellement, qu'on l'estime toute nouvelle. Il y auoit certains dieux parmy le paganisme desquels encore

que l'origine ne fust pas plus recente que des autres, toutesfois on les peignoit jeunes tousiours & sãs barbe, cõme Bacchus, Phœbus, & Cupidon. Je puis dire à peu pres le sēblable de l'heresie. Car encore qu'elle ne soit point venue au monde du iourd'huy seulement ny d'hier, neantmoins elle paroist tousiours en enfance. Et si Dieu nous faiët la grace de viure quelque temps, j'espere que vous luy verrez bien tost changer encore de visage. Car c'est à tort que lon l'estime tāt opiniastre que de vouloir tousiours demeurer de pied ferme en la croyance qu'elle a vne fois embrassee. Non non, n'en croyez rien, elle a trop de prudence humaine pour ne sçauoir selon la diuersité des temps & autres circonstances s'accommoder à l'opportunitè du vent pour faire ses affaires. Je sçay qu'il y en a parmy vous lesquels subtilisans sur l'origine des mots se persuadent que le nom d'heresie selon les Grecqs signifie opinion, & par consequēt heretique, opiniastre. Mais les effects dementent les paroles, car l'experience a tousiours faiët paroistre, & s'il plaist à Dieu le confirmera peut estre encore biē tost, qu'yne

heresie ne dure iamais long temps en mesme estat. Les beaux esprits sçauent produire tous les iours quelques nouvelles inuentions, & se permettent la mesme licēce d'innouer, d'interpreter, d'amplifier, de restreindre à leur guise les articles de foy de leurs predecesseurs que ceux-là premieremēt auoyēt vsurpé sur l'authorité de leurs deuan- ciers. Le bõ Tertullia de sō tēps le voy- oit aussi biē practiquer que lon fait au- iourd'huy. *Mentior* (disoit-il) *si non etiam à regulis suis variant inter se, dum unusquis- que proinde suo arbitrio modulatur quæ acce- pit, quemadmodum de suo arbitrio ea compo- suit qui tradidit.* C'est cete diuersité, Mes- sieurs, qui est si admirable en nature. Toutes choses dessoubs les cieux, voire les cieux mesmes, sont en vn perpetuel mouuement. La corruption d'vne ma- tiere est la generation d'vne autre, les saisons s'entresuiuent, la nuit succede au iour, vne onde pousse l'autre, nous changeons de temps en temps les fa- çons de nos habits, de nos mœurs, de langages: & pourquoy non aussi bien de religion? *Certe habitum vertere, nature totius solenne munus est. Fungitur & ipse mū-*

aus interim iste quem incumbimus. Il y a des philosophes qui par leurs subtiles raisons demonstrent que les petites parties dont le corps humain est composé descheent tous les iours, qu'en leur place d'autres succedent qui viennent de dehors: tellement qu'un homme ne se peut dire estre auiourd'huy le mesme qu'il estoit hier. Et pourquoy vo^s estonnez vous des mutations iournalieres qu'on void en ces ames plus releuees par dessus le simple vulguaire, lesquelles imitant la nature se trotuerot auoir esté hier d'une religion & auiourd'huy d'une autre? Platon le poëte comicque considerant les ordonnances d'Athenes subjectes à vn changement si frequent que rien plus, disoit que si quelqu'un se fust absenté par l'espace de trois mois seulement, apres son retour il n'eust peu recognoistre sa ville. Le duc de Saxe disoit vn iour de ses voisins de VVitemberg, Je sçay bien ce qu'ils croyoyent l'annee .passée, mais ie ne sçay pas ce qu'ils croyent à present, & encore moins ce qu'ils croyront l'annee prochaine. Par aduenture trouuez vous cete bigarreure d'autant plus

reprehensible qu'elle ne se rencontre pas seulement en la diuersité des siècles, des climats, des personnes : mais en vn mesme temps, en vn mesme pays, les mesmes peuples se trouuent quelques fois differens en leurs opinions. Et c'en est la galanterie. Ainsi la nature se iouant en ses diuersitez se rend esmerueillable en ses effects. Vn mesme soleil, disoit Sextus Empiricus, brusle les regions Ethiopiennes, illumine seulement les hyperborees, foment & recree les nostres : amollit la cire, endurecit le limon : noircit nostre teint, blanchit nos vestemens, & rougit certains fruiçts. J'adjouste à cete consideration ce qui est & plus remarquable encore, & plus conuenable à nostre subiect : en vn mesme arbre plusieurs pomes nourries d'vn mesme aliment, exposées à vn mesme aspect du soleil, se trouuent esmaillées de couleurs differentes. Et vous esbahissez vous de voir ce grand pré de la religion parfemé de tant d'especes de fleurs agreables ? Vn mesme vent represente autant de diuers sons qu'il y a de tuyaux dans vne orgue, & le sifflement du serpent qui donne les

particulieres inspirations à l'heresie lui fait entonner vne nouvelle harmonie composee de discordãs accords. C'est cete tour de Babel en la fabrique de laquelle les vns n'entendoyent point le langage des autres. En voulez vous vn exemple? S'il est question de traicter en quelle maniere le corps du Seigneur est en l'Eucharistie, quelquesvns le disent *adesse*, les autres *in esse*, & d'autres encore *subesse*. Les vns tiennent qu'il est avec le pain, les autres sous le pain, les autres autour du pain. En somme *Dominus confudit labium*. Aussi les saincts Peres considerans cete gentille souplesse de l'heresie, qui se monstre si subtile en ses changemens, si plaisante en ses varietez, si facile à receuoir les nouvelles impressions qu'on luy donne, ont pris plaisir à nous depeindre sa nature par plusieurs belles comparaisons. Sainct Gregoire Nazianzene la faict semblable aux chameleons qui reçoüët toutes sortes de couleurs qui leur sont presentees, sainct Hierosme aux leopards qui sont marquez de diuerses taches, sainct Iean Chrysofome aux singes imitans tout

ce qu'ils voyēt faire, & encore aux serpens varieez de diuerses couleurs. Mais pour tout cela, messieurs, ne l'estimez pas moins vniuerselle. Ne dōnez point cet aduantage à vostre Eglise que pour auoir vn consentement plus general & plus arresté es articles de la croyance elle en soit plus catholicque. Celle des hereticques s'appelle aussi bien que la vostre Chrestienne, catholicque, apostolicque; & ne tiendroit pas en vous qu'elle n'adiousta encore à ces qualitez celle de Romaine si on vous laissoit faire. Mais ie vous prie n'attendez pas qu'elle en prenne iamais le tiltre: & si ma coniecture ne me trompe en voicy la raison: I'ay appriſ de Iustin, Tertulian, Irenee, & plusieurs autres temoins irreprochables, que les hereticques estoient successeurs de Simon Magus, lequel on sçait auoir esté grand ennemy de saint Pierre. Or si ceux qui president à l'Eglise Romaine sont assis au iourd'huy en la chaire de saint Pierre, faut il s'esmerueiller si les successeurs de Simon Magus ont vne antipathie naturelle avec les successeurs de saint Pierre? Nō certes, il ne faut point
 s'estonner

s'estonner si ceux qui se pretendent au-
 iourd'huy depositaires de la pure do-
 ctrine euangelique ont ce dessein prin-
 cipal de ruiner l'authorité du souueraĩ
 Pontife, & si par vne certaine cabale ils
 le tiennēt pour ennemy de Iesus Christ.
 Je dis ennemy de Iesus Christ; car c'est
 la seule raison pour laquelle ordinaire-
 ment ils l'appellent Antechrist par cō-
 tumelie, & non par honneur en la sorte
 qu'Homere appelloit Vlysse *αὐτίθεον*,
 semblable à Dieu, & Aristote disoit la
 dialectique estre *αὐτίτροπον* à la rheto-
 rique; c'est à dire *ἰσοτροπον*, comme
 l'interprete Sextus Empiricus. Encore
 moins faut il croire qu'ils l'ayent faict
 par charité fraternelle, luy communie-
 quant le plus beau de leurs noms, selon
 le tesmoignage de saint Cyprian qui
 dict *hæreticos secundum euangelicam & apo-
 stolicam contestationem aduersarios Christi &
 antichristos appellatos*. Ce propos du Pon-
 tife de Rome où le fil du discours in-
 sensiblement m'a porté, me rameine en
 memoire vn certain aduantage duquel
 vous auez encore accoustumé de vous
 preualoir. C'est la longue succession de
 vos Papes continuee depuis le temps

de sainct Pierre iusques auioird'hui
sans aucune interruption. Mais l'here-
sie peut à plus iuste tiltre employer cet
argument en sa faueur. Car la successiõ
des pasteurs en vostre Eglise ne trans-
met ordinairement les charges qu'aux
personnes estrangeres, & quelquesfois
aux collaterales, où le ministere de l'he-
resie passe ordinairement par droict de
successiõ en la ligne directe. Et mesmes
afin que ce droict hereditaire puisse es-
tre entretenu plus exactement, les ma-
riages sont permis aux ministres. De
maniere que les enfans qui naissent de
la semence ministeriale non seulement
ayans succé la doctrine paternelle avec
le lait de la nourrisse, mais qui plus est
par vn special priuilege estans tellemēt
purs, des leur conception que sans be-
soin de baptesme particulier ils sont
tenus pour baptisez en la foy de leurs
parens, vous pouuez penser avecque
ces dispositiõs naturelles le beau moyé
qu'ils ont puis apres de se rendre capa-
bles de donner la pasture spirituelle à
leur petit troupeau. Je pourrois enco-
re avec autant de raison retorquer con-
tre vous ce que vous presumez des mi-

faciles pour la confirmation de vostre croyance, comme si les hereticques n'é auoyent pas chez eux de beaucoup plus estranges que les vostres, & plus esleuez au dessus de là nature commune. Je laisse ceux qu'ils ont essayé de faire autresfois, & ceux qu'ils peuuent encore esperer à l'aduenir; pour vous en rapporter seulement vne couple de ceux qu'on leur void faire tous les iours. Est ce pas chose bien repughante à l'ordre de la nature que de voir deux contraires assemblez en vn mesme subject? & toutesfois l'heresie aussi bien que la gētilité se peut venter auourd'huy d'en auoir trouué le secret; faisant d'vne nouvelle société ioindre la foy & l'infidelité tout ensemble. En voicy le témoignage de Tertullian; *Ethnici non credendo credunt; Heretici credendo non credunt.* L'autre miracle n'est pas moins anormal, lors que celuy qui se presente à la cene a cete particuliere puissance de faire que le corps du Seigneur soit où ne soit pas en vn morceau de pain, selon que bon luy semblera de croire où de ne croire pas qu'il y soit. Mais i'ay tort de m'arrester si long temps à defendre

vne secte innocente contre ces blâmes ordinaires qui ne luy sont reprochez que par ses ennemis, & dont ie crains que la refutation me rende suspect de collusion, qu'on soupçonne qu'en l'excusant ie l'accuse, & me montre plustost preuaricateur qu'aduocat. Ie viens doncques aux principaux chefs des loüanges qui luy sont iustement deues. Et pour commencer par le nom qu'on luy donne, certes on a raison de l'appeller religion reformee. Religion, dis-ie, non pas que ceux qui en font professionnent vne vie plus religieuse que les autres. *Net enim fidei potest conuenire, vt religionis meritis excreuisse vid eantur qui religionem aut la dando creuerunt, aut crescendo laferunt,* disoit le docte Africain. Ce n'est point aussi selon la commune opinion de plusieurs par vne certaine figure qui faict exprimer le contraire de la nature de la chose signifiée par le mot, comme quand on appelle la guerre *bellum* parce qu'il n'y a rien moins beau, le pont Euxin à cause de son dangereux abord. Car de dire selon ces exemples qu'il n'y a rien si peu religieux que la religion des hereticques iamais aucun d'eux ne

l'aduouera, non plus que de dire que ce mesme mot puisse estre applicqué à la significatiõ de deux choses contraires, comme en Latin *piaculum* pour le mal & pour l'expiation du mal, en Grecq *αργος* pour dire prompt & tardif, en Hebreu *purificati sunt* pour *peccauerunt* dans le ch. 8. des nombres, & ailleurs souuent *benedicere* pour *maledicere*. Car ce n'a iamais esté l'intention de ceux qui se disent estre de la religion, que d'entendre par ce terme la mauuaise religion aussi bien que la bonne. Encore moins voudrois- ie prendre ce mot pour le malheur ou l'infamie, en la sorte que Nonius Marcell^o interprete les iours religieux, c'est à dire infames ou malencontreux, non plus que selon Aulugelle & Macrobe à *relinquendo, quod nefas sit attingere*. Mais plustost selon l'etymologie des bonnes gens, *Religio* à *reliigando*, parce que les heretiques sçauent parfaictement bien l'artifice non seulement de se liguier entre eux en ce qui concerne principalement l'entretien ou l'aduancement de leur party, mais encore au besoing ils sçauent dextrement pratticquer le syncretisme ancien des Candiots, selon

l'opportunité des affaires s'allians avec toutes sortes de personnes pour combattre vn ennemy commun des religions nouvelles. On l'appelle aussi reformee, parce qu'elle ne peut long temps demeurer en vne mesme forme, ains comme l'ancien Prothee elle se reforme & transforme en tant que besoing est ou seroit en vne infinité de figures. Voila ce qui concerne le nom. Quant à son origine, comme il arriue ordinairement que le pere est plus incertain que la mere, aussi ie me trouue vn peu plus empesché à trouuer la tige du costé paternel que du maternel. Quelques vns pour pereluy donnent vn certain François de natiō, lequel à dire le vray pour la viuacité d'entendement, la netteté de style, & la diuersité de lecture eust esté fort recommandable, *si mens non la-ua fuisset*. On dict que cet homme par quelque reuelation particuliere ou autrement auoit trouué le puis de Democrite, dedans lequel il auoit beaucoup sué pour en retirer la verité : & durant toute sa vie n'en ayant sceu puiser que de la bourbe, comme il pensoit sur la fin de ses iours auoir descouuert la pu-

Le source d'eau viue, il arriua de mal-
 heur que la terre fonda sous luy, qui le
 fit tomber quelques toises plus bas, *illuc*
unde negant redire quemquam. Mais ceux
 de sa secte à qui seuls il appartient de
 iuger des choses apocriphes ne tiennēt
 pas cete hystoire pour veritable, tant à
 cause qu'elle ne se trouue pas dans le
 canon des Hebreux, que pource qu'ils
 ne veulent pas que nous iugiōs de per-
 sonne de peur d'estre iugez nous mes-
 mes. Par la mesme raison ils reiettent
 l'opinion de ces autres qui portans plus
 d'honneur aux peuples estrangers, at-
 tribuent à vn certain Allemand l'inuē-
 tion de la pierre philosophale quant au
 spirituel. Et disent que cet homme ayāt
 esté nourry au milieu d'vne nation cu-
 rieuse de rechercher avec beaucoup de
 labeur les plus rares secrets, & speciale-
 ment adonnee au faict des mineraux, il
 luy souuint vn iour d'auoir leues sain-
 ctes escritures *veritas de terra orta est.* Auf-
 sitost il fut espris d'vn extreme desir
 d'aller fouiller cete verité dans les mi-
 nes secretes & les plus profonds ca-
 chots de la terre. Mais il luy aduint cō-
 me iadis à Ixion, lequel pēsant caresser

Iunon n'embrassa que des nuees, desquelles il engendra des centaures, & depuis estant retourné sur terre, comme il se glorifioit par tout d'auoir iouy de la royne des dieux, Iuppiter indigné de cete outreuidance le frappa de son foudre, & l'enuoya aux enfers. Ainsi ce nouuel Ixion, disent ils, pensant iouir de la verité ne trouua que des nuages & des ombres, de la compagnie desquelles il engendra des monstres d'opinions nouuelles, & pour auoir neantmoins publié parmy le monde qu'il auoit cogneu la verité, sa presumption fut punie des foudres du ciel qui l'ont précipité dans les abysses. Mais nous ne trouuons rien escrit de cete histoire, & par consequent ores que les traditions en fissent quelque foy, si ne seroyent elles pas receues par ceux qui ne veulent rien croire sinon ce qu'ils trouuent par escrit. Aussi n'y a il point d'apparence de tirer de ces modernes cerueaux l'origine de l'heresie, puisque son nom mesme tesmoigne assez l'ancienneté de son estre. Il semble qu'elle merite plus iustement l'honneur que luy rend Tertullian, quand il la faict descendre

de ces grands philosophes, ces sept sages de Grèce, dont la science & la vertu estoit tant renommee parmy le monde. *Illi ipsi sapientia professores* (dict-il) *de quorum ingeniis omnis heresis animatur, &c.* dõt il appelle tantost les philosophes patriarches des hereticques, tantost Platon *condimentarium omnium hereticorum*, tantost il dict que *hereses à philosophia subornantur*, & fouuent ailleurs il tesmoigne q̄ l'heresie a emprunté des philosophes payens la substance de sa doctrine. Ce n'est pas que ces bonnes gens luy ayent donné sa derniere façon, car elle a tiré du Iudaïsme, de l'atheïsme, du paganisme, du libertinage, les principaux ingrediens de sa drogue, *tanquam aspis à vipera venenum*, comme dit le mesme Tertullian. Mais les philosophes à tout le moins ont ierté quelques fondemens de pure doctrine, sur lesquels l'heresie s'est depuis esgayee à bastir des palais specieux, qui ont des frontispices superbes, des iardins delectables, des cuisines amples, de belles aduenues, combien que les issues en soyent vn peu facheuses. Et comme les commencemēs de toutes choses sont rudes encore &

imparfaits, aussi ces bons philosophes n'auoyent que des maximes grossieres, lesquelles depuis selon la polliſſure qu'on leur a donnee ont receu des formes agreables: ny plus ny moins que les metaux fraiſchement tirez des mines ſont encore impurs en leur maſſe, mais apres auoir paſſe par les mains de diuers ouuriers ils acquierent vn éclat plus luisant, & prennent telle figure qu'il plaist à l'imaginatiõ de ceux qui les manient. Il n'y a rien ſi petit qu'vn grain de moutarde, & toutesfois avec le temps il produict vne tige ſi haute que les oiſeaux du ciel ſe viennent percher ſur ſes branches. Il eſt de meſme de l'heresie: la ſemence n'en paroist quaſi rien, mais elle s'aduance en vn moment, & comme diſoit Ouide de la renommee

é minimo ſua per mendacia creſcit.

Ou bien cõme dedans Homere la deeſſe Eris ſœur & compagne de Mars de ſõ commencement fort petite s'accroist en telle forte que marchant ſur la terre elle heurte les cieux de ſon chef: auſſi l'heresie pour pluſieurs conſiderations iuſtement comparable à cete deeſſe de

discorde, & qui s'augmente speciale-
 ment par le malheur des guerres, s'esle-
 ue en telle maniere, que ses fondemens
 estans dedans la terre, le bastiment tou-
 resfois de sa doctrine n'estant qu'esprit
 s'euapore subtilement, & s'eslance si
 haut qu'on vient en fin à le perdre de
 veuë. Mais il est temps de vous deduire
 son extraction du costé maternel, où ie
 trouue beaucoup moins de difficulté
 qu'à la recherche du pere: car d'un cō-
 mun consentemēt on luy donne la Li-
 berté pour mere. Liberté de tout temps
 recogneue pour chose inestimable. Li-
 berté plus chere que la vie, pl⁹ pretieu-
 se que tout l'or & les tresors du monde.
 C'est cete liberté qui a mis les heretic-
 ques hors de page, qui de fils de famille
 qu'ils estoient les a emancipez, ou plu-
 stost de serfs les a rendus libertins. De-
 puis que cete mere les a mis au monde,
 ils ne sont plus subjects à croire que ce
 qu'ils veulent. Les ieusnes, les con-
 fessions, & tout le reste qui vous
 est obligatoire ne leur est qu'arbi-
 traire; & ce franc arbitre mesmo
 qu'ils reiettent en toute autre chose,
 ils l'approuent en l'eslection de la

foy & l'abstinence des bonnes œuvres.
En somme ils chantent avec le poète
ancien

*Depuis que le preteur avecque sa baguette
M'a faict maistre de moy, & qui m'empeschera
De faire desormais tout ce qu'il me plaira?*

Il est vray que comme par les priuileges de cete mesme liberté ils ne font tenus d'alleguer de chasque passage que ce qui faict pour eux laissant le reste pour les autres, aussi n'estoyent ils pas obligez d'adiouster cete exception que le poète auoit mise incontinent apres,
*Pourueu qu'il n'y ait rien de ce que la rubricque
De Mesure a iadis remarqué pour inique.*

Et par consequent donc avecque pareille licence doiuent ils retrencher la mesme exception que les anciens encore grossiers adioustoient à la definition de la liberté, quand ils disoyent que c'est vne faculté de faire ce qu'on veut, sinon que l'on soit empesché par la force ou la loy. Ces payens, disent ils, auoyent vne liberté trop seruille, il la faut rendre la plus absoluë qu'on peut, autrement elle n'est point vrayement liberté. Or puis qu'ainsi est, quel iugement peut on faire de vous à comparai-

son de ces âmes libertines, Messieurs les Catholiques qui vous astreignez à tant de regles estroittes, tant de vœux, tant de jeusnes, & tant d'austeritez de vie? Sinon que vous voulez imiter ceux lesquels jadis ayans trouué l'usage des bons fruidts vouloyent encore se repaistre de gland. Car s'il est ainsi qu'ils ont nouvellement descouvert vn chemin de paradis si court, si facile, si delectable en toutes façons, tout plein de miel & de roses, pourquoy prenez vous tant de peine à chercher le fiel & les espines? pourquoy vous lassez vous en desvoyes si longues, si malaisees à tenir, & si ennuyeuses? Vous me direz qu'elles sont bien plus seures, & qu'au contraire leur chemi est fort hazardeux: qu'il est plaisant à la verité, mais qu'au bout de la carriere il se trouué vn dangereux precipice duquel il n'y a point d'issue. Ce sont de beaux discours, & par aduenture en pourroit il estre quelque chose, mais ie m'asseure que vous n'en parlez que par ouir dire, aucun de vous n'a iamais veu ce precipice qu'en peinture, & ne le verra peut estre iamais autrement. Et bien qu'il y ait de l'apparence en vostre

dire, il leur est neantmoins permis de n'en rien croire, & de la mesme liberté qu'ils nient vostre purgatoire ils peuvent aussi bié nier leur enfer. Au moins ne leur pouuez vous contester la prerogatiue qu'ils ont par dessus vous, de preuenir les contentemens que vous espérez; & faire leur paradis en ce monde, au lieu que l'entree vous en est interdite durant la vie; & cete mort qui termine leur felicité n'est que le commencement de la vostre. En somme ie trouue que pour le repos de la conscience & la tranquillité de l'ame il n'y a rien au monde si beau que la douceur & la facilité tant recommandee iadis par ce grand personnage Epicure. De laquelle outre les marques précédentes celle cy merite encore estre cotee, qu'au lieu que vous autres pour le spirituel recognoissez diuers chefs subalternes, & par dessus eux vn qui a le gouuernement general de l'Eglise; eux au contraire à peine receuroyent ils vn chef vniuersel, qu'ils portent bien peu de respect aux particuliers qui sont establis dessus eux. On dit que les Ephesiés après auoit chassé de leur ville Hermo-

dore qui estoit homme de bien, disoient
 d'une commune voix *ἡμεῶν μὴ εἷς ὀνήτιος*
ἔστω, c'est à dire comme Ciceron l'in-
 terprete; *Nemo de nobis unus excellat*. Les
 hereticques, comme ordinaires obser-
 uateurs des loüables coustumes, imitēt
 heureusement cet exemple; ayans
 mieux viure en vne belle & honorable
 confusion; que d'establir sur eux vn
 chef vniuersel qui gouerne le reste
 sous sō autorité. Certes s'ils ne sōt du
 toutacephales, au moins tiennent ils en
 cecy de l'humeur Iudaique: car comme
 les Iuifs se disoyent n'auoir point d'au-
 tre Roy que Cæsar; aussi les hereticques
 ne veulēt point se soubmettre à la sou-
 ueraine puissance d'aucun chef que du
 Roy, & encores à condition qu'il ne fe-
 ra le plus fort, & qu'ils auront de bon-
 nes villes en ostage pour luy resister
 quand ils voudront. Il faut qu'avecque
 vostre permission i'adiouste cet autre
 traict de douceur qui a tant attiré de
 gēs credules à leur party. C'est de pres-
 cher ordinairement la misericorde &
 la grace de Dieu, le sang du Sauueur, la
 foy, les escritures: sans y donner l'as-
 faisonnement de ces interpretations
 par lesquelles vous avez accoustumé de

rendre la voye du ciel trop estroite à leur gré. Car outre les escritures vous donnez lieu aux traditions, avec la foy vous desirez les œuures, avec le sang du Sauueur vous demandez l'application, avec la grace d'enhaut vous meslez vostre franc arbitre, avec la misericorde de Dieu vous assemblez sa iustice. Est il pas bien plus plaufible d'estendre tellement la misericorde & la bonté diuine, qu'elle rende le chemin de paradis accessible aux fideles sans difficulté, sans distinction, sans restriction aucune, que de vouloir (comme ils disent que vous faictes) donner des bornes à vne chose infinie? Et afin que vous recognoissiez qu'ils ne parlent point sans autorité fondee en la plus ancienne theologie, Plutarque nous apprend que les premiers maistres qui ont enseigne ce qu'il faut croire des dieux ont esté les poëtes, les philosophes, & les legislateurs. Et ce docte pontife Sceuola selon le tesmoignage de saint Augustin distinguoit les trois sortes de dieux selon les traditions des poëtes, des philosophes, & de ceux qui gouuernoient les republicques. Or selon tous ces authen-

ticques

ticques theologiens les hereticques
 trouuent la clemence des dieux telle-
 mēt rehaulsee par deff^s la iustice, qu'ils
 reputedoyent impieté aux Chrestiens
 de n'estendre point plus auant que les
 payens la grace & la misericorde diui-
 ne. Les theologiens du temps passé,
 dict Plutarque, qui sont les plus anciés
 philosophes, mettoyent entre les mains
 des dieux des instrumens de musicque,
 non pas peut estre comme il pense afin
 de monstrer qu'ils sont auteurs de la
 consonance harmonique qu'on void
 en toutes choses, mais plustost pour
 tesmoigner la douceur qui les rend sur
 tout recommandables au gère humain.
 Les statuaires & les peintres represen-
 toient la figure d'Apollon tenant de la
 main droicte les Graces, de la gauche
 son arc & ses fleches, pour enseigner
 qu'il estoit prompt à la grace & tardif
 à la rigueur. Nous lisons aussi dedans
 Athenee que iadis on ne faisoit point
 de coupes de grandeur excessiue sinõ
 pour les dieux, lesquels on representoit
 avec ce grand calice qu'on appelloit
πυτορ, afin de faire entendre que les
 dieux n'vfoient iamais de chastiment

finõ quãd le vin les mettoit en cholere:
 Voila les belles opinions que ces vene-
 rables Theologiẽs du temps passẽ nous
 ont laissẽ par escrit de la clemence &
 bontẽ de leurs dieux: Je tais à dessein
 vne infinitẽ de considerations deduites
 ingenieusement par Plutarque en son
 traictẽ de la superstition, par lesquelles
 faisant les dieux si doux que selon son
 iugement c'est superstition de les crain-
 dre, il se rend tellement fauorable au
 party de l'impietẽ qu'il fournit aux he-
 reticques des argumens specieux pour
 les faire aussi facilement monter de
 l'heresie à l'atheisme qu'ils sont pre-
 mierement paruenus à l'heresie par l'es-
 chelon de la libertẽ. Passons maintenãt
 à la puissance de l'heresie, & iugeons
 combien il faut qu'elle soit grande, puis
 qu'elle marche soubs les enseignes de
 ce grand capitainẽ que l'Escriture mes-
 me qualifie le prince du monde: Mais
 pour n'emprunter point du chef qui la
 conduit les marques de sa valeur, con-
 siderez combien elle approche des plus
 souueraines. Ce fut vne marque de la
 puissance du Sauueur quãd il dict qu'a-
 pres la destruction du temple de son

corps il pouuoit le restablir en trois iours. Et les hereticques ont laissé des tesmoignages de leurs exploicts valeureux en la demolition de voz eglises materielles, lesquelles ils ont reduictes en tel estat qu'il faudroit ou n'auoir point de memoire du passé, ou n'auoir point encore d'yeux pour ne veoir à present les ruines qui font assez paroistre quelle doit estre la force qui a peu destruire en si peu de temps ce qu'à peine en plusieurs siecles auoit on peu bātir. Vrayement ie croy que vous voudriez bien n'auoir point ny de memoire pour vous reslouuenir de ces tragedies, ny d'yeux pour en voir les vestiges. Mais ie veux interrompre le discours importun de ce subiect funeste, pour vous faire voir que l'heresie a bien encote vn autre moyen de vous combattre, qui ne luy donne pas moins d'aduantage sur vous que la force & la violence. C'est l'astuce & la fraude que saint Augustin appelle *spiritū versipellis astutiā, quo solent hereticorū feruere præcordia*. Ie ne veux pas dire que ce S. pere ait dōné à la finesse des hereticques cet epithete *versipellis* pour auoir souuēt chāgé la peau de

liō en celle de renard selō l'oportunité des tēps & des affaires. Mais ie puis sans flatterie leur donner cete loüange assez recogneuë par l'experience ordinaire, qu'il n'y a subtilité dont ces mesfieurs ne se foyent aduizez pour fortifier leur party; iusques à escrire & prescher en public des impostures; des fautes, des calomnies, peruertir les escritures, & destourner le sens des passages par traductions infidelles, interpretations vitieuses, retrenchemēs de mots, de lignes, & de pages entieres. En voicy la deposition de Tertullian, *Ita semper heretici aut nudas & simplices voces coniecturis quo volunt rapiunt, aut rursus conditionales & rationales simplicitatis conditione dissoluūt.* Et en vn autre liure, *De manibus heretici praecidendis non miror si syllabas substrahit, cum paginas totas plerumque subducit.* Que vous en semble messieurs? Est ce pas biē entendre son mestier? Et si ne pensez pas que pour vser de ces subtilitez ils en foyent plus blasmiables, car a l'encontre de ses aduersaires il a tousiours esté permis d'employer les ruses aussi bien que les armes, selon le tesmoignage du poëte qui disoit

Qu'importe d'estre combattu

Par le dol ou par la vertu?

Les Jurisconsultes mesmes appellent bonne la fraude dont on vse contre son ennemy. Aussi plusieurs grands personnages recognoissans cete gentille industrie l'ont honoree de belles similitudes, comme quand Origene compare les hereticques tantost aux renards de Samson, tantost aux faux monnoyeurs, saint Hierosme aux araignes qui prennent les mouches dedans leurs toilles deliees, tout ainsi que les hereticques attrappent les simples par leurs subtilitez. Mais que direz vous si outre toutes ces loüanges nonpareilles ie mets encore en auant tant de bonnes œuures qu'ils font? il semble à la verité que c'est vn moyen peremptoire de fermer la bouche à la medifance de ceux qui leur veulent du mal. Et toutesfois on ne peut dissimuler qu'ils ne facent vne infinité d'actions d'autant plus meritoires que non seulement par excez d'humilité ils croyent n'y auoir point de merite, mais aussi par excez de foy ils croyent que les œuures ne sont point necessaires à la iustificatiõ du Chrestieñ.

Certes chascun recognoist qu'ils baptisēt, qu'ils font fauorables aux voyageurs, ils visitent les malades, consolent les affligez, secourent les oppressez &c. Et afin que vous ne pensiez point que i'aduance en leur faueur des recommandatiōs non tāt vrayes qu'affectees pour seruir à ma cause, ce grand saint Basile vous rēdra tesmoignage expres de tout ce que ie viens de dire. Il est vray qu'il adouste q̄ tout cela n'est que simulation qui se fait à dessein pour mieux seduire le simple peuple par vne exterieure apparence de bien. Mais vous sçauiez que saint Basile n'aimoit pas les heretiques, & pour cete consideration il est reprochable, aussi bien qu'une milliaice de semblables tesmoins qui sont d'autant plus suspects qu'ils leur sont ennemis. Et bien, direz vous, ie veux qu'ils fassent de bonnes œuures. Il n'y a religion si mauuaise en laquelle on n'en voye practiquer de bonnes & de meschantes. Voire en la leur mesme autresfois on a veu que pour y attirer le peuple par quelque exterieure apparence de bonne vie, on faisoit mine d'abhorrer les danfes, les iuremens, la luxure,

Mais quoy de la doctrine ? C'est là où ie vous attendois, pour vous monstrier son excellence en ce que les hereticques laissant en arriere la vostre comme trop vieille & trop commune à tout le monde, ils en ont vne plus recente & plus rare, & laquelle ie m'asseure que vous mesmes en plusieurs poincts iugerez d'autant plus receuable que par rencontre ou autrement elle s'accorde à la vostre. Conformité que les hommes de syncere iugement iamais ne trouueront estrange. Car si l'asnesse de Balaam autresfois a parlé,

Si quandoque olitor fuit opportuna locutus, pourquoy ne peut il quelquesfois échapper aux hereticques vn bon mot? Si faiët certes, aussi bien qu'à leurs maistres, desquels voicy ce que dict Tertulian, Planè non negabimus aliquando philosophos iuxta nostra sensisse. Testimonium veritatis est etiam exitus ipsius. Nonnunquam & in procella confusis vestigiis cœli & freti aliquis portus offenditur prospero errore, nonnunquam & in tenebris aditus quidam. & exitus deprehenduntur ceca felicitate, sed & natura pleraque suggeruntur quasi de publico sensu quo animam Deus dotare dignatus est. Et si ne

pensez pas que la cognoissance de leur doctrine pour rare qu'elle soit laisse d'estre communicquee au vulgaire. Non, les artisans mesme avec des mains pollues des ordures de leur mestier manient les sacrez cayers, les femmes en desmeslent les difficultez comme le fil de leurs escheueaux, & les petits enfãs en vont à la moustarde. Mais pour en parler franchement & sans passion, quel contentement interieur pensez vous que reçoivent les freres en leurs conferences ordinaires, & specialemēt aux dimanches, lors qu'au retour du presche *it nigrum cāpis agmen*, & que lon y void toutes sortes de gens donner d'estoc & de taille, à tors & à trauers sur l'explication des sainctes escritures? Vous verriez les compagnōs de boutique (qui volontiers ne sont pas lors à ieun) tantost practiquer le sens literal de ces paroles *Eruēt aut cor meum verbum bonum*, tantost avecque la ferueur du double esprit qui les anime interpreter chascun en son sens les propheties du vieil testament, tantost decider à coups de poing les questions controuerses. Vous verriez des troupes de femmes

s'entretenir de mille beaux discours, comme de la mauuaise vie des prestres, des abus de l'Eglise Romaine, de la pureté de la leur, & autres semblables subjects qu'elles sçauent d'vne science infuse par leurs ministres. Vous verriez mesme iusques aux petits enfans begayer de leur catechisme, & monstrent en verd vne belle esperance de la zizanie que le temps fera croistre. Je pourrois icy m'arrester à vous deduire l'vtilité de l'heresie, si elle ne vous estoit assez manifeste, en cela principalement que par le tesmoignage mesme de saint Augustin la dissension des hereticques confirme de plus en plus vostre vnion, leurs entreprises exercent vostre patience, & leur subtilité resueille vostre negligence. *Multa (dict-il) a fidei Catholicam pertinentia dum hereticorum calida inquietudine agitantur ut aduersus eos defendi possint, & considerantur diligentius, & intelliguntur clarius, & instantius predicantur, & ab aduersario mota questio discendi existit occasio.* Qui faict que vous ne pouuez dissimuler l'obligation que vous auez à la religion hereticque d'estre cause en quelque façon de ce lustre qui decore la

vostre. Mais à cete vtilité singuliere si ie
 veux encore adiouster la necessité ; ie
 croy que vous ne m'en defauierez
 pas, au moins ne le pouuez vous faire
 sans defauiier saint Paul qui tient
 pour chose necessaire qu'il y ait des he-
 resies. Et à la verité comme en la mede-
 cine on recognoist vtile & necessaire
 l'vsage des ventoses pour faire attra-
 ction du mauuais sang, & des cauteris
 pour descharger le corps des mauuai-
 ses humeurs : comme les araignees &
 les chenilles seruent à purger la corru-
 ption de l'air, & les cloacques à rece-
 uoir les immondices des rues: aussi de-
 dans le corps de la republicque Chre-
 stienne est il expedient qu'il y ait vne
 retraits des infideles, vne Poneropo-
 lis d'Alexandre, vn receptacle des moi-
 nes reniez, des libertins, & en general
 de tous ceux qui par l'infection de leur
 air pourroyent endommager le reste.
 Qui est vn argument duquel ie pour-
 rois me seruir en passant contre ceux
 qui nient que les hereticques soyent
 en l'Eglise. Car pourquoy ne peut
 on pas dire qu'ils sont en la nasselle de
 saint Pierre comme la sentine est de-

dans le nauire? Ne pensez pas pourtant
 que pour approuuer en quelque maniere
 la sequestration de leur compagnie
 ie veuille approuuer la rigueur de ceux
 qui les ont autresfois condamnez aux
 peines temporelles, ou de ceux qui au
 lieu des remedes lenitifs leur voud-
 roient applicquer les feux & les cau-
 teres. Car à quel propos les cauterer
 à ceux qui ont desia les ames cauteri-
 fees, & les feux temporels à ceux que
 vous croyez estre destinez aux flammes
 eternelles? Ceux qui les traitent plus
 fauorablement se sont bien contentez
 de leur fermer la porte des honneurs,
 leur oster le pouuoir de tester, les pri-
 uer du droit de succession, les punir
 de bannissement, d'infamie, & au-
 tres peines legeres. Quelques au-
 tres encore plus gracieux tiennent
 que les hereticques ne doiuent
 point estre assubjectis aux pei-
 nes temporelles, qu'ils sont plus
 dignes de compassion que de suppli-
 cie, & de pitié que d'enuie, qu'on
 peut employer en leur cause ce
 que les Empereurs Marcus &

Cōmodus rescriuirent vn iour en celle d'vn pauure insésé, *Potes de modo p̄neci⁹ dissimulare, cū satis furore ipso puniatur*; bref s'ils ont merité quelque chastimēt, qu'il en faut reseruer l'execution à la iustice diuine, comme l'heresie estāt du nōbre de ces choses *quas ad vindices deos mittimus*, dict Seneque. Car ainsi mesme la constitution de l'Empereur Alexandre laisse le mespris de la religion à la vengeance de Dieu, & Tibere dedans Tacite dict que les dieux prennent soing des iniures qui leur sont faictes. Mais pour ne m'engager point à la decision de cete question qui seroit d'vne trop longue haleine, ie me contenteray de m'estre acquitté iusques icy de la promesse que ie vous auois faicte, & du deuoir auquel ie suis obligé par la charge que i'ay prise en cete compagnie d'estre aduocat des miserables. En cete qualité ie vous requiers, Messieurs, de vous monstrier fauorables à cete honneste courtisane qui se vient ietter entre vos bras, qui se prosterne & prostitue deuant vous, toute honteuse, infame, & mesprisee du monde. Donnez quelque retraicte chez vous à cete pauure vaga-

bonde qui ne sçait plus tantost à quel dieu se vouër. Honorez la de vos embrassemens. Monstrez vous aussi charitables en son endroit qu'elle l'est envers tout le mōde. Et si vous ne la pouuez aymer pour en faire la recherche, au moins ne luy soyez point ennemis tellement irreconciliables que vous ne receuiez sa recognoissance: de peur que se voyāt rebutee d'vn chascun, se mespris la porte à vn extreme ennuy, de l'ennuy au desespoir, & du desespoir à sa derniere perte.





DISCOVRS DOVZIESME
DE L'OMBRE.

Par le Sr. FÖRNIER Docteur es
Droicts.

MESSIEURS, c'est vne histoire assez commune que celle qu'on raconte de Demosthene, lequel traictant vn iour d'affaires de consequence en publicque assemblee de ville, & ne pouuant autrement se concilier la faueur du silence, s'aduifa de reciter aux assistans le different qui se meut autresfois touchant l'ombre d'vn asne entre celui à qui il appartenoit & celui à qui il l'auoit loué, chascun d'eux pretendait auoir plus de droict que l'autre en la iouissance de la commodité de cete ombre. Mais les ombres des historiëns qui nous ont laiss-

se par écrit ce discours, me pardon-
 noient, si l'interprete autrement
 qu'eux l'intention de ce grand ora-
 teur: Ils nous ont voulu faire accroi-
 re que son dessein estoit de mendier
 l'attention des auditeurs par le rap-
 port de quelque chose legere, & leur
 faire reproche de ce qu'ils escou-
 toient plus volontiers vne fable de
 l'ombre d'un asne que les propos se-
 rieux de choses importantes. Et ie
 veux plustost croire que la coustume
 ordinaire des orateurs estant de s'ac-
 querir la bien-veillance du peuple
 par la recommandation de la grandeur
 du subject; Demosthene ne pouuoit
 rencontrer vn plus noble argument
 pour impetrer l'audience de la compa-
 gnie que de traicter de cete ombre.
 Subject vraiment aussi digne de la
 chaire des orateurs plus fameux que
 de l'eschole des plus renommez phi-
 losophes, lesquels selon le tesmoi-
 gnage de Lucian n'ont pas desdai-
 gné de l'employer en l'exercice de
 leurs plus celebres disputes, πάντες
 περί οὗτ' οἰκίας μαχονται οἱ φιλοσοφῶντες.
 Ce qui faict que suiuant aujourd'huy

les vestiges de ces grands personnages; au lieu d'apprehēder le blasme d'auoir choisi vne matiere trop basse; i'ay plus d'occasion de craindre la censure de ma temerité en vne si haute entreprise. Mais la faueur que vous auez cy deuant monstree es discours de quelques ombres en particulier; me donne esperance que n'aurez pas moins agreable ce peu que ie vous veux deduire en general des ombres. La Nuidt dont vous auez entendu nagueres en ce lieu les loüanges, qu'est ce autre chose, si nous en croyons les mathematiciens, que l'ombre de la terre interposee entre nous & le corps du soleil? L'heresie dont aussi nos panegyricques vous ont representé les merites, qu'est ce autre chose sinon vne ombre de la verité? En l'amour; en l'ignorance, en l'yuresse, dont nous auons traicté, combien se peut il remarquer de belles & differentes ombres? En la flatterie dont la nature vous a esté depuis peu si naifuelement depeinte de ses vifues couleurs, reconnoissez vous pas vne ombre apparente de la vraye amitié? Mais comme nous voyons souuent les pour-

traicts

traictés de plusieurs choses viles surpasse la valeur de ce qu'ils representent, aussi cete ombre de l'amitié paroist plus estimable en ce qu'elle aduance plus de personnes, elle est mieùx receuillie en la maison des grands, & par ses artifices couuerts se faict valoir parmi le monde plus amateur volontiers des ombres que des veritez. Aussi Plutarque appelle les amitez communes des ombres & des images de l'amitié fraternele, *σπίαι καὶ μινιμματα, καὶ εἰδωλα τῆς φιλαδελφίας*. Et toutesfois ces ombres surpassent tellement l'excellence des veritez, & ces images font tellement honte à leurs originaux, que le mesme auteur dans le mesme traicté confesse qu'on voyoit de son temps l'amitié aussi rare entre les freres comme la haine l'estoit auparauant. Ces aduersitez ordinaires à la rencontre desquelles nous prenons l'espouente, comme l'aspic qui se redresse à l'obiet de son ombre, ces communes afflictions de l'vtilité desquelles aussi vous auez entendu les discours, semblent vn mal au iugement du vulgaire, mais les plus sages n'y reconnoissent qu'vne ombre de mal

seulement. Ombre toutesfois singulierement profitable à ces âmes que l'aïse & la prosperité continuelle porteroit incontinent à la mescognoissance & l'oubly de ce qui leur doit estre le plus recommandable. Et ne sçay si c'est point de cete sorte d'ombre de laquelle ont entendu parler ceux qui nous ont laissé par escrit la fable de celuy qui combattoit son ombre ne plus ne moins qu'un ennemy viuant & animé, avec pareille ardeur qu'Vlysse dans Homere faict la guerre aux ombres, ou Enee dans Virgile

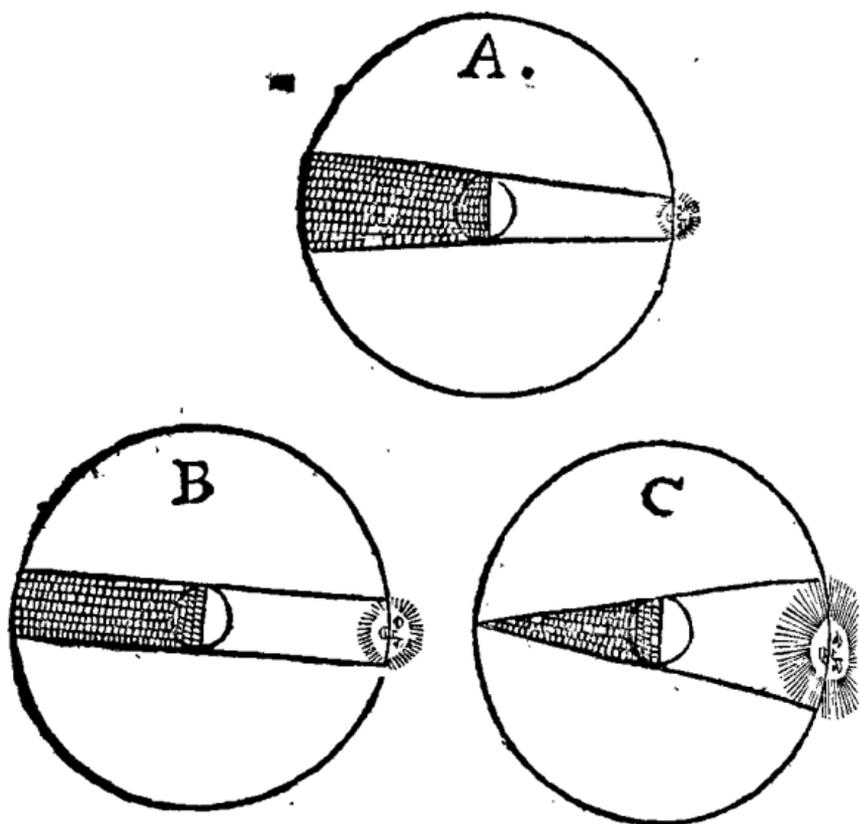
ferro frustra diuerberat umbras.

Ce pauvre malheureux à chasque fois qu'il rencontroit son ombre de front, il entroit en telle cholere, qu'aussitost il mettoit la main à l'espee, & comme en la poursuiuant il la voyoit tantost à costé droict tantost à gauche, tantost deuant tantost derriere, & à mesure qu'il luy donnoit des coups d'estoc ou de taille elle les luy rendoit tout semblables, il s'imagina qu'il n'y auoit rié plus adroit, plus subtil, plus à craindre que l'ombre. Qui fut cause qu'ayant peur d'estre surpris quelque iour à l'impour-

lieu, il s'aduifa de consulter l'oracle, afin de pouruoir à sa feureté, & l'oracle luy respondit qu'il falloit rechercher les lumieres. A la verité ceux dont l'ame craintiue se laisse emporter aisement à l'apprehensió de ces ombres, & des imaginaires coups d'escrime des aduersitez ordinaires qui font laguerre aux mortels, meritēt estre enuoyez aux oracles diuins qui les adresseront aux lumieres celestes : & lors le pere des lumieres leur fera recognoistre qu'ils n'õt affaire qu'à des ombres, & ces ombres encore plus fauorables qu'ennemies. Ettoutainſi que ces anciens exercices lesquels du mot d'ombre on appelloit *οιαμαχίας*, apportoyent du profit sans danger, & par des espreuues legeres redoyēt les hommes plus courageux aux combats serieux, de mesme ils apprendront que les tribulatiōs par lesquelles la prouidence de Dieu nous exerce apportent plus d'vtilité que de dommage, & par des petits essais de nos forces disposent nostre resolution au plus violent combat de la mort. Je ne veux point m'estendre dauantage sur la consideration des ombres en

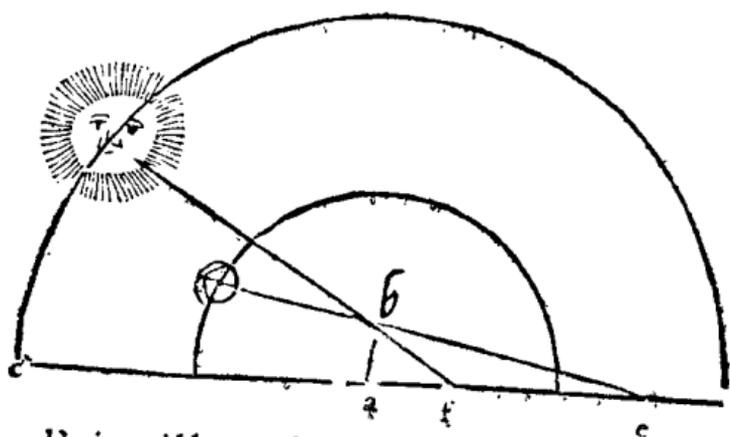
ces choses morales, esquelles j'ay plus besoing de vos instructions que vous de mes discours. Je ne vous diray point ce que vous auez peu voir dans saint Iean Chrysofome; que l'ombre de Dieu est sa parole, de laquelle il s'est feruy comme d'instrument pour creer toutes choses, que cete ombre & cete image, s'il faut ainsi l'appeller, est comme le principal, le modelle, l'original des autres images. Je ne m'arresteray point sur ce que les Hebreux encore ont pris l'ombre de Dieu pour sa protection, exprimans ces paroles de Dauid *in protectione Dei cæli commorabitur*, en cete maniere, *sub umbra omnipotentis*. Peut estre auez vous plus agreable d'entendre le merite des ombres par la lumiere qu'en ont tiré les mathematiciens & les philosophes en plusieurs difficultez & diuerses obseruations dont ie vous presenteray sommairement quelques vnes. Ils nous ont enseigné ce que premierement ils ont appris par la doctrine des ombres, que le soleil est plus grand que la terre. Car s'il estoit plus petit, l'ombre de la terre iroit croissant en largeur iusques à l'in-

finy, & auroit cete forme qui est appellee des Grecqs *καλαθοειδής*, comme vous verrez cy apres en la figure A. S'il estoit d'egale grandeur, l'ombre de la terre s'estendrait en pareille grosseur, comme vne colomne sans fin, & auroit la forme qui est appellee *κυλινδρoειδής*, selon la description qui vous apparoi-
 stra en la figure B. Mais d'autant qu'il est plus grand, l'ombre de la terre va toujours en diminuant, & finalement se termine en poincte vers le ciel de Venus: & partant sa figure est nommee *κωνοειδής*. figure qui se faict toutes fois & quantes que le corps lumineux plus grand que l'opaque est opposé à vn plus petit, d'autant que la grande quantité de la lumiere qui s'espend parmy l'air contrainct l'ombre de s'estendre en estreissant, comme en cete troisieme figure C.

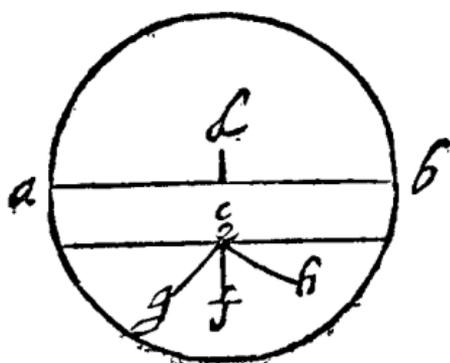


Et c'est ce que vouloit entendre Homere en tous les lieux auxquels il a appellé la nuit thoën, c'est à dire aigue, montrant par là, comme nous apprenons de Plutarque, que l'ombre de la terre qui est ronde comme vne boule se va aboutissant en poincte, tout ainſique le corps d'une pyramide, ou comme dit Pline, *figuram umbrae ſimilẽ metæ acturbini inuerſo, quando mucrone tantum ingruat, neque luna excedat altitudinem.* Mais comme

par cet argument nous descouurons la petitesse de la terre à comparaison du soleil, aussi par la mesme voye sommes nous conduits à l'admiration de sa grandeur au regard de to⁹ les autres corps. Car si elle estoit beaucoup moindre, son ombre au lieu de s'eslancer si haut demeureroit terminee en quelque region de l'air bien plus proche de nous: d'autant que la nature des ombres est de se consumer par l'espace, & se perdre en fin par l'esloignement: comme le vol des oiseaux nous fait voir, en les esleuant si haut qu'ils ne laissent aucune ombre de leur corps sur la terre. Encore voyons nous par les ombres que la lune est situee en vn ciel beaucoup plus bas que le soleil. Car il est certain que plus vn corps lumineux est esloigné de la terre, plus courtes aussi paroissent les ombres de tous corps sur le plan de l'horison: & pl⁹ au cōtraire vn corps lumineux est proche de nous, plus lōgues paroissent les ombres des autres corps, comme il se peut voir en ceste figure,



ou l'aiguille a, b, iette vne plus grande ombre sur l'horison c, d, de l'astre inferieur qui va iusques à e, que du superieur qui se termine en f. Or quand la lune luit, elle iette bien plus auant les ombres de l'aiguille que ne feroit le soleil en pareil degré au respect du cẽtre du monde, en autre temps toutesfois. La lune doncq est beaucoup inferieure au soleil. Par les mesmes addresses nous auõs recogneu que la terre est situee au milieu du monde, puis qu'aux iours des equinoxes l'aiguille qui fait des angles droicts avecque l'horizõ eslãce ses ombres par vne droicte ligne d'orient en occident au leuer du soleil, & puis les renuoye au rebours par la mesme ligne d'occident en orient à son coucher, comme la partie superieure de cete figure nous monstre.



où la terre estant située sur le plan du cercle equinoctial a, b, quand le soleil se leue en a, il iette l'ombre de l'aiguille c, d, en la ligne droite c, b. Et au contraire lors qu'il se couche en b, il esclaire la mesme ombre en la ligne droite c, a: de sorte que ces deux lignes ensemble n'en font qu'une droite. Mais si nous placions la terre en quelque autre lieu hors le plan de l'equateur, les deux lignes du leuer & du coucher ne se rencōtroient pas de mesme pour en faire vne droite. Vous le voyez manifestement en la partie inferieure de la mesme figure, où le soleil se leuāt en a, au temps de l'equinoxe, iette l'ombre de l'aiguille e, f, vers h, & se couchant en b, l'esclaire vers g: & toutesfois la ligne droite e, h, ne fait pas vne mesme ligne droite

avec celle de e, g. Les ombres encore nous montrent combien d'espace de la terre répond à vn degré dans le ciel: dont puis apres le tour entier ayant esté descouvert, il a esté facile de iuger quel estoit le circuit de la terre, à la recherche duquel ont aussi malheureusement que laborieusement estudié ces anciens dont nous voyons tant d'opinions différentes, Eratosthenes, Hipparchus, Aristote, Almeon, Alfraganus, Ptolemee, Dionysiodorus, Thebitus, Fernel, & les autres. Depuis encore on a plus subtilement descouvert la proportion qu'il y a entre la grandeur du soleil, de la lune, & de la terre: Anaximander estoit le soleil egal à la terre, & le cercle sur lequel il est porté 27. fois aussi grand que la terre, Anaxagoras le iugeoit plusieurs fois aussi grand que tout le Peloponese, Heraclite de pareille largeur que le pied d'un homme, Epicure ou de semblable grandeur qu'il nous apparoit à la veüe, ou peu plus ample, ou peu moindre. Eratosthenes en ses liures des dimensions disoit que la mesure de la terre multipliee 27. fois faisoit la mesure du soleil. Mais ny tous

ceux là, ny Possidonius encore, ny les Ægyptiens, n'ont point si bien rencontré que ceux qui depuis ont fuiuy la doctrine des ombres. Quāt à la lune Anaximander disoit que c'est vn cercle 19. fois aussi grād que toute la terre. Quelques vns ont pensé que le diametre du soleil proportionné à celuy de la terre est en proportiō comme de douze à vn, & le diametre de la terre à celuy de la lune est triple, & que la sphere entiere de la terre & celle de la lune entiere à proportion comme de 27. à vn. Mais la leçon des ombres nous a plus apparemment faict cognoistre que le soleil contient la grandeur de la lune 6539. fois & plus, & celle de la terre 166. fois & quelque chose dauantage: qu'il se rapporte à la lune comme 6539203. à 1000. & au regard de la terre la mesme proportion que 1331. a 8. Que la terre est plus grande que la lune pres de 40. fois, & que la lune se rapporte à la terre cōme 125. a 4913. Par ces mesmes moyens nous auons appris la cause & la difference des eclipses de ces deux grāds lumineux que de iour & de nuict nous voyons, & qui nous font voir tout le re-

ste. Nous cognoissons que l'eclipse de lune n'est autre chose qu'une priuation de la lumiere du soleil en la lune, qui se fait par la rencontre de la lune en l'ombre de la terre laquelle est diametralement interposée entre l'un & l'autre astre sçavoir est quand la lune est à pleine se trouue en la teste ou en la queue du dragon sous le nadir du soleil, n'ayant point lors de latitude, ou l'ayant moindre que 65. minutes. D'où il arriue que l'eclipse est vniuerselle ou particuliere, c'est à dire ou la lune est du tout obscurcie ou en partie seulement, selon la portion plus grande ou plus petite de l'ombre de la terre qui luy empesche la communication de la lumiere du soleil. Car quand elle est precisément en la teste ou en la queue du dragon, l'eclipse est generale par toute la terre: d'autant que la lune se trouue lors totalement submergée dans l'ombre de la terre. Mais quand elle est seulement proche de la teste ou de la queue du dragon en sorte que l'ombre de la terre couvre quelque partie de la lune, l'eclipse alors est particuliere. L'eclipse de soleil au contraire n'est point une priuation de lumiere, ains une occultation seu-

lement à nostre regard, causée par l'entremise de la lune en sa cōionctiō avec le soleil, alors qu'elle est nouvelle, & se trouue en la teste ou en la queuë du dragon, ou proche de là, dās les bornes déterminées à l'eclipse. Car la lune ne peut ny oster du tout, ny diminuer en partie la clairté de ce grand luminaire, mais seulement nous priuer de sa veüe par l'interpositiō de sō ombre. Et Virgile semble auoir touché cete differēce en ce vers *Defect⁹ lunæ varios, solisq; labores.* Cete eclipse dōc est vn certain empeschemēt qui destourne de nostre aspect les rayōs du soleil par le moyē du corps opaque & tenebreux de la lune qui se rencōtre entre nos yeux & le corps solaire, & par quelque maniere de végēance tire raisō de l'iniure que la terre luy fait, & luy rēd la pareille. Car cōme la terre par son ombre desrobbe la lumiere du soleil à la lune, aussi la lune par son ombre la desrobbe à la terre. *Quippe manifestū est* (dit Pline) *solē interuētū lunæ occultari, lunāque terræ obiectū: ac vices reddi, eosdē solis radios lunā interpositū suo auferente terræ terraque lunæ.* Les ombres encore par leurs differences nous font recognoistre les diuersitez de nās.

*Nam neque per terras omnes mensura dierum
Vmbrarumque eadem est,* dit Manile.

Quelques vns n'õt que trois differēces d'ombres, l'occidētale au matin, la septentrionale à midy, & l'oriētale au soir: comme ceux dont le zenith est directement au tropicque de cancer, ou entre ce tropicque & le cercle arcticque. Cõbiē que ceux qui sont sous le tropicque au lieu de l'ombre septētrionale ont la perpendiculaire vne fois l'ānee, sçauoir est au midy iustement du iour que le soleil est au premier point de cancer. En cete situatiõ les geographes disēt estre Syene ville d'Ægypte, en laquelle au milieu du iour du solstice aucun corps ne iette son ombre sur la terre; lors que le soleil est directement sur le point vertical de ce lieu, & le gnomõ qu'õ appelle, c'est à dire le style de l'emisphere qui mõstre les heures, ne fait alors aucune ombre. Pour vne plus certaine experiēce de ce les astronomes s'aduiserent vn iour de faire vn puis tres profõd, lequel on voyoit entierement illuminé sans apparence d'aucune ombre quand le soleil estoit au commencement du signe de cancer. Dont il appert quelle a esté l'intention de Lucain quād il a dit

atque umbras nusquam flectente Syene,
 sçauoir est au temps que nous venõs de
 dire. Car autrement s'il eust escrit *nun-*
quam au lieu de *nusquam*, il se fut à bon
 droict rendu digne de cete censure de
 Macrobe, *Rem quidem attigit, sed turbauit*
verum. Non enim nunquam flectit, sed vno
tẽpore quod cum sua ratione retulimus. Quel-
 ques autres peuples ont quatre différen-
 ces d'õbres l'ãnee; l'occidẽtale au leuer
 du soleil, l'oriẽtale au coucher, la meri-
 dionale à midy lors que le soleil est aux
 signes septẽtrionaux; & la septẽtriona-
 le à midy pareillemẽt quand le soleil est
 aux signes meridionaux. Auxquelles on
 peut adiouster vne cinquiesme ombre,
 qui est la perpendiculaire à midy, lors
 q̃ le soleil estãt en l'vn des deux poinçts
 de l'equinoxe se trouue directemẽt sur
 leur teste. En cete situation sont ceux
 dont le zenith est en l'equateur. Ceux
 aussi dont le zenith est entre le cercle
 equinoçtial & le tropique de cãcer ont
 les mesmes ombres cõme ceux de l'A-
 rabie heureuse, desquels il faut enten-
 dre ce passage de Lucain, où il parle
 des Arabes lesquels venans à Rome au
 secours de Pompee se trouuerent es-

estonnez du chāgemēt des ombres, les voyans là tousiours Septentrionales, au lieu qu'en leur país ils les auoyēt tātoft à droict tātoft à gauche outre les oriētales, occidētales, & perpēdiculaires.

*Ignotum vobis Arabes venistis in orbem,
Vmbra mirati nemorum non ire sinistras.*

De ces discours nous pouuons encore apporter quelque lumiere à vn autre passage du mesme poëte, où parlant de Catō qui alla iusques au tēple de Iuppiter Ammō que Lucain estimoit estre situé vers le tropicque de cancer, il dict

*At tibi quacunque es Lybico gens igne direpta,
In Noton umbra ruit, quæ nobis exit in Arctō.*

Ces diuerfes cōsiderations des ombres ont occasionné les nōs diuers que les anciēs ont dōné à certains país & aux peuples qui y faisoÿēt leur demeure, dōt les vns sōt appellez *periscii*, autour desquels en certains tēps de l'ānee l'ōbre se tourne sur le plā de l'horizon en façō d'une meule, cōme sōt ceux qui ont leur situation sous les poles du mōde, ou qui demeurent en l'une des deux zones froides. quelques vns *amphiscii*, auxquels le soleil donne quatre ombres, cōme sont ceux qui demeurent so⁹ le cercle equinoctial,

&

& qui font situez entre les deux tropiques en la zone torride, car à midyleurs ombres en diuers temps de l'annee se tourne ou vers le pole arcticque ou antarcticque, comme il se void euidement en la sphere materielle. A ceux là Hérodote oppose ceux qui sont appelez *heteroscij*, desquels l'ombre se iette ou du costé du midy seulement ou du septentrion seulement, comme en nostre contree, & de tous ceux qui habitent l'une des deux zones temperées. Car ils n'eslancent leurs ombres à midy que vers l'un des deux poles du monde: les septentrionaux vers le pole arcticque, & les meridionaux vers le pole antarcticque. Onesicritus dedans Pline faict encore mention des lieux qu'il appelle *ascia*, en certaines contrees des Indes où lon ne void point d'ombres, & lon ne cõpte point les heures. Je pourrois adiouster à ces differentes especes de peuples les Sciapodes, lesquels comme tesmoigne leur nom se cachent à l'ombre de leurs pieds, & lesquels, comme nous apprenons de Pline, Harpocracion, Hesy chius, & Suidas, ayans les pieds fort larges en forme de pattes d'oye, par les

450 DE L'OMBRE. *Disc. 12.*
grandes chaleurs se couchent sur terre
à la renuerse, & leuent en l'air vn pied
pour s'y mettre à couuert. Semblables à
l'escureau qui pour vne pareille raison
est appellé des Grecs *σκίςπος*, d'autant
qu'il se met à l'ombre de sa queue. Mais
ie serois importun si ie voulois icy faire
vn receuil de tous les noms dont l'im-
position mesme tiree de l'ombre nous
met deuant les yeux mainte vtilité ma-
nifeste que nous en receuons : comme
de la sciographie des architectes & des
peintres, des inombrations des profes-
seurs de l'optique, & entre les autres
instrumens mathematicques de celuy
par lequel on trouue ou les heures du
iour ou autres choses semblables, & ce
par le moyen des ombres, dont il est ap-
pellé *σκιογραφον*, *σκιαβίεας*, *indagator um-*
brae, dans Vitruue, Diogenes Laertius,
& Plutarque. Ce m'est assez, messieurs,
pour toute production de presenter
ouuert à vos yeux ce grand liure de la
nature, dans lequel vous verrez que
l'ombre a mesuré les plus grands
corps du monde, elle nous a descou-
uert plus certainement que ny l'astro-
labe ny aucun autre instrument ma-

thematicque la hauteur du soleil à midy, voire mesme deuant ou apres midy, la hauteur du pole, la lignè meridiane, les declinaisons de la terre diuersement esloignee de l'equateur. Par elle nous voyons la distinction des iours & des nuicts. Elle nous enseigne à quelle heure nous viuons; & monstroit aux anciens le temps de soupper quand elle auoit la longueur de dix pieds. Elle donne vne face nouvelle à ce grand vniuers lors que couurant de son manteau noir la clairté iournaliere; elle descouure à nostre veuë vn beau ciel parfemé du nombre infiny de brillantes estoilles. Elle faict mesme la guerre aux astres plus luisans; & les contrainant de disparoistre emporte sur eux vne glorieuse victoire. Victoire dont ie puis bien luy attribuer le tiltre honorable apres les poètes Latins; qui ont dict assez souuent que les parasols, & autres semblables inuentions qui par le benefice de leur ombre nous deffendent du chaud, veinquent le soleil, & le chassent Ainsi

Martial en ses epigrammes,

Accipe quæ nimios vincant umbracula soles,
& Ouide en ses fastes,

Aurea pellebant tepidos umbracula soles.

Ce seroit trop peu de vous dire que par l'ombre encore on a trouué le moyen de mesurer sans toise & sans cordeau les plus superbes obelisques & les plus haultes tours: ce seroit trop peu, dis-je, apres auoir monstré que par elle on mesure mesme l'immenfité de la terre. Et quand on sçait que les ombres ont decouuert à nostre cognoissance la grandeur du soleil, on n'admire plus tant l'artifice de Thales Milesien qui par leur moyen s'aduifa de mesurer les pyramides d'Egypte. Ces pyramides dont la prodigieuse haulteur a donné occasion aux anciens de les mettre entre les merueilles du monde, & dont la mesure ne pouuoit estre prise par les communs instrumens de geometrie, ce Thales la trouua par la proportion des ombres, en mesurant la longueur de l'ombre à l'heure qu'elle a accoustumé d'estre egale au corps qui la produict, selon le rapport de Plinẽ. Ou bien selon Plutarque dressant vn baston au bout de

l'ombre pyramidale, & se formant deux triangles avec la ligne q̄ faict le rayō du soleil touchant aux deux extremittez, il monstra qu'il y auoit pareil rapport de la hauteur de la pyramide à celle du baston que de la longueur de l'ombre de la pyramide & l'ombre du baston. Mais ie m'arreste trop peut estre à vostre gré sur ces consideratiōs mathematicques des ombres, dont les merites ne sont point seulement remarquables es noms, en la nature, es causes, es effects, es qualitez des choses inanimees desquelles nous auons parlé iusque icy, mais encore des animaux & des plantes. Entre les animaux aquaticques on faict beaucoup d'estime des ombres de riuere pour la delicateſſe du manger, & le bon aliment de ce poisson que quelques vns mettent entre les especes des truittes, & que lon pense viure d'or comme le lauaret. Les anciens ont aussi celebré l'ombre de mer, que les Grecqs appellent *σκιάρα*, les Latins *umbra*, & plusieurs croyent estre le poisson que nous nommons le maigre, remarquable entre autres qualitez par ces pierres de colicque qu'on trouue

dans sa teste, & que tous les orfeures ont ordinairement en leur mōtre, mais que le vulguaire superstitieux ne croit estre d'aucune valeur quand elles sont acheptees. Que si vous n'approuuez l'opinion du plus sçauant des Romains, qui pense que ce poisson a esté appellé ombre à cause de sa couleur, au moins à mon aduis ne defauoüerez vous point ma cōiecture au regard de ces animaux terrestres que les latins appelloyēt *Vmbros*. Car il semble qu'on leur ait imposé ce nō, d'autant qu'en paissant par les chāps ils ont toujours leur ombre deuāt eux. Et ie fonde mon opinion sur ce que Pline dict que perpetuellement ils tournent le derriere au soleil. *Infirmisimum pecori caput, quamobrem auersum à sole pasci cogendum.* Entre les hommes nous sçauons que le peuple des Ombres pres de la mer Adriaticque estoit iadis fort renommé, comme le plus ancien de toute l'Italie, & si fertile en toutes sortes, qu'es isles de ce pays la terre & les troupeaux, si nous croyons Aristote, multiplioyent leurs fruiçts plusieurs fois en vn an, & les femmes accouchoyent ordinairement de deux ou

trois enfans à la fois. Et cete fécondité naturelle de la terre & des animaux cōbloit ce peuple de tāt de commoditez, qu'il viuoit fans trauail & fans soin, cōme nous apprenons d'Athenee. Ce qui a peut estre donné occasion à ces grāds personnages Turnebe & Scaliger de changer ce lieu de Catulle *Aut parcus Vmber*, *aut obesus Etruscus*, & de lire *Aut pinguis Vmber* selon l'vn, ou selon l'autre *Aut porcus Vmber*. Mais Pline faict tort à cete nation quand il emprunte son nom de la pluye qui est appellee des Grecqs $\delta\mu\epsilon\rho\varsigma$. *Vmbrios* (diēt-il) à *Gracis* putant dictos, quòd inundatione terrarū superfuissent: & Solin, quod tēpore aquose cladis imbribus superfuerint: & Isidore, *Vmbri Italia gēs est, sed Gallorū veterū propago, qui Apenninum montem incolunt: de quibus historia perhibent quod tempore aquose cladis imbribus superfuerint*. Rendons plustost aux ombres l'honneur qui leur est deu, & disons qu'elles ont donné ce beau nom à ce peuple, d'autant que leur pays est ombragé du voisinage de l'Apennin & des hautes montagnes qui s'y rencontrent. Et certes à cete coniecture semble estre aucunement fauorable

L'allusion que faict le Tranion de Plaute en ce vers,

Quid? sarsinatis ecqua' st si umbrã nõ habes?
 se ioüant en l'equiuoque du mot *um-
 bra* qui signifie vne femme d'Ombrie
 où estoient ces peuples qu'on appelloit
Sarsinates, & qui se prend aussi pour no-
 stre ombre, de laquelle Simon venoit
 de dire auparauant

*Nec mihi umbra vsquam est, nisi si in puteo
 quæpiam est.*

Mais pourquoy me traueille-je en vain
 de tirer de nos ombres l'etymologie
 d'une nation particuliere, & de re-
 streindre à vn peuple ce que nous pou-
 uons dire en general des hommes? Ouy
 l'hõme cet admirable chef d'œuure du
 tout puissant est vne ombre: & les Es-
 pagnols qui le recognoissent mieux
 qu'aucuns autres ne luy donnent point
 d'autre nom. Pindare pensant faire
 trop d'honneur à l'homme s'il l'eust ap-
 pellé simplement ombre, s'est contenté
 de le nommer le songe d'un ombre,
οκίας οναρ αιθρωπος. Et les anciens at-
 tribuoyent encore ce tiltre honorable
 d'ombres à ceux qui sans estre conuiez
 au bancquet ne laissoyent pas d'y aller

fous l'aile de ceux qui y estoient inuitez. Voire les hommes font tellement ombres qu'apres mesme qu'ils cessent d'estre hommes ils demeurent encore tousiours ombres : & dict on que le royaume de Pluton n'est remply d'autre chose. De là est venue en vsage cete espece de diuination magicque qui se faiçt par les ombres, & qui pour cete cause est appelée sciomantie, seur germaine de la necromantie. La principale difference des deux est en ce que par la necromantie on reçoit la responce des demons qui paroissent en forme de corps morts, & la sciomantie ne represente que des ombres obscures, en guise d'ames euoquees par des sacrifices & autres superstitions de magie. Mais ie vous prie laissons là ces ombres funestes, & nous arrestons plustost vn peu foubz d'autres plus agreables ombres des plantes & des arbres, dont la science au iugement de Pline n'est pas de petite importance. *Non fastidienda* (dit-il) *hec quoque scientia, atque non in ultimis ponenda, quando quibusque satis umbra aut nutrix aut nouerca est.* Et pour commencer par l'ancienne obseruance de la

religion payenne, vous sçauiez qu'au-
 tres fois on auoit en singuliere veneration ces lieux ombragez & ces forets
 sacrees qu'on appelloit *Lucos*. Nom qui
 leur estoit imposé non pas selon l'opi-
 nion de quelques vns de la lumiere dōt
 les Gentils se seruoient en leurs cere-
 monies, mais plustost du deffaut de lu-
 miere que caufoit l'espaisseur & la mul-
 titude des arbres. Tout ainsi doncq
 qu'en discourant autresfois de la nuit
 nous vous auons fait voir combien
 l'opportunité des tenebres est conue-
 nable aux exercices de la pieté, aussi
 pouuons nous employer maintenant
 la mesme consideration en faueur de
 ces sombres forets & ces lieux solitai-
 res où les anciens se retiroient pour y
 faire les ceremonies de leur religion.
 Aussi Seruius remarque sur ce vers de
 l'Eneïde

Lucus in vrbe fuit media letissimus umbra,
 que iamais Virgile ne fait mention de
Lucus qu'au mesme endroiēt il ne luy
 donne la consecration pour compa-
 gne, comme entre autres en ce pas-
 sage

luco tum fortè parentis

Pilumni Turnus sacrata valle sedebat.

Mais pourquoy l'ombre est elle appelée de Pline au lieu sus allegué ou nourrisse ou marastre ? La premiere qualité, messieurs, nous montre ses bienfaicts, & l'autre sa puissance. De la premiere l'experience nous donne assez de preuves, outre le tesmoignage des auteurs qui nous apprennent que l'ombre des ormes nourrit tout ce qu'elle couure, celle des aulnes engraisse & sert de pasture aux semences & aux plantes, celle de la vigne est commode par le moyen du mouuement des feuilles qui tempere d'une certaine vicissitude l'ardeur du soleil & la fraischeur de l'ombre. Mais comme en ces effects l'ombre se montre mere nourrisse, aussi paroist elle en plusieurs autres marastre. Car l'ombre des pins, des sapins, & des arbres qui produisent la poix resine, est vn venim dangereux à tout ce qu'elle touche. Celle du lierre blanc donne la mort à ceux qui s'endorment deffoubs. Celle du noyer est dommageable non seulement aux plantes d'alentour, iusques à faire mesme mourir les pins, mais aussi grandemēt preiudiciable à la santé des

hommes. Dont est que les Grecs selon le iugement de Plutarque & de Pline ont appelé le noyer *καρυον* à cause de la pesanteur de teste qu'il donne à ceux qui se reposent dessous, iettant vne vapeur endormante, & vn esprit penetrant le cerueau de ceux qui sont couchez à l'ombre de ses branches. Ces qualitez me fourniront de responce cōtre la subtilité de ces philosophes qui combattans nos ombres, & les voulans reduire à neant, s'efforcent de prouuer que l'ombre n'est rien, la mettent au reng des priuations, & la definissent vn air priué de lumiere. *Vmbra*, dict Isidore, *est aër carens sole*. Et Lucrece,

Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus

Aër, id quod nos umbrã perhibere suemus.

Je pourrois employer au renuersement de cete opiniõ les mesmes raisons dont ie me suis desia seruy contre ceux qui disent le mesme de la nuit. Mais pour n'vser point de reditte, il me suffira de vous auoir representé tant d'effects signalez & tant de qualitez remarquables de l'ombre, par lesquelles il appert que c'est quelque chose, puis que & de rien rien ne peut estre fait, & ce qui

n'est point n'a point de qualitez. Les tenebres selon les Stoïciens sont visibles, parce qu'il sort de la veuë quelque lueur qui les enuoloppe, & par ceste marque nous auons aütresfois prouué que les tenebres estoient quelque chose. Ie dis maintenant le mesme des ombres, & non seulement par cete qualité mais par plusieurs autres encore ie pense monstrier assez qu'elles sont quelque chose. Elles sont visibles, mobiles, noires, inuulnerables, impassibles. Elles font peur à quelquesvns, elles ont miraculeusement guery des malades: celle de Macarius appaisa la soif de Nicéphore, celle de la hyaine rend les chiens muets, & les empesche d'aboyer. L'ombre tempere les chaleurs immoderes de l'esté par sa douce fraischeur, elle est fauorable aux voyageurs qui lassez d'vn long chemin y cherchent volontiers le repos, elle communicque sa douceur agreable aux innocentes amours des bergers, & se rend fidele depositaire de leur plus secretes affections. A sa faueur le Tityre de Virgile prenoit plaisir à charmer son doux son par le melodieux sō de ses chalumeaux

& faisoit retentir dans les forets voisines le nom de sa belle Amarillis. Là Coridon se consoloit luy même en ses infortunées passions ; & se plaignoit aux bois & aux montagnes sourdes des cruautés de son Alexis. Là Palæmō tenoit son siege pour estre iuge du jeu de prix entre Menalcas & Damætas. Or puisque tant de considerations rendēt l'ombre recommandable, qui ne loüeradesormais la subtile finesse de ce chié qui voyant dedans l'eau la grande ombre du morceau de chair qu'il tenoit, laissa prudemment la chair pour courir, apres l'ombre? Qui n'admira l'honorable dessein & la gentille ciuilité de ceux qui pour acquerir cete belle qualité d'ombres vont tout priuemēt sous l'aïsse d'autruy aux festins sans y estre mandez? Qui ne se rengera volontiers sous l'abry de cete cauerne Platonique, en laquelle ceux qui se reposēt prennent plaisir à des ombres? Qui n'euiera le bonheur de ces ombres qui viuēt en repos, deliurees du soïn, du labeur, des traueses du monde au royaume Plutonicque parmy la compagnie de ceux qui autres is ont esté les plus grands de la terre?

Qui n'estimera malheureux au contraire ces Ascies, ces peuples qui n'ont point d'ombre? Mais vous, ô lumieres du monde, qui paroissez parmy le vulgaire comme le soleil au milieu des petites clairtez, ne tirez point tant d'avantage de vostre splendeur, que vous ne pensiez aux ombres qui la peuvent faire vn iour eclipser. Et quand nous aurons employé nostre vie à la recherche des brillantes clairtez de ce monde, reconnoissons en fin que nous ne sommes qu'ombres, & par la condition de nostre nature obligez à retourner en ombres.





DISCOURS TREIZIESME.
 DV SILENCE.

Par le Sr. FORNIER, Docteur en
 Droicts.

MESSIEURS, apres le long silence qui a cy deuant interrompu nos exercices academicques, ie ne sçay si vous aurez agreable que ie prenne occasion de les recommencer par la fin qui les auoit terminez: & qu'ayant entrepris de rompre aujourd'huy nostre silence par vn nouveau discours, ie choisisse pour matiere de mon discours ce mesme silence lequel cy deuant nous a fermé la bouche. Les deux principales raisons qui m'en pourroyent destourner consistent en la qualite du subiect, lequel vous sera peut estre autant odieux comme à moy difficile. Mais pour vostre regard si vous donnez au tesmoignage de la verité
 vostre

vostre patience accoustumee, ie permettray aussi à vostre cōtente-mēt qu'à l'exemple de mes discours precedens vous mettiez celuy-cy au reng des opinions paradoxes. Et par ce moyen si vous ne receuez de moy la satisfaction que vous desirez, au moins la tirerez vous de vous mesmes. La difficulté qui se presente des l'entree m'estonne davantage, & confessé que ie me sens empesché à trouuer les moyens de louer le silence en parlant. Mais comme i'aduouë d'une part que pour traicter d'une chose si haulte il n'y a point d'assez belles paroles, & le silence ne peut estre loué dignement que par le silence mesme: aussi d'ailleurs l'imbecillité de nostre nature me seruira d'excuse si i'employe le secours des paroles pour faire entendre les conceptions qui par la taiturnité demeureroyēt incogneues. Le feray doncq aucunemēt l'un & l'autre, Messieurs, & avecque vostre permission loueray le silence de la façon que dict Ausone en son panegyricque, *ut apud Deum fieri amat, sentiendo copiosius quàm loquendo.* I'en diray quelque chose, mais i'en tairay la meilleure partie, &

vous en lairray beaucoup plus à penser que ien'en exprimeray par ma langue. C'est ainsi qu'il se faut comporter enuers les choses diuines : il les faut plus tost admirer en nous taisant, que decouurer nostre ignorance en beguayât de la grandeur qui surpasse la capacité de nostre entendement. Je mets en ce reng le silence, & ne suis pas le premier qui l'ay tenu pour vne chose diuine. Vous sçauiez que les Pythagoriciens s'abstenoyent de manger entre tous les animaux plus particulieremēt du poisson. Tyndares Lacedemonien en rapportoit la cause à l'honneur que Pythagoras rendoit au silence, à l'occasion duquel mesme les poëtes souuent appellent les poissons *ἄλογα*, mtiets, cōme qui diroit *ἄλογα* selon quelquesvns; ou selon les autres *ἀπὸ τῆς ἐλλείπειν τῆς ὀψίας*, qui sont despourueus de voix. Mais sur tout la raison de Plutarque & d'Athence me plaist, quand ils disent que les Pythagoriciens reueroyent le silence, & l'estimoyent à bon droit vne chose diuine, puisque mesme c'est la maniere dont se seruent les dieux pour faire entendre

ce qu'ils veulent aux sages; employans à cete fin les effects & les œuures au lieu de la parole. Aussi le mesme Plutarque disoit ailleurs que nous apprenons des hommes à parler, & des dieux à nous taire. Et les Ægyptiens, dont les prestres anciennement honoroyent en diuers lieux le pourceau, le chien, la musaraigne, l'escharbot, & le chat, comme de tres-saincts animaux, adoroyent d'une plus particuliere veneration le crocodile: recognoissans, disoyent ils, quelque image de Dieu en cet animal, d'autant que seul entre tous autres il n'a point de langue, & par cete marque represente aucunement la parole diuine, qui pour se faire entendre aux hommes n'a besoing ny de voix ny de langue. Aussi les plus sages ont recogneu que cet exemple merite estre imité par les hommes, à ce que comme Dieu parle à nous en silence, par les secretes inspirations, les reuelations particulieres, les infusions de ses graces, de mesme nous parlions à luy en nous taisant, par vn resentiment interieur

de ses faueurs, vne loüange muette, vne profonde admiration de sa puissance, sa bonté, sa iustice, sa sapience, sa grandeur. Ainsi dans le Psalmiste la loüange de Dieu c'est le silence, *Tibi silentium laus* : & n'estoit pas mesme permis anciennement de proferer le tetragrammaton, ce nom ineffable au lieu duquel les Hebreux exprimoient le mot *Adonai*. Ainsi dans Mercure Trismegiste l'iuocation de Dieu est le silence, *σιωπή ἢ φωνή μὲν* ; & chez le mesme autheur encore la cognoissance & la speculation de Dieu est le silence, *ἢ γνώσις αὐτῆς καὶ θεῶν σιωπή ἐστίν*. Ainsi nous apprenons de Clement Alexandrin que le silence des cinq ans commandé par Pythagoras à ses disciples n'estoit à autre fin, sinon à ce que par ce moyen destournez des choses sensibles ils peussent d'un esprit plus pur & plus net s'adonner à la contemplation de Dieu. Ainsi parmy les sacrifices anciens le silence sur tout estoit recommandable. Et pour cete occasion Porphyre discourant de la maniere de bien sacrifier au grand Dieu, dict que ce n'est point avec l'encens ou les paroles, d'autant

que tout ce qui est materiel ou sensible est immonde & pollu deuant luy, mais avec vn silence pur & des pures péeses, puisque mesme selon l'oracle d'Apollon ailleurs rapporté par le mesme Porphyre Dieu entend aussi bien les conceptions des muets que le langage des parlans.

Καὶ κέφρα ξυνίημι, καὶ ὄλαλέοντος ἀκούω,
 comme disoit Apollon non de soy mais plustost du vray Dieu. Vous sçauiez comme le silence estoit commandé iadis en ces sacrifices qu'on appelloit *Elesfinia*, auxquels Tertullian comparant la nouvelle doctrine des Valentinians n'y recognoist rien de sainct, dict-il, que le grand silence, rien de celeste que la taciturnité. Vous sçauiez que les payens en leurs sacrifices proclamoyēt solemnellement ces paroles *Faete linguis*, non tant selon l'opinion de plusieurs pour mendier la faueur que pour commander le silence, comme nous apprenons de Seneque. Et d'une particuliere reuerence les Grecqs honoroient les mysteres, ausquels ils semblent auoir donné le nom de cete origine *μύειν τὸ στόμα*, qui est fermer la bou-

che, plustost que selon Phurnutus de la satureté. Mais ceux encore qui les premiers ont institué ces anciennes ceremonies ne l'ont point fait simplement pour le respect de leurs dieux. Plutarque nous enseigne qu'ils ont estendu bien plus loing l'vtilité du silence, voulans que par cete accoustumance on apprist à transporter la retenue & la crainte qu'on auroit apprise au service des dieux à la fidelité de taire les secrets mesme des hommes. Je ne m'estendray point icy sur le denombrement particulier de la diuersité des creatures animees ou inanimees qui toutes rendēt loüange à leur Createur par vn sacré silence. Je parleray seulement en gros de quelques vnes esquelles cete consideration semble plus remarquable. Et pour commencer par les anges, les loüanges qu'ils rendent à Dieu, leurs cris, leurs paroles, leurs langues, dont il est fait mention en la sainte escriture, ne doiuent point estre prises materiellement ny corporellement ainsi qu'on fait es hommes, mais seulement pour vne operation intellectuelle qu'on appelle parole in-

terieure. Et bien que souuent ils ayent parlé dans des corps empruntez, toutesfois à vray dire ils n'ont point parlé par ces corps, mais seulement ils ont fait quelque chose de semblable, formans en l'air des sons imitateurs des voix humaines. Quand doncques nous lisons que les anges parlent à Dieu, c'est à dire que leurs conceptions s'adressent à luy, en le loüant, en magnifiant sa grandeur, admirant son excellence, ou consultant sa volonté touchant ce qu'il faut faire. Et quand ils parlent les vns aux autres, voire mesmes aux hommes, c'est à dire qu'ils leur manifestent leurs conceptions, mais le tout en silence. Les cieux aussi bien que les anges chantent les loüanges de Dieu, racontent ses merueilles, & nous tesmoignent les œuvres de ses mains. *Cæli enarrant gloriam Dei, & opera manuum eius annuntiat firmamentum*, disoit Dauid: & Macrobe sur le songe de Scipion: *Ideo canere cælum etiam theologi comprobantes, sonos musicos sacrificiis adhibuerunt*, & ce qui s'ensuit. Mais en quelle façon pensez vous que les cieux ou rendent

leur harmonie ou forment leurs paroles? A mon aduis vous ne leur donnerez pas des sens ainsi qu'aux animaux. Vous ne leur attribuerez pas ces facultez cōtēplatrices ny operatrices que S. Basile en son Exameron appelle *θεορητικῆς καὶ δυνάμεις καὶ πρακτικῆς*. Vous ne les ferez pas animer avecque les anciens philosophes, dont l'erreur mesme a esté fuiue par Rabi Moses Egyptien. Encore moins rapporterez vous les chāts & les loüanges celestes, ou à ces Serenes que Platon attache à chasque ciel, ou à cete musique imaginaire dont l'imperceptible douceur par vn special priuilege s'est communicquee aux oreilles de l'âme de Pythagoras: cete admirable melodie qui selon la croyance des Pythagoriciens se faict par le roulement des globes celestes, entre lesquels celuy de la lune par son tardif mouuement faict la basse contre, la huitiesme sphere par son cours plus leger faict le dessus, & les moyennes diuersement temperees font les autres parties. Non, ie m'asseure que vous croirez plustost avec moy que leur langage & leur chant n'est autre que le silence. Aussi l'Interprete Cal-

de en sur ce passage *Cœli enarrant gloriam Dei*, au lieu que les Hebreux representent les cieus racontans la gloire de Dieu, fait mention de ceux auxquels elle est manifestee, exprimant le sens du psalmiste en cete maniere, **Que** ceux qui regardent le ciel cognoissent la gloire de Dieu. Je pourrois icy discourir par toutes les parties du monde, & vous monstrier par le menu comment elles sont recommandables par le silence, la paix, & la tranquillité, dont l'interruption au contraire cause souuentefois & le tremblement à nos corps & l'estonnement à nos ames: comme en l'air le vent & les tonnerres, sur la mer les orages & la tourmente, sur terre les querelles, les procez, & les femmes. Mais ie me cõteteray de vous faire voir qu'entre les hommes le silence est vne marque de prudence, & comme vne pierre de touche par laquelle on discerne les plus sages d'avecque les moins aduisez. Homere le donne assez à cognoistre lors qu'il nous represente la folie d'un Therfites par son humeur babillarde, laquelle il exprime quelquesfois par cet epithete *ἀμετροειπής*

quelquesfois par cetuy-cy ἀκρίτως : & nous marque au contraire la sagesse d'Ulyſſe par ſa taciturnité, laquelle il loüe non ſeulement en luy, mais encore en ſa femme, ſes enfans, ſa nourrice, & ſes compagnons. Et combien que pamy la licence ordinaire des banquets on ait accouſtumé de permettre vn peu de priuilege à la liberté de la langue, toutesfois ce prince des poëtes y faiçt volontiers obſeruer le ſilence, & ne permet qu'on le rompe ſi non apres le repas, comme on peut receuillir par la frequente repetition de ce vers

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐπιτύος ἔξ' ἔρον ἔπει.

Ainſi liſons nous qu'au temps paſſé lon commandoit à ceux qui diſnoyent au feſtoyement d'Oreſtes de manger ſans parler. Et me ſemble digne de remarque la reſponſe que fit autresfois Zenō ſur la fin du banquet à ces ambafſadeurs de Perſe, leſquels cōuiez en vne cōpagnie où pluſieurs philoſophes auoyēt diſcouru de diuers ſujets, cōme ils demanderent à Zenō, Et de vous mō maistre, que dirons nous à noſtre Roy? Autre choſe, dit-il, ſinō que vous auez

veu à Athenes vn vieillard qui ſçait biẽ
 ſe taire à table. Bias auffi s'eſtãt vn iour
 rencontrẽ en quelque feſtin avec vn
 charlatan qui ne faifoit que babiller, &
 qui gauffoit ce philoſophe d'autãt qu'il
 ne diſoit mot, & pour ce l'apelloit lour-
 daut, cõmẽt ſe pourroit il faire, dit Bias,
 qu'vn fol ſe teuſt à table? A voſtre aduis
 Meſſieurs, ces ſages philoſophes ne vo^s
 ſemblent ils paſ auoir eu plus de raiſon
 que Simonides, lequel imputoit à ſot-
 tiſe le ſilence du ſage? On diẽt que ce
 poẽte voyant vn eſtranger qui ſe tai-
 ſoit à table luy diẽt tout franchement,
 Mon amy, ſi tu es vn ſot tu fais ſage-
 ment, mais ſi tu es ſage tu fais ſotte-
 ment. Rencontre digne d'vn poẽte à la
 verité pluſtoſt que d'vn philoſophe.
 Car quelle apparence d'imputer à ſot-
 tiſe la marque par laquelle non ſeule-
 ment les hõmes rendent vn teſmoigna-
 ge de leur prudence, mais par laquelle
 meſme les ſols ſe font eſtimer ſages, &
 les ignorans ont paſſẽ ſouuent à la mõ-
 ſtre pour doẽtes? Ainſi le recognoiſſoit
 Palladas en ces vers,

Πᾶς τις ἀπαίδευτος φρονιμώτατος ἐστὶ σιωπῶν,
 Τὸν λόγον ἐγκρύπτων ὡς πάθος αἰς χερότατον.

Le vous vay raconter à ce propos vne histoire, de laquelle si la verité vous est suspecte, ie vous donneray pour garent le bon Accurse qui nous la laissée par escrit à la bonne foy. Lors (dict-il) que les dix deputez de Rome allèrent mendier des loix aux villes de la Grece, les Grecs de leur part enuoyerent à Rome vn sage pour sonder premierement par la conference si ce peuple estoit digne des loix qu'il demandoit. Mais les Romains craignans de hazarder leur reputation, s'aduiserēt d'opposer à ce Grec vn fol pour disputer cōtre luy, afin que si le succez ne reüssissoit heureusement le tout se conuertist en risée. Le sage donc recognoissant combien le silence est preferable aux paroles, commence à disputer par signes, & des l'entree leue en hault vn doigt pour signifier qu'il n'y auoit qu'vn Dieu. Le fol interpretant ce signe pour menace, comme si son aduersaire luy eust voulu creuer vn œil, en esleue deux pour monstres qu'il les luy creueroit tous deux. Mais comme naturellement il arriue qu'en voulant haulser deux doigts on leue aussi le poulce, le Grecq s'imagina que le Ro-

main par là vouloit entendre la trinité, & ainsi se trouua satisfait pour le premier article. Pour le second il monstre au fol sa main ouuerte, afin de signifier que toutes choses sont descouuertes à Dieu. Le Romain croyant qu'on luy voulust donner sur la ioue, monstre à son aduerfaire le poing en intention de luy rendre son change. Mais le sage interpretant tousiours les choses en la meilleure part, estima que son aduerfaire entendoit toutes choses estre en la main de Dieu. Et par cete esprouue ayant iugé les Romains dignes de ce qu'ils demandoient, s'en retourna, & leur fit donner des loix par les Atheniens & les Lacedemoniens. Or que cete histoire soit veritable, Messieurs, ie ne vous en veux pas asseurer. *Quis enim unquam ab historico iuratores exegit?* Mais comme vous n'estes pas obligez de la croire, aussi me confesserez vous qu'un bon taire, comme on dict, vaut beaucoup, & que les sages practiquent opportunemēt le silence es choses mesme où le vulgaire employe plus ordinariemēt l'importunité des paroles, cō-

me font les banquets & les disputes: Je puis dire le mesme de toutes les autres occasions esquelles bien souuent la babille descouure l'ignorance, la vanité, la presomption, la medifance, & plusieurs autres defauts de ceux qui parlét: où le silence au contraire non seulement fait paroistre la discretiõ, la retenue, la prudence, & les autres perfections de ceux qui se taisent, mais aussi met à couuert leurs imperfections. Car comme les tonneaux vuides rendent beaucoup plus de son que ceux qui sont pleins, aussi les cerueaux despourueus d'entendement se font recognoistre par le son exterior de leurs discours inutiles. Vous me direz peut estre que la parole est le propre de l'homme, puis que c'est vne marque par laquelle il est distingué d'avec les bestes brutes. Et quoy donc? S'il est ainsi, ie voy desia d'un costé les perroquets & les pies, & plusieurs semblables oiseaux, qui par le moyen de cete prerogatiue se voudront inserer au catalogue des hommes. Et d'ailleurs les hommes muets me font pitié, puis que l'infortuné qui leur a enuié cete faculté les fera degrader de l'honneur

qu'ils eussent mérité ; & les tirera du rang des hommes pour les mettre avec les bestes. Mais que ie plains les Astomes , ces patures peuples d'Indie qui n'ont point de bouche. Les historiens qui en ont parlé cy deuant les prenoyent pour des hommes , & leur silence naturel nous les fera reputer bestes. Non non, ie les tiens non seulement entre les animaux pour des hommes, mais entre les hommes mesme pour les plus heureux. Car comme la bouche nous donne ordinairement le passage à deux choses, la nourriture & la parole , pour la necessité de la première la nature les a pourueuz d'un conduit suffisant, puis qu'ils reçoivent par les narines l'odeur & la fumée des fleurs, des racines, & des fruicts sauvages dont ils sont sustentez. Mais quant à l'autre , i'estime que la mesme nature leur a esté singulierement favorable n'ayant point donné d'issue à ces poisons infects qui font mourir les hommes en sortant de leur bouche, les blasphemes , les pariures , les propos dissolus , les iniures , les mauuais rapports , les mensonges , les calom-

calomnies, les medifances, les detractions. *Inflammat enim lingua mobilitas in adolescentia ad iocosa, in virili etate ad fraudulenta, in senili ad detraetoria*, disoit saint Augustin. Accordons toutesfois à present; sans preiudice de l'honneur que nous deuons au silence; quelque aduantage à ceux qui mettent la parole entre les proprietéz de l'homme, & disons que la marque qui nous separe d'avec les animaux irraisonnables est vrayement ce discours que les Grecqs appellent λόγος. Mais d'autant que ce terme ambigu signifie & la raison & la parole aussi, *rationem & orationem*, ie suis d'aduis que nous retenions pour nous le meilleur, qui est l'usage de la raison, que nous laissons aux femmes les paroles; & aux bestes quelque image seulement ou de l'vné ou de l'autre. Certes tout ainsi que nous auons cy deuant remarqué le silence pour vn indice de la prudence des hommes, aussi les femmes peuuent auoir leur part à cete loiiange, voire mesme quelques vnes des bestes. Et comme en general le siléce en Esaie est appellé *Iustitiæ cultus*, dans Plutarque *Γαθὺ καὶ μυστηριώδης*, vne profonde sagesse

& remplie de hauts myfteres, dans Euripide la couronne d'un homme de bien: auffi Sophocle admettant le fexe feminin au partage de ces honneurs appelle le filence ornement des femmes, & dict mefme qu'il apporte plus de grace aux femmes qu'aux hommes. Que fi les anciens ont recogneu parmi le paganifme vn Harpocrate Ægyptien pour le dieu du filence, auffi ont ils honoré de mefme tiltre vne Tacite, & vne Angerone, laquelle ils figuroyent preffant fes leures du doigt pour commāder le filence. Quant aux beftes, ie me contenteray de vous representer l'industrie des oyes de Cilicie, lesquelles eftans criardes de leur naturel, & preuoyans que le fon de leur voix leur feroit dommageable, les defcourant aux aigles qui ont leurs aires fur les hauts rochers du mōt Taurus, & les expofant à leur proye, elles fe garniffent de pierres qu'elles mettent en leur bec voulans trauerfer la montagne, afin que par cet artifice leur cry eftant retenu elles s'acquierent la feureté par le moyen du filence. Mais afin de retourner aux hommes, ie croy que vous ne ferez pas tant ingrats enuers le

silence, que vous ne reconnoissiez l'v-
 tilité qu'il nous apporte : au moins en
 ce que iamais il n'a fait de preiudice à
 personne: où nostre parler est souuent
 preiudiciable tant à autruy qu'à nous
 mesmes. Aussi voyons nous dans les fa-
 bles des poëtes vn Tiresias qui pour
 auoir trop parlé sentit la vengeance de
 Iunon qui le rendit auëgle. Nous li-
 sons es hystoires l'exemple d'vn Appius
 dont les yeux patirent de mesme pour
 sa lāgue qui auoit descouuert aux serfs
 les solennitez des sacrifices d'Hercu-
 le, & mille autres semblables. Mais à
 peine en trouuez vous vn à qui le si-
 lence ait esté dommageable. C'est pour
 quoy Athenodore & Clement Alexā-
 drin appellent le silence *ἀκλυθον*, &
 Plutarque *ἀνπροθον* en vn lieu où il
 remarque mesme cete difference qui
 fait à nostre propos, que bien souuent
 pour vne seule parole les hommes &
 les dieux font payer de tres griefues
 peines, où le silence n'est point subiect
 à reddition d'aucun compte ny au
 payement d'aucune amende. Ce que
 considerant aussi Xenocrates disoit
 qu'il s'estoit quelquesfois repenty de

parler, & iamais de se taire. Voire
 mais les Amycleens, ce dict on, peri-
 rent iadis par leur silence, comme nous
 apprenons du tesmoignage de Silius
 Italicus

quasque enertere silentia Amyclæ,
 & de Catulle *Sic Amyclas dum tacebant per-
 didit silentium.* Et de Lucile, *Mihi necesse est
 loqui, nam scio Amyclas tacendo periisse.* A
 quoy se rapporte aussi l'epithete que
 leur donne Virgile

& tacitis regnauit Amyclis.

C'est vne ancienne tradition, ie l'ad-
 uouë, mais dont la foy m'est reduë sus-
 pecte par la diuersité des causes qu'on
 en allegue. Seruius sur Virgile no^r rap-
 porte cete origine du faict. Autresfois
 comme on eut souuent donné l'espou-
 uente aux Amycleens des approches
 de l'ennemy, & que ce faux bruit les eut
 mis plusieurs fois en allarme, on fit de-
 fense de plus à l'aduenir donner aucun
 aduertissement de l'arriuee des enne-
 mis. Mais il aduint depuis que reelle-
 mēt les ennemis s'estās approchez, aucū
 n'ē osa dōner aduis de peur de cōtreue-
 nir aux deffenses: & parce moyē la ville
 fut prise à l'impourueu: ce qui a donné

occasion à ce dire commun que le silence a perdu les Amycleens. L'opinion de Pline est bien differente, & d'autant qu'il nous apprend que ce peuple a esté ruiné par les serpens, aucuns en tirent la source de plus loing. Ils disent que Pythagoras ce grand obseruateur du silence, ayant deffendu l'usage de la chair, & par consequent la tuerie des animaux, fut cause que les Amycleens sectateurs de ses preceptes n'osans tuer les serpens qui naissoyent aux prochains marecages les laisserent croistre en vne telle abondance qu'en fin la ville en fut rauagee. Mais quant à cete derniere coniecture, qui ne voit que ce sont les serpens qui ont perdu les Amycleens, & non pas le silence. Et quant à la premiere, leur surpris ne doit point tant estre imputee au silence qu'à la negligence des habitans & à la faute de bonne garde. Dont il appert qu'on a tort d'attribuer ce dommage au silence, duquel au contraire l'vtilité cy deuant vous a esté demonstree par tant d'argumens. Ouy mais, direz vous, quelle vtilité de ne nuire point? Si lon peut appeller profitable ce qui ne fait

point de dommage , ie pourray par mesme raison m'estimer obligé aux voleurs qui ne m'auront point fait perdre ny l'argent ny la vie. Il est vray. Mais comme i'ay beaucoup d'obligation à celuy qui non seulement ne m'en priue pas , mais qui m'en deliure aussi du danger: de mesme le silence est vtile non seulement pour ne nous faire point de mal , mais encore pour nous deffendre contre vne infinité de maux. Et certes outre l'experience qui nous le montre assez nous en auons le tesmoignage de Carcinus,

Πολλοῖς γὰρ ἀνθρώποισι φάρμακον κακῶν
 Σίγη. Et cet autre de Pline, *Inter & sermoni
 parci multis de causis salutare est. Trienio Mæ-
 cenatem Messium accepimus silentium sibi im-
 perasse à conuulsione redâito sanguine* Et pour vous faire voir que ce n'estoit point vne particuliere opinion de ces auteurs , mais vne tradition vulguaire confirmee par infinis exemples , & passee en croyance commune , les anciens sacrifoyent à la deesse du silence Angerone, par ce qu'autresfois le peuple Romain luy ayant offert ses vœus fut incontinent deliuré de la squinan-

cie. Verrius Flaccus aussi nous apprend
 que le nom mesme d'Angerone luy fut
 dōné à raison des angoisses & des affli-
 ctions qu'elle chassoit des esprits de
 ceux dont elle estoit inuocque. Et
 d'autant que cete heureuse deliurance
 apportoit vn singulier contentement,
 les pontifes sacrifioyent à cete deesse
 dans le temple de Volupia où estoit son
 image, en consideration de la volupté
 que receuoient en fin les affligez par
 la vertu de leur patience, apres auoir
 dissimulé leur mal quelque temps, &
 caché leur douleur sous silence. Je sçay
 bien, Messieurs, que si vous voulez em-
 ployer vostre eloquence à la louange
 de l'eloquence mesme, il ne vous sera
 pas malaisé d'opposer quelques mar-
 ques de l'vtilité du parler à celle du si-
 lence. Mais à tous les exēples que vous
 me pourriez apporter il me suffira de
 respōdre par la deposition d'vn seul des
 maistres du mestier, qui estoit selō quel-
 ques vns Demosthene, selon les autres
 Demades. Aristodemus ioueur de tra-
 gedies estant vn iour interrogé par
 ce grand orateur combien il auoit
 gangné pour vne seule ac̄ion, res-

pondit vn talent: Et moy, replicqua l'orateur, i'en ay bien vne fois gagné dix pour metaire. Peut estre adiousterez vous encore à l'vtilité du parler la necessité, qui semble telle à plusieurs que sans le ministere des paroles la societé des hommes malaisément pourroit s'entretenir. Mais quoy? Si les nations qui sont differentes en leur langage ne laissent pas d'auoir entre elles de la communication, si nous auons accez en ces pais nouvellement descouverts dont les peuples n'entendent non plus nostre langue que nous la leur, pourquoy ne ferions nous le mesme sans aucune entremise de voix? Qui nous empescheroit de declarer nos intentions par ces signes des mains & ces gesticulations par lesquelles anciennement certains bastelleurs sçauoyent si artificiellement exprimer leurs conceptions? Vrayement nous pourrions aussi facilement avec l'art & l'accoutumance practiquer en nostre conuersation ordinaire ce moyen, que faisoÿt iadis sur le theatre ces orchestes, desquels Cassiodore appelle *loquacissimas manus, linguosos digitos, silentium*

clamosum, expositionem tacitam, quam musa Polymnia reperisse narratur, ostendens homines posse & sine oris affatu suum velle declarare.

Heraclite fut loué de son temps de ce qu'ayant esté prié par ses concitoÿens de faire des remonstrances au peuple touchant la concorde politique, il mōta en chaire, prit vn verre plein d'eau, ietta vn peu de farine dessus, & apres l'auoir remuee avec vn brin de pouliot la beut & s'en alla, leur enseignant par là que rien n'entretient tant la paix dedans les villes que se contenter de peu de choses aisee à recouurer. Que pouuoit faire le plus disert orateur avec le miel de ses douces paroles, la ionchee des fleurs de sa rhetorique, & le torrent de son eloquence, si non persuader avec beaucoup de peine ce que Heraclite obtint facilement avecque son silence? Lactance rapporte l'opiniō de quelques vns qui ont dict que les hommes anciennement erroyent vagabonds parmy les bois & les campagnes, sans aucun lien mutuel de loix ou de langage, ayans pour leurs maisons seulement des grottes & des cauernes, pour leurs couches des feuilles

& des branches, exposez à la proye des bestes fatuagés. Mais comme ils recongneurent par experience les dangers ordinaires qui menaçoient leur vie, ils commencerent à rechercher le secours les vns des autres premierement par signes & puis en fin par parolles. Et Pline nous apprend qu'en vne certaine contree d'Ethiopie se trouuent des peuples qui n'ont point de langue, d'autres qui ont les levres ioindtes, & aucuns qui se seruent de signes & certains mouuemens des membres au lieu de langage. Les Romains mesmes ont employé souuent l'usage des signes tât es contracts & autres affaires qui se traictoyent entre vifs, qu'es declarations de leurs dernieres volontez, comme il appert par le tesmoignage de nos Jurisconsultes. Et leurs loix sont toutes pleines des exemples par l'inductiō desquels on peut verifier ces maximes, qu'es choses esquelles l'expres consentement ou responce est requise, le silence est vn certain argument de repugnãce: & au contraire ou le contredict expres est necessaire, le silence equipolle au consentemēt. Si donc les signes ont

esté pratticquez non seulement par les peuples barbares en leur conuersation ordinaire, mais encore par les plus polis mesme en leurs plus serieuses affaires, pourquoy ne pourrons nous aussi bien nous en aider en toutes occasions? Mais i'ay tort, Messieurs, de perdre tant de paroles en vain pour monstrier qu'on se peut passer des paroles. I'adiousteray seulement vne coutume des anciens, lesquels pour monstrier qu'il falloit commander le silence par le filéce mesme, se sont aduifez d'un moyen de parler sans parler, en assemblant ces deux cōsonātes ST, lesquelles sans adionctiō d'aucune voyelle representent quelque image de voix. Ainsi en a vsé Næuius, Plaute en diuers endroits, & vn autre ancien poëte dedās Ciceron: desquels encore nous suiuous les traces en nostre commun vsage. Je pourrois oultre les precedentes considerations vous en representer mille autres, qui m'induisent pour le respect du silence à faire estat entre les peuples estrangers, & des Astomes, & de ceux qui n'ont point de langue, & des habitans d'Azanga en Barba-

fic , lesquels tiennent tousiours leur bouche couuerte comme vne partie honteuse , & ne la descouurent iamais sinon pour prendre leur refection : entre nous de ceux qui ne disent mot & n'en pensent pas moins : entre les Moines , des Chartreux : entre les officiers des princes , de ceux qui estoient appelez par les anciens *Silentarii* : Entre les parties du corps humain , de celles qui retiennent leur son : entre les bastelleurs , des orchestes : entre les bestes , des poissons : entre les lettres de l'alphabet , des muettes : entre les parties de la musique , du Tacet : entre les sacrifices , des mysteres : entre les discours , de celuy que Zonare tesmoigne auoir eu le nom de silence : entre les oraisons , de la mentale : entre tous lieux , des champs : entre les villes , de Sigé : entre les promōtoires de celuy auquel le filēce d'Hercule dōna le nom de Sigee : entre les tēps diuers , de celuy de la nuit. Mais i'ay peur qu'en trop parlant du silence ie sois repris d'estre contraire à moy mesme , & que comme iadis Neocles le frere d'Epicure

fut blasmé de ce que mettant en auant le precepte de Viure caché, il affectoit de se faire cognoistre; aussi i'encouure vne iuste reprehension de louer le silence avecque la longueur d'un discours ennuyeux. J'ayme donc mieux trancher icy le fil de mon propos, & pour vous tesmoigner ce que ie pense plustost par les effects que par les paroles, consacrer ma langue au silence.







